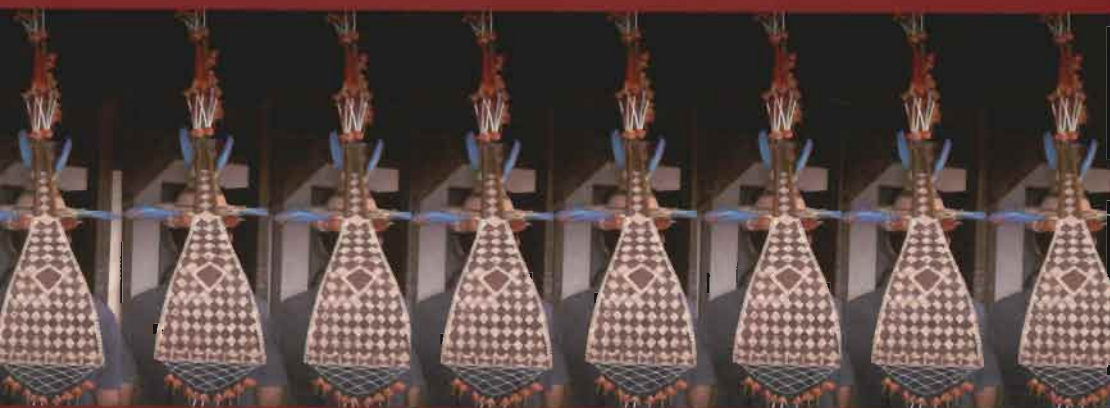


Awna parikwaki

Introduction à la langue palikur
de Guyane et de l'Amapá

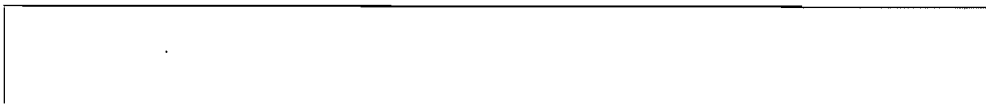


Michel Launey

DI>ACTIQUES

- ✓ support papier
- ✓ support cédérom

Awna
parikwaki
Introduction
à la langue palikur
de Guyane
et de l'Amapá



La collection « Didactiques » propose des ouvrages pratiques ou pédagogiques. Ouverte à toutes les thématiques, sans frontières disciplinaires, elle offre à un public élargi des outils éducatifs ou des mises au point méthodologiques qui favorisent l'application des résultats de la recherche menée dans les pays du Sud. Elle s'adresse aux chercheurs, enseignants et étudiants mais aussi aux praticiens, décideurs et acteurs du développement.

JEAN-PHILIPPE CHIPPAUX

Directeur de la collection
chippaux@dakar.ird.sn

Parus dans la collection  **ACTIQUES**

Venins de serpent et envenimations
Jean-Philippe Chippaux

Les procaryotes. Taxonomie et description des genres (cédérom)
Jean-Louis Garcia, Pierre Roger

Photothèque d'entomologie médicale (cédérom)
Jean-Pierre Hervy, Philippe Boussès, Jacques Brunhes

*Lutte contre la maladie du sommeil
et soins de santé primaire*
Claude Laveissière, André Garcia, Bocar Sané

*Outils d'enquête alimentaire par entretien
Élaboration au Sénégal*
Marie-Claude Dop et al.

*Grammaire du nengee
Introduction aux langues aluku, ndyuka et pamaka*
Laurence Goury, Bettina Migge

Awna parikwaki

Introduction
à la langue palikur
de Guyane
et de l'Amapá

Michel

Launey

Centre d'études
des langues indigènes d'Amérique

IRD Éditions
INSTITUT DE RECHERCHE
POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection  **ACTIQUES**

Paris, 2003

Préparation éditoriale et mise en page
Aline Mathieu / Gris Souris

Maquette intérieure
Pierre Lopez

Maquette de couverture
Michelle Saint-Léger

Photos de couverture
IRD/Michel Launey
Coiffe palikur, pointes de flèches, vannerie palikur de Macouria

© **IRD Éditions, 2003**

ISBN : 2-7099-1530-8

ISSN : 1142-2580

La loi du 1^{er} juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Remerciements

Madame Mauricienne Fortino et Monsieur Alexandre Batista ont été mes professeurs de palikur. Leur patience sans limites et leur plaisir manifeste à me voir progresser dans la connaissance de leur langue ont été pour moi la plus gratifiante des récompenses. Toute erreur qui pourrait subsister dans cet ouvrage est due à mes faiblesses d'apprentissage, non à des insuffisances de leur enseignement. Qu'ils soient ici remerciés.

Merci aussi aux collègues enseignants et aux directeurs d'établissements de Saint Georges, Messieurs Brunet, Canezin et Lucas, qui ont assuré le succès du stage de formation à la langue palikur d'où est issu cet ouvrage, ainsi qu'à Mademoiselle Rébecca Michel, qui a bien voulu participer à l'entreprise.

Merci à tous les Palikur, de Guyane et du Brésil, qui ont construit et transmis à travers les générations, dans des conditions souvent difficiles, cette remarquable œuvre de l'esprit humain qu'est leur langue. Comme toute autre, elle mérite d'être mieux connue et respectée. Puissent-ils trouver dans ce petit ouvrage un élément pour la préservation et la valorisation de cette langue et de leur culture, dans l'intérêt de tous. Car si d'ici quelques décennies plus personne ne parlait palikur, le monde n'en serait ni plus heureux, ni plus uni, ni plus prospère. Bien au contraire, ayant perdu un élément de sa richesse culturelle et intellectuelle, il serait plus pauvre et plus triste.

Michel Launey
Cayenne, juin 2003

Sommaire

AVANT-PROPOS	9
Chapitre 1 Les Palikur et leur langue	13
Chapitre 2 Prononciation et écriture du palikur	25
Chapitre 3 Premiers contacts	57
Chapitre 4 Sujet et compléments	64
Chapitre 5 Formation des noms, des groupes nominaux et des adjectifs ..	92
Chapitre 6 Quantification et classification	113
Chapitre 7 Adverbes, prépositions, compléments circonstanciels	137
Chapitre 8 Catégories du verbe	161
Chapitre 9 Modalités de la phrase	197
Chapitre 10 Subordinations et nominalisations	213
LEXIQUE DE BASE	232
BIBLIOGRAPHIE SUR LA LANGUE PALIKUR	246
TABLE DES MATIÈRES	249

Avant-propos

Puisque la Guyane est un département français d'outre-mer, la langue palikur (prononcer : 'palikour' !) a les caractéristiques qui définissent une langue régionale : c'est en effet la langue maternelle de citoyens français établis depuis longtemps dans une portion identifiable du territoire national. Parlée par un groupe de personnes qui se partagent entre la France et un pays voisin – le Brésil –, elle se trouve dans une situation qui, nombre de locuteurs mis à part, peut rappeler le basque ou le catalan.

Le nombre de locuteurs est-il d'ailleurs une justification valable pour expliquer l'extrême rareté – et, dans le cadre français, l'inexistence – de travaux portant sur cette langue ? Nous espérons en tout cas que les dix chapitres de ce livre convaincront le lecteur que, s'il s'agit de l'intérêt intellectuel que peut susciter une langue – et donc, s'il s'agit de sa valeur intrinsèque dans la dialectique de l'unité et de la diversité du langage humain –, une langue parlée par moins de deux mille personnes en vaut bien une autre parlée par plusieurs millions. Héritière avec le Brésil de ce patrimoine de l'esprit humain que représente le palikur comme les huit ou neuf autres langues régionales de Guyane, la France s'honorera d'une reconnaissance au moins symbolique de cette langue et de ceux qui la parlent. Ajoutons que, petit à petit, l'attitude de l'Éducation nationale sur la question des langues maternelles évolue dans un sens positif, proche de ceux des pays voisins (en Europe et en Amérique du Sud). En effet, on commence à voir en elles moins des entraves à l'intégration républicaine que des connaissances qu'il faut prendre en compte (et non dévaloriser ou inhiber) pour appuyer sur elles les autres connaissances qu'elle estime de son devoir de transmettre.

Pour que la richesse linguistique et culturelle de la Guyane soit ainsi reconnue et inscrite dans des relations de respect et d'apaisement, le déficit de connaissances dont elle souffre doit être comblé. C'est ce à quoi s'occupe, dans son domaine de compétence, le groupe de linguistes travaillant depuis quelques années au centre IRD de Guyane dans le cadre d'un programme de l'unité mixte de

recherches CELIA (Centre d'études des langues indigènes d'Amérique), sous le mot d'ordre : « produire des connaissances pour les mettre au service des acteurs sociaux ». Le présent ouvrage est l'une des productions de ce programme et s'adresse à toute personne intéressée à divers titres par la langue palikur.

D'abord, aux Palikur eux-mêmes. Ceux d'entre eux qui connaissent et pratiquent habituellement leur langue n'y apprendront bien sûr pas à la parler, mais ils pourront y trouver une meilleure compréhension de ses mécanismes, satisfaction intellectuelle qui leur était jusque-là refusée, alors que tout petit francophone peut très tôt apprendre à réfléchir sur sa langue maternelle. S'ils trouvent ici des erreurs, nous serons bien sûr heureux d'écouter leurs suggestions, et de profiter de cette collaboration pour des améliorations futures. Et si parmi eux certains hésitent entre interrompre ou continuer la transmission de la langue, ils doivent savoir que s'ils optent pour le second choix, leurs enfants n'en pâtiront pas. Cela ne les empêchera pas, bien au contraire, d'apprendre à connaître d'autres langues comme le créole, le français, voire l'anglais, le portugais ou d'autres encore. Le fait de pratiquer deux langues aussi différentes que le français et le palikur, à condition que ce soit de façon équilibrée, décomplexée et apaisée, sera plutôt un stimulant pour leur intelligence.

Les personnes d'origine palikur qui ne parlent pas la langue de leurs ancêtres seront peut-être intéressées par une reprise de contact. Il ne s'agit pas de faire honte à leurs parents ou à leurs grands-parents d'avoir interrompu la transmission : ils ont cru bien faire à un moment où ils étaient sans doute persuadés qu'il n'y avait aucun intérêt à la connaître, et qu'ils rendraient service à leurs enfants en leur transmettant d'emblée une autre langue jugée « plus importante ». Mais les temps changent, et avec eux l'attitude des individus et des sociétés vis-à-vis de la diversité des langues comme d'autres diversités : le plus grand honneur de l'auteur de ce livre serait d'avoir incité certains des Palikur qui ne pratiquent plus la langue à s'adresser aux personnes de leur famille ou de leurs relations qui la pratiquent, afin de vérifier ou d'étendre les connaissances qu'ils auront pu acquérir ici.

Tout Guyanais, et même toute personne résidant en Guyane, peut être amené à rencontrer des Palikur. Une connaissance même fragmentaire de leur langue peut aider à mieux les comprendre et les connaître. Les Palikur apprécient toujours l'intérêt et le respect qu'on leur manifeste en s'efforçant d'acquérir ne serait-ce que quelques rudiments de leur langue, et ils savent le faire savoir.

En particulier, les enseignants qui exercent leur profession avec des élèves palikur pourront trouver ici des éléments de connaissance qu'ils sauront mettre à profit dans leur pédagogie, pour une meilleure approche de ce public scolaire si particulier, qui leur reste souvent si mystérieux. Avouons-le ici : c'est à ces professionnels pour la plupart compétents et dévoués, parfois plongés dans le désarroi en raison de leurs conditions d'exercice, que s'adresse prioritairement l'auteur qui est aussi leur collègue.

Toute autre personne mue par la simple curiosité intellectuelle, approche d'une certaine façon encore plus méritoire que toute autre, est aussi la bienvenue.

Une dernière précaution avant de commencer. L'auteur de ce livre est un linguiste qui écrit ici pour des non-linguistes. Les collègues linguistes, habitués à la problématique et à la terminologie de cette spécialité, trouveront peut-être certains développements inutilement lents, et nous demandons leur compréhension. Quant aux non-spécialistes, nous espérons que les précautions prises – cette problématique et cette terminologie sont introduites au fur et à mesure des besoins, et toujours explicitées – sauront leur éviter l'incompréhension et l'ennui. Mais nous maintenons que l'initiation à une réalité intellectuelle aussi complexe qu'une langue exige que les éléments et les relations qui la structurent reçoivent une description aussi exacte que possible dans des termes aussi précis et univoques que possible : il n'y a pas de raison d'interdire au grammairien ce qu'on autorise au médecin ou à l'électricien. Cette connaissance explicite et précise de la grammaire est l'étape nécessaire, en amont de toute exploitation pédagogique ultérieure sur laquelle ouvre consciemment notre travail.

1 Les Palikur et leur langue

1.1. BRÈVE HISTOIRE DES PALIKUR DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE¹

Les Palikur sont aujourd'hui environ deux mille, répartis à peu près par moitié entre l'État d'Amapá au Brésil, et la Guyane française. Dans l'Amapá, le « pays » palikur originel est situé sur la rivière Urucaúá (en palikur Arukwa ou Awkwa), affluent du fleuve Uaçá, le centre étant le bourg de Kumenê. En Guyane, ils résident sur les communes de Saint-Georges de l'Oyapock (quartiers Espérance I et II, à la limite du bourg, ainsi que sur la crique Gabaret, et en aval sur l'Oyapock dans les villages de Tampak et Trois-Palétuviers), de Macouria (village Kamuyene), de Régina, et de Roura (village Favard, dit aussi Wayam).

Avant la colonisation européenne, ils étaient certainement plus nombreux et leur territoire plus vaste, mais il faut bien voir que la région amazonienne en général et l'actuelle région de l'Amapá en particulier, étaient un véritable patchwork de groupes amérindiens divers et nombreux, dont les territoires étaient interpénétrés et évolutifs. Ce qui est sûr, c'est que le nom apparaît pour la première fois très tôt, puisqu'en 1513 déjà le voyageur Vicente Yanez Pinzón parle de la province de *Paricura*. Mais il faut attendre l'installation des Français à Cayenne au milieu du XVII^e siècle et l'expédition du père Biet en 1653 pour qu'apparaissent dans les documents européens des mentions sporadiques mais régulières des Palikur. Les Palikur se trouvaient alors pris dans un double conflit : d'une part, celui qui les opposait de longue date à leurs ennemis traditionnels et héréditaires les

¹ Le présent ouvrage est, rappelons-le, un ouvrage sur la langue. Il serait cependant indécent de le commencer sans dire quelques mots des gens qui parlent cette langue, d'autant que les lecteurs non guyanais, et même certains Guyanais, sont souvent peu au fait de cette composante de la nation. N'étant ni historien ni anthropologue, je préfère me contenter d'une présentation qui n'excède pas mon niveau de compétence, et laisser à d'autres auteurs l'élaboration du complémentaire historique et ethnologique. Dans l'immédiat, les lecteurs trouveront des informations plus approfondies dans les travaux, cités en bibliographie, de NIMUENDAJU (1926), HURAUULT (1972/1989), GRENAND et GRENAND (1987).

Galibi (auxquels on a restitué de nos jours l'appellation de Kali'na, qui est celle qu'ils se donnent), et dont la mémoire collective garde encore aujourd'hui de nombreuses traces ; d'autre part, la double pression française et portugaise puis brésilienne sur la région (rappelons à ce propos qu'il a fallu attendre 1900 pour qu'un arbitrage de la Suisse fixe définitivement sur l'Oyapock la frontière que certaines prétentions françaises voulaient repousser beaucoup plus à l'est sur l'Araguari). Dans ce jeu de pouvoir politique, militaire, économique et religieux, les Français ont plutôt recherché l'amitié et l'alliance des Palikur, mais aussi favorisé dès 1691 la paix entre les Palikur et les Galibi.

L'histoire des Palikur à l'époque de la colonisation reste largement à faire. Deux éléments majeurs la dominent.

D'abord, une très forte chute démographique, partagée avec l'ensemble des peuples autochtones d'Amérique (entre 75 et 90 %), et qui est due pour l'essentiel aux maladies apportées par les Européens et contre lesquelles les Amérindiens n'étaient pas immunisés : le chiffre actuel d'environ deux mille personnes est certainement très inférieur à celui d'avant la colonisation européenne, mais il est d'un autre côté très supérieur à l'étiage de 238 individus signalé par K. Nimuendajú en 1926. C'est en effet vers le milieu du XX^e siècle que, grâce à l'amélioration de la couverture sanitaire, a pu être inversée la courbe dramatique de dépopulation qui a fait disparaître la majorité des groupes ethniques et menacé de disparition beaucoup d'autres.

Le second élément, qui nuance le premier sans le contredire, est que l'une des stratégies de défense et de préservation des groupes menacés a été leur restructuration. On observe dans certains cas la dispersion en très petits groupes (stratégie adoptée par exemple à un certain moment par les Emépillons pour éviter que les épidémies ne frappent l'ensemble de la population), mais aussi, et pas nécessairement contradictoire avec la première², le regroupement autour d'un noyau solide de restes d'autres tribus démographiquement non viables, ou encore la fusion de deux ou plusieurs groupes pour en former un nouveau. Comme le disent Pierre et Françoise Grenand dans leur article de 1987 :

« Les ethnies contemporaines, issues de stratégies de résistance, voire d'expansion, sont des unités reconstruites. »

² Dans le cas précis des Emépillons, cité plus haut, la remontée démographique spectaculaire (de moins de 50 personnes à plus de 400 entre 1950 et 2000) a en effet parmi ses causes une politique d'alliance matrimoniale avec leurs voisins Wayana ou Wayampi.

La conséquence en est que d'une manière générale les groupes que nous connaissons aujourd'hui, et leurs dénominations elles-mêmes, ne sont pas nécessairement en tous points (généalogiquement, territorialement, culturellement, linguistiquement) les héritiers en ligne directe de ceux qui existaient avant la conquête : un métissage interne aux Amérindiens, imposé par les conditions dramatiques et les exigences de survie, les a en effet recomposés.

Dans le cas particulier des Palikur, il semble qu'un tel processus de restructuration ait eu lieu, et que ces apports de groupes divers, certains très proches culturellement et linguistiquement du « noyau dur », d'autres peut-être plus éloignés voire allogènes, soient à l'origine de la structure clanique actuelle. La société palikur est en effet organisée en « clans », définis de façon patrilinéaire et exogamique (c'est-à-dire qu'en principe on ne se marie pas au sein d'un clan), ayant chacun son origine mythique et un certain nombre de références culturelles spécifiques. Six de ces clans sont actuellement vivants, mais on connaît les noms et la mémoire d'une dizaine d'anciens clans aujourd'hui éteints³. Cette structure clanique a par ailleurs des conséquences linguistiques : il existe, quoique de façon assez marginale et ne gênant pas l'intercompréhension, des mots, des formes de mots ou des expressions reconnues par les Palikur comme propres à un clan. Ce phénomène n'a malheureusement pas encore fait l'objet d'une étude sérieuse, et la variation interne du palikur ne sera mentionnée dans cet ouvrage que par des remarques isolées.

Depuis l'arbitrage de Berne en 1900, attribuant au Brésil le « contesté » franco-brésilien (c'est-à-dire la partie de l'Amapá située entre l'Oyapock et l'Araguari et contenant le « pays » palikur de l'Urucaú), les Palikur se trouvent quelque peu tirillés entre les avantages et les inconvénients respectifs de la citoyenneté française et brésilienne. Les migrations dans les deux sens ont été nombreuses : d'abord, assez massivement vers la Guyane où le pouvoir politique semblait à tort ou à raison plus bienveillant, puis de nouveau assez massivement vers le Uaçá, suite à des épidémies et un certain sentiment de déchéance, tout en gardant une « tête de pont » guyanaise à Saint-Georges, d'où sont partis les groupes vivant actuellement dans les autres communes. Plus récemment, la prospérité économique (relative mais évidente) et les avantages sociaux dont jouit la Guyane par rapport au Brésil, font plutôt de la Guyane un pôle d'attraction pour les Palikur brésiliens, mais comme on peut s'y attendre, très peu y trouvent l'Eldorado.

³ Voir au chapitre 5, p. 93. Pour un scénario probable de la constitution des clans, voir GREINAND et GREINAND (1987).

1.2. ÉLÉMENTS DE LA CULTURE PALIKUR CONTEMPORAINE

Comme tant d'autres, et plus que bien d'autres, la société palikur est fragilisée et ses traditions culturelles fortement altérées par la modernisation⁴. Certes, depuis les premiers contacts avec les Européens, les Palikur ont pris l'habitude d'adopter des objets et des notions : le lecteur du présent ouvrage reconnaîtra dans le vocabulaire un grand nombre de mots d'origine française (passés en général par l'intermédiaire du créole guyanais) ou portugaise, souvent adaptés à la phonétique palikur. Et les éléments les plus emblématiques de la technique contemporaine de pointe – voitures, téléphone y compris mobile, télévision et ordinateurs –, sont assez largement présents dans les villages palikur de Guyane, sans nécessairement être tous « agressifs » vis-à-vis de la cohésion sociale et de la tradition. Beaucoup plus profonds sont les infléchissements apportés par des évolutions moins évidentes mais très contraignantes. Citons-en deux dominantes : d'une part, le creusement d'inégalités induites par l'insertion d'une partie seulement des Palikur dans les structures modernes du monde du travail, tandis que l'autre est réduite à l'exclusion ou à l'assistanat ; d'autre part, l'intense activité d'Églises protestantes originaires des États-Unis et transitant par le Brésil, en particulier les évangélistes et les adventistes, et qui, tout en apportant de nouvelles formes de structuration et de cohésion, rejettent explicitement des pans entiers de la tradition, y compris certains (comme les contes traditionnels) qui ne semblent pourtant pas menacer *a priori* quelque forme de foi chrétienne que ce soit.

Dans cette situation très déséquilibrée, très incertaine, et pour la plupart d'entre eux très difficile, les Palikur gardent dans leur vie quotidienne, dans leurs relations entre eux, dans leurs valeurs, dans leur mémoire, dans leur imaginaire, un certain nombre de points de repère communs. Les lignes qui suivent seront un modeste contrepoint à la description beaucoup plus approfondie que faisait Nimuendajú il y a trois quarts de siècles de la société palikur.

Devenu lointain pour ceux de Guyane, mais connu de la plupart et restant un point de rattachement identitaire très fort, le pays d'Urucaú est une région de

⁴ Il est vrai que ce qu'on pense être une tradition séculaire peut parfois ne remonter qu'à deux ou trois générations, et tout au plus peut-on faire des « instantanés » de l'état d'une culture en reconstruction perpétuelle : la représentation que peuvent se faire de leur tradition les Palikur vivant au début du XXI^e siècle n'est certainement pas la même que celle de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents décrits par Nimuendajú, tout en pouvant prétendre au même degré d'authenticité.

savanes inondées la plus grande partie de l'année, d'où émergent des îles où les Palikur ont construit leurs habitations : le canot (**umuh**, [umũ], 'oumũ⁵) y est bien sûr un élément central de la vie quotidienne. Les maisons traditionnelles sont en planches et rectangulaires, bien que divers programmes aient abouti récemment, à Saint-Georges et à Régina, à la construction de quartiers de maisons « en dur », sans doute plus salubres que les précédentes, mais dont la disposition générale, avec un étage, est l'objet d'opinions nuancées par leurs nouveaux résidents.

Même s'ils ont quitté leur pays d'origine depuis plusieurs générations, les Palikur d'aujourd'hui gardent cette mémoire de peuple des marais, et la pêche leur reste une activité favorite, pour laquelle on n'hésite pas si besoin est à se déplacer assez loin. Le poisson est la nourriture par excellence : c'est ainsi que le mot **im**, qui signifie au sens propre *poisson*, peut aussi être utilisé dans un sens générique de *nourriture*, comme peut l'être en français *pain* (*gagner son pain...*) ou en chinois *fàn* (riz).

Quoique moins centrale chez les Palikur par rapport à ce qu'elle peut l'être pour des peuples amazoniens de l'intérieur, la forêt, avec son gibier abondant, constitue tout de même une source de nourriture variée et appréciée, et les Palikur d'aujourd'hui sont le plus souvent d'aussi bons chasseurs que bons pêcheurs. Le fusil (**aragbus**, [aʔagbus], 'ahagbous', du français *arquebuse*) est évidemment l'arme de chasse préférée aujourd'hui, mais beaucoup de Palikur savent encore fabriquer, et utiliser avec habileté, l'arc (**imedgit**, [imedʔit], 'imédhitt') avec ses flèches (**yakot**).

La troisième source traditionnelle de nourriture encore exploitée est l'abattis (**was**). Outre le manioc (**kaneg**), seconde base de l'alimentation avec le poisson, d'où l'on tire en particulier la galette dite *cassave* (**awebbru**, [awebʔu], 'aouébhou') et la farine dite *couac* (**kuwak**), adoptées aussi en Guyane par les Créoles et les Noirs Marrons, on cultive beaucoup la patate douce (**kayg**), le piment (**atit**), la papaye (**pavay**), la mangue (**mahk**, [māk], 'mank'), l'ananas sauvage dont les feuilles servent à faire les cordes (**kuwawta**, 'kououaouta') et divers autres fruits et légumes. Là où cela est possible existent de petits abattis individuels près des maisons. Mais surtout, les Palikur de Guyane négocient avec les autorités municipales

⁵ Selon un principe développé au chapitre II, nous donnerons ici les mots palikur, le cas échéant, suivis de l'indication de leur prononciation en alphabet phonétique international (immédiatement compréhensible aux initiés), et aussi, pour ceux qui ne sont pas familiers de cette notation, d'une « prononciation figurée » (c'est-à-dire, d'une approximation de cette prononciation selon les normes orthographiques du français) entre apostrophes. Cette dernière n'est pas toujours possible et dans ce cas précis, la notation 'ou' note un 'ou' nasalisé. L'absence de notation en alphabet phonétique ou en prononciation figurée indique qu'il n'y a pas de problème de lecture (par exemple, le mot suivant **im** se prononce bien [im], 'im').

l'autorisation de défricher des abattis plus grands et souvent collectifs dans les zones forestières non occupées, parfois loin de leur village.

L'artisanat le plus pratiqué – à usage interne ou pour la vente – est la vannerie : outre les paniers (*panye*, prononcé à la française) de toutes formes et de toutes tailles, les Palikur (surtout les femmes, mais les hommes aident souvent) fabriquent ainsi des hottes de portage (*wasimna*), des couleuvres à manioc (*matap*), des tamis (*huw*, 'houw') et des nattes (*sivava*). Certains Palikur sont aussi de bons sculpteurs sur bois, en particulier pour la confection de petits bancs (*epti*) en forme d'animaux. Par ailleurs, on conserve souvent dans les familles des objets cérémoniels en plumes comme les coiffes d'apparat, certaines très élaborées, mais la tradition de plumasserie est en très net déclin. La poterie, déjà en voie de disparition à l'époque de Nimuendajú, semble sortie de la tradition.

La musique traditionnelle avec les sifflets (*makuk*, 'makouk'), les flûtes en bambou (*aramtem*), les tambours (*sabug*), les maracas (*waw*), est encore pratiquée à l'occasion de fêtes, mais elle est largement réprouvée par les Églises protestantes, et ce rejet est encore plus fort à l'égard des danses traditionnelles. Ces Églises encouragent une musique religieuse moderne : des cantiques (*avat*) qui sont souvent des traductions en palikur d'hymnes nord-américains, parfois accompagnés à la guitare.

La religion autochtone, dont les principaux personnages étaient des esprits de toutes sorte ainsi que des démons de la montagne et de l'eau, ne semble pas avoir résisté à l'évangélisation : comme souvent dans ces cas, les croyances demeurent pourtant latentes, et beaucoup de Palikur connaissent encore des contes où interviennent des personnages comme l'anaconda *Wagamwi* ou le corbeau à deux têtes *Makawem*. Comme on l'a dit plus haut, ces contes et même d'autres plus « laïcs » sont en bloc rejetés par les religieux. Le chamanisme, intercession entre le monde humain et le monde des esprits, avec la capacité d'œuvrer en bien ou en mal, semble avoir disparu dans les années quatre-vingts, sauf à *Wayam* : mais la mémoire des chamanes (*ihamwi*) demeure très présente.

De l'organisation traditionnelle de la société restent le système des clans (voir p. 13), quelque peu « masqué » par l'adoption de patronymes (les *Kawakukyene* portant majoritairement celui de *Labonté*, les *Wakavyene* celui de *Batista*, etc.). Dans les relations entre classes d'âge, la notion de respect (*kiyathaki*) joue un rôle majeur, que les anciens (*amekenegben*, au singulier *amekene* 'amékéné') soient les personnes âgées encore vivantes ou les personnes disparues mentionnées dans la

mémoire collective ou dans les contes (même s'ils se trouvent ainsi vis-à-vis de la religion dans une position ambiguë) : d'une manière ou d'une autre, ils sont sentis comme les dépositaires de la tradition et de l'authenticité culturelle des Palikur, les acteurs ou les témoins d'une époque (*minikwak*, *autrefois*) où il était plus facile de donner du sens aux choses et aux événements, et où l'identité palikur n'était pas menacée.

Dans ces relations de respect, un élément très fort de nostalgie est la forme de parler dite *kiyaptunka*, qui, si l'on comprend bien, était une langue cérémonielle utilisée pour les invitations entre clans : presque tout le monde s'en avoue ignorant, mais affirme avoir connu des anciens qui la pratiquaient encore, et qu'elle était d'une beauté incomparable. Même en ce qui concerne la langue palikur « de tous les jours », les personnes âgées se disent souvent préoccupées de sa disparition : beaucoup de Palikur, surtout chez les jeunes, ont en effet pour langue première le créole guyanais plutôt que le palikur (c'est particulièrement net au village Favard-Wayam et même à Macouria). Mais ils reprochent aussi aux jeunes palikurophones une façon de parler qui présente de profondes évolutions par rapport à la leur, et ils jugent ce « palikur des jeunes » inélégant : il est tout à fait inconvenant pour un jeune Palikur de s'adresser à son grand-père dans les formes utilisées pour ses relations avec ses camarades.

Faute d'une étude linguistique et sociolinguistique approfondie que d'autres mèneront peut-être à l'avenir, nous ne pourrions guère tenir compte dans cet ouvrage de cette variation dans le temps. La forme de langue décrite ici est donc une sorte de palikur « moyen », basé sur la pratique des générations de 35-40 ans, et probablement admissible et compréhensible par tous.

1.3. LA LANGUE PALIKUR : GÉNÉRALITÉS

Le palikur est l'une des six langues amérindiennes actuellement parlées en Guyane et pouvant prétendre au statut de langues régionales. Les cinq autres sont : le *kali'na* (jadis connu comme *galibi*), le *wayana* (jadis connu comme *roucouyenne*, mais le mot est depuis longtemps tombé en désuétude), le *wayampi* (jadis connu comme *oyampi*), l'*émérillon* (appelé *teko* par ses locuteurs) et l'*arawak-lokono*.

Comme c'est le cas dans d'autres régions du monde, il est souvent possible avec les langues amérindiennes d'établir des « familles » linguistiques, en partant de l'hypothèse très vraisemblable que des réseaux nombreux et systématiques de ressemblances entre deux ou plusieurs langues ne peuvent être dus au hasard ou à des emprunts, mais sont des évolutions divergentes d'un état plus ancien où on avait une seule et même langue. Dans le cas de la Guyane, les six langues appartiennent, par groupes de deux, à trois familles solidement établies par la comparaison. Le kali'na et le wayana, dont la ressemblance entre eux est de l'ordre de celle qui existe entre le français et l'espagnol, appartiennent à la famille *caribe* (ou *carib*, ou *karib*), qui compte une quarantaine de langues parlées dans la partie nord de l'Amérique du Sud. Le wayampi et l'émérillon, très proches (avec un niveau de ressemblance de l'ordre de l'espagnol et du portugais, ou du français et du provençal), font partie de la famille *tupi-guarani*, dont le principal représentant est le *guarani*, qui compte au Paraguay et en Argentine plusieurs millions de locuteurs. Le palikur et l'arawak lokono (ou arawak proprement dit) font partie de la famille dite *arawak*, elle aussi bien présente par une trentaine de langues dans la périphérie amazonienne, dont les principales sont le *guajiro* ou *wayuu* (entre 200 000 et 300 000 locuteurs en Colombie et au Venezuela), et le *garifuna* ou *black carib*, qui occupe une position exceptionnelle par la géographie (il est « excentré » en Amérique centrale : Honduras, Belize, Guatemala) et par l'histoire (il s'agit d'une langue arawak originellement parlée aux Petites Antilles par une population conquise par des Caribes, et ayant donc fortement subi leur influence linguistique, en particulier dans le vocabulaire, puis adoptée par des esclaves noirs de l'île de Saint-Vincent qui ont par la suite émigré en Amérique centrale⁶). Appartenant à deux branches assez éloignées de la famille arawak, le palikur et l'arawak lokono sont nettement plus divergents entre eux que ne le sont les autres couples de langues guyanaises cités ci-dessus.

Comme on l'a dit au paragraphe précédent, le palikur n'est plus parlé par l'ensemble des Palikur, la première langue étant souvent le créole guyanais, connu de toute façon (en tant que tel ou sous la forme de sa variante brésilienne appelée *caripuna* ou *kheuol*) comme langue première ou seconde d'à peu près tout le monde : bien évidemment, l'école les introduit à la connaissance des langues officielles, français et portugais selon leur pays de résidence.

⁶ Sous le nom de *caraiibe*, cette langue a fait en 1665 l'objet d'un dictionnaire encyclopédique écrit par le père Breton.

Nous verrons dans les chapitres suivants les principaux points de la grammaire palikur. Disons dès maintenant qu'elle présente un niveau moyen de complexité morphologique (comparable à certaines langues européennes dont peut-être le français), et qu'elle contient un certain nombre de traits remarquables comme une conjugaison verbale dont les catégories s'organisent de façon très particulière et indépendamment du temps au sens strict (voir en particulier le chapitre 8), une très grande précision dans l'expression des relations spatiales (voir chapitre 7), ou un système de classification extrêmement complexe imprégné d'une véritable vision propre du monde (voir chapitre 6). D'autre part, les spécialistes affirment que le palikur occupe au sein des langues arawak une position très originale : s'il partage en effet avec la plupart d'entre elles des traits importants comme la présence d'un système de *genre* (très rare en Amérique en dehors des langues arawak, voir chapitre 5), en revanche, et peut-être sous l'influence de langues d'autres familles géographiquement voisines, il en a développé d'autres, absents par ailleurs de la famille arawak, comme l'existence de plusieurs *nous* (voir chapitre 4).

Nous espérons que le lecteur trouvera quelque intérêt dans l'analyse de cet univers intellectuel que constitue, comme toute autre langue (ni plus ni moins, mais en cela méritant d'être mieux connu) le palikur. Avant de présenter la langue, nous voudrions expliquer pourquoi il est à notre sens du devoir des linguistes et des anthropologues, dont c'est le métier, de découvrir et de mettre en évidence les ressorts des langues et des cultures, et d'en rendre l'accès possible à toutes les personnes qui peuvent en avoir le besoin ou la curiosité.

1.4. LA PLACE DE LA LANGUE DANS LES DÉFIS DE L'ÉDUCATION

Cet ouvrage a eu comme première ébauche des documents fournis lors d'un stage de formation DAFOR, qui s'est déroulé à Saint-Georges en octobre 2000, et auquel ont participé une trentaine d'enseignants des écoles et du collège de cette ville. Dans une situation typique de l'enseignement en Guyane, ces enseignants, majoritairement métropolitains (avec quelques Antillais et Guyanais mais aucun d'eux Amérindien) se trouvent confrontés à une population scolaire presque totalement non francophone, les trois langues parlées par les résidents de la commune étant le créole guyanais, le portugais brésilien et le palikur.

De l'avis général, confirmé par les résultats scolaires, les élèves d'origine palikur sont ceux dont l'intégration dans le système éducatif pose les problèmes les plus graves : on peut aussi dire, en prenant le problème dans l'autre sens, que ce sont ceux auxquels le système éducatif sait le moins s'adresser pour les intégrer. Car si l'accès des enseignants à une certaine connaissance des langues et des cultures de leurs élèves, accès essentiel pour un développement fructueux de leur pratique professionnelle, est relativement facile pour le créole. (même si l'on n'est pas soi-même Créole) et pour le portugais, en revanche, il est à peu près impossible pour le palikur, puisqu'il n'existait à ce jour que quelques articles ethnologiques dans des revues spécialisées, et pratiquement aucune publication accessible sur la langue. Cette situation rend la langue et la culture palikur opaques aux non-Palikur, qui renoncent vite devant la difficulté qu'ils éprouvent à s'en former par eux-mêmes une connaissance même fragmentaire.

Du côté des Palikur, cette ignorance et cette absence de prise en compte de leur langue et de leur culture, en particulier dans l'institution scolaire, accroît le désarroi et le sentiment de dévalorisation, puisque tout se passe comme si la connaissance qu'eux-mêmes en ont était d'emblée considérée comme sans utilité ni valeur.

Il n'y a là rien que de très logique. Un enfant qui apprend sa langue maternelle fait à travers elle l'expérience du langage en général. La linguistique naît dans la dialectique entre l'universalité de la faculté humaine de langage, développée dans la petite enfance, et la multiplicité des langues particulières à travers lesquelles elle se réalise, la question centrale étant : en quoi peut-on dire que des enfants qui développent le langage à travers le français, l'anglais, le chinois, le créole, le palikur ou n'importe quelle autre langue, font la même expérience de développement du langage ? Ce qui est sûr, c'est qu'en termes cognitifs ces expériences sont équivalentes : il n'y a ni langues « mal faites », ni langues « primitives », et nous espérons que cet ouvrage convaincra ceux qui en douteraient que le palikur est tout aussi complexe, sophistiqué et capable de répondre aux nécessités de construction du sens que toute autre langue, mieux connue ou non⁷.

L'enfant qui a pour langue maternelle le palikur, comme tout autre, développe en cela une *connaissance* et une *compétence* : la connaissance particulière qu'il acquiert de la langue lui donne une compétence particulière – parler la langue avec d'autres qui la parlent – mais aussi une compétence plus universelle : utiliser les capacités de langage, qu'il partage avec tous les êtres humains. L'institution

⁷ Et il en va de même, bien sûr, pour les études sur n'importe quelle autre langue.

scolaire qui – quelles que soient la compétence et la bonne volonté des enseignants – montre à l'enfant que la connaissance qu'il a de sa langue n'a pas à être prise en considération, dévalorise par là même le travail cognitif opéré jusque-là et le rend inutile. Si tout doit être recommencé à zéro, l'attitude la plus plausible est alors une conscience malheureuse, faite de perte d'estime pour sa langue, pour sa culture et pour soi-même, une méfiance vis-à-vis de la langue seconde perçue comme arrogante et, plus grave que tout, une mauvaise relation au langage en général, puisqu'au lieu d'être un champ de plaisir intellectuel il apparaît comme un domaine éminemment conflictuel.

Traditionnellement, la France entretient avec sa diversité linguistique interne des relations assez mauvaises. La diversité des langues est vue au mieux comme une complication qui entrave la bonne administration de l'État, au pire comme un facteur centrifuge qui empêche la cohésion des citoyens autour de valeurs communes. L'absence de la langue palikur et des autres langues de Guyane dans les écoles est le produit de ce parti pris et de cette ignorance parfois revendiquée. En cela au moins les enfants palikur du Brésil ont plus de « chance » que leurs frères et cousins guyanais, puisque dans leur pays existe du matériel pédagogique à l'intention prioritaire des enfants des petites classes, la langue officielle étant introduite progressivement en même temps que la langue maternelle se trouve consolidée.

Peut-être est-il en effet préférable, dans l'intérêt même de l'éducation et de l'État, de voir la présence scolaire de la langue maternelle sous un autre angle. On sait depuis longtemps que les bilingues ou plurilingues équilibrés, qui ont vis-à-vis des langues qu'ils pratiquent des relations désinhibées, ont des résultats scolaires supérieurs à la moyenne, alors que les diglossiques, c'est-à-dire les bilingues honteux, qui vivent leur double connaissance de manière inégalitaire, complexée et conflictuelle, ont des résultats inférieurs. Les premiers, d'une façon ou d'une autre, ont pu profiter de leur double ou plurielle compétence linguistique comme d'un ferment intellectuel ; les seconds la vivent comme un handicap. Le mot d'ordre pourrait dans ces conditions prendre la forme :

Si vous voulez en faire de bons francophones, donnez-leur les moyens d'être de bons bilingues.

Il faut pour cela que les langues en présence ne soient conçues ni comme des armes de menaces unilatérales ou réciproques, ni comme des drapeaux guidant des revendications identitaires, mais comme ce qu'elles sont dans leur essence : de prodigieuses créations de l'esprit humain sur lesquelles on peut s'appuyer

pour comprendre les ressorts du langage et du raisonnement, et introduire d'autres éléments de connaissance.

En écrivant ces lignes, nous avons pleinement conscience de ce que la dimension linguistique n'épuise pas, et de loin, les problèmes qui se posent en Guyane (et tout particulièrement en milieu amérindien ou bushinenge) au système éducatif français, et que la dimension plus généralement culturelle l'intègre et la domine. Une réflexion d'ordre ethnologique et pédagogique doit être menée pour mieux comprendre les modes traditionnels de relation et d'accès aux savoirs, et le cas échéant apprendre à s'appuyer sur eux.

Le défi n'est pas mince : un contexte d'altérité culturelle majeure, qui jusqu'à une date très récente n'a pas été *pensé* par les responsables pédagogiques nationaux, les conséquences étant une formation pratiquement inexistante des enseignants à la réalité de terrain, une difficulté le plus souvent rédhibitoire à *faire entrer* les élèves dans le système, et un échec parallèle massif – échec scolaire des élèves⁸, échec professionnel chez la plupart des enseignants – avec les souffrances personnelles que cela induit. Cette situation, reconnue par tous, commence heureusement depuis quelques années à faire l'objet d'une réflexion et à recevoir des éléments de remédiation, tels que l'introduction dans certaines écoles de Guyane de *médiateurs culturels bilingues*⁹, et une meilleure formation initiale et continue des enseignants à la réalité de terrain.

La grammaire qui suit, forme à travers laquelle un linguiste peut prendre sa part à ce nécessaire processus, peut donc être aussi une clé d'accès à la connaissance pour quiconque pourra l'exploiter dans cette perspective. Si des collègues pédagogues qui connaissent la réalité du terrain pensent à en tirer parti pour élaborer des supports éducatifs de tous ordres, son auteur en serait très honoré, et se déclare prêt le cas échéant à y collaborer.

⁸ Serge Léna, enseignant et anthropologue, disait ainsi récemment que la recherche pédagogique et didactique devrait se pencher en Guyane non pas sur l'échec scolaire, mais plutôt sur le succès : dans un dispositif où l'échec est l'issue logique, il est certainement beaucoup plus fécond, pour une réflexion sur la situation scolaire et les améliorations qu'on pourrait lui apporter, de comprendre ce qui fait que malgré tout certains (rares) élèves parviennent à des résultats honorables.

⁹ Recrutés à l'origine dans le cadre du plan emploi jeunes, il s'agit d'aides-éducateurs spécialisés, avec un profil – être de bons bilingues – et un cahier des charges spécifique : assurer une certaine présence scolaire de la langue des élèves, afin de « sécuriser » les plus jeunes, d'achever la structuration du langage dans leur langue maternelle, et d'élaborer avec les enseignants une pédagogie adaptée. Sur cette expérience, voir GOURY L., LAUNÉY M., QUEIXALOS F., RENAULT-LESCURE O., 2000 – Des médiateurs bilingues en Guyane française. *Revue française de linguistique appliquée*, 5(1): 43-60 (Dossier : la langue dans son contexte social).

Prononciation et écriture du palikur

2

Avertissement au lecteur

Ce chapitre examine en détail les problèmes d'écriture de la langue palikur, dont certains ne sont pas résolus ni consensuels. Si vous lisez les trois premières sections (comme nous vous le conseillons), vous serez en mesure de comprendre les enjeux du passage à l'écrit. Mais si ces questions ne vous passionnent pas (ce qui est votre droit), et que vous désirez vous lancer le plus vite possible dans la connaissance de la langue, vous pouvez passer directement à la page 51, où sont résumées les normes orthographiques sous forme de guide de prononciation.

2.1. LE PALIKUR, LANGUE À FAIBLE TRADITION ÉCRITE

Certains disent qu'il y a des langues *écrites* (parmi lesquelles le français) et des langues *orales* (parmi lesquelles le palikur et les autres langues amérindiennes ou bushinenge de Guyane). Cette formulation est très maladroite. D'abord parce que les langues écrites sont aussi parlées, bien entendu (sauf les langues mortes : mais le latin, par exemple, a été écrit à un moment où il était aussi parlé !), et donc toute langue est orale. Ensuite parce qu'il est toujours possible d'écrire une langue qui n'a pas encore été écrite : cela pose simplement un certain nombre de problèmes d'analyse de la langue et, souvent, de choix entre plusieurs solutions possibles. Il vaut mieux parler de langues à *tradition écrite* et de langues à *tradition orale*. Mais même cette appellation est trop tranchée, car la réalité est bien souvent que les langues ont une tradition écrite *plus ou moins développée*.

En effet, il est rare qu'une langue ne soit représentée par aucun document écrit. Certaines personnes peuvent toujours juger utile ou intéressant d'en noter des mots ou des textes. Dans un premier temps, il s'agit surtout de personnes extérieures

(religieux, militaires, fonctionnaires de l'enseignement ou de l'administration, commerçants, érudits) ; dans un deuxième temps, certains locuteurs eux-mêmes, qui ont appris à lire et à écrire dans la langue dominante, peuvent éprouver l'envie ou le besoin d'écrire leur langue maternelle. Pour la plupart des langues, on trouve donc au moins un petit nombre de documents écrits tels que vocabulaires succincts, modèles de conversation, catéchismes, contes ou récits, etc.

C'est bien ce qui se passe avec le palikur, dont on connaît des documents depuis 1926 (le vocabulaire recueilli par l'anthropologue germano-brésilien Nimuendajú), et surtout depuis 1972 : une grammaire, deux dictionnaires, un manuel de conversation, des ouvrages scolaires, et une traduction du Nouveau Testament, ainsi qu'une demi-douzaine d'articles sur divers points de grammaire (et en particulier la question des quantificateurs que nous verrons au chapitre 6). Il y a donc déjà une petite tradition écrite en palikur.

Si l'on examine ces écrits, on observera quelques variations et incertitudes dans la notation de certaines consonnes ou voyelles. Ceci est dû à trois raisons :

– En l'absence de tradition, les personnes qui ont été amenées à l'écrire ont un peu « tâtonné », et modifié leurs choix d'écriture ;

– On trouve dans la grammaire certains phénomènes complexes de variation phonétique qui n'ont pas encore été étudiés dans tous les détails, et il se peut qu'une analyse plus approfondie amène les linguistes à proposer des modifications d'écriture ;

– Comme la plupart des langues, le palikur connaît des *variantes*. Autrement dit, d'un locuteur à l'autre on peut observer de petites différences dans la façon de parler, même si cette variation ne gêne pas la compréhension réciproque. Ces différences viennent essentiellement de trois facteurs : l'âge (les jeunes tendent à parler d'une manière différente des anciens) ; le *clan* (la société palikur traditionnelle est organisée en clans, c'est-à-dire en groupes liés par des liens familiaux et sociaux, et au sein desquels en principe on ne se marie pas, voir p. 15) ; enfin la citoyenneté, puisque chacun des deux pays (France et Brésil) où habitent les Palikur a sa propre langue officielle, sa propre culture dominante et son propre système de références administratives et politiques, qui peuvent influencer sur le palikur.

En attendant le jour où une commission composée de responsables culturels palikur et de conseillers linguistes pourrait définir des normes acceptables par tous, le présent ouvrage adopte le parti pris raisonnable de l'intérêt des locuteurs,

à savoir : perturber le moins possible les habitudes déjà acquises par ceux des Palikur qui écrivent déjà leur langue. En conséquence :

- les conventions orthographiques seront, pour l'essentiel, celles qui apparaissent dans les ouvrages les plus récents (et en particulier dans les livres scolaires utilisés au Brésil) ; elles diffèrent d'ailleurs peu de celles des ouvrages antérieurs ;
- les différences avec les ouvrages antérieurs seront signalées au lecteur ;
- les points sur lesquels pourrait apparaître une réelle incertitude (parce que plusieurs analyses sont possibles, parce que l'usage orthographique est fluctuant, ou parce que l'on trouve des variantes entre locuteurs) seront eux aussi signalés et commentés, en recommandant la tolérance.

Nous traiterons de ces problèmes en deux parties.

– D'abord (p. 28), nous ferons la liste des *phonèmes* (c'est-à-dire : des consonnes et des voyelles en tant qu'unités de la langue) en indiquant leur *graphie* (c'est-à-dire : la ou les lettres qui les représentent dans l'écriture). Cette partie est largement consensuelle et ne pose pas de problèmes majeurs.

– Ensuite (p. 37), nous examinerons un certain nombre d'*accidents phonétiques*, c'est-à-dire de modifications dans certains contextes de l'articulation de certains phonèmes. C'est là que se situent les problèmes les plus délicats d'analyse et de choix graphique.

2. 2. CONVENTIONS ORTHOGRAPHIQUES GÉNÉRALES

Note préliminaire à l'intention des lecteurs

Certains d'entre vous ont peut-être suivi des cours de linguistique et en particulier de phonologie ; pour certains autres, cette discipline est inconnue. Si vous faites partie des premiers, vous devriez lire sans problème ce chapitre où nous utilisons les conventions habituelles, à savoir :

- les barres obliques (/ /) pour noter un phonème, c'est-à-dire une unité de la langue ;
- les crochets ([]) pour noter un son, c'est-à-dire une réalité physique (les phonèmes se réalisent soit toujours comme le même son, soit comme deux ou plusieurs sons différents appelés variantes) ;
- entre les crochets, les signes de l'alphabet phonétique international.

Si vous faites partie des seconds, ne vous préoccupez pas de ces conventions : nous vous donnerons toutes les explications nécessaires pour une prononciation et une lecture aussi exactes que possible.

Dans les exercices de prononciation qui suivent, nous utiliserons ainsi deux représentations. La première est une notation phonétique, et elle apparaît entre crochets. La seconde, qui apparaît entre guillemets, est une «prononciation figurée» : il s'agit d'une approximation en orthographe française courante (et on verra qu'elle n'est pas toujours possible).

2.2.1. Voyelles, semi-voyelles et diphtongues

Voyelles orales simples

Le palikur possède 5 voyelles *orales* :

(phonologie)	/a/	/e/	/i/	/o/	/u/
(écriture)	a	e	i	o	u

N.B. Ces voyelles correspondent à l'alphabet phonétique international : a, et i se prononcent comme en français ; e se prononce [e] (comme en français « é »), ou [ɛ] (comme « è ») ; u se prononce [u] (comme « ou » en français) ; o (une voyelle rare en palikur) se prononce plutôt ouvert, [ɔ] (comme en français dans *roc*).

Exemples. Les exemples seront donnés sur quatre colonnes : la notation graphique, la traduction, la notation phonétique (entre crochets), et la prononciation figurée (entre guillemets).

paka	<i>semaine</i>	[paka]	'paka'
pes	<i>sortir</i>	[pes] ¹	'pess' ²
kamis	<i>tissu</i>	[kamis]	'kamiss'
kote	<i>pas encore</i>	[kote]	'koté'
un	<i>eau</i>	[un]	'oun'

¹ Pour des raisons de commodité, nous n'utiliserons plus désormais les symboles phonétiques des voyelles semi-ouvertes [ɛ], [ɔ] et nous les remplacerons systématiquement par [e], [o].

² Dans la prononciation figurée, la notation 'ss' en fin de mot vise à rappeler au lecteur que le s doit être prononcé.

Voyelles nasales simples

Il y a aussi en palikur 5 voyelles *nasales*, parallèles aux 5 orales :

(phonologie)	/ā/	/ē/	/ĩ/	/ō/	/ũ/
(écriture)	ah	eh	ih	oh	uh

N.B. Pratiquement tous les textes écrits jusqu'ici en palikur utilisent la lettre **h** pour noter la nasalité des voyelles : nous suivrons donc ici cette habitude, à laquelle vous vous ferez très vite. Nous verrons (p. 45) qu'elle a une justification morphologique.

Le français aussi a des voyelles nasales. Ainsi le palikur **ah** se prononce à peu près comme « an » en français (dans *pan*, *flan*, etc.), **oh** comme le français « on » ; et **eh** comme le français « in » (dans *fin*), « ain » (dans *pain*) ou « en » (dans *bien*), etc.

En revanche, **ih** (/i/ nasalisé) et **uh** (/u/ nasalisé) n'ont pas de correspondant en français. Pour prononcer ces voyelles, essayez d'articuler un [i] et un [u] (« ou ») en faisant passer une partie de l'air par le nez...

Exemples :

bukah	<i>brûler</i>	[bukā]	'boukan'
mekseh	<i>médecin</i>	[meksē]	'meksin'
amnih	<i>secourir</i>	[amnĩ]	'amnĩ' ³
tuboh	<i>tomber (à l'eau)</i>	[tubō]	'toubon'
umuh	<i>pirogue</i>	[umũ]	'oumoũ'

Semi-voyelles et diphtongues

Le palikur a deux semi-voyelles :

(phonologie)	/y/	/w/
(écriture)	y	w

y ([j] en alphabet phonétique international) se prononce comme en français dans *yacht*, et w ([w] en alphabet phonétique international) se prononce comme en français dans *watt*.

³ Faute de correspondant direct en français, on représentera [ĩ] (écrit **ih**) par 'ĩ' et [ũ] (écrit **uh**) par 'ouũ'.

Exemples :

wayam	tortue	[wajam]	'ouayam'
yis	vous	[jis]	'yis'
kawa	non	[kawa]	'kaoua'

On les trouve non seulement devant une voyelle, ou entre voyelles, mais aussi après une voyelle, pour former la fin d'une syllabe (devant une consonne) ou la fin d'un mot. On appellera *diphthongue* la combinaison de la voyelle précédente avec ce y ou ce w. Toutes les combinaisons sont possibles (à l'exception, apparemment, de oy). On trouve donc :

(phonologie)	/ay/	/ey/	/iy/	/uy/	/aw/	/ew/	/iw/	/ow/	/uw/
(écriture)	ay	ey	iy	uy	aw	ew	iw	ow	uw

Les diphthongues en –y ne posent pas de difficultés particulières. Ainsi ce qui est écrit ay en palikur est très proche phonétiquement du français *ail* ; et de même, un francophone peut sans problème articuler le palikur ey (prononcé à peu près comme « eil » dans *pareil*), uy (comme « ouil » dans *fenouil*) ou iy (comme « ille » dans *fille*).

En revanche, les diphthongues en –w peuvent être plus problématiques. Ce qui est écrit aw en palikur correspond à ce qui est écrit ow dans l'anglais *now* ou *au* dans l'allemand *blau*, mais n'a pas d'équivalent en français. Les autres (ow et surtout ew, iw et uw) sont encore plus délicates, bien que l'orthographe indique clairement ce qu'il faut prononcer (glissement à partir de la voyelle vers le son [w] qu'on a dans *watt* : la difficulté pour un francophone vient de ce que ce son n'apparaît pas en français en fin de mot ou de syllabe). Faute de mieux, on le représentera par 'w' dans la prononciation figurée.

Exemples :

ayta	venir	[ajta]	'aïta' ⁴
kiney	où	[kinej]	'kinéi'
kaniy	choisir	[kanij]	'kaniy'
tukuyuy	toupie	[tukujuj]	'toukouyoui'
awna	dire, parler	[awna]	'awna'
wew	marcher	[wew]	'ouéw'

⁴ La semi-voyelle [j] (écrite y) sera représentée par 'i' dans la prononciation figurée, afin d'éviter de prononcer 'ai' comme en français. On prendra garde cependant à ce qu'elle ne constitue pas une voyelle : ayta ('aïta') est un mot qui ne comporte que deux syllabes.

akiw	<i>encore</i>	[akiw]	‘akiw’
wown	<i>notre parole</i>	[wown]	‘ouown’
kamuw	<i>soleil</i>	[kamuw]	‘kamouw’

Diphthongues nasales

Trois des diphthongues peuvent être nasalisées comme les voyelles simples. Ce sont :

(phonologie)	/āy/	/āw/	/ĩw/
(écriture)	ayh	awh	iwh

Il n’y a pas d’équivalent français ; **awh** se prononce à peu près comme le portugais « ão » (dans *não*, non) et **ayh** comme le portugais « ãe » (dans *mãe*, mère).

Exemples :

ayhte	<i>là</i>	[ājte]	‘āĩté’ ⁵
numawhkig	<i>mon beau-père</i>	[numāwkig]	‘noumāoũkig’
wihw	<i>retirer</i>	[wĩw]	‘ouĩouĩ

2.2.2. Consonnes

Occlusives

Le palikur a huit consonnes dites *occlusives*, qui correspondent assez bien à des consonnes analogues en français, à savoir trois occlusives orales sourdes :

(phonologie)	/p/	/t/	/k/
(écriture)	p	t	k

les trois sonores correspondantes :

(phonologie)	/b/	/d/	/g/
(écriture)	b	d	g

et deux nasales :

(phonologie)	/m/	/n/
(écriture)	m	n

⁵ Dans l’impossibilité de trouver une notation non ambiguë en français, on notera ici la nasalisation par un tilde.

N.B. 1. *Attention à la logique de l'orthographe palikur.* On prendra garde à ne pas « franciser » la lecture du palikur. En particulier, on notera deux différences : (a) en palikur, **g** se prononce toujours [g] (comme dans *gare*) même devant e ou i (jamais comme dans *genou*) : ainsi **gig**, *son père* se prononce comme ‘guigüe’, et non comme le français *gigue*, et dans **gegni**, *son frère aîné, sa sœur aînée* la combinaison **gn** note bien deux consonnes successives [g] + [n], comme dans le français *agnostique*, pas comme dans *geignit* ; (b) en palikur, **n** après une voyelle ne note pas la nasalisation de cette voyelle, mais bien une consonne **n** autonome : ainsi *atan, ici* ou *en, ciel* ne se prononcent pas comme en français *attend* ou *en* (ou encore *hein*), mais bien comme si on avait ‘atanne’, ‘enne’ (c'est pourquoi, on écrira avec deux ‘n’ dans la prononciation figurée).

N.B. 2. *Voulez-vous avoir un bon accent palikur ?* L'un des moyens d'y parvenir est de prononcer les occlusives finales, et surtout les sourdes, comme des *implosives*, c'est-à-dire sans relâchement. Si vous prononcez en français des mots comme *cap, net, sac*, vous relâchez l'occlusion (c'est-à-dire : la fermeture) de la consonne en fin de mot. Mais essayez de les prononcer sans ce relâchement (le plus visible est pour *cap* : maintenez les lèvres fermées ; mais faites l'équivalent avec les autres consonnes) : vous obtiendrez ainsi ce qui est l'articulation habituelle de ces consonnes finales chez les Palikur, qui donnent parfois l'impression de « hacher les mots ». Si vous n'y parvenez pas, vous serez tout de même compris, et d'ailleurs certains Palikur peuvent « relâcher » comme en français.

Exemples :

paka	<i>semaine</i>	[paka]	‘paka’
kaba	<i>presque</i>	[kaba]	‘kaba
batek	<i>être content</i>	[batek]	‘batek’
takes	<i>crevette</i>	[takes]	‘takes’
dug	<i>riz</i>	[dug]	‘doug’
gegni	<i>son frère aîné</i>	[gegni]	‘guéghni’
kumat	<i>haricots</i>	[kumat]	‘koumat’
matap	<i>couleuvre à manioc</i>	[matap]	‘matap’
madikte	<i>tout</i>	[madikte]	‘madikté’
en	<i>ciel</i>	[en]	‘enn’
giwan	<i>son bras</i>	[giwan]	‘guihouann’
makniw	<i>guérir</i>	[makniw]	‘makniw’
kaneg	<i>manioc</i>	[kaneg]	‘kanèg’

Remarque : Les exemples ci-dessus ont été choisis pour ne pas présenter de problèmes majeurs, mais nous verrons dans la section consacrée aux accidents phonétiques (p. 37-49) que certaines occlusives sont soumises à des accidents qui entraînent des questions de graphie assez délicates. Nous en noterons cependant un dès maintenant : il concerne l'écriture de certains verbes dont le radical se termine en /-ap/ ou en /-ip/.

Point d'orthographe délicat n° 1
Les radicaux verbaux terminés en /p/

Il existe un certain nombre de verbes qui, si on les analyse correctement, se terminent en /-ap/ ou en /-ip/ (voir les raisons au chapitre 8). L'articulation du /p/ final est si peu nette qu'on les trouve fréquemment écrits sans consonne finale, ou alors avec une voyelle accentuée. On trouve ainsi écrit dans les livres existants :

timap, **timá** ou **tima**, *entendre*

hiyap, **hiyá** ou **hiya**, *voir*

higap, **higá** ou **higa**, *boire*

utí ou **uti**, *trouver* (jamais écrit **utip** à notre connaissance)

On verra en son temps (aux chapitres 4 et 8) la morphologie des verbes en général et de ceux-là en particulier. Disons tout de suite que dès qu'apparaît un suffixe, le /p/ (ou une de ses variantes, voir ci-dessous *Point d'orthographe délicat n° 3*) devient audible et doit donc être écrit. Quelle attitude adopter face à ce problème ?

Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas écrire simplement ***tima**, ***hiya**, ***higa** et ***uti**, parce qu'il existe de très nombreux verbes qui sont « réellement » terminés en /-a/, et qui comme nous le verrons ont une morphologie différente de ceux en /-ap/ ; ainsi que deux ou trois « réellement » terminés en /-i/. Il n'y a donc que deux solutions possibles pour l'écriture :

(a) On écrit tous ces mots avec un accent : **timá**, **hiyá**, **higá**, **utí**

(b) On écrit -ap et -ip : **timap**, **hiyap**, **higap**, **utip**

Les deux solutions ont l'avantage de la généralité : elles traitent le même problème de la même manière. Chacune présente un petit désavantage : la solution (a), celui de devoir recourir à un caractère spécial (voyelle surmontée d'un accent), élément dont la graphie déjà existante a par ailleurs su se

passer – et de fait, dans les livres écrits en palikur, seul le Nouveau Testament (paru en 1982) l'utilise – ; la solution (b), celui de représenter par une lettre un phonème rarement (voire pas du tout) audible, et dans un cas au moins (**utip**), de devoir « innover » en proposant une orthographe inhabituelle. Cependant, nous verrons par la morphologie qu'elle est justifiée.

On se trouve en effet dans un cas de figure très voisin de celui du français, où de toute évidence il vaut mieux écrire *petit* avec un *t* final, même si celui-ci « ne se prononce pas » : en effet si l'on écrivait « *peti* », on rendrait l'orthographe plus proche de la prononciation, mais *on compliquerait la grammaire*, puisqu'il faudrait expliquer par exemple que « *peti* » fait au féminin « *petit* », alors que « *fini* » fait « *fini* » et non « **finit* », que « *gri* » fait « *griz* » et non « **gri* » ou « **grit* », etc. Nous avons donc choisi ici d'écrire ce /p/ « latent ».

Ce choix a un avantage supplémentaire : éviter de confondre **hiyap**, *voir* avec **hiya**, *pouvoir* et **hiyak**, *savoir* qui dans la prononciation rapide peut aussi perdre le [k] final, ce qui rend les trois mots homonymes (bien que cette homonymie disparaisse en prononciation lente ou « soignée »).

Ce parti pris est critiquable, bien sûr, et il est possible qu'à l'avenir se dessine un consensus pour la solution (a) : nous ne nous y opposerions évidemment pas. De toute façon, nous préférons la critique de lecteurs conscients du problème que l'approbation d'un choix arbitraire de l'auteur, qui laisserait le problème caché au lecteur. Ceci vaut d'ailleurs pour les autres problèmes délicats qu'on verra plus loin.

Constrictives

Il y a en palikur trois consonnes dites *constrictives* (ou *fricatives*, ou *spirantes*) :

(phonologie)	/s/	/š/	/h/
(écriture)	s	x	h

Les constrictives posent relativement peu de problèmes :

– s se prononce comme en français. Attention cependant au fait qu'il se prononce en fin de mot, et qu'entre voyelles il ne se prononce pas [z] comme en français, mais bien [s]. Ainsi le mot **kasis**, *fourmi* se prononce comme le nom de la ville de *Cassis* près de Marseille ;

– x note le son qui est représenté en français par « ch » dans *chou*. C'est une consonne assez rare en palikur ;

– h note une *spirante glottale*, c'est-à-dire un souffle venu du fond de la gorge, qui existe par exemple en anglais ou en allemand. On sait que la même lettre sert par ailleurs à noter la nasalisation des voyelles. Mais il n'y a pas d'ambiguïté possible car le h « nasalisant » apparaît toujours *en fin de syllabe*, c'est-à-dire après une voyelle et en fin de mot ou devant une consonne ; en revanche le h « consonne », que l'on a ici, apparaît toujours *en tête de syllabe*, c'est-à-dire, soit en début de mot devant voyelle soit entre deux voyelles, comme on le voit dans les exemples qui suivent :

Exemples :

isim	<i>acheter</i>	[isim]	'issim'
kasis	<i>fourmi</i>	[kasis]	'kassiss'
daxin	<i>dachine</i>	[daʃin]	'dachinn'
himak	<i>dormir</i>	[himak]	'Himak' ⁶
pahat	<i>un (objet long)</i>	[pahat]	'paHatt'

La « consonne légère » /r/

Cette consonne est ce qu'on appelle une *spirante vélaire sonore*, mais très faiblement articulée (en notation phonétique : [ʀ]), et chez certains locuteurs elle tend à disparaître purement et simplement. Une approximation pourrait être un r français à peine prononcé, ou bien le g qu'on a en espagnol entre voyelles (dans des mots comme *lago* ou *traga*).

On ne la trouve jamais en début de mot. Entre deux voyelles, elle est parfois à peine audible, de sorte qu'on peut avoir l'impression d'un hiatus, comme dans *pariye, quoi, qui, Arukwa, Urucauá* (nom de la rivière du pays d'origine des Palikur), *miruk, assiette, takarak, poule, coq, kuruku, rat* : dans ces mots, on entend le plus souvent une suite de voyelles comme en français dans *ébahi, mahousse, Tatihou* (nom d'une île de la Manche), *Sahara, cohorte*... Même non prononcé, le r maintient une frontière de syllabe entre les deux voyelles. On notera ainsi la différence entre *wayk, terre*, qui comporte une seule syllabe ([wajk], 'ouaik') et *warik, rivière*, qui en comporte deux ([waʀik] ou [waik], 'ouahik')⁷.

⁶ Pour ne pas oublier qu'il se prononce, nous avons noté [h] par un H majuscule.

⁷ Il arrive pourtant que certains Palikur aillent jusqu'à prononcer les mots *Arukwa, miruk* comme s'il y avait une diphtongue ([awkwa], [miwk]), comme si on avait *Awkwa, miwk*, et de même les mots *takarak, kuruku* comme s'il y avait une voyelle longue.

Entre une consonne sourde et une voyelle, on entend mieux la consonne légère, par exemple dans *waxri*, *montagne*, *pays* ou *kamukri*, *année*, où la présence de la sourde l'assourdit : on entend alors un son qui ressemble un peu au **ch** allemand (dans *ach*), ou au **j** (*jota*) espagnol, mais toujours faiblement articulé ; une approximation pourrait être en français la finale de mots comme *vacherie* ou *moquerie*, mais en faisant attention à articuler faiblement le *r*.

Dans la notation phonétique des exemples ci-dessous (et dans les exercices de la fin du chapitre), la consonne légère sera représentée par un petit gamma (ou, quand elle est assourdie, par un petit [x]) légèrement surélevés ; dans la prononciation figurée, faute de mieux, nous utiliserons un petit [r] surélevé.

Exemples :

pariye	<i>qui, quoi</i>	[pa ^ʔ iye]	‘pa ^ʔ iyé’
Arukwa	<i>Urucaud</i>	[a ^ʔ ukwa]	‘a ^ʔ oukwa’
miruk	<i>assiette</i>	[mi ^ʔ uk]	‘mi ^ʔ ouk’
warik	<i>rivière</i>	[wa ^ʔ ik]	‘oua ^ʔ ik’
takarak	<i>poule, coq</i>	[taka ^ʔ ak]	‘taka ^ʔ ak’
kuruku	<i>rat</i>	[ku ^ʔ uku]	‘kou ^ʔ oukou’
waxri	<i>terre</i>	[wa ^ʔ xi]	‘ouash ^ʔ i’
kamukri	<i>année</i>	[kamuk ^x i]	‘kamouk ^ʔ i’

Point d'orthographe délicat n° 2
Histoire de la graphie de la consonne légère

Il est préférable d'écrire la consonne légère, dans la mesure où elle est tout de même articulée par certains locuteurs qui parlent d'une manière plus « ancienne », ou qui s'appliquent à une prononciation « soignée » ; et aussi parce que même si l'on prononce [takaak] ou [taka:k], [kuuku] ou [ku:ku] (c'est-à-dire : avec une voyelle double ou longue), ces voyelles doubles ou longues sont totalement inhabituelles en palikur et peuvent donc être ramenées à une suite étymologique comprenant une consonne au milieu.

Certains documents des années soixante-dix (en particulier la grammaire de Green et Green) écrivent entre voyelles, non **r**, mais **g**, ce qui d'une manière un peu absurde oblige les auteurs à se servir de **r** pour noter /g/ ! On trouve ainsi écrit **pagak**, *entrer*, **miguk**, *assiette*, etc., au lieu de **parak**, **miruk** qui sont

les graphies adoptées généralement depuis ; et inversement (ce qui est beaucoup plus gênant), on trouve écrit par exemple *rir*, *son père*, *rerni*, *son frère ou sa sœur aîné(e)* pour des mots qui sont bien prononcés [gig], [gegni].

Pour inadéquate qu'elle soit, cette graphie « inversée » de g et de r témoigne d'un problème délicat d'analyse, sur lequel nous reviendrons plus loin (point d'orthographe délicat n° 4, p. 43)

Consonnes d'emprunt

Dans certains mots empruntés au créole, au français ou au portugais, on trouve f, l, j ou z ; on trouve aussi v en début de mot (ce qui est impossible dans les mots proprement palikur, comme nous le verrons plus loin p. 38-41)

Exemples :

fet, *fête* ; *ahj*, *ange* ; *viyoloh*, *violon* (ces trois mots comme en français)
lalamp, *lampe* (du créole) ; *zohyoh*, *oignon* (du créole *zongnon*)
heloj, *montre* (du portugais *relogio*)

2.3. ACCIDENTS PHONÉTIQUES

2.3.1. Palatalisation

En phonétique, on appelle *palatalisation* la modification de certaines consonnes au contact de /i/ (ou éventuellement d'autres voyelles dites *antérieures*). Cette modification prend généralement une forme intuitivement décrite comme une « mouillure » de la consonne.

Elle est extrêmement fréquente à travers les langues soit sur le plan *synchronique* (la même consonne apparaît non palatalisée ou palatalisée selon son environnement), soit sur le plan *historique* (certaines consonnes se palatalisent et donnent naissance à une réorganisation du système des consonnes dans la langue).

En palikur, une palatalisation, plus ou moins nette selon les locuteurs, apparaît avec /t/ et /d/, qui devant un /i/ ou un /ĩ/ se prononcent respectivement [tʃ]

(comme 'tch' dans *tchèque*) et [dʒ] (comme 'dj' dans *djinn*). Cette palatalisation n'est pas notée dans l'écriture.

Exemples :

tip	<i>pierre</i>	[tʃip]	'tchip'
pudig	<i>hamac</i>	[pudʒig]	'poudjig'

2.3.2. Lénition

En phonétique, on appelle *lénition* (du latin *lenis*, doux) un affaiblissement d'articulation de certaines consonnes. Comme la palatalisation, elle peut se traduire dans une langue sur le plan *synchronique* (par exemple, le même phonème se réalise tantôt comme une occlusive tantôt comme une constrictive) ou sur le plan *historique* (par exemple, au cours de l'évolution d'une langue, certaines occlusives se transforment en constrictives). En palikur, la lénition affecte deux consonnes : le /p/ et le /g/.

La question du [v] et la lénition de /p/

Il existe dans certains mots palikur un son [v] (comme le 'v' français)⁸, mais son apparition est soumise à de fortes restrictions. En effet, il n'apparaît jamais en début de mot (sauf dans des mots empruntés comme *viyoloh*, *violon*, voir plus haut p. 37), ni en fin de mot, mais toujours au milieu du mot.

Exemples :

iveyti	<i>médicament</i>	[ivejtʃi]	'ivéitchi'
avis	<i>avoir peur</i>	[avis]	'aviss'
wewva	<i>chasser</i>	[wewva]	'ouéwva'
ivegva	<i>chercher</i>	[ivegva]	'ivégva'
kiyawwiye	<i>monsieur</i>	[kijawwije]	'kiyavouiyé'
gawnasanvu	<i>ses invités</i>	[gawnasanvu]	'gawnasannvou'
tivik	<i>s'en aller</i>	[tʃivik]	'tchivik'

Au contact d'une consonne sourde comme t, k ou s (mais non p, voir plus bas), ce son se modifie généralement en [f] (comme le « f » français)⁹, et devant [i],

⁸ Certains Palikur prononcent [β] (un souffle sonore entre les deux lèvres). Mais la prononciation [v] est maintenant la plus fréquente, et nous conseillons donc au lecteur de l'adopter.

⁹ On peut aussi avoir [ɸ] (souffle sourd entre les deux lèvres), qui est le correspondant sonore de [β] (voir note précédente).

en [ɥ] (comme en français la prononciation du 'u' dans *suis, nuit*). On observera ainsi la prononciation de la consonne écrite v dans des mots comme :

datvuvye	<i>infirm</i>	[datfuvje]	'datfouvyé'
aybutvey	<i>remède pour les dents</i>	[ajbutfej]	'aïboutfeï'
busukvit	<i>couvert de plaies</i>	[busukfit]	'bousoukfit'
motviye	<i>aveugle</i>	[motfije]	'motfiyé'

Remarque complémentaire :

La prononciation [ɥ] peut entraîner (comme [i], voir plus haut) la palatalisation de /t/. On peut ainsi avoir, en prononciation rapide, les variantes suivantes pour **tivik** et **motviye** :

tivik	<i>s'en aller</i>	[tʃɥik]	'tchouik' (<i>variante</i>)
motviye	<i>aveugle</i>	[motʃɥije]	'motchouïé' (<i>variante</i>)

Statut phonologique de [v]

Nous verrons dans les chapitres suivants que [v] et ses variantes ne représentent pas une consonne « autonome » dans le système du palikur, mais qu'il s'agit de *variantes de /p/*. Nous nous contenterons ici d'un exemple.

Les adjectifs possessifs du français sont rendus en palikur par des *préfixes* possessifs, qui font partie du nom. Disons aussi, bien que ce ne soit pas le problème ici, que le nom pourvu d'un préfixe possessif voit sa forme se modifier, souvent par un suffixe (les détails seront donnés au chapitre 4). On a ainsi (avec ici un préfixe possessif de 3^e personne masculine **gi-** et le suffixe possessif **-a**) :

butey, *bouteille*, mais **gibuteya**, *sa bouteille*

Or, sur le même modèle, on trouve :

pudig, *hamac*, mais **givudiga**, *son hamac*

On voit que le /p/, se trouvant maintenant au milieu du mot, se réalise comme [v]. Ce changement est systématique en palikur.

Point d'orthographe délicat n° 3
Faut-il écrire p ou v ?

Si [p] et [v] sont bien *du point de vue du système palikur* des variantes d'un même phonème (d'une même unité du système), alors la logique voudrait que l'on écrive toujours de la même façon. En l'occurrence, pour diverses raisons

phonétiques, il faudrait partout écrire **p**. Si l'on suit ce principe, on écrira les mots des exemples précédents comme suit :

(I) 1. **ipeyti** ; 2. **apis** ; 3. **wewpa** ; 4. **ipegpa** ; 5. **kiyapwiye** ;
6. **gawnasanpu** ; 7. **tipik**.

(II) 1. **datpupye** ; 2. **aybutpey** ; 3. **busukpit** ; 4. **motpiye**.

et on aura une régularisation : **pudig / gipudiga**.

De fait, une partie des textes palikur (en particulier ceux des années quatre-vingts : le Nouveau Testament et le livre de conversation *Comuniquese bem*) utilisent l'orthographe « en **p** ». En revanche, les ouvrages plus récents (le dictionnaire trilingue de 1996, le dictionnaire bilingue de 1998 et les ouvrages scolaires brésiliens) utilisent l'orthographe « en **v** ». Comme toujours, chacun de ces choix a des avantages et des inconvénients.

L'orthographe « en **p** » correspond à une analyse correcte de la structure de la langue, et elle permet de régulariser une partie de la morphologie. Elle compense cette simplification de la grammaire par une complication des règles de lecture (il faudra apprendre que le **p** au milieu du mot ne se prononce pas [p]) : mais après tout quand on apprend n'importe quelle langue on apprend aussi des règles de lecture (ce qu'on appelle des *conventions graphiques*). Il ne faut donc pas surestimer la difficulté que peuvent apporter trois ou quatre conventions graphiques (comme celle de **h** pour noter les voyelles nasales, voir plus haut). Tout au plus peut-on craindre que les non-Palikur « prononcent » mal (par exemple, [apis] au lieu de [avis]), mais ceci se produit, hélas, avec des langues beaucoup plus familières : combien de journalistes radiophoniques prononcent le prénom allemand *Willy* avec [w] comme si c'était de l'anglais (alors que **w** en allemand se prononce toujours [v] !), ou le prénom espagnol *Miguel* comme *[migwel] (alors qu'en espagnol le **u**, dans cette position, *tout comme en français*, n'a d'autre rôle que de maintenir l'articulation [g] !).

L'orthographe « en **v** » présente l'inconvénient d'introduire une lettre dont le palikur n'a pas besoin, et elle complique la grammaire puisqu'on doit y formuler une règle de modification de **p** en **v**. Si elle est néanmoins dominante depuis quelques années, c'est sans doute à cause de l'expérimentation pédagogique menée au Brésil : en portugais, langue dominante occupant la quasi-totalité de l'écrit, **p** et **v** notent bien des consonnes distinctes, et l'apprentissage de la lecture *à la fois en portugais et en palikur* semble se trouver

facilité par le renoncement à la règle de « double prononciation » du **p**. Et cet argument pédagogique est valable aussi quand la langue dominante est le français, où **p** et **v** sont distincts comme en portugais.

L'auteur de ce livre fera ici un aveu au lecteur : il aurait plutôt tendance *a priori* à être partisan de la graphie « en **p** ». Mais la graphie « en **v** », si elle se « surcharge » d'une lettre inutile, n'entraîne par ailleurs aucune incohérence, et semble aujourd'hui dominante. C'est donc celle qui sera utilisée ici. Mais le lecteur doit se préparer à rencontrer des textes écrits « en **p** ».

Problème annexe n° 1

Un argument pour l'écriture « en **v** » est que, bien que cela soit rare, *il existe des cas où l'on entend [p] au milieu du mot*. On peut en distinguer de trois sortes :

a) quand il y a une rencontre de deux /p/. Par exemple, dans **nah timappi**, *je t'écoute*, le deuxième mot s'analyse en **timap-** (voir plus haut *Point d'orthographe délicat n°1*), radical verbal signifiant *entendre, écouter*, et **-pi**, suffixe objet de 2^e personne (voir chap. 4, p. 68). Dans ce cas, on prononce [ʈʃimapi] (comme un seul [p]).

b) dans certains mots expressifs comme **muwapu**, *partout*, (bien qu'on trouve aussi **muwavu**), **kiyapyad**, *énorme*, et beaucoup de mots qui se terminent en **-pye** comme **amepye**, *voleur* (mais là encore il ne s'agit pas d'une règle absolue). Ce type, plus embarrassant que le type (a), s'explique peut-être en réalité de la même façon : c'est un phénomène d'expressivité qui conduit à « renforcer » la consonne /p/ en la redoublant, mais *ce redoublement a pour conséquence de maintenir l'articulation [p], en l'empêchant de passer à [v]*.

c) dans les mots d'emprunt, comme **lapeh**, *lapin*, **lapot**, *porte* (du créole *lapòt*), etc.

Si l'on adopte l'écriture « en **v** », il n'y a pas de problème : on écrira simplement **p** dans ce cas (nous suggérons pourtant, pour des raisons de clarté grammaticale, de maintenir **hiyappi** plutôt que **hiyapi**). Si l'on adopte l'écriture « en **p** », la meilleure solution sera sans doute d'écrire **pp**, non seulement dans le type (a) où cette graphie est justifiée par la morphologie, mais aussi dans le type (b) (donc : **muwappu**, **kiyappyad**, **ameppye**) où il s'agit simplement d'une interprétation probable, et aussi dans le type (c), (donc : **lappéh**, **lappot**) où elle n'a aucune justification morphologique ni

étymologique, mais étend aux mots d'emprunt la convention graphique « en p », évitant ainsi de lire [lavē], [lavot] (et de fait, le Nouveau Testament écrit toujours *lappot*).

Problème annexe n° 2

Après une voyelle nasale, le passage à [v] ne se produit pas, et le /p/ est réalisé soit comme [p], soit (plus fréquemment) comme [b]. Ainsi :

Ig amnihpi. *Il te secourt*, prononcé [amni̯pi] ('amni̯pi') ou [amni̯bi] ('amni̯bi')

Toutes les orthographes en usage notent p (et non b) dans cette position. Nous suivrons ici cette habitude, tout en prévenant le lecteur de la fréquente (mais non obligatoire) prononciation [b] dans cette position.

Lénition de /g/

Au milieu d'un mot, la consonne /g/ est soumise à un phénomène de lénition voisin de celui que nous avons décrit plus haut pour /p/. En l'occurrence, on le trouve réalisé, le plus souvent [ɣ], et parfois [ŋ].

Malheureusement, aucun de ces sons n'existe en français. Le premier, [ɣ], (qu'on trouve en arabe, en grec moderne et dans beaucoup d'autres langues) est ce qu'on appelle une *spirante vélaire sonore*, c'est-à-dire un [g] qui a perdu son occlusion. Si cela peut vous aider, sachez que la consonne notée [x] en alphabet phonétique international, et qui existe en allemand (écrit *ch* dans *ach*) et en espagnol (écrit *j* dans *jota*) est l'équivalent sourd de [ɣ], c'est-à-dire un [k] qui a perdu son occlusion. Une autre approximation possible pour [ɣ], dans le cas du palikur, peut être de le prononcer comme le 'r' français dans *garage* (à condition de ne pas le « rouler » !). Le second son, [ŋ], est peut-être plus familier, puisqu'il existe en anglais et en allemand (écrit *ng*) à la fin et au milieu de certains mots (par exemple en anglais dans *singing*). Cette prononciation est plus rare et se produit surtout (mais pas exclusivement) au contact d'une voyelle nasale.

Exemples :

agiku	<i>à l'intérieur</i>	[aɣiku]/[aŋiku]	'aɣikou'/'aŋikou' ¹⁰
kagah	<i>mordre</i>	[kaɣā]/[kaŋā]	'kaɣan'/'kaŋan'
maguye	<i>savoureux</i>	[maɣuje]/[maŋuje]	'maɣouyé'/'maŋouyé'

¹⁰ Comme aucun des deux sons n'existe en français, ils seront représentés par les symboles phonétiques.

Point d'orthographe délicat n° 4
Risques de confusion entre g et r

On voit bien que la prononciation [ɣ] de /g/ est très proche de celle de /r/ (p. 35). La différence, s'il y en a une, est la force de l'articulation :

- alors que le /g/ de milieu de mot, même prononcé [ɣ], est toujours audible même s'il n'est pas occlusif, le /r/ est plus faible et tend à disparaître (p. 35) ;
- le /g/ en fin de mot garde bien son caractère occlusif (qu'on se rappelle des mots comme *dug*, *riz* ou *pudig*, *hamac*) alors que le /r/ final est bien une constrictive faible (comme dans *kawar*, *ananas*) ;
- au début d'un mot, /g/ est possible mais pas /r/ ;
- après une voyelle nasale, le /g/ (comme le /p/, voir plus haut) garde son occlusion, alors que /r/ reste faiblement articulé ; on peut ainsi opposer :

imihgi, *parfum* ([imĩgi], 'imĩgui')

kakahriye, *malade* ([kakãɣije], 'kakan'iyé')

C'est cette articulation plus nette du [ɣ] variante de /g/ qui peut expliquer que dans les mots d'emprunt (au français, au créole ou au portugais) qui comportent un /r/, ce /r/ est le plus souvent assimilé à un /g/ (et non à un /r/) du palikur, et écrit comme tel. On a par exemple :

magto, *marteau* ; *kagta*, *papier*, *livre* (du portugais *carta*)

pagasog, *parapluie* (de *parasol* !), plutôt que *marto*, *karta*, *parasor*

Cela dit, vu les variations de locuteur à locuteur (et parfois même dans la façon de parler du même locuteur), ce principe laisse une certaine zone d'incertitude, tant dans l'analyse que dans le choix orthographique (la confusion étant encore accentuée par l'inversion dont il a été question au *Point d'orthographe délicat n° 2*). C'est ainsi qu'on trouve souvent écrit *ariku* au lieu de *agiku*, à l'intérieur ; et de même les suffixes objets de 3^e personne (voir chap. 4) sont souvent écrits *-ri*, *ru* au lieu de *-gi*, *-gu* (*ig hiyavri* ou *ig hiyavgi*, *il le voit*, etc. : en fait, la consonne est articulée d'une manière suffisamment nette pour qu'on puisse poser qu'il s'agit d'un /g/ (et donc l'écrire de préférence g).

2.3.3. Nasalisations automatiques

Le contact d'une consonne nasale peut provoquer la nasalisation d'une consonne ou d'une voyelle voisine. Il y a deux cas de ce type en palikur.

Nasalisation de /p/

La consonne /p/, dont on a déjà vu plus haut (p. 38-42) la variabilité, présente une autre variante, à savoir [m], devant une consonne nasale (dans les faits : devant /n/). Là encore, c'est la morphologie qui le laisse voir clairement. Il existe des suffixes verbaux qui commencent par un /n/, comme l'impératif *-naba* (chap. 8, p. 171) ou l'objet de 3^e personne neutre *-ni* (chap. 4, p. 68). Devant ces préfixes, un /p/ se réalise toujours [m]. On comparera ainsi :

padak , <i>jeter</i>	timap , <i>entendre, écouter</i>
Padaknaba ! <i>jette !</i>	Timamnaba ! <i>écoute !</i>
Ig padakni . <i>Il le jette</i>	Ig timamni . <i>Il l'écoute</i>

Point d'orthographe délicat n° 5

Les orthographes déjà existantes du palikur sont cohérentes en ceci que l'écriture « en p » note **p** dans ce cas (donc, elle écrit **timapnaba** et **timapni**), tandis que l'écriture « en v » note un **m**. Ayant malgré quelques réticences adopté l'écriture « en v », nous écrivons ici **m**, et formulerons une règle de grammaire comme « le **p** final des verbes se transforme en **m** devant un suffixe commençant par **n** ».

Une autre raison nous fait adopter cette écriture : avec des mots comme **timamnaba**, **timamni**, on est sûr (à cause de la morphologie) que le son [m] est une variante de /p/ (voir *Point d'orthographe délicat n° 1* et *n° 3*). Mais on n'est sûr de rien pour la plupart des mots où apparaît la suite [mn], parce qu'ils ne se laissent pas décomposer : ainsi **bakimni**, *enfant*, **amnih**, *secourir*, **ahamna**, *feuille*, **usemnu**, *nos cheveux*... devraient peut-être s'écrire **bakipni**, **apnih**, **ahapna**, **usepnu**... voire **bakibni**, etc. La graphie **mn** permet ainsi une généralisation « par défaut ».

Nasalisation des voyelles finales

En fin de mot, il existe une très forte tendance à nasaliser une voyelle après /n/ ou /m/. Cette nasalisation est très courante chez la plupart des locuteurs, mais pas tout

à fait systématique, et chez certains on peut avoir des nasalisations incomplètes ou « demi-nasalisation », donnant des sons intermédiaires entre [a] et [ã], entre [e] et [ẽ], etc. Dans l'exercice de prononciation qui suit, nous représenterons cette « échelle de nasalisation » par un choix entre deux prononciations.

Exemples :

tino	<i>femme</i>	[tʃino] / [tʃinõ]	'tchino' / 'tchinon'
kawokwine	<i>jaguar</i>	[kawokwine]/[kawokwinẽ]	'kaouokouiné' / 'kaouokouinin'
unihmna	<i>puits</i>	[unĩmna] / [unĩmnã]	'ounĩmna' / 'ounĩmnan'

La même nasalisation apparaît après une voyelle nasale, et dans ce cas elle est beaucoup plus systématique, et *il faut prononcer le h comme une consonne* [h]. Ceci se produit à l'aspect commutatif des verbes (voir chapitre 8), et justifie par la morphologie la graphie h de la nasalité des voyelles (voir p. 29).

Exemples :

miyehe	<i>avoir oublié</i>	[miyẽhẽ]	'miyin-Hin' ¹¹
tuguhe	<i>être tombé à terre</i>	[tugũhẽ]	'tougou-Hin'
tubohe	<i>être tombé à l'eau</i>	[tubõhẽ]	'toubon-Hin'

2.3.4. Métaphonie

On appelle *métaphonie* la modification d'une voyelle dans certains contextes. Elle est fréquente dans certaines langues (par exemple, en allemand, le phénomène qu'on appelle *Umlaut* est un cas de métaphonie). Il y en a de deux types en palikur : la métaphonie de /a/ en /e/, et la métaphonie de /a/ en /o/.

La métaphonie de /a/ en /e/ est très courante et régulière dans la conjugaison des verbes, puisque certains suffixes comportant une voyelle e changent dans le radical un a en e ou un ah en eh. Par exemple, avec le suffixe de commutatif *-e avoir fini de* ou celui de progressif *-ne, être en train de*, on a :

Ig watak givudiga. *Il détache son hamac,*
mais Ig wateke givudiga. *Il a détaché son hamac*
Ig umah kawokwine. *Il tue le jaguar,*
mais Ig umehe kawokwine. *Il a tué le jaguar*
Ig wewva. *Il chasse,*
mais Ig wewvene. *Il est en train de chasser*

¹¹ Faute de mieux, nous utilisons ici cette graphie '-Hin' pour rappeler que la première syllabe comporte une voyelle nasale, et que le h doit être prononcé.

On trouvera les détails de ces phénomènes au chapitre sur la morphologie verbale (chap. 8).

La métaphonie de /a/ en /o/ est beaucoup plus rare et non systématique. Elle se produit parfois au contact d'un /w/. On a ainsi, avec le radical du nombre *un* qui est *paha-* :

Pahat, une chose allongée,
mais *pahow* ou *pohow, une chose arrondie ou cubique*

2.3.5. Désyllabation de la première syllabe

En palikur, il y a une règle générale de la structure syllabique qu'on peut énoncer ainsi :

Règle : En palikur, un mot ne peut pas commencer par deux consonnes, sauf si la première est une nasale.

Cette règle est partiellement contredite par une tendance phonétique forte :

Tendance : En palikur, dans la première syllabe des mots de plus d'une syllabe, les voyelles se trouvent dans une position faible.

Cette position faible peut se traduire de plusieurs manières, énumérées ci-dessous.

Les initiales nasale + consonne

On trouve *en début de mot* des combinaisons d'une nasale suivie d'une autre consonne. Ces combinaisons peuvent être *homorganiques* (nasale + occlusive articulée au même endroit) ou non. On a ainsi les combinaisons suivantes :

- (a) *Combinaisons homorganiques en /n/ : nt, nd, nn, ns*
- (b) *Combinaisons homorganiques en /m/ : mp, mb, mm*
- (c) *Combinaisons non homorganiques : ms, mt*

La prononciation de ces combinaisons peut varier selon les locuteurs. Le plus souvent, ils réalisent la nasale comme *syllabique*, c'est-à-dire qu'ils la prononcent de manière à former une syllabe indépendante. Ainsi *mpana, trois* est généralement

prononcé comme se composant de trois syllabes 'm-pa-na'. Mais pour les groupes de deux nasales (**mm**, **nn**), la plupart des locuteurs prononcent une nasale forte et sourde (et certains écrivent cela **hm**, **hn**, bien que cette graphie intuitivement parlante ne soit guère adoptée dans les livres).

Exemples :

mpana	<i>trois</i>	[m°pana] ¹²	'm-pana' ¹³
mmahki	<i>pourquoi</i>	[mṁāki]	'hmanki'
mpiya	<i>passer</i>	[m°pija]	'm-piya'
mbeyne	<i>mal, malheur</i>	[m°bejne]	'm-béine' ¹⁴
ndatni	<i>mon pouvoir</i>	[n°datni]	'n-datni'
nnaguh	<i>ma mère</i>	[ṁṁaḡū]	'hnaḡoũ'
ntaybi	<i>mes oreilles</i>	[n°tajbi]	'n-taibi'
msibyu	<i>chauve-souris</i>	[m°sibju]	'm-sibyou'
mtibet	<i>mou</i>	[m°tʃibet]	'm-tchibett'

Origine de ces combinaisons

Dans la majorité des cas (mais pas tous), on peut montrer que ces groupes sont le résultat d'une disparition de voyelle entre la nasale et la consonne suivante.

Dans la plupart des mots de la série (a) par exemple, le **n-** initial est une variante du préfixe possessif de 1^{re} personne du singulier (*mon, ma, mes*), qui apparaît comme **nu-** devant une autre consonne (voir p. 70), par exemple dans **nu-wak**, *ma main*, **nu-kamkayh**, *mon fils, ma fille*, **nu-yakni**, *mon cœur*, etc. Cette tendance à l'« absorption » du /u/ dans le /n/, réalisée presque systématiquement dans les exemples cités, est en train de se répandre devant /s/. On trouve ainsi :

nusemnu ou **nsemnu**, *mes cheveux*

nusimsa ou **nsimsa**, *ma robe, ma chemise*

Pour une partie des mots de la série (b), on trouve de la même manière des « doublets », dans lesquels la voyelle instable est un /a/. Ainsi :

mpiya ou **maviya**, *passer*

(car si la voyelle reste, le /p/ passe à [v] ! voir p. 38)

¹² On notera la syllabisation par ° après la consonne et la sourde forte par un point sous la consonne.

¹³ On notera la syllabisation par un tiret après la consonne et la sourde forte par 'hm', 'hn'.

¹⁴ Ou [m°bejnē], 'm-béinin', voir p. 44.

Une exception : le mot **mmukna**, *deux (choses concaves ou métalliques)*, prononcé [m̩m̩ukna] ou [m̩m̩uknā] ('hmoukna', 'hmouknan'); et presque toujours écrit comme tel, s'analyse en fait **pi-muk-na**, où **pi-** et **-na** représentent le nombre *deux* et **-muk-** est ce qu'on appelle un classificateur (voir les détails au chapitre 6). Le processus (qui est dû à une prononciation rapide) est le suivant : /i/ disparaît, le /p/ qui se trouve en contact avec le /m/ s'assimile à lui, mais il garde son caractère sourd et le transmet même au /m/.

Pour la série (c), c'est généralement un /i/ qui a disparu. On a en effet des doublets comme :

msakwa ou misakwa	<i>rester</i>
msibyu ou misibyu	<i>chauve-souris</i>
mtibet ou mitibet	<i>mou</i>

Point d'orthographe délicat n° 6

Dans des cas de ce genre, la bonne méthode voudrait qu'on note selon la variante la plus « longue », qui peut correspondre à une prononciation soit plus ancienne, soit plus lente, soit plus « soignée ». C'est pour cette raison qu'on écrit en français *je ne peux pas* ou à la rigueur *je peux pas*, et non *jpeux pas* ou *chpeux pas*. Mais on sait aussi que lorsqu'on veut noter une conversation familière, on écrit souvent *j'peux pas*. Le palikur, langue à faible tradition écrite, ne connaît pas les problèmes de relation entre langue littéraire et langue populaire, mais, comme on l'a dit plus haut, il connaît des variantes de locuteur à locuteur, et les Palikur, comme les francophones, peuvent parfois porter des jugements de valeur sur telle ou telle de ces variantes en les jugeant être du « bon » ou du « mauvais » palikur (ces jugements étant d'ailleurs loin d'être toujours consensuels !).

Dans ce cas précis, certains mots présentent effectivement des variantes « longues » et « brèves », mais pas tous : ainsi, à notre connaissance, *trois* se dit toujours **mpana** et jamais ***mavana** ou autre chose. Pour les doublets cités, les formes « brèves » sont beaucoup plus fréquentes tant à l'oral que dans les textes écrits. Donc là encore, bien que l'auteur de ces lignes ait une préférence de linguiste pour écrire les formes « longues », il écrira plutôt les formes « brèves », plus courantes. On trouvera cependant les deux variantes dans le vocabulaire. En tout état de cause, l'auteur recommande la tolérance sur ce point, et estime que si un choix drastique doit être fait, l'avis prépondérant doit venir des Palikur eux-mêmes.

*Les suites /i/ et /u/
devant voyelle*

Lorsqu'un /i/ ou un /u/ se trouve en première syllabe devant respectivement un /y/ et un /w/ (c'est-à-dire : devant la semi-voyelle qui lui correspond) et que cette semi-voyelle est elle-même devant une autre voyelle, il existe une forte tendance à ce que le /i/ et le /u/ disparaissent en débit rapide (bien qu'ils puissent se maintenir en débit lent). Dans les exemples qui suivent, on donnera successivement la prononciation « lente » et la prononciation « rapide » des mots.

Exemples :

piyawakad	<i>loin</i>	[pijawakad] / [pjawakad]	'piyaouakad' / 'pyaouakad'
kiyawwiye	<i>monsieur</i>	[kijawwije] / [kjawwije]	'kiyavouiyé' / 'kyavouiyé'
miyummyu	<i>pois sucré</i>	[mijumju] / [mjumju]	'miyoumyou' / 'myoumyou'
kuwis	<i>déjà</i>	[kuwis] / [kwis]	'kouwiss' / 'kouiss'
puwikne	<i>animal</i>	[puwikne] / [pwikne]	'pouwikné' / 'pouikné' ¹⁵
muwaka	<i>avoir besoin</i>	[muwaka] / [mwaka]	'mouwaka' / 'mouaka'

*Assourdissement des voyelles
entre consonnes sourdes*

Dans la première syllabe entre deux consonnes sourdes (les consonnes sourdes étant celles écrites **p, t, k, s, x** et **h**), les voyelles fermées /i/ et /u/ tendent à se dévoiser (c'est-à-dire à devenir sourdes) et à perdre ainsi leurs qualités syllabiques. Cet assourdissement peut donner l'impression de groupes de consonnes à l'initiale. En réalité, si l'on écoute bien, on entend la voyelle, et en prononciation lente elle peut récupérer sa sonorité. Dans les exemples ci-dessous, on notera par un point sous la consonne ce possible assourdissement des voyelles /i/ et /u/ (et dans la prononciation figurée, on le notera par une voyelle en italique).

Exemples :

pusuk	<i>cabiai</i>	[pʊ̣suk]	'poussouk'
pisenwa	<i>finir</i>	[pʲisenwa]	'pissénoua'
tiket	<i>feu</i>	[tʃʲiket]	'tchikett'
sukuh	<i>laver</i>	[sʊ̣kū]	'soukou'

¹⁵ Ou [puwiknē] / [pwiknē] ('pouwiknin' / 'pouiknin'), voir p. 44.

2.4. ACCENT TONIQUE

On dit qu'une langue a un *accent tonique* lorsqu'une syllabe du mot est prononcée plus fortement que les autres.

En palikur (comme d'ailleurs en français), il n'y a pas d'accent tonique très net. Il existe pourtant une tendance chez un certain nombre de locuteurs qu'on peut énoncer ainsi :

- si le mot se termine par une consonne, alors il est accentué sur la dernière syllabe ;
- s'il se termine par une voyelle, il est accentué sur l'avant-dernière syllabe.

Chez les locuteurs qui se conforment à cette règle, on accentue donc comme suit les mots suivants, déjà rencontrés plus haut (la syllabe accentuée est soulignée) :

<u>p</u> aka, semaine ;	kan <u>e</u> g, manioc ;
<u>k</u> ote, pas encore ;	hi <u>g</u> ap, boire ;
ba <u>k</u> imni, enfant ;	bu <u>g</u> ut, pain ;
wa <u>k</u> ukwa, singe ;	ka <u>m</u> ax, attraper ;
<u>t</u> ino, femme ;	pu <u>d</u> ig, hamac ;
ge <u>g</u> ni, son frère aîné ;	pa <u>r</u> ak, planche, etc.

Les diphtongues et les voyelles nasales se comportent comme des finales en consonne :

<u>k</u> ab <u>a</u> y, bien ;
<u>k</u> an <u>i</u> y, choisir ;
<u>a</u> ki <u>w</u> , encore ;
<u>g</u> it <u>e</u> w, sa tête ;
<u>k</u> amu <u>w</u> , soleil ;
<u>a</u> mn <u>i</u> h, secourir ;
<u>t</u> ubo <u>h</u> , tomber à l'eau ;
<u>u</u> mu <u>h</u> , canot, pirogue, etc.

Même chez ces locuteurs, l'accent tonique n'est pas très fort. Il est particulièrement peu marqué lorsque le mot se termine par un /s/ comme dans **takes** crevette, **kuskus** chat, etc.

L'accent tonique est donc un phénomène tout à fait secondaire et marginal dans la phonétique palikur, et on pourra très bien ne pas en tenir compte.

2.5. RÉSUMÉ : RÈGLES DE LECTURE

Lettre	Son	Articulation correspondante
a	[a]	comme <i>a</i> dans <i>bal, cap, barre</i> , etc.
ah	[ã]	comme <i>an</i> dans <i>an, blanc</i> , etc.
b	[b]	comme <i>b</i> en français
d	[d]	comme <i>d</i> en français
e	[e]	comme <i>é</i> dans <i>été</i> ou <i>è</i> dans <i>mère</i>
eh	[ē]	comme <i>in</i> dans <i>fin, en</i> dans <i>chien</i> , etc.
f	[f]	comme <i>f</i> en français (n'existe que dans des mots d'emprunt)
g	[g]	comme <i>g</i> dans <i>gare</i> ou <i>gu</i> dans <i>gui</i> (jamais comme <i>g</i> dans <i>gîte</i>) ; entre voyelles, peut se prononcer comme <i>r</i> dans <i>Caroline</i> ou comme <i>ng</i> dans l'anglais <i>singing</i> .
h	[h]	(1) en début de mot ou entre voyelles : <i>h</i> « aspiré » comme en anglais (2) en fin de mot ou entre voyelle et consonne : note la nasalisation de la voyelle (voir les groupes <i>ah, eh, ih, oh, uh</i>)
i	[i]	comme <i>i</i> dans <i>ici</i>
ih	[ĩ]	<i>i</i> nasalisé (n'existe pas en français)
j	[j]	comme <i>j</i> dans <i>jardin</i> ou <i>g</i> dans <i>gîte</i> (n'existe que dans des mots d'emprunt)
k	[k]	comme <i>k</i> dans <i>képi</i> ou <i>anorak</i>
l	[l]	comme <i>l</i> en français (n'existe que dans des mots d'emprunt)
m	[m]	comme <i>m</i> en français
n	[n]	comme <i>n</i> en français ; toujours prononcé même après voyelle
o	[o]	comme <i>o</i> dans <i>colle, robe</i> , etc.
oh	[õ]	comme <i>on</i> dans <i>bon</i>
p	[p]	comme <i>p</i> en français
r	[ʀ]	comme <i>r</i> français très faiblement articulé ; peut devenir inaudible
s	[s]	comme <i>s</i> dans <i>savoir</i> ou <i>ss</i> comme dans <i>poisson</i> (jamais <i>s</i> comme dans <i>poison</i>)
t	[t]	comme <i>t</i> en français
u	[u]	comme <i>ou</i> en français dans <i>sou</i> (jamais comme <i>u</i> dans <i>su</i>)
uh	[ũ]	<i>ou</i> nasalisé (n'existe pas en français)
v	[v]	comme <i>v</i> en français
w	[w]	comme <i>w</i> dans <i>watt</i> (attention : on peut le trouver après une voyelle dans des combinaisons <i>aw, ew, iw, ow, uw</i> qui n'existent pas en français)
x	[ʃ]	comme <i>ch</i> dans <i>chat</i>
y	[j]	comme <i>y</i> dans <i>yacht</i> (attention : on peut le trouver après voyelle dans des combinaisons <i>ay, ey, iy, oy, uy</i>)
z	[z]	comme <i>z</i> en français (n'existe que dans des mots d'emprunt)

2.6. EXERCICES D'APPLICATION

Ces exercices sont proposés à tous les lecteurs, même à ceux qui se sont contentés de lire la page 51. Ils reprennent une partie des mots déjà donnés dans les pages 27 à 50, en y ajoutant quelques autres. Pour la facilité de la lecture et de l'autocorrection, on trouvera les notations correspondantes immédiatement dessous. Comme précédemment, il y a deux notations : une notation phonétique, la plus claire et univoque, si vous connaissez l'alphabet phonétique international. Si tel n'est pas le cas, vous trouverez une prononciation figurée, qui correspond tant bien que mal (car ce n'est pas toujours possible) aux normes de l'écriture du français.

2.6.1. Mots « faciles »

Rappelez-vous tout de même la prononciation de u, de g, de n, de s et de x.

1. paka, semaine ; 2. pam, sel ; 3. batnaba, assieds-toi ; 4. pes, sortir ; 5. takes, crevette ; 6. kamis, tissu ; 7. bakimni, enfant ; 8. im, poisson ; 9. kote, pas encore ; 10. kakus, aiguille ; 11. un, eau ; 12. kuskus, chat ; 13. kibite, plusieurs ; 14. kanum, nommer, appeler ; 15. wayam, tortue ; 16. yu, mouche ; 17. yis, vous ; 18. kawa, non ; 19. nikwe, alors, dans ces conditions ; 20. was, champ, abattis ; 21. kaba, presque ; 22. gig, son père ; 23. gegni, son frère aîné, sa sœur aînée ; 24. dug, riz ; 25. matap, couleur à manioc ; 26. isim, acheter ; 27. busip, pourri ; 28. kasis, fourmi ; 29. daxin, dachine ; 30. ax, manger ; 31. en, ciel ; 32. iwan, lézard.

Notation phonétique : 1. [paka] ; 2. [pam] ; 3. [batnaba] ; 4. [pes] ; 5. [takes] ; 6. [kamis] ; 7. [bakimni] ; 8 [im] ; 9. [kote] ; 10 [kakus] ; 11. [un] ; 12. [kuskus] ; 13. [kibite] ; 14. [kanum] ; 15. [wajam] ; 16. [ju] ; 17. [jis] ; 18. [kawa] ; 19. [nikwe] ; 20. [was] ; 21. [kaba] ; 22. [gig] ; 23. [gegni] ; 24. [dug] ; 25. [matap] ; 26. [isim] ; 27. [busip] ; 28. [kasis] ; 29. [daʃin] ; 30. [aʃ] ; 31. [en] ; 32. [iwan].

Prononciation figurée (on écrira ici '-ss' à la fin de certains mots pour rappeler qu'il faut prononcer le s final) : 1. 'paka' ; 2. 'pam' ; 3. 'batnaba' ; 4. 'pess' ; 5. 'takes' ; 6. 'kamiss' ; 7. 'bakimni' ; 8. 'im' ; 9. 'koté' ; 10. 'kakouss' ; 11. 'oun' ; 12. 'kouskouss' ; 13. 'kibité' ; 14. 'kanoum' ; 15. 'wayam' ; 16. 'you' ; 17. 'yiss' ; 18. 'kaoua' ; 19. 'nikoué' ; 20. 'ouass' ; 21. 'kaba' ; 22. 'guig' ; 23. 'gueghni' (gn note bien deux consonnes, et non ce qu'on entend en français dans *vigne*) ; 24. 'doug' ; 25. 'matap' ; 26. 'issim' ; 27. 'boussip' ; 28. 'kassiss' ; 29. 'dachinn' ; 30. 'ache' ; 31. 'enn' ; 32. 'ihouann'.

2.6.2. Le h « consonne » et le h de nasalisation

1. **himak**, *dormir* ; 2. **hakis**, *allumer* ; 3. **pahat**, *un (objet long)* ; 4. **ihamwi**, *chamane* ; 5. **ah**, *arbre* ; 6. **bukah**, *brûler* ; 7. **keh**, *faire* ; 8. **mekseh**, *médecin* ; 9. **mutoh**, *mouton* ; 10. **tuboh**, *tomber (à l'eau)* ; 11. **amnih**, *aider* ; 12. **bukih**, *couper (en tranches)* ; 13. **sukuh**, *laver* ; 14. **umuh**, *pirogue* ; 15. **danuh**, *arriver*.

Notation phonétique : 1. [himak] ; 2. [hakis] ; 3. [pahat] ; 4. [ihamwi] ; 5. [ā] ; 6. [bukā] ; 7. [kē] ; 8. [meksē] ; 9. [mutō] ; 10. [tubō] ; 11. [amnī] ; 12. [bukī] ; 13. [sukū] ; 14. [umū] ; 15. [danū].

Prononciation figurée : 1. 'Himak' (pour ne pas oublier qu'il se prononce, nous avons noté [h] par un H majuscule) ; 2. 'Hakiss', 3. 'paHatt' ; 4. 'iHamoui' ; 5. 'an' ; 6. 'boukan' ; 7. 'kin' ; 8. 'meksin' ; 9. 'mouton' ; 10. 'toubon' ; 11. 'amnī' ('ī' note un 'i' nasalisé qui n'a pas de correspondant en français) ; 12. 'bukī' ; 13. 'soukoū' ('oū' note un 'ou' nasalisé qui n'a pas de correspondant en français) ; 14. 'oumoū' ; 15. 'danoū'.

2.6.3. Les diphtongues en y et en w

1. **kabay**, *bon* ; 2. **ayta**, *venir* ; 3. **kiney**, *où* ; 4. **kaniy**, *choisir* ; 5. **gubiy**, *sa bouche (à elle)* ; 6. **nawiy**, *bateau* ; 7. **tukuyuy**, *toupie* ; 8. **awna**, *dire, parler* ; 9. **amawka**, *devoir* ; 10. **wew**, *marcher* ; 11. **ewk**, *apporter* ; 12. **miniw**, *se retirer* ; 13. **akiw**, *encore* ; 14. **piwn**, *ta parole* ; 15. **wown**, *notre parole* ; 16. **kamuw**, *soleil* ; 17. **akuw**, *scorpion* ; 18. **ayhte**, *là* ; 19. **nukamkayh**, *mon enfant*¹⁶ ; 20. **numawhkig**, *mon beau-père* ; 21. **wiwh**, *retirer*.

Notation phonétique : 1. [kabaj] ; 2. [ajta] ; 3. [kinej] ; 4. [kanij] ; 5. [gubij] ; 6. [nawij] ; 7. [tukujuj] ; 8. [awna] ; 9. [amawka] ; 10. [wew] ; 11. [ewk] ; 12. [miniw] ; 13. [akiw] ; 14. [piwn] ; 15. [wown] ; 16. [kamuw] ; 17. [akuw] ; 18. [ājte] ; 19. [nukamkāj] ; 20. [numāwkig] ; 21. [wīw].

Prononciation figurée : 1. 'kabaī' ('āī' comme *ail* dans *travail*) ; 2. 'āita' ; 3. 'kinēī' ('ēī' comme *eil* dans *pareil*) ; 4. 'kaniy' ('iy' comme *ille* dans *filles*) ; 5. 'goubiy' ; 6. 'naouiy' ; 7. 'tougouyoi' ('oui' comme *ouille* dans *rouille*) ; 8. 'awna' ('aw' comme en anglais *ow* dans *how* ou comme en allemand *au* dans *blau* : dans ce mot et les suivants on veillera à prononcer 'w' comme un 'ou' mais sans former une syllabe autonome) ; 9. 'amawka' ; 10. 'ouéw' ; 11. 'ewk' ; 12. 'miniw' ; 13. 'akiw' ; 14. 'piwn' ; 15. 'ouown' ; 16. 'kamouw' ; 17. 'akouw'. 18. 'āīte' ('āī' comme *ai* mais nasalisé : à peu près comme le portugais *āe* dans *māe*) ; 19. 'noukamkāī' ; 20. 'noumāoūkig' ('āoū' comme *aw* mais nasalisé : à peu près comme le portugais *āo* dans *nāo*) ; 21. 'ouīw' ('īw' comme *iw* mais nasalisé : pas d'équivalent en français ni en portugais).

¹⁶ Certains Palikur prononcent comme *nukamayh*.

2.6.4. La « consonne légère » r

1. **parak**, *entrer* ; 2. **takarak**, *poule* ; 3. **dakara**, *avaler* ; 4. **kawar**, *ananas* ; 5. **miruk**, *assiette* ; 6. **kamukri**, *année* ; 7. **waxri**, *pays* ; 8. **hawkri**, *jour* ; 9. **barewye**, *beau* ; 10. **kuruku**, *rat*.

Notation phonétique (nous notons ici une prononciation « soignée » où la consonne légère est articulée ; mais répétons qu'elle disparaît très souvent) : 1. [paʔak] ; 2. [takaʔak] ; 3. [dakaʔa] ; 4. [kawaʔ] ; 5. [miʔuk] ; 6. [kamukʔi] ; 7. [waʔxi] ; 8. [hawkʔi] ; 9. [baʔewje] ; 10. [kuʔuku].

Prononciation figurée : 1. 'paʔak' (le petit 'r' est articulé très faiblement, et peut même ne pas être prononcé du tout) ; 2. 'takaʔak' ; 3. 'dakaʔa' ; 4. kaouaʔ ; 5. 'miʔouk' ; 6. 'kamoukʔi' ; 7. 'washʔi' (le petit 'h' note ici un 'r' sourd, d'articulation très faible) ; 8. 'hawkhʔi' ; 9. 'baʔéwyé' ; 10. 'kouʔoukou'.

2.6.5. t et d devant i

Devant un i, t et d sont souvent palatalisés, c'est-à-dire qu'on prononce ti [tʃi] ('tchi') et di [dʒi] ('dji') (comme par exemple en portugais du Brésil). Cette prononciation est la plus courante, mais on peut aussi prononcer [ti] et [di].

1. **timap**, *entendre* ; 2. **tih**, *pleurer* ; 3. **tip**, *pierre* ; 4. **pudig**, *hamac* ; 5. **dimuk**, *renverser, répandre (un liquide)*.

Notation phonétique (nous notons ici la prononciation palatale) : 1. [tʃimap] ; 2. [tʃi] ; 3. [tʃip] ; 4. [pudʒig] ; 5. [dʒimuk].

Prononciation figurée : 1. 'tchimap' ; 2. 'tchɿ' ; 3. 'tchip' ; 4. 'poudjig' ; 5. 'djimouk'.

2.6.6. L'écriture « en p » et l'écriture « en v »

Au milieu d'un mot, la consonne /p/ se prononce [v] (comme le v du français). Dans cet ouvrage, (comme dans les ouvrages les plus récemment publiés) on écrira v, mais plusieurs textes écrivent p, et le lecteur devra reconnaître les mots à travers les deux orthographes dites « en p » et « en v ». Dans certains mots, on trouve néanmoins un [p], qui est écrit pp dans l'orthographe « en p » (ex. 11-12 ci-dessous).

(Orthographe « en v ») : 1. **iveyti**, *médicament* ; 2. **avat**, *chant* ; 3. **avis**, *avoir peur* ; 4. **kivun**, *plein* ; 5. **wewva**, *chasser* ; 6. **akuyva**, *peigner* ; 7. **ivegva**, *chercher* ; 8. **kiyavwiye**, *monsieur* ; 9. **gawnasanvu**, *ses invités* ; 10. **tivik**, *s'en aller* ; 11. **amepye**, *voleur* ; 12. **lapot**, *porte*.

(Les mêmes mots, en orthographe « en p », la prononciation étant bien sûr identique) : 1. **ipeyti**, médicament ; 2. **apat**, chant ; 3. **apis**, avoir peur ; 4. **kipun**, plein ; 5. **wewpa**, chasser ; 6. **akuypa**, peigner ; 7. **ipegpa**, chercher ; 8. **kiyapwiye**, monsieur ; 9. **gawnasanpu**, ses invités ; 10. **tipik**, s'en aller ; 11. **ameppye**, voleur ; 12. **lappot**, porte.

Notation phonétique : 1. [ivejʔi] ; 2. [avat] ; 3. [avis] ; 4. [kivun] ; 5. [wewva] ; 6. [akujva] ; 7. [ivegva] ; 8. [kijavwije] ; 9. [gawnasanvu] ; 10. [ʔivik] ([ʔivik] en prononciation rapide) ; 11. [amepje] ; 12. [lapot].

Prononciation figurée : 1. 'ivéitchi' ; 2. 'avatt' ; 3. 'aviss' ; 4. 'kivoun' ; 5. 'ouéwva' ; 6. 'akouïva' ; 7. 'ivégva' ; 8. 'kiyavouiyé' ; 9. 'gawnasannvou' ; 10. 'tchivik' (souvent 'tchuiik' en prononciation rapide) ; 11. 'amépyé' ; 12. 'lapott'.

2.6.7. Articulation faible de g

Au milieu d'un mot, g se prononce affaibli, tantôt comme [ɣ] (assez proche du r français), soit comme [ŋ] (comme ng en anglais dans singing).

1. **agiku**, à l'intérieur ; 2. **kagah**, mordre ; 3. **tagamayh**, filet ; 4. **maguye**, savoureux.

Notation phonétique : 1. [aɣiku]/[aŋiku] ; 2. [kaɣā]/[kaŋā] ; 3. [taɣamā]/[taŋamā] ; 4. [maɣuje]/[maŋuje]

Prononciation figurée : (aucun des deux sons n'existant en français, ils seront représentés par les symboles phonétiques) : 1. 'aɣikou'/'aŋikou' ; 2. 'kaɣan'/'kaŋan' ; 3. 'taɣamā'/'taŋamā' ; 4. 'maɣoujé'/'maŋoujé'.

2.6.8. Nasalisation des voyelles en fin de mot après n et h

(Cette nasalisation n'est pas systématique mais tout de même fréquente.)

1. **tino**, femme ; 2. **amekene**, ancien, ancêtre ; 3. **unihmna**, puits ; 4. **parikwene**, Amérindien, Palikur ; 5. **kawokwine**, jaguar ; 6. **miyehe**, avoir oublié ; 7. **tuguhe**, être tombé par terre ; 8. **tubohe**, être tombé à l'eau.

Notation phonétique : 1. [ʔino] / [ʔinō] ; 2. [amekene] / [amekenē] ; 3. [unimna] / [unimnā] ; 4. [paɣikwene] / [paɣikwenē] ; 5. [kawokwine] / [kawokwinē] ; 6. [miyēhē] ; 7. [tugūhē] ; 8. [tubōhē].

Prononciation figurée : 1. 'tchino' / 'tchinon' ; 2. 'amékéné' / 'amékénin' ; 3. 'ounimna' / 'ounimnan' ; 4. 'kaouokouiné' / 'kaouokouinin' ; 5. 'miyin-Hin' (le tiret vise à marquer la limite de syllabe : ne pas prononcer 'miyinin') ; 6. 'tougou-Hin' ; 7. 'toubon-Hin'.

2.6.9. *n* et *m* devant consonne en début de mot

Dans ces contextes, le m et le n constituent en général une syllabe autonome. Cependant mm et nn se prononcent généralement comme une « nasale forte » sourde.

1. *mpana*, *trois* ; 2. *mmahki*, *pourquoi ?* ; 3. *mpiya*, *passer* ; 4. *mbeyne*, *mal, malheur* ; 5. *ndatni*, *mon pouvoir* ; 6. *nnaguh*, *ma mère* ; 7. *ntaybi*, *mes oreilles* ; 8. *msanpi*, *sombre* ; 9. *msibyu*, *chauve-souris* ; 10. *mtibet*, *mou*.

Notation phonétique (on notera la syllabisation par ° après la consonne et la sourde forte par un point sous la consonne) : 1. [m°pana] ; 2. [m̥m̥aki] ; 3. [m°pija] ; 4. [m°bejne] ; 5. [n°datni] ; 6. [n̥n̥agũ] ; 7. [n°tajbi] ; 8. [m°sanpi] ; 9. [m°sibju] ; 10. [m°t̥ibet].

Prononciation figurée (on notera la syllabisation par un tiret après la consonne et la sourde forte par 'hm', 'hn' : 1. 'm-pana' ; 2. 'hmanki' ; 3. 'm-piya' ; 4. 'm-béiné' ; 5. 'n-datni' ; 6. 'hnago~u' ; 7. 'n-taïbi' ; 8. 'm-sannpi' ; 9. 'm-sibyou' ; 10. 'm-tchibett'.

Premiers contacts

3

Ce chapitre introduit d'abord aux grands traits de la grammaire palikur, qui présente à la fois des aspects inhabituels et « exotiques » (on les verra le moment venu), mais aussi d'autres beaucoup plus familiers. Ensuite, il présente les formules de salutation et de politesse les plus courantes.

3.1. GRAMMAIRE DE BASE

3.1.1. La phrase simple (1) : sujet - prédicat = groupe nominal - groupe verbal

Comparons pour commencer quelques phrases palikur à leurs traductions françaises. Pour la commodité du lecteur, on fournira deux repères : d'abord, les exemples seront toujours numérotés au sein de chaque chapitre ; ensuite, lorsque cela sera nécessaire, un mot-à-mot apparaîtra sous la phrase palikur.

(1) **Bakimni tuguhe**¹. *L'enfant est tombé*

Enfant / être tombé

(2) **Ig wewva**. *Il chasse*

Lui / chasser

(3) **Neg awayg umehe pahavwi kawokwine**. *Cet homme a tué un jaguar*

Ce / homme / avoir tué / un / jaguar

Comme vous le voyez, il n'y a rien jusqu'ici de vraiment étonnant dans la construction des phrases palikur. L'ordre des mots est le même, et les principales notions grammaticales peuvent avoir le même contenu qu'en français. Ainsi dans (1) on a un *sujet* qui a la forme d'un *nom*, suivi d'un *verbe*. Dans (2) on a aussi un sujet et un verbe, mais le sujet a la forme d'un *pronom*. Dans (3), la phrase est

¹ Rappel : le **h** nasalise la voyelle précédente et la voyelle suivante : on prononce [tuŋhẽ] ('toungouHin'), et de même dans l'exemple (3) on prononce [umẽhẽ] ('oumin-Hin').

un peu plus complexe : le sujet est un *groupe nominal* composé d'un *démonstratif* et d'un nom ; et le verbe est suivi d'un *complément (d'objet)* qui a lui aussi la forme d'un groupe nominal composé d'un *numéral* (on verra plus loin que ce n'est pas un « article indéfini ») et d'un nom. Donc la syntaxe de ces phrases est très similaire dans les deux langues. La principale différence est que dans (1) on trouve en français un article défini, alors qu'il n'y en a pas en palikur.

Essayons de généraliser. On dira que dans toutes ces phrases il y a deux grandes parties, un *sujet* et un *prédicat*. Chacune de ces deux parties peut être très simple, c'est-à-dire être réduite à un seul mot, comme dans (1) et (2), ou complexe, voire très complexe : dans la phrase (3), le sujet est un groupe nominal de deux mots, et le prédicat est un *groupe verbal* de trois mots, composé d'un verbe et d'un groupe nominal de deux mots.

Généralisons encore : un groupe nominal et un groupe verbal peuvent être composés de plusieurs mots, et s'il n'y a qu'un nom ou un verbe, on dira qu'il s'agit quand même d'un groupe nominal ou d'un groupe verbal : mais que ces groupes ont la forme la plus simple possible, respectivement un nom ou un verbe.

En palikur, le sujet est toujours *nominal*, autrement dit il a la forme d'un groupe nominal (simple ou complexe), comme dans (1) et (3), ou encore d'un pronom, comme dans (2). Le prédicat, lui, peut prendre une forme plus variée : il peut être un groupe verbal comme dans les trois phrases ci-dessus, mais aussi autre chose qu'un groupe verbal, comme nous allons le voir.

3.1.2. La phrase simple (2) : prédicat non verbal

Comparons de nouveau quelques phrases en palikur et en français.

- (4) **Ig meksehi.** *Il est médecin*
Lui / médecin
- (5) **Payt imuwad.** *La maison est haute*
Maison / haut
- (6) **Eg ay.** *Elle est ici*
Elle / ici
- (7) **Niguh agiku payt.** *Mon père est à la maison*
Mon père / dans / maison

Cette fois, il y a une différence très importante entre le palikur et le français :

Le palikur n'a pas de verbe être

Ceci est vrai des deux emplois principaux du verbe *être* en français : l'emploi dit *attributif* – il est suivi d'un *attribut*, qui peut être un nom comme dans (4) ou un *adjectif* comme dans (5) – et l'emploi *spatial* – il est suivi d'un *complément de lieu*, qui peut être un *adverbe* comme dans (6) ou un *groupe prépositionnel* comme dans (7).

La conséquence est qu'à côté des *prédicats verbaux* vus p. 57, on trouvera aussi en palikur des prédicats *nominaux, adjectivaux, adverbiaux et prépositionnels*.

On voit d'après ce qui précède que les principales classes de mots (verbe, nom, pronom, adjectif, adverbe, préposition) se correspondent pour l'essentiel en palikur et en français. Nous pourrions voir à l'occasion quelques « entorses » à ce principe assez général.

3.1.3. Ordre des mots non standard

Certaines constructions de phrase ne se conforment pas à l'ordre sujet-prédicat, en particulier dans les cas suivants :

a) Les impératifs

Les verbes à l'impératif (voir chap. 8) n'ont pas de sujet exprimé. Exemples :

(8a) **Batnaba!** *Assieds-toi !*

(8b) **Kamax inin!** *Attrape ça !*

Attraper / ça

b) Les impersonnels

Un certain nombre de prédicats dits *impersonnels* sont employés, ou au moins peuvent être employés, sans sujet. Par exemple :

(9a) **Kadahan² kasis ay.** *Il y a des fourmis ici*

(Y) avoir / fourmi / ici

(9b) **Amawka³ iwasa mekseh.** *Il faut consulter le médecin*

Sa nécessité / consulter / médecin

² On verra (chap. 4, p. 80) qu'il existe un emploi *personnel* de *kadahan* signifiant *avoir*.

³ On peut, si l'on veut, raisonner comme dans certaines grammaires françaises en disant que ce qui suit le verbe *falloir* (et en palikur le prédicat nominal *amawka*) est en fait le « sujet réel ». Les mêmes grammaires françaises disent que le *Il* impersonnel est le « sujet apparent ». Ceci est sans importance ici. On notera simplement que dans ces constructions (qui correspondent souvent à des tournures impersonnelles en français) le palikur n'a pas du tout de pronom.

c) Les interrogatifs

Les mots interrogatifs se mettent en tête de phrase, quelle que soit leur fonction :

(10a) **Pariye pis aharitne ?** *Que désires-tu ?*

Quoi / toi / désirer

(10b) **Kiney pivin ?** *Où est ta maison ?*

Où / ta maison

(10c) **Aysaw pis tivik ?** *Quand t'en vas-tu ?*

Quand / toi / s'en aller

d) Les thématisations

Un mot ou groupe de mots représentant de façon explicite ce dont il est question (*Quant à X...*, *En ce qui concerne X...*) se met aussi en tête de phrase. Ce procédé, qu'on appelle *thématisation*, concerne surtout les compléments circonstanciels (adverbes et groupes prépositionnels, voir ci-dessus p. 58 et ci-dessous exemple 11a), mais il peut aussi porter sur l'objet (dans ce cas, comme en français, il est repris par une marque personnelle, voir ci-dessous ex. 11b), voire sur le sujet : dans ce dernier cas, le groupe nominal sujet reste bien évidemment en tête de phrase, mais (comme en français) il est repris par un pronom personnel (ex. 11c).

(11a) **Takuwanek nah atak.** *Demain, j'irai*

(*Nah atak takuwanek : J'irai demain*)

Demain / moi / aller

(11b) **Neg awayg nah hiyavgi⁴.** *Cet homme, je le vois*

Ce / homme / moi / le voir

(11c) **Neg awayg ig amepye.** *Cet homme, c'est un voleur*

Ce / homme / lui / voleur

e) Les inversions stylistiques

Pour marquer certains effets de contraste, on peut inverser l'ordre des mots et mettre le prédicat devant le sujet. Ceci n'est possible que si le prédicat et le sujet sont courts (un mot ou très peu de mots). L'effet produit peut souvent être rendu par *Contrairement aux apparences... En dépit de ce que tu prétends...* Dans d'autres cas, il peut s'agir de formules « figées ». Ainsi :

⁴ hiyavgi s'analyse en hiyap- radical verbal *voir*, et -gi suffixe de 3^e personne objet *le*, voir chap. 4.

(12a) **Himak eg.** *Elle dort*

(alors qu'on pourrait peut-être croire qu'elle est morte)

Dormir / elle

(12b) **Nemnik ig.** *Le voilà qui arrive* (alors qu'on se demandait où il était)

Arriver / lui

(12c) **Kabay pis ? - Kabay nah** *Tu vas bien? - (Oui), je vais bien*

Bien / toi Bien / moi

3.2. QUELQUES FORMULES DE POLITESSE

Bien qu'il ne s'agisse pas de grammaire au sens strict, la connaissance des formules de politesse est tout de même un élément essentiel d'une pratique minimale de la langue. D'où leur présence dans ce chapitre introductif.

3.2.1. Salutations

Deux cas sont à distinguer :

On arrive dans un endroit où se trouve déjà quelqu'un

Dans ce cas, c'est à l'arrivant qu'il incombe d'entamer la conversation (il serait impoli de ne pas prendre l'initiative). La formule est :

(13) **Ba pis ay ?** littéralement : *Es-tu là ?* (si une seule personne est présente)

Est-ce que / toi / ici

(14) **Ba yis ay ?** litt. : *Êtes-vous là ?* (si plusieurs personnes sont présentes)

Est-ce que / vous / ici

Dans ces formules, les pronoms **pis** et **yis** sont presque toujours prononcés **pi** et **yi** (et on peut même prononcer rapidement comme s'il y avait **bapyay**, **bayay**).

La réponse est, tout simplement :

(15) **Ihi.** *Oui*

Au lieu de **Ba yis ay ?**, on peut dire aussi :

(16) **Ay kay ?**, litt. : *Ici vous êtes ?*

Cette salutation est sentie comme respectueuse et légèrement archaïque.

On rencontre quelqu'un en chemin

Dans ce cas, le premier qui voit l'autre entame le dialogue, sous la forme :

(17) **Aytne.** *Salut*

La réponse est alors différente selon qu'elle vient d'un homme ou d'une femme :

(18a) **Ahadye** (réponse d'homme)

(18b) **Ye** (réponse de femme)

Aytne est à la rigueur admissible dans la situation « dissymétrique » évoquée plus haut (mais c'est toujours à la personne qui arrive de prendre l'initiative). Une autre salutation possible est :

(19) **Ya ba ?** *Et alors ?*

La réponse (qui, contrairement au mot homonyme en français, est parfaitement correcte, voire un peu cérémonieuse), est :

(20) **Koh**

Ce mot n'est pas utilisé autrement, et semble être un *oui* archaïque.

Chez les jeunes se répand le dialogue de salutation :

(21a) – **Mmani ?** *Comment (vas-tu) ?*

(21b) – **Nah ay.** *Je suis là* (cf. le créole guyanais *Mo la*)

Mmani ? peut aussi être utilisé (toutes générations confondues) pour saluer quelqu'un qui revient visiblement de la chasse ou de la pêche. Il faut alors le comprendre comme une question sur le succès. La réponse appropriée consiste à montrer sa prise (et à la commenter), ou si on n'a rien pris, de dire simplement :

(22) **Yumah.** *Il n'y en a pas*

3.2.2. Questions sur la santé

La politesse palikur ressemble ici à la politesse française. Le dialogue-type est ici :

(23a) – **Kabay pis ?** *Tu vas bien ?*, litt. *Bien toi ?*

(23b) – **Kabay nah. Ya pis ?** *Je vais bien. Et toi ?*

(23c) – **Kabay nah (hahwata).** *Je vais bien (aussi)*

Une alternative possible à **Kabay pis ?** est :

(24) – **Mmah pikabyan ?** *Comment (est) ta santé ?*

3.2.3. Remerciements et excuses

Le dialogue-type du remerciement est :

(25a) – **Kibeyne**. *Merci*, litt. : *Bon*

(25b) – **Ka sam**, litt. : *(Ce n'est) pas important*

Une excuse peut être formulée par un emprunt au créole :

(26) **Padoh**. *Pardon* (là encore, on peut répondre **Ka sam**).

3.2.4. Prise de congé

En général, on se contente simplement d'annoncer son départ :

(27) **Nah me tivik**. *Je vais partir*
moi / sur le point de / partir

à quoi la réponse peut encore être **Ahadye** (venant d'un homme) ou **Ye** (venant d'une femme), ou (formule consacrée pour toute sorte de permission) :

(28) **Barika** (signifiant *d'accord, si tu veux, vas-y*)

ou encore :

(29) **Inkata nikwe**.
Bon, d'accord, litt. *C'est donc ça (inkata) alors (nikwe)*

On peut aussi avoir des *au revoir* spécifiques, comme :

(30a) **Takunikwa akiw**. *À demain*, litt. : *Demain encore*

(30b) **Kuwewa akiwnek**. *Plus tard encore sans doute*

La réponse pouvant de nouveau être **Ahadye / Ye**.

Sujet et compléments

4.1. LA TRANSITIVITÉ VERBALE

Au chapitre précédent, nous avons vu des phrases simples avec des verbes. En palikur comme en français, il existe deux classes de verbes : les verbes *intransitifs*, qui ont un sujet mais pas de complément d'objet, et les verbes *transitifs*, qui admettent un complément d'objet.

La plupart du temps, ces deux classes se correspondent. Les verbes palikur de la liste (1a) sont intransitifs tout comme les verbes français qui les traduisent, et de même les verbes de la liste (1b) sont transitifs en palikur comme en français :

- (1a) **himak**, *dormir* ; **msakwa**, *rester* ; **parak**, *entrer* ; **pes**, *sortir* ;
tuboh, *tomber (à l'eau)* ; **tuguh**, *tomber (par terre)*, etc.
- (1b) **ax**, *manger* ; **higap**, *boire* ; **hiyak**, *savoir, connaître* ; **hiyap**, *voir* ;
iwasa, *consulter* ; **kamax**, *attraper* ; **timap**, *entendre*, etc.

Comme en français, beaucoup de verbes transitifs peuvent être employés de manière intransitive (sans complément d'objet), si la nature exacte de l'objet est indifférente :

- (2a) **Kuskus axne¹ im**. *Le chat est en train de manger du poisson*
 (2b) **Kuskus axne**. *Le chat est en train de manger*

Toujours comme en français, il existe une autre classe de verbes qui peuvent être employés transitivement ou intransitivement, mais dans lesquels, contrairement aux exemples (2a-b), le sujet du verbe intransitif correspond pour le sens à l'objet du verbe transitif. Par exemple :

- (3a) **Bakimni beke miruk²**. *L'enfant a cassé l'assiette*
 (3b) **Miruk beke**. *L'assiette a cassé, l'assiette s'est cassée*

¹ **axne** s'analyse en **ax-** radical verbal *manger*, et **-ne** suffixe progressif *être en train de*, voir chap. 8.

² **beke** est la forme « commutative » d'un verbe dont le radical est **bak**, voir chap. 8.

La phrase (3b) ne veut pas dire que l'assiette a cassé une chose non précisée (alors que la phrase (2b) veut bien dire que le chat mange une chose non précisée), mais qu'il lui est arrivé quelque chose, sans spécifier qui a provoqué l'événement ; et (3a) signifie qu'il est arrivé la même chose (se casser) à l'assiette, mais en précisant l'auteur de cet événement, qui prend alors la place du sujet. Nous avons ici un nouvel exemple des nombreuses convergences qui existent entre le français et le palikur.

4.2. LE SUJET PERSONNEL : LES PRONOMS INDÉPENDANTS

En palikur, le sujet est toujours marqué par un mot indépendant, qui peut prendre la forme d'un nom ou d'un groupe nominal (voir les exemples du chapitre 3), ou encore d'un pronom personnel. Il n'y a pas d'accord du verbe avec le sujet.

Voici la liste des pronoms personnels indépendants, qui apparaissent en fonction sujet. On y retrouvera certains traits familiers (les trois personnes du singulier et du pluriel, et une troisième personne qui connaît le genre – masculin, féminin ou neutre) mais aussi quelques particularités inattendues qui seront commentées plus bas.

Tableau I
Les pronoms personnels

Singulier	1	Nah. <i>Je, moi</i>
	2	Pis. <i>Tu, toi</i>
	3M	Ig. <i>Il, lui</i>
	3F	Eg. <i>Elle</i>
	3N	In. <i>Il, elle, ça</i> (voir remarque a)
Pluriel	12/X	Wis. <i>Nous</i> (toi et moi), <i>on</i> (les gens en général, voir remarque b)
	122/3	Wixwiy. <i>Nous</i> (vous et moi ; toi, moi et d'autres)
	13	Usuh. <i>Nous</i> (moi et un ou plusieurs autres mais pas toi)
	22,23	Yis. <i>Vous</i>
	33M	Igkis. <i>Ils, eux</i> (autre forme : <i>ignes</i> , voir remarque c ³)
	33F(+M)	Egkis. <i>Elles (ils, eux)</i> (autre forme : <i>egnes</i> , voir remarques a et c)

³ Quand les Palikur parlent rapidement, la prononciation de **igkis** et **egkis** se réduit souvent à [is], [es] ('iss', 'ess').

Remarques

a) **Sur le genre.** En palikur comme en français, il existe un *genre* grammatical dont l'une des manifestations est l'existence de plusieurs pronoms de 3^e personne. La répartition en genre des noms sera expliquée plus loin (chapitre 5). Notons cependant dès maintenant que, comme on peut s'y attendre, les hommes sont représentés par des noms masculins et les femmes par des noms féminins (on verra que la situation est plus complexe pour les animaux et les choses). Notons aussi que le neutre n'a pas de pluriel (voir chap. 5, p. 95).

À la troisième personne du pluriel, on observe une différence d'usage du genre entre le palikur et les langues européennes. Dans ces langues, la 3^e personne du masculin pluriel (*ils*) est utilisée à la fois pour représenter un pluriel purement masculin, mais aussi un pluriel qui mélange du masculin et du féminin (*lui et elle, ils...*). En palikur, on utilise *le féminin pluriel* si la présence d'un féminin est explicite ; autrement, comme en français, on utilise le masculin pluriel. Le petit tableau ci-dessous aidera à comprendre cela :

Tableau II
Correspondance du genre des pronoms

Jean	<i>il</i>	ig
Marie	<i>elle</i>	eg
Jean et Paul	<i>ils</i>	igkis
Marie et Sophie	<i>elles</i>	egkis
(N.B.) Jean et Marie	<i>ils</i>	egkis
Ces gens, les Palikur, diverses personnes...	<i>ils</i>	igkis

b) **Sur la 1^{re} personne du pluriel.** On voit qu'il y a trois traductions du français *nous*. Ce phénomène est très fréquent dans les langues d'Amérique du Sud (et on le retrouve aussi ailleurs dans le monde). Il consiste à opposer ce qu'on appelle un *nous inclusif* et un *nous exclusif*, l'idée d'inclusif/exclusif s'appliquant à la 2^e personne. Dit rapidement :

Si tu fais partie du nous (toi et moi), alors on emploie le nous inclusif.
Si tu ne fais pas partie de ce nous (moi et quelqu'un d'autre mais pas toi), alors on emploie le nous exclusif.

De très nombreuses langues ont ainsi deux *nous*⁴. Le palikur a même trois *nous*, puisqu'il y a un exclusif (**usuh**) mais aussi deux inclusifs : **wixwiy**, qui représente un groupe de plus de deux personnes, incluant le locuteur et son interlocuteur (*toi, moi et d'autres ; vous et moi*) ; et **wis**, qui peut représenter, soit un groupe de deux personnes seulement (*toi et moi et personne d'autre*), soit paradoxalement un groupe « vague » pouvant représenter l'humanité tout entière (*on, les gens, nous les êtres humains...*). C'est ce qui apparaît dans les traductions, et aussi dans les chiffres : 13 = 1^{re} et 3^e personne (*nous exclusif, usuh*) ; 12 = 1^{re} et 2^e personne (*nous inclusif*) ; 12/X = 1^{re} personne associée à une seule 2^e ou à n'importe qui (**wis**) ; 122/3 = 1^{re} personne associée à une deuxième du pluriel ou à une deuxième et une ou plusieurs troisièmes (**wixwiy**, *vous et moi, toi, moi et lui/elle/leux*).

Note : on observe dans les usages actuels une tendance à utiliser **wixwiy** même s'il ne renvoie qu'à *toi et moi* ; en revanche **wis** correspondant au français *on* se maintient assez bien.

c) **Ignes, egnes**. Au lieu de **igkis** et **egkis**, on emploie parfois **ignes** et **egnes** pour marquer une incertitude ou un éloignement. Par exemple : *Les gens qui ont fait cela dans un passé très lointain ou mythique, les gens qui feront cela dans l'avenir, qui que ce soit qui fasse cela*. **Egnes** sert aussi de pluriel aux plantes et objets du féminin (voir chap. 5).

4.3. L'OBJET PERSONNEL : LES SUFFIXES OBJETS

Comme en français, un groupe nominal en fonction objet apparaît après le verbe :

(4a) **Nah hiyap payt**. *Je vois la maison*

(4b) **Usuh ax bukutru**. *Nous mangeons (de) l'agouti*

En revanche, pour traduire les *pronoms objets* du français (*me, te, le, la...*) on trouve en palikur des *suffixes personnels objets*, intégrés au verbe. Ils varient

⁴ Ainsi (pour rester en Guyane) en kali'na, langue de la famille caribe, *nous* inclusif (*toi et moi, avec éventuellement quelqu'un d'autre*) se dit **kako**, et *nous* exclusif (*moi et quelqu'un d'autre, mais pas toi*) se dit **na'na**. En émerillon, langue de la famille tupi-guarani, *nous* inclusif se dit **nōnde** et *nous* exclusif se dit **ole**.

légèrement selon le contexte phonologique (dans le tableau : Cons. = consonne, Dipht. = diphtongue, Nas. = voyelle nasale, I/E = finale /i/ ou /e/ ; A = finale /a/).

Tableau III
Les suffixes objets

Après :		Cons.	Dipht.	Nas.	I/E	A
Sg.	1	-un	-hun	-un	-nu/-hun	-n
	2	-vi	-vi	-pi	-vi	-p
	3M	-gi	-gi	-gi	-gi	- ^o ig (= élision de a)
	3F	-gu	-gu	-gu	-gu	- ^o ig
	3N	-ni	-ni	-ni	-ni	- ^o in
Pl.	12(X)	-wi	-wi	-wi	-wi	-w
	122/3	-wiy	-wiy	-wiy	-wiy	-wiy
	13	<i>(pas de suffixe : on emploie le pronom indépendant usuh)</i>				
	22/3	-yi	-yi	-yi	-yi	-y
	33M	-gikis	-gikis	-gikis	-gikis	- ^o igkis
	33F	-gukis	-gukis	-gukis	-gukis	- ^o igkis

Remarques

a) Comme on le voit, seuls les verbes terminés en /a/ sont nettement différents des autres. Dans les autres verbes, seule la 1^{re} personne du singulier (*me*) pose problème (et dans une moindre mesure la 2^e, car les variantes *-pi* et *-vi* sont dues à de simples phénomènes de lénition, chap. 2, p. 38).

b) Si les verbes terminés en /a/ sont nombreux, en revanche il n'y a qu'un verbe terminé en /e/ (*kiye, se rappeler*) et deux ou peut-être trois verbes terminés en /i/ (*iki donner, mettre, placer, iwi, enlever, emporter* et peut-être *akki, faire connaître, montrer, expliquer*, qui posent tous des problèmes particuliers, voir ci-dessous les tableaux n° X à XII). Rappelons par ailleurs que le verbe habituellement écrit *uti, trouver* doit être interprété comme *utip* (voir au chap. 2, *Point d'orthographe délicat n° 1*).

c) Attention au *nous* exclusif, qui est exprimé par le pronom indépendant *usuh* !

d) Plus encore que dans les pronoms sujets, il y a une tendance à confondre 12 (*toi et moi*) et 123 (*toi, moi et d'autres*), tendance accentuée par le fait que les suffixes *-wi* et *-wiy* sont pratiquement homonymes. Pour ne pas surcharger le tableau, nous ne donnerons que la forme *-wiy* pour le *nous* inclusif (correspondant à *wis* et à *wixwiy*).

e) Conformément à ce qui a été dit au chapitre 2 (p. 42), le **g** des pronoms de 3^e personne ne garde son articulation occlusive qu'après les voyelles nasales : ainsi **amnih-gi**, **amnih-gu**, *le secourir, la secourir* se prononcent bien [amnĩgi], [amnĩgu] ('amnĩgi', 'amnĩgou'), mais dans **hiyak-gi**, **hiyak-gu**, *le connaître, la connaître*, vous pouvez prononcer le **g** comme [ɣ] (généralement assourdi en [x] après la consonne sourde [k]), ou, plus simplement encore, comme le **r** du français ('hiyakri', 'hiyakrou').

f) Dans les verbes terminés en **-ap** ou **-ip** comme **hiyap**, *voir* ou **utip**, *trouver*, le **p** (/p/) se transforme en **v** devant la plupart des suffixes, par exemple sauf devant le **p** de deuxième personne où il reste **p** (et le double **p** se prononce alors comme un **p** simple, voir p. 38), et devant le **n** de 3^e personne neutre où il se nasalise en **m** (p. 38). On a ainsi successivement la forme écrite, sa décomposition morphologique, sa représentation phonétique et sa prononciation figurée comme au chapitre 2 : la notation en italique *p* du /p/ final note sa tendance à une prononciation muette, voir chap. 2).

Tableau IV
Morphologie des verbes terminés en /p/

(5a) Ig hiyap ([hijap], 'hiyap') usuh . <i>Il nous (exclusif) voit</i>
(5b) Ig hiyavun (hiyav-un : [hijavun], 'hiyavoun'). <i>Il me voit</i>
(5c) Ig hiyappi (hiyap-pi : [hijapi], 'hiyapi'). <i>Il te voit</i>
(5d) Ig hiyavgu (hiyav-gu : [hiyavɣu], 'hiyavrou'). <i>Il la voit</i>
(5e) Ig hiyamni (hiyam-ni : [hiyamni], 'hiyamni'). <i>Il voit ça</i>

On trouvera à la fin de ce chapitre (p. 80-85) des tableaux de conjugaison du verbe par l'objet, avec divers contextes phonologiques possibles.

4.4. LE COMPLÉMENT DE NOM ET LES PRÉFIXES POSSESSIFS

4.4.1. Généralités

Nous avons parlé plus haut des *compléments de verbe* ou *compléments d'objet*. Mais en palikur comme en français, on peut aussi trouver des *compléments de nom*.

En français, ils prennent la forme d'un groupe prépositionnel (*de* + groupe nominal), par exemple *le fusil de José, la mère de cet enfant*. Si le complément de nom est une marque personnelle, alors il prend la forme d'un *adjectif possessif*, par exemple *mon fusil, sa mère*, etc.

En palikur, on ne trouve pas d'adjectifs possessifs, mais des *préfixes possessifs* intégrés au nom. D'autre part, presque tous les noms apparaissent sous une forme différente selon qu'il y a ou non un préfixe possessif. Ceci peut s'énoncer par la règle suivante :

Règle : En palikur, le nom apparaît sous deux formes :

a) La *forme absolue*, sans marque de possession (se traduisant en français par un nom sans déterminant, ou avec un article, un démonstratif, etc.).

Exemples : *aragbus, fusil, un fusil, le fusil ; kagta, livre, un livre, le livre* :

b) La *forme possédée*, qui apparaît avec les préfixes possessifs

(se traduisant en français par un nom précédé d'un adjectif possessif).

Elle est souvent formée par un *suffixe possessif*, mais les règles de formation sont souvent plus compliquées (p. 74-77). Ainsi :

naragbusa, mon fusil (n-aragbus-a) ; pikagtan, ton livre (pi-kagta-n)

On verra plus loin (p. 77) le détail des préfixes possessifs, et (p. 74) celui des formes possédées du nom.

Lorsque le complément de nom a la forme d'un groupe nominal, il n'est pas introduit par une préposition, c'est le nom principal qui est à la forme possédée. Là où le français dit *le fusil de José*, le palikur dit mot-à-mot « *José son fusil* » :

(5) *José garagbusa. Le fusil de José (g-aragbus-a)*

Le palikur est sur ce point différent du français. Mais on voit aussi que le palikur traite différemment les compléments de nom et les compléments de verbe. Rappelons-nous en effet que si le complément d'objet est un groupe nominal, le palikur n'utilise pas le suffixe personnel : on dit en palikur *Je vois le jaguar (Nah hiyap kawokwine)* et non **Je le vois le jaguar* (où l'on aurait *hiyavgi*).

4.4.2. Les préfixes possessifs

Ils varient légèrement selon le contexte phonologique, et dans certains cas ils sont associés à des suffixes. Par ailleurs il y a des variations (voire un certain flottement) dans l'emploi de quelques préfixes, comme on le verra dans les notes qui suivent.

Tableau V
Les préfixes possessifs

	Devant consonne (sauf dentale)	Devant dentale (t, d, n)	Devant voyelle (cf. note g)
Sg. 1	nu- (...-uh) (cf. note a)	n- (nu-) (...-uh) (cf. note b)	n- (...-uh)
2	pi-(cf. note f)	pi-	p-
3M	gi-	gi-	g-
3F	gu-	gu-	g-
3N-déf	ga- (cf. note d)	ga-	g-
3N-indéf	a- (cf. notes c, d, e)	a-	ar- / ø- (cf. note h)
3N-anph	ni- (cf. note i)	ni-	n-
Pl. 12(X)	u-	u-	w-
12(3)	u-...-wiy (cf. note j)	u-...-wiy	w-... -wiy
13	u- (...-uh)	u- (...-uh)	w- (...-uh)
22/3	yi-	yi-	y-
33M	gi-...-kis (cf. note k)	gi-...-kis	g-... -kis
33F	gu-...-kis	gu-...-kis	g-...-kis

Notes sur les préfixes possessifs

a) À la première personne du singulier, le nom apparaît non seulement avec un préfixe (nu- ou n-), mais souvent aussi avec un suffixe -uh. Les conditions d'apparition de ce dernier ne sont pas totalement claires, mais il semble qu'on le trouve systématiquement lorsque le radical nominal se termine par une consonne et qu'il est monosyllabique. On peut ainsi comparer les exemples (6a) (avec -uh) et (6b) (sans -uh) :

- | | |
|---|---|
| (6a) piwak (pi-wak), <i>ta main</i> | nuwakuuh (nu-wak-uh), <i>ma main</i> |
| pinag (pi-nag), <i>ta mère</i> | nnaguh (n-nag-uh), <i>ma mère</i> |
| pivin (pi-vin), <i>ta maison</i> | nuvinuh (nu-vin-uh), <i>ma maison</i> |
| (6b) pitaybi (pi-taybi), <i>ton oreille</i> | ntaybi (n-taybi), <i>mon oreille</i> |
| pikagtan (pi-kagta-n), <i>ton livre</i> | nukagtan (nu-kagta-n), <i>mon livre</i> |
| paragbusa (p-aragbus-a), <i>ton fusil</i> | naragbusa (n-aragbus-a), <i>mon fusil</i> |

b) Entre le /n/ et une autre dentale, le /u/ du préfixe possessif de 1^{re} personne disparaît le plus souvent. Certains Palikur peuvent cependant le prononcer dans une élocution très lente (et dire ainsi **nutaybi**, *mon oreille*, *mes oreilles* au lieu de la forme beaucoup plus courante **ntaybi**).

(c) À la 3^e personne, les préfixes masculin **gi-** et féminin **gu-** ne peuvent être utilisés que si le « possesseur » est bien individualisé et défini. Quand il y a un emploi indéfini ou générique (c'est-à-dire : quand on parle d'une classe et non d'un individu), on emploie le neutre **a-** (on pourrait dire : une femme prise individuellement est du genre féminin, mais l'ensemble des femmes est neutre). Ainsi :

(7a) **waraku amawhri**, *une toile d'araignée*
pak amana, *de la nourriture pour vaches*
tino akasotni, *des chaussures de femme*

(7b) **waraku gimawhri**, *la toile de l'araignée*
(*araignée* est du masculin, voir chap. 5)
pak gumana, *la nourriture de la vache*
no tino gukasotni, *les chaussures de cette femme*

d) Certains Palikur font une distinction du même genre au neutre, en employant un préfixe **ga-** pour renvoyer à un possesseur bien défini, et en réservant **a-** à un générique. Ils opposent ainsi :

(8a) **antyan akuswana (a-kuswana)**, *un jaune d'œuf*
kuwak amaguy (a-maguy), *le goût du couac (en général), un goût de couac*
payt alapota (a-lapota), *une porte de maison*
(par exemple : *tombée par terre*)

(8b) **antyan gakuswana (ga-kuswana)**, *le jaune de l'œuf*
inin kuwak gamaguy (ga-maguy), *le goût de ce couac*
payt galapota (ga-lapota)⁵, *la porte de la maison*

⁵ Dans leur article de 1998 « Palikur and the typology of classifiers » (voir bibliographie), les linguistes Alexandra AIKHENVALD et Diana GREEN disent avoir observé un usage où **ga-** renvoie à une relation inhérente (partie constitutive d'un objet) et s'oppose à **a-** qui marque que la partie est détachée. Les exemples cités sont comme ici **payt alapota / payt galapota**, et **ah atawni (a-tawni)**, *une branche d'arbre* (ramassée pour faire du feu...) / **ah gatawni (ga-tawni)**, *une branche de l'arbre* (qui en fait encore partie), ainsi que **kagta amarbo**, *couverture de livre* (comme feuille séparée autonome) / **kagta gamarbo** *couverture du livre* (attachée). Il est possible que le paramètre « attaché/séparé » joue un rôle, mais il est visiblement lié au paramètre « spécifique/générique » : une *porte de maison*, tant qu'elle fait partie de la maison, est forcément la porte d'une maison particulière, et elle ne peut être une porte de maison en général qu'à partir du moment où elle n'en fait plus ou pas encore partie.

e) Il existe actuellement, surtout chez les jeunes, une tendance à utiliser a- « à tout bout de champ », non seulement au détriment de ga-, mais aussi au détriment de gu- pour renvoyer à des noms inanimés féminins (sur ces noms, voir chap. 5, pp. 98- 99), et même dans certains cas au détriment de gi- et de gu- pour renvoyer à des noms animés définis. Ainsi, avec des noms en principe féminins comme ah, *arbre* ou umuh, *canot*, on peut dire :

(9) ah gutawni, *branche de l'arbre*, mais aussi gatawni ou atawni (voir note 5)
umuh gukig, *proue (« nez ») du canot*, mais aussi gakig ou akig

f) De même, les jeunes emploient parfois des formes na- et pa- des préfixes de 1^{re} et de 2^e personne, et disent par exemple :

(10) nahawkri, *mon grand-père*, pakamkayh, *ton fils, ta fille*

formes réputées incorrectes et irrévérencieuses, les formes réputées correctes étant nuhawkri, pikamkayh.

g) Lorsqu'un radical nominal commence par un /a/, deux usages existent : soit l'élision de la voyelle du préfixe, comme cela est indiqué dans le tableau V ; soit l'élision de la première voyelle du radical, qui permet en particulier de maintenir l'opposition entre gi- son (*à lui*) et gu- son (*à elle*). On a ainsi :

(11) ahin, <i>chemin</i>	gahina	gihina / guhina
ahempakti ⁶ , <i>effigie, image</i>	gahempak	gihempak / guhempak
amutri, <i>plante</i>	gamutra	gimutra / gumutra

L'élision de /a/ ne se produit pas si /a/ fait partie d'une diphtongue (voir p. 30), ou si le mot est long : ainsi on a gaybu (g-aybu), *ses dents*, mais jamais *gi-ybu ni *gu-ybu ; et de même on a seulement garagbusa, *son fusil*, jamais *gi-ragbusa ni *gu-ragbusa.

h) En principe, le préfixe de 3^e personne indéfinie a- devient ar- devant une voyelle. On trouve cependant zéro (représenté ici par ø-) si le radical nominal qui suit commence par un /a/ et est « long » (trois syllabes ou plus). Par exemple :

(12a) naybu, *mes dents* ; gaybu, *ses dents*
wakukwa araybu, *des dents de singe*

(12b) nahempak, *mon image* ;
gahempak (ou gihempak/guhempak), *son image*
wakukwa ahempak, *une statue, une représentation de singe*

⁶ Sur les mots de ce type, voir plus loin p. 77.

i) Le préfixe **ni-**(**n-** devant voyelle) est employé dans des conditions assez voisines du français *en*. Il s'agit d'un possessif *anaphorique*, qui renvoie à un terme déjà introduit dans une phrase précédente mais absent de la phrase présente. Par exemple :

(13) **Ig higap givey.** *Il boit son médicament*

Nah isim karayt gavey (ou : **avey**). *J'achète le remède pour la maladie*
Inin karayt mbeyevye. Nah ka hiyak nivey. *Cette maladie est terrible.*
Je n'en connais pas le remède

j) On retrouve à la 1^{re} personne du pluriel le suffixe **-uh** dans les conditions décrites à la note (a) (radical monosyllabique terminé par consonne) dans le cas où le possesseur est de type **usuh** (13, *nous exclusif*) ; d'autre part on retrouve *toujours* un suffixe **-wiy** si le possesseur est **wixwiy** (*nous inclusif pluriel*). Dans le cas où le possesseur est **wis** (12(3)), *rien que toi et moi*, ou *nous* « général », il n'y a pas de suffixe. Ainsi :

(14a) **unag**, *notre mère* (à toi et moi, **wis**)

unaguh, *notre mère* (à nous, **usuh**, mais pas à toi)

unagwiy, *notre mère* (à vous et à moi, **wixwiy**)

(14b) **ukagtan**, *notre livre, nos livres*

(à toi et moi, **wis** ; ou à nous, **usuh**, mais pas à toi)

ukagtanwiy, *notre livre, nos livres* (à nous tous, **wixwiy**)

waragbusa, *notre fusil, nos fusils*

(à toi et moi, **wis** ; ou à nous, **usuh**, mais pas à toi)

waragbusawiy, *notre fusil, nos fusils* (à nous tous, **wixwiy**)

k) À la 3^e personne du pluriel (*leur, leurs*) , on retrouve le suffixe **-kis** des pronoms pluriels. Rappelons qu'il n'y a pas de pluriel du neutre.

4.4.3. Variations du radical des noms

Sauf pour un très petit nombre de noms, la forme absolue et la forme possédée sont différentes, et malheureusement il est difficile d'établir des correspondances régulières et prévisibles : cette partie de la grammaire fait un peu penser aux verbes du troisième groupe en français... On peut distinguer plusieurs types de formation, sans pouvoir faire de prévisions absolues sur l'appartenance de chaque nom à tel ou tel type (dans les exemples ci-dessous, les formes possédées seront données avec un préfixe de 3^e personne).

Noms invariables. Comme on l'a dit, ils sont très peu nombreux :

(15) **atiy, gatiy, coffre**

Forme possédée en -a. C'est de loin le suffixe le plus fréquent :

- | | |
|--|--|
| (16a) ahin, gahina, <i>chemin</i> ⁷ | aramtem, garamtema, <i>flûte de bambou</i> |
| bugut, gibuguta, <i>pain</i> | dug, giduga, <i>riz</i> |
| iwan, giwana, <i>couteau</i> | parak, givaraka, <i>planche</i> (N.B. p > v) |
| pudig, givudiga, <i>hamac</i> | tip, gitiva, <i>pierre</i> |

C'est en particulier celui qu'on trouve dans presque tous les noms d'emprunt :

- | | |
|--|-----------------------------------|
| (16b) aragbus, garagbusa, <i>fusil</i> | besin, gibesina, <i>bassine</i> |
| bul, gibula, <i>ballon</i> | butey, gibuteya, <i>bouteille</i> |
| dilet, gidileta, <i>lait</i> | heloj, giheloja, <i>montre</i> |
| katux, gikatuwa, <i>cartouche</i> | kuyeg, gikuyega, <i>cuiller</i> |
| leglis, gileglisa, <i>église</i> | maxin, gimaxina, <i>machine</i> |

Après les consonnes apicales (prononcées avec la pointe de la langue) comme n, s ou t, le suffixe peut être -ra (mais on sait que le r est prononcé très légèrement) ; par ailleurs, certains g finaux peuvent se transformer en r (lénition, voir chap. 2, p. 42) :

- | | |
|---|--------------------------------------|
| (17a) but, gibutra, <i>bouton</i> | buwet, gibuwetra, <i>consERVE</i> |
| fet, gifetra ⁸ , <i>fête</i> | un, giwnra ⁹ , <i>eau</i> |
| was, giwasra, <i>abattis</i> | |

(17b) kayg, gikayra, *patate douce*

Ce -a final peut remplacer une voyelle (et deux a se réduire à un seul, ce qui laisse le nom inchangé), mais cette élision ne se produit pas toujours :

- | | |
|--|--|
| (18a) amutri, gamutra, <i>plante</i> ¹⁰ | estwa, gestwa ¹¹ , <i>histoire, conte</i> |
| magto, gimagta, <i>marteau</i> | sedgi, gisedga, <i>bois léger</i> |
| ivodgi, givodra ¹² , <i>fil</i> | |
| (18b) bado, gibadoa, <i>bardeau</i> | hadyo, gihadyoa ¹³ , <i>radio</i> |

⁷ Ou gihina, *son chemin* (à lui), guhina, *son chemin* (à elle), voir la note (g) du tableau V.

⁸ On trouve aussi givetra.

⁹ Le /u/ initial de un perd ici son caractère syllabique et devient une consonne (/w/).

¹⁰ Ou gimutra, *sa plante* (à lui), gumutra, *sa plante* (à elle), voir la note (g) du tableau V.

¹¹ On dit aussi gestwara.

¹² On a ici une lénition ; mais on peut aussi dire givodga.

¹³ On trouve aussi écrit gihadyora : on sait que r note une consonne très faiblement articulée, qui peut se manifester comme une simple « réarticulation syllabique » (limite de syllabe dans un hiatus).

Forme possédée en -n (après voyelle) ou -ni (après consonne). C'est le deuxième suffixe par ordre de fréquence, et on le trouve particulièrement avec les noms dérivés (voir chap. 10) :

- (19) arig, garigni, *instrument de musique* huw, gihuwni, *tamis, manaré*
 kagta, gikagtan, *livre* kat, gikatni, *corbeille*

Forme possédée avec réduction interne au radical. De nombreux noms connaissent une modification interne au radical, par laquelle deux syllabes peuvent se réduire à une seule, parfois avec des phénomènes de lénition ou de nasalisation :

- (20) baribwi, gibagba, *drapeau* buguk, gubukan, *jupe*
 busukne, gibuskana, *plaie* dagam, gidagman, *drap*
 kakus, gikoksa, *aiguille* karukri, gikakura, *argent*
 karuvun, gikavuna, *harpon* kasavat, gikasotni/gikaswotni, *chaussure*
 kasivag, gikaswaga¹⁴, *sabre* kilot, gikiwta, *culotte*
 kirikri, gikikiga, *lime, scie* kiveg, gikevra, *potion pour la chasse*¹⁵
 mawru, gimawhra, *coton* miguw, gimegwan, *hache*
 miruk, gimewkan, *assiette* mpuri, gimevra, *houe*
 takar, giwtka, *bâton, gaffe* tagamayh, gitagmaya, *filet*

Finales inhabituelles. Dans toute une série de mots, c'est la partie finale qui est modifiée, ou bien se voit ajouter un suffixe exceptionnel (le milieu du mot pouvant lui-même être changé) :

- (21) abukri, gibukwa, *lumière* akati, gakar, *corde*
 amekri, gamey, *chose volée, larcin* arigman, garignimna, *musique*
 epti, gevwi¹⁶, *siège* hawkri, gihawkan, *jour, époque*
 imihgi, amihyi, *parfum* isik, gasis, *excrément*
 karayt, gikahri, *maladie* matap, gimatwir, *couleuvre à manioc*
 miyokwiye, amiyokni, *trou* sivava, gisivamna, *natte*
 suvreg, gisuvren, *chapeau* timar, gitimwi, *râpe, grage*
 tumowri, gitomo, *calebasse* uhokri, giwohkiga, *dieu*

¹⁴ On trouve aussi gikasuga. Kasivag désigne l'instrument appelé *sabre d'abattis* en Guyane et que les Métropolitains appellent plutôt *machette* (d'après l'espagnol *machete*) ou *coupe-coupe*.

¹⁵ Il s'agit d'une préparation à base de cervelle d'animal, réputée donner de la chance à la chasse.

¹⁶ Gevwi est aussi la forme possédée de ewwit, qui désigne tout lieu (y compris par terre) où l'on s'assoit, alors que epti désigne un objet (et tout particulièrement les petits bancs traditionnels palikur).

waxri, giwaxig, terre, pays
yakot, giyaka, flèche
yet, giyeksa, pou

wohska, giwohksini, caxiri
yar, giyahri, clôture

Grande irrégularité. Un petit nombre de noms ont un radical différent à la forme absolue et à la forme possédée, ou au moins une modification qui rend le radical méconnaissable :

(22) ahamna, avan, feuille	antyan, aran, œuf
axka, gimana, nourriture	ayg, gihim, cigare
ihamwi, giyamara, chamane	kuwak, gikukig/gihar ¹⁷ , couac
payt, givin, maison	tiketuka, gitumka, bois à brûler
umuh, gihmun ¹⁸ , canot, pirogue	unibdi, guwinbi, pâte de manioc
unihmna, giwnpina, puits	yuwit, giwn, langue

4.4.4. Conditions sur la possession

Noms aliénables et inaliénables

Certains noms ne peuvent être envisagés que comme exprimant une relation avec quelqu'un ou quelque chose. On peut dire que, normalement :

Une *main* n'existe pas dans la nature indépendamment d'une personne dont elle est la main...

Quelqu'un ne peut pas être *mère* si elle n'est pas la mère de quelqu'un...

L'une des conséquences dans une langue comme le palikur, et dans de très nombreuses langues amérindiennes, est que ces noms n'apparaissent jamais à la forme absolue, et sont donc nécessairement possédés. On parle dans ce cas de *possession inaliénable*.

Dans les langues où apparaît le phénomène de possession inaliénable, il concerne surtout les noms de parties du corps et de relations de parenté. Dans beaucoup de langues amazoniennes on le trouve aussi sur des noms d'objets familiers (banc, maison, arc...), sans que la liste soit nécessairement prévisible dans chaque langue. Le palikur présente ici deux particularités :

¹⁷ Gikukig est le couac qu'il a préparé ; gihar est sa part de couac (à la 1^{re} personne : nuharuh).

¹⁸ Notre canot se dit wahmun (plutôt que uhmun qu'on pourrait attendre).

a) L'inaliénabilité est moins rigoureuse que dans d'autres langues, puisqu'on peut toujours construire une forme absolue de nom de partie du corps ou de relation de parenté. Mais cette forme absolue est toujours *dérivée* : en l'occurrence, c'est à la forme possédée qu'on trouve le radical simple ; la forme absolue est construite en ajoutant à ce radical un suffixe qui est -ti (après consonne) ou -t (après voyelle), et un préfixe qui est i- devant une consonne, et zéro devant une voyelle. Pour une illustration, se reporter aux exemples (23) ci-dessous.

b) La liste des mots qui présentent ce phénomène est plus large que celle qu'on trouve généralement, puisqu'outre les noms de parties du corps (23a) et de relations de parenté (23b), elle inclut divers noms de choses et de relations sociales (23c). Dans les exemples, on donne successivement le radical, le sens, la forme possédée à la 1^{re} personne du singulier et à la 3^e du singulier masculin.

(23a) (-aybu-)	<i>dent(s)</i>	aybut	naybu	gaybu
(-dugas-)	<i>nombriil</i>	idugasti	ndugas	gidugas
(-ih-)	<i>chair, viande</i>	ihti	nihuh	gih
(-kig-)	<i>nez</i>	ikigti	nukiguh	gikig
(-taybi-)	<i>oreilles</i>	itaybit	ntaybi	gitaybi
(-wak-)	<i>main(s)</i>	iwakti	nuwaku	giwak
(-wan-)	<i>bras</i>	iwanti	nuwanuh	giwan
(23b) (-ig-)	<i>père</i>	igti	niguh	gig
(-kamkayh-)	<i>fil, fille</i>	ikamkayhti	nukamkayh	gikamkayh
(-nag-)	<i>mère</i>	inagti	nnaguh	ginag
(23c) (-ahempak-)	<i>effigie</i> ¹⁹	ahempakti	nahempak	gahempak
(-anmap-)	<i>ombre, fantôme</i>	anmapti	nanmap	ganmap
(-annivwi-)	<i>travail</i>	annivwit	nannivwi	gannivwi
(-annu-)	<i>œuvre, exploit</i>	annut	nannu	gannu
(-buk-)	<i>serviteur</i>	ibukti	nubukuh	gibuk
(-kivara-)	<i>chef, roi</i>	ikivarat	nukivara	gikivara
(-mew-)	<i>tombéau</i>	imewti	numewuh	gimew
(-pey-)	<i>remède</i>	iveyti	nuveyuh	givey
(-w-)	<i>nom</i>	iwti	nuwuh	giw
(-wetri-)	<i>place</i>	iwetrit	nuwetri	giwetri

¹⁹ Ceci peut s'interpréter comme : représentation, statue, image, portrait, photographie...

²⁰ On trouve aussi nuvey.

À noter les légères irrégularités :

(23d) (-medga-)	<i>arc</i>	imedgit	numedga	gimedga
(-netni-)	<i>nouvelles</i>	inetit	nnetni	ginetni
(-puri-)	<i>fleur</i>	ivuriti ²¹	navuri	gavuri

Noms non possédables

Certains noms n'existent qu'à la forme absolue. Ainsi, on ne peut pas dire quelque chose comme *mon tonnerre*.

De façon peut-être un peu plus surprenante, c'est le cas de la plupart des noms d'animaux ou de plantes, qu'on ne possède en principe que selon le type de relations qu'on entretient avec eux. Ces relations sont désignées par des noms génériques inaliénables : les animaux sont des animaux de compagnie (-vig), des prises de chasse ou de pêche (-win), éventuellement de la nourriture (-mana) ; les plantes sont des plantes « sur pied » (-amutra) ou de la nourriture (-mana). On juxtapose ainsi le nom générique et le nom d'espèce :

- (24a) *nuvigh kuskus*²², *mon chat* ; *givig pewru*, *son chien*
- (24b) *nuwinuh bukutru*, *mon agouti* (que j'ai pris à la chasse)
- (24c) *numana bukutru*, *mon agouti* (cuisiné, que j'ai dans mon assiette)
- (24d) *namutra pilatnu*, *mes bananes* (que je cultive)
- (24e) *numana pilatnu*, *mes bananes* (que je mange)

4.4.5. -dahan et la traduction du verbe avoir

Le nom -dahan est utilisé pour exprimer une cause ou un but (nous verrons cela aux chapitres 7 et 10). Il sert aussi à exprimer la notion de *chose possédée*²³. Il sert ainsi à traduire l'expression française *être à moi, à toi*, etc. :

- (25a) *Inin karukri ndahan*. *Cet argent est à moi* (« est ma chose »)
- (25b) *Inin simis gudahan nnaguh*. *Cette robe est à ma mère*
(« est la chose de ma mère »)

²¹ On trouve aussi *ivuwiti*. La forme absolue de ce nom est nettement plus fréquente que sa forme possédée.

²² Certains Palikur n'utilisent pas le suffixe possessif -uh de 1^{re} personne quand ce mot est immédiatement suivi d'un nom d'animal (ils disent *nuvigh kuskus* ou *nuwin bukutru*) ; en revanche ils disent bien par exemple *Neg kuskus ig nuvigh*. *Ce chat est à moi* (littéralement : *est mon animal de compagnie*).

²³ De manière intéressante, on sait qu'en français, *chose* et *cause* ont la même étymologie (le latin *causa*).

Sur ce mot est construite une forme **kadahan** qui correspond à *avoir* :

(26) Nah **kadahan** aynesa karukri. *J'ai un peu d'argent*

Il existe par ailleurs un emploi impersonnel de **kadahan**, sans sujet, pour marquer l'existence (la traduction en français se fera alors par *y avoir*) :

(27) **Kadahan im ahakwa un**. *Il y a des poissons dans l'eau*

Le préfixe **ka-** qu'on a dans **kadahan** a un correspondant dans plusieurs langues arawak qui signifie *pourvu de*, et peut donc traduire *avoir* : dans beaucoup de ces langues il peut apparaître avec à peu près n'importe quel nom. C'est ce qui se passe en arawak lokono, également parlé en Guyane. Mais il est également assez courant en palikur, par exemple :

(28a) Ig **kakakura**. *Il a de l'argent (gikakura, son argent)*

(28b) Nah **kakamkayh**. *J'ai un (des) enfant(s) (nukamkayh, mon fils, ma fille)*

(28c) Igkis **kamana**. *Ils ont de quoi manger (gimanakis, leur nourriture)*

(28d) Eg **kasimsa**. *Elle est vêtue (gusimsa, ses habits)*

On prendra garde cependant à ne pas chercher à construire de telles formes à partir de n'importe quel nom. Dans le doute, on peut toujours utiliser la forme **kadahan** suivie du nom.

Ce préfixe **ka-** a un correspondant négatif **ma-** sans, *dépourvu de* :

(29a) Ig **makakura**. *Il n'a pas d'argent*

(29b) Nah **makamkayh**. *Je n'ai pas d'enfant*

(29c) Igkis **mamana**. *Ils n'ont rien à manger*

(29d) Eg **masimsa**. *Elle est dévêtue*

4.5. TABLEAUX MORPHOLOGIQUES

4.5.1. Verbes transitifs avec objet personnel

Dans les exemples qui suivent, on peut trouver plusieurs variantes graphiques : la première forme correspond aux normes adoptées ici (graphie « en v » et « en g ») ; les autres possibilités sont rappelées entre parenthèses.

– Après consonne autre que *p*. Exemple : *hiyak*, connaître, savoir

Tableau VI
Morphologie de *hiyak*

Sing.	1	Ig <i>hiyakun</i> . <i>Il me connaît</i>
	2	Ig <i>hiyakvi</i> (<i>hiyakpi</i>). <i>Il te connaît</i>
	3M	Ig <i>hiyakgi</i> (<i>hiyakri</i>). <i>Il le connaît</i>
	3F	Ig <i>hiyakgu</i> (<i>hiyakru</i>). <i>Il la connaît</i>
	3N	Ig <i>hiyakni</i> . <i>Il le sait, il sait ça</i>
Plur.	12(3)	Ig <i>hiyakwi</i> y. <i>Il nous connaît</i> (toi, moi et d'autres)
	13	Ig <i>hiyak usuh</i> . <i>Il nous connaît</i> (moi et quelqu'un d'autre, pas toi ; N.B. pronom !)
	22,23	Ig <i>hiyakyi</i> . <i>Il vous connaît</i>
	33M	Ig <i>hiyakgikis</i> (<i>hiyakrikis</i>). <i>Il les connaît</i> (eux)
	33F	Ig <i>hiyakgukis</i> (<i>hiyakrukis</i>). <i>Il les connaît</i> (elles, ou elles et eux)

– Après *p*. Exemple : *hiyap*, voir²⁴

²⁴ Si vous avez en main des documents écrits en palikur, vous y rencontrerez peut-être la graphie « en p » (p. 38) au lieu de la graphie « en v » finalement adoptée ici comme cela a été fait au Brésil à la fin des années quatre-vingt-dix. D'autre part, vous pourrez trouver la graphie « en r » du /g/ interne au mot (p. 42). On a ainsi les variations suivantes possibles :

	graphie en v et en g (adoptée ici)	graphie en v et en r	graphie en p et en g	graphie en p et en r
(5b)	Ig <i>hiyavun</i>	Ig <i>hiyavun</i>	Ig <i>hiyapun</i>	Ig <i>hiyapun</i>
(5c)	Ig <i>hiyappi</i>	Ig <i>hiyappi</i> (<i>hiyapi</i>)	Ig <i>hiyappi</i> (<i>hiyapi</i>)	Ig <i>hiyappi</i> (<i>hiyapi</i>)
(5d)	Ig <i>hiyavgu</i>	Ig <i>hiyavru</i>	Ig <i>hiyappgu</i>	Ig <i>hiyapru</i>
(5e)	Ig <i>hiyamni</i>	Ig <i>hiyamni</i>	Ig <i>hiyapni</i>	Ig <i>hiyapni</i>

Nous maintenons que, pour la clarté de la morphologie, il conviendrait d'écrire ici *pp* même dans la graphie « en v ». Ce principe n'est pas observé par tous les documents écrits. Encore dans la graphie « en v » comprend-on qu'il faut prononcer [p], mais la non-observation du principe est plus fâcheuse dans la graphie « en p », car on risque alors de prononcer *[hijavi], *[uʃʃivi] (*[hiyavi], *[outchivi]), formes impossibles.

Tableau VII
Morphologie de *hiyap*

Sing.	1	Ig <i>hiyavun</i> (<i>hiyapun</i>). <i>Il me voit</i>
	2	Ig <i>hiyappi</i> (<i>hiyapi</i>). <i>Il te voit</i>
	3M	Ig <i>hiyavgi</i> (<i>hiyavri</i> , <i>hiyaggi</i> , <i>hiyapri</i>). <i>Il le voit</i>
	3F	Ig <i>hiyavgu</i> (<i>hiyavru</i> , <i>hiyapgu</i> , <i>hiyapru</i>). <i>Il la voit</i>
	3N	Ig <i>hiyamni</i> (<i>hiyapni</i>). <i>Il voit ça</i>
Plur.	12(3)	Ig <i>hiyavwiy</i> (<i>hiyapwiy</i>). <i>Il nous voit</i>
	13	Ig <i>hiyap usuh</i> . <i>Il nous voit</i>
	223	Ig <i>hiyavyi</i> (<i>hiyapyi</i>). <i>Il vous voit</i>
	33M	Ig <i>hiyavgikis</i> (<i>hiyavgikis</i> , <i>hiyapgikis</i> , <i>hiyaprikis</i>). <i>Il les voit</i> (eux)
	33F	Ig <i>hiyavrukis</i> (<i>hiyavgukis</i> , <i>hiyapgukis</i> , <i>hiyaprukis</i>). <i>Il les voit</i> (elles)

– Après voyelle nasale. Exemple : *amnih*, *sauver*, *secourir*, *aimer*²⁵

Tableau VIII
Morphologie de *amnih*

Sing.	1	Ig <i>amnihun</i> . <i>Il me sauve</i>
	2	Ig <i>amnihpi</i> . <i>Il te sauve</i>
	3M	Ig <i>amnihgi</i> . <i>Il le sauve</i>
	3F	Ig <i>amnihgu</i> . <i>Il la sauve</i>
Plur.	12(3)	Ig <i>amnihwiy</i> . <i>Il nous</i> (inclusif) <i>sauve</i>
	13	Ig <i>amnih usuh</i> . <i>Il nous</i> (exclusif) <i>sauve</i>
	22/3	Ig <i>amnihyi</i> . <i>Il vous sauve</i>
	33M	Ig <i>amnihgikis</i> . <i>Il les sauve</i> (eux)
	33F	Ig <i>amnihgukis</i> . <i>Il les sauve</i> (elles)

²⁵ Le sens de ce verbe rend peu probable un complément d'objet neutre. Mais on trouve par exemple avec *kawih*, *utiliser* : Ig *kawihni*, *il l'utilise*.

- Après diphtongue (verbe terminé en y ou w). Exemple : avuriw, *s'occuper de, servir*

Tableau IX
Morphologie de avuriw

Sing.	1	Ig avuriwhun. <i>Il s'occupe de moi</i>
	2	Ig avuriwvi. <i>Il s'occupe de toi</i>
	3M	Ig avuriwgi. <i>Il s'occupe de lui</i>
	3F	Ig avuriwgu. <i>Il s'occupe d'elle</i>
	3N	Ig avuriwni. <i>Il s'en occupe</i>
Plur.	12(3)	Ig avuriwviy. <i>Il s'occupe de nous</i>
	13	Ig avuriw usuh. <i>Il s'occupe de nous</i>
	2	Ig avuriwiyi. <i>Il s'occupe de vous</i>
	3M	Ig avuriwigikis. <i>Il s'occupe d'eux</i>
	3F	Ig avuriwgukis. <i>Il s'occupe d'elles</i>

- Après /a/. Exemple : kabayha, *remercier, louer, bénir*

Tableau X
Morphologie de kabayha

Sing.	1	Ig kabayhan. <i>Il me remercie</i>
	2	Ig kabayhap. <i>Il te remercie</i>
	3M/F	Ig kabayhig. <i>Il l'ella remercie</i>
	3N	Ig kabayhin. <i>Il l'ella bénit, il bénit ça</i>
Plur.	12	Ig kabayhaw. <i>Il nous (toi et moi, wis) remercie</i>
	123	Ig kabayhawiy. <i>Il nous (tous, wixwiy) remercie</i>
	13	Ig kabayha usuh. <i>Il nous (usuh : moi et d'autres, pas toi) remercie</i>
	223	Ig kabayhay. <i>Il vous remercie</i>
	33M/F	Ig kabayhigkis. <i>Il les remercie</i>

Comme on l'a dit, les verbes terminés en *-e* ou *-i* posent des problèmes particuliers. Le seul terminé en *-e* est *kiye*, *se souvenir*, *se rappeler*, dont l'objet de 1^{re} personne est variable selon les locuteurs :

Tableau XI
Morphologie de *kiye*

Sing.	1	Ig <i>kiyenu</i> (ou : <i>kiyehun</i> , ou : <i>kiyenan</i>). <i>Il se souvient de moi</i>
	2	Ig <i>kiyevi</i> . <i>Il se souvient de toi</i>
	3M	Ig <i>kiyegi</i> . <i>Il se souvient de lui</i>
	3F	Ig <i>kiyegu</i> . <i>Il se souvient d'elle</i>
	3N	Ig <i>kiyeni</i> . <i>Il s'en souvient</i>
Plur.	12(3)	Ig <i>kiyewiy</i> . <i>Il se souvient de nous</i>
	13	Ig <i>kiye usuh</i> . <i>Il se souvient de nous</i>
	2	Ig <i>kiyeyi</i> . <i>Il se souvient de vous</i>
	3M	Ig <i>kiyegikis</i> . <i>Il se souvient d'eux</i>
	3F	Ig <i>kiyegukis</i> . <i>Il se souvient d'elles</i>

Le verbe *akki*, *montrer*, *expliquer*, *faire connaître* a une variante *akka* sur laquelle apparaissent les suffixes objets :

Tableau XII
Morphologie de *akki*

Sing.	1	Ig <i>akkan</i> . <i>Il me montre</i>
	2	Ig <i>akkap</i> . <i>Il te montre</i>
	3MF	Ig <i>akkig</i> . <i>Il l'ella montre</i>
	3N	Ig <i>akkin</i> . <i>Il le montre, il l'explique</i>
Plur.	12	Ig <i>akkaw</i> . <i>Il nous montre</i>
	123	Ig <i>akkawiy</i> . <i>Il nous montre</i>
	13	Ig <i>akki usuh</i> . <i>Il nous montre</i>
	2	Ig <i>akkay</i> . <i>Il vous montre</i>
	3MF	Ig <i>akkigkis</i> . <i>Il les montre</i>

Les verbes *iwi*, *enlever*, *emporter* et *iki*, *donner*, *mettre* ne prennent en principe que des objets inanimés²⁶. On ne les trouve donc pas avec des suffixes de 1^{re} ou de 2^e personne (puisqu'ils renvoient nécessairement à des êtres humains). En revanche, on trouve bien :

(30a) *Ig iwini. Il l'emporte*

(30b) *Ig ikini. Il le donne, il le pose*

(30c) *Ig ikigu. Il la donne, il la pose*²⁷

Remarque. Il existe un verbe peu courant qui signifie *tenir pour, considérer comme*, qui est peut-être (sans que cela soit certain) lié étymologiquement à *iki*, et qui se présente sous deux formes possibles : *ikiy* ou *ika-*. La première apparaît avec ou sans suffixe (de n'importe quelle personne), la seconde exclusivement avec un suffixe de 1^{re} ou 2^e personne, *mais ceux qu'on a après -e ou -i*. On trouve ainsi :

(31a) *Nah ikiy José ku ig kibeyne hiyeg. Je considère José comme quelqu'un de bien*²⁸
moi/estimer/José/que/lui/bon/homme

(31b) *Nah ikiygi ku ig kibeyne hiyeg. Je le considère comme quelqu'un de bien*

(31c) *Ig ikanu ku nah kibeyne hiyeg. Il me considère comme quelqu'un de bien*

(31d) *Nah ikiyyi (ou : ikayi) ku yis kibeynevwi*²⁹ *hiyeg. Je vous considère
comme des gens bien*

Il existe par ailleurs un verbe *ikap* (qu'on trouve souvent écrit *ika*, comme tous les verbes en *-ap*) signifiant *nourrir* (l'objet représentant la personne ou l'animal qu'on nourrit :

(32a) *Eg ikap kuskus akak im. Elle nourrit le chat de poisson,*
Elle/nourrir/chat/avec/poisson *elle donne à manger du poisson au chat*

(32b) *Ig ikavun kabayhtiwa. Il me nourrit bien*
Lui/me-nourrir (ikav-un)/bien

²⁶ En palikur, contrairement au français, le verbe *iki* ne prend qu'un seul objet, celui qui correspond à l'objet direct (*le dans je te le donne, je le lui donne*). L'équivalent français de l'objet indirect (*lui dans je le lui donne ou te dans je te le donne* se construit comme un complément circonstanciel (*Nah ikini git, nah ikini pit*, littéralement *je le donne à lui, je le donne à toi*, voir chap. 7, p. 153.

²⁷ Beaucoup de noms d'objets inanimés sont en effet de genre féminin, voir chap. 5, p. 98-99.

²⁸ Littéralement *Je considère José que c'est une bonne personne* : il s'agit d'une prolepse, voir chap. 10, p. 214.

²⁹ Sur cette façon de marquer le pluriel, voir chap. 5, p. 95 et 111.

4.5.2. Exemples de la morphologie du nom possédé

Ex. n° 1 : **-kagtan**, *livre* (initiale et finale en consonne ; forme absolue : **kagta**)

Tableau XIII
Morphologie de **-kagtan**

Sing. 1	nukagtan, <i>mon livre</i>
2	pikagtan, <i>ton livre</i>
3M	gikagtan, <i>son livre</i> (à lui)
3F	gukagtan, <i>son livre</i> (à elle)
3N	akagtan, <i>son livre</i> (de cela, de ce genre de personnes)
3Anph	Nikagtan, <i>son livre</i> (de ce dont on vient de parler)
Plur. 12(X),13	ukagtan, <i>notre livre</i> (à toi et moi, à lui et moi, à tout le monde)
122/3	ukagtanwiy, <i>notre livre</i> (à vous et moi)
22/3	yikagtan, <i>votre livre</i>
33M	gikagtankis, <i>leur livre</i> (à eux)
33F	gukagtankis, <i>leur livre</i> (à elles)

Ex. n° 2 : **-nag**, *mère* (monosyllabe ; initiale dentale, finale consonne ; forme absolue : **inagti**)

Tableau XIV
Morphologie de **-nag**

Sing. 1	nnaguh, <i>ma mère</i>
2	pinag, <i>ta mère</i>
3M	ginag, <i>sa mère</i> (à lui)
3F	gunag, <i>sa mère</i> (à elle) ³⁰
3N	anag, <i>sa mère, son origine, sa cause</i> (à cela)
3Anph	ninag, <i>sa mère, son origine, sa cause</i> (à ce dont on vient de parler)
Plur. 12(X)	unag, <i>notre mère</i> (à toi et moi, à tout le monde)
122/3	unagwiy, <i>notre mère</i> (à vous et moi)
13	unaguh, <i>notre mère</i> (à lui/elle et à moi, pas à toi)
22/3	yinag, <i>votre mère</i>
33M	ginagkis, <i>leur mère</i> (à eux)
33F	gunagkis, <i>leur mère</i> (à elles)

³⁰ Certains Palikur disent ginag même dans le sens *sa mère à elle*. Il s'agit probablement d'une analogie avec *gin son père* (à lui ou à elle) : on fait comme si le radical était **-inag**.

Ex. n° 3 : -ig, *père* (monosyllabe, initiale voyelle, finale consonne ; forme absolue : *igti*)

Tableau XV
Morphologie de -ig

Sing. 1	<i>niguh, mon père</i>
2	<i>pig, ton père</i>
3M/F	<i>gig, son père</i> (il ne semble pas y avoir d'usage de <i>son père</i> avec un possesseur neutre)
Plur. 12(X)	<i>wig, notre père</i> (à toi et moi)
122/3	<i>wigwiy, notre père</i> (à vous et à moi) ³¹
13	<i>wiguh, notre père</i> (à moi et lui/elle, mais pas à toi)
22/3	<i>yig, votre père</i>
33M/F	<i>gigkis, leur père</i>

Ex. n° 4 : -aybu, *dent(s)* (initiale et finale voyelle ; forme absolue : *aybut*)

Tableau XVI
Morphologie de -aybu

Sing. 1	<i>naybu, ma dent, mes dents</i>
2	<i>paybu, ta dent, tes dents</i>
3M/F	<i>gaybu, sa dent, ses dents</i> (à lui ou à elle)
3N	<i>araybu, ses dents</i> (par exemple : d'une machine)
3Anph	<i>naybu, ses dents</i> (de ce dont il vient d'être question)
Plur. 12(X),13	<i>waybu, nos dents</i> (à toi et moi, à lui et moi, à tout le monde)
122/3	<i>waybuwiy, nos dents</i> (à vous et à moi)
22/3	<i>yaybu, vos dents</i>
33M/F	<i>gaybukis, leurs dents</i>

³¹ Dans le sens chrétien de *Notre Père*, on utilise *Wigwiy* plutôt que *Wig*. Le genre humain est en effet considéré dans ce cas, non comme un *nous* ou un *on* vague (type *wis*), mais bien comme un ensemble d'individualités dans lequel chaque individu compte (*wixwiy, toi ou vous, moi, et les autres*).

4.6. EXERCICES D'APPLICATION

(Afin d'aider le lecteur à assimiler la morphologie de base du palikur, nous terminons ce chapitre par une série d'exercices, tout comme nous l'avons fait pour la phonétique et l'écriture dans le chapitre 2)

4.6.1. Le bon pronom

Il vous manque certainement beaucoup de mots et de connaissances grammaticales pour traduire en palikur le petit texte suivant. En revanche, vous pouvez traduire au moins les pronoms qui apparaissent en italique.

« Où étiez-vous₁ hier, Amalia et toi ?

– Nous₂ sommes allés faire des courses à Cayenne. Au marché, il y avait des Hmong : ils₃ vendaient des ramboutans, et nous₄ en avons acheté. Puis nous₅ avons rencontré mon frère et sa femme. Ils₆ revenaient de Saint-Georges, et nous₇ sommes restés un moment à parler de la famille. Ma mère a été malade, mais elle₈ va mieux ; la construction de la nouvelle maison a pris du retard, mais elle₉ devrait être finie dans trois semaines.

– Où se trouve-t-elle₁₀ ?

– Quand on₁₁ prend la piste, on₁₂ la voit à gauche au bout d'un kilomètre. Si tu₁₃ veux, viens-y le mois prochain, nous₁₄ t'inviterons à manger et après nous₁₅ irons tous ensemble à la chasse.

– Mais je₁₆ n'ai pas de fusil !

– Pas grave, nous₁₇ t'en prêterons un. Mon père en a acheté un nouveau mais il₁₈ a gardé l'ancien.

– Si seulement nous₁₉ pouvions tuer un cochon-bois ! J'₂₀ adore cette viande.

4.6.2. Substitution

Transformez la phrase palikur en remplaçant le complément d'objet par une marque personnelle (modèle : Il construit la maison > Il la construit).

1. Ig keh payt. *Il construit la maison*
2. Ig timap pinag. *Il entend ta mère*

3. Ig ax kuwak. *Il mange le couac*
4. Ig hiyap ahin. *Il voit le chemin*
5. Ig hiyak pinag gikak pig. *Il connaît ta mère et ton père*
6. Ig ayava ginag. *Il aide sa mère*
7. Ig kabayha gig. *Il remercie son père*
8. Ig amava José gikak Antonio. *Il reçoit José et Antonio*
9. Ig umah waraku. *Il tue l'araignée (masculin)*
10. Ig ivegboha kagta. *Il lit le livre*

4.6.3. Changement un sur trois

Voici une suite de phrases comportant en français un sujet, un objet et un verbe. On passe de l'une à l'autre en ne changeant que l'un de ces trois éléments. Traduisez en palikur :

1. Je te vois – 2. Je vous vois – 3. Je les (masc.) vois – 4. Je les reçois – 5. Il les reçoit – 6. Il nous (toi et moi) reçoit – 7. Il me reçoit – 8. Il m'entend – 9. Il nous (lui et moi) entend – 10. Il nous (toi et moi) entend – 11. Il vous entend – 12. Il vous aide – 13. Il t'aide – 14. Nous t'aidons – 15. *Question subsidiaire : pourquoi n'y a-t-il qu'une traduction possible de nous dans cet exemple ?*

4.6.4. Minidialogues 1

Voici une série de questions, commençant par la particule *ba*, *est-ce que* (voir plus de détails au chapitre 9). Vous donnerez une réponse positive commençant par *ihi*, *oui*, en reprenant la question avec inversion du sujet (voir p. 60) et vous donnerez la traduction de l'ensemble de chaque petit dialogue.

Exemple : *Ba in paragbusa ? – Ihi, naragbusa in.*

Est-ce ton fusil ? – Oui, c'est mon fusil

1. *Ba in pivin ?*
2. *Ba ig pikamkayh ?*
3. *Ba eg pinag ?*
4. *Ba in pimana ?*
5. *Ba in pitaybi ?*
6. *Ba in pikagtan ?*
7. *Ba in pisimsa ?*

8. Ba in pidahan ?
9. Ba ig pig ?
10. Ba neg pewru pivig ?

4.6.5. Minidialogues 2

Même exercice que précédemment, mais au lieu de demander « Ceci est-il ton... ? », on demande « Ce... est-il à toi ? ». Donnez la réponse sous la forme : « Oui, c'est mon... »

Remarque : on trouvera devant les noms les démonstratifs **neg** (masculin), **no** (féminin) et **inin** (neutre), et on remarquera au passage que certains noms de choses sont du féminin. Pour des explications et plus de détails, voir au chapitre 5 : on se contentera ici de reproduire le genre dans la réponse (par le pronom correspondant).

Exemple : Ba inin simis pidahan ? – Ihi, nusimsa in.

Cette robe est-elle à toi ? – Oui, c'est ma robe

1. Ba inin payt pidahan ?
2. Ba inin kasavat pidahan ?
3. Ba neg kuskus pidahan ?
4. Ba inin karukri pidahan ?
5. Ba inin kagta pidahan ?
6. Ba no miruk pidahan ?
7. Ba inin iveyti pidahan ?
8. Ba no tumowri pidahan ?
9. Ba inin kilot pidahan ?
10. Ba inin pudig pidahan ?

Corrigés

1- (Le bon pronom) :

(1) yis ; (2) usuh ; (3) igkis (il y a peut-être des femmes, mais ce n'est pas dit) ; (4) usuh ; (5) usuh ; (6) egkis (contrairement à l'exemple 3, une femme est explicitement mentionnée) ; (7) usuh ; (8) eg ; (9) in ; (10) in ; (11) wis ; (12) wis ; (13) pis ; (14) usuh ; (15) wixwiy ; (16) nah ; (17) usuh ; (18) ig ; (19) wixwiy (ou peut-être wis : toi et moi et pas les autres) ; (20) nah.

2- (Substitution) :

1. Ig kehni. – 2. Ig timavru (ou timavgu). – 3. Ig axni. – 4. Ig hiyamni (hiyapni). – 5. Ig hiyakrukis. – 6. Ig ayavig. – 7. Ig kabayhig. – 8. Ig amavigkis. – 9. Ig umahgi. – 10. Ig ivegbohin.

3- (Changement un sur trois) :

1. Nah hiyappi. – 2. Nah hiyavyi. – 3. Nah hiyavrikis (ou hiyavgikis). – 4. Nah amavigkis. – 5. Ig amavigkis. – 6. Ig amavaw. – 7. Ig amavan. – 8. Ig timavun. – 9. Ig timap usuh. – 10. Ig timavwi. – 11. Ig timavyi. – 12. Ig ayavay. – 13. Ig ayavap. – 14. Usuh amavap. 15. Parce qu'en français dans *Nous te*, le *nous* a forcément le sens exclusif : on a du mal à imaginer une action qui associe *moi* et *toi* et se dirige uniquement vers l'un des deux ; c'est pour la même raison qu'on ne peut pas avoir **nous me...*

4- (Minidialogue 1) :

1. Ihi, nuvinuh in (Est-ce ta maison ? – Oui, c'est ma maison). – 2. Ihi, nukamkayh ig (Est-ce ton fils ? – Oui, c'est mon fils). – 3. Ihi, nnaguh eg (Est-ce ta mère ? – Oui, c'est ma mère). – 4. Ihi, numana in (Est-ce ta nourriture ? – Oui, c'est ma nourriture). – 5. Ihi, ntaybi in (Est-ce ton oreille³² ? – Oui, c'est mon oreille). – 6. Ihi, nukagtan in (Est-ce ton livre ? – Oui, c'est mon livre). – 7. Ihi, nsimsa (ou nusimsa) in (Est-ce ta robe ? – Oui, c'est ma robe). – 8. Ihi, ndahan in (Est-ce à toi ? – Oui, c'est à moi). – 9. Ihi, niguh ig (Est-ce ton père ? – Oui, c'est mon père). – 10. Ihi, nuviguh ig (Ce chien est-il à toi ? – Oui, il est à moi).

5- (Minidialogue 2) :

1. Ihi, nuvinuh in (Cette maison est-elle à toi ? – Oui, c'est ma maison). – 2. Ihi, nukasotni in (Ces chaussures sont-elles à toi ? – Oui, ce sont mes chaussures). – 3. Ihi, nuviguh ig (Ce chat est-il à toi ? – Oui, c'est mon chat). – 4. Ihi, nukakura in (Cet argent est-il à toi ? – Oui, c'est mon argent). – 5. Ihi, nukagtan in (Ce livre est-il à toi ? – Oui, c'est mon livre). – 6. Ihi, numewkan eg (Cette assiette est-elle à toi ? – Oui, c'est mon assiette). – 7. Ihi, nuvey in (Ce médicament est-il à toi ? – Oui, c'est mon médicament). – 8. Ihi, ntomo eg (Cettealebasse est-elle à toi ? – Oui, c'est maalebasse). – 9. Ihi, nukiwta in (Ce pantalon est-il à toi ? – Oui, c'est mon pantalon). – 10. Ihi, nuvudiga in (Ce hamac est-il à toi ? – Oui, c'est mon hamac).

³² Rappelons que les noms neutres n'ont pas de pluriel, et qu'on peut toujours comprendre *Est-ce que ce sont tes oreilles ?*, et de même chaque fois que la vraisemblance s'y prête. Pour plus de détail sur le pluriel, voir au chapitre 5, p. 95.

Formation des noms, des groupes nominaux et des adjectifs

Nous avons déjà parlé des noms en fonction de leurs propriétés syntaxiques (leurs fonctions sujet et complément, et leur capacité à subordonner des compléments à travers leur forme possédée). Dans ce chapitre, nous allons voir d'autres phénomènes concernant les noms : leur formation (p. 92), leur nombre (p. 95), leur genre (p. 97), leur détermination (p. 100), leur quantification (p. 103). Ensuite, nous dirons quelques mots des adjectifs (p. 104).

5.1. DÉRIVATION DES NOMS

Comme en français, les noms peuvent être *simples* ou *dérivés*. On dit qu'un nom est *simple* quand son radical ne comprend qu'un seul élément indivisible. Par exemple, nous avons déjà rencontré les noms simples suivants :

(1) **hiyeg**, être humain ; **mekseh**, médecin (emprunt au français !) ; **tino**, femme ; **bukutru**, agouti ; **kasis**, fourmi ; **kuskus**, chat ; **miruk**, assiette ; **payt**, maison, etc.

On dit qu'un nom est *dérivé* quand le radical comprend au moins deux parties. Dans ce cas, la seconde partie est un *suffixe nominalisateur*, et la première est un radical nominal ou un radical verbal. En français, des noms comme *chat-on* ou *répar-ateur* sont des exemples de noms dérivés (respectivement d'un nom et d'un verbe).

5.1.1. Noms dérivés de noms

Les suffixes permettant de former des noms sur des noms sont :

-yan

Il apparaît sur des noms d'êtres animés pour référer aux petits d'un mammifère ou aux œufs ou larves d'un autre animal. Ainsi :

- (2) kuhivrayan, *petit oiseau, petit d'oiseau* (kuhivra)
 pewruyan, *chiot, petit chien* (pewru)
 kuskusyan, *chaton, petit chat* (kuskus)
 takarakyan, *œufs de poule* (takarak, *poule, coq*)
 mewkayan, *œufs de tortue d'eau* (mewka)
 yuyan, *ver, larve* (yu mouche)

À noter aussi uhokriyan, *fidèle, chrétien* (Uhokri, Dieu)

-yene (*masculin*) / -yano (*féminin*)

Ce suffixe forme des mots qui fonctionnent à la fois comme des noms et des adjectifs, et qui marquent une relation géographique ou généalogique à la réalité exprimée par le radical nominal (*personne qui habite..., personne du groupe de...*).
 Ainsi :

- (3a) paytwempuyene/paytwempuyano, *habitant(e)*
 (paytwempu, *ville, village*)
 kewrihgiyene/kewrihgiyano, *insulaire* (kewrihgi, *île*)

C'est, en particulier, la manière de former le nom des clans qui structurent la société traditionnelle palikur :

- (3b) Kawakukyene¹, *membre du clan de l'ananas*
 Wayvuyene, *membre du clan de la chenille*
 Waxriyene, *membre du clan de la montagne (ou : de la terre)*
 Wakavunyene, *membre du clan du wacapou*
 Wadahyene, *membre du clan du lézard*
 Paraymeyene, *membre du clan du couman-couman*²

C'est aussi ce suffixe qui sert à former des noms de peuples proches ou lointains : il apparaît ainsi sur des noms de lieux (et de rivières) du territoire ou du voisinage traditionnels des Palikur (3c), ou sur des noms d'endroits étrangers (3d) :

- (3c) Wahamayene, *habitant de la région du Cumarumã (ou Wahama)*
 Arukwayene, *habitant de la région de la rivière Urucauá*

¹ Par souci de concision, on ne répétera pas la forme de féminin qui est toujours facile à déduire.

² Le wacapou est un arbre et le couman-couman un poisson de mer.

Ces différents clans ont adopté des patronymes reconnus par l'état civil français et brésilien, dont les plus fréquents sont : Kawakukyene = *Labonté* ; Wayvuyene = *Ioio* et *Orlando* ; Waxriyene = *Felicio* ; Wakavunyene = *Batista* ; Wadahyene = *Iaparra* ; Paraymeyene = *Martin* et *Guiome* ou *Guiomen*.

- (3d) **Parasiyene**, *Français* (parfois *Blanc* en général, de **Parasi**, *France*)
Parahnayene, *Brésilien* (de **Parahna**, *Brésil*)
Judeyene, *Juif*

-(e)vutne (*masculin*) / **-(e)vutno** (*féminin*)

Ce suffixe, qui apparaît aussi sur des verbes (voir chap. 10) forme des *noms d'agent*. Un nom d'agent renvoie à une personne qui a une activité liée à ce qui est exprimé par le radical nominal. Ainsi :

- (4) **wasevutne**, *cultivateur* (**was**, *abattis*)
pakevutne, *gardien ou éleveur de bœufs ou de vaches* (**pak**)
bulevutne, *footballeur* (**bul**, *ballon*)

-vig

Ce suffixe, qui est certainement le même que le mot signifiant *animal de compagnie* (voir chap. 4, p. 79) apparaît sur des noms à la forme possédée, presque toujours avec le préfixe neutre *a-*. Il signifie *qui accompagne, qui va avec* :

- (5) **Iveyti akagtanvig**, *notice du médicament*
hadyo akagtanvig, *mode d'emploi de la radio* (**kagta**, *papier, livre, lettre*)
Buguk axikletavig, *fermeture-éclair (xiklet) de la jupe*
Im akakuravig, *produit de la vente du poisson* (de **karukri**, *argent*)

Ce suffixe a encore un autre usage, que nous verrons p. 96.

-mni

C'est un suffixe qui apparaît sur des noms communs ou propres d'êtres humains pour indiquer que la personne en question est décédée :

- (6) **amekenemni** / **amakanomni**,
l'ancien (amekene) / l'ancienne (amakano) aujourd'hui décédé(e)
Josemni, *feu José*

5.1.2. Noms déverbaux

On appelle ainsi les noms formés sur des verbes. Ils sont très nombreux, et posent certains problèmes spécifiques qui seront traités au chapitre 10.

5.2. LE NOMBRE : PLURIELS ET COLLECTIFS

La catégorie du *nombre*, avec l'opposition entre singulier et pluriel, telle qu'on la connaît en français et dans les langues européennes, n'existe en palikur que d'une manière très marginale. Seuls quelques noms d'êtres animés ont un pluriel, et encore sont-ils irréguliers. Ce sont :

- (7a) **bakimni**, *enfant*, plur. **bakimnayh**
- (7b) **tino**, *femme*, plur. **tinogben**
- (7c) **amekene**, *ancien, ancêtre*, plur. **amekenegben**
- (7d) **kiyavwiye**, (terme de respect pour un homme plus âgé), plur. **kiyavwiyeqben**
- (7e) **kiyavuno**, (terme de respect pour une femme plus âgée), plur. **kiyavunogben**
- (7f) **awayg**, *homme (de sexe masculin)*, plur. **awaykemni**

On remarquera par exemple que le mot **hiyeg**, qui désigne l'être humain en général, n'a pas de pluriel et peut signifier soit *une personne*, soit *des gens, les gens*.

Il existe tout de même un pluriel régulier, **-vwi**, qui apparaît aussi sur les adjectifs ou participes nominalisés (voir chap. 10), terminés en **-ye** ou **-ne** au masculin, en **-yo** ou **-no** au féminin, et en particulier sur les noms en **-yene/-yano** et **-vutne/-vutno** mentionnés plus haut (p. 93 et 94). Ainsi :

- (8) **paytwempuyenevwi**, *habitants* (cf. ex. 3a)
Kawakukyenevwi, *gens du clan de l'ananas* (cf. ex. 3b)
Arukwayenevwi, *gens de l'Urucauá* (cf. ex. 3c)
Judeyenevwi, *Juifs* (cf. ex. 3d)
bulevutnevwi, *footballeurs* (cf. ex. 4)

On le trouve, le plus souvent sous la variante **-uvwi**, sur certains noms possédés exprimant des relations familiales :

- (9) **gikamkayuvwi**, *ses enfants* (plur. de **gikamkayh**, *son fils, sa fille*)
pikebyuvwi, *les gens de ta famille* (plur. de **pikebyi**, *ton parent*)
nahawkriuvwi, *mes grands-parents* (plur. de **nahawkri**³, *mon grand-père*)

³ On a soit **nahawkri**, **gahawkri**, soit **nuhawkri**, **gihawkri**. Les premières formes sont jugées irrévérencieuses par certains Palikur.

Ce suffixe a une variante *-vu* qui apparaît sur certains noms possédés (en particulier ceux qui se terminent en *-a*), ainsi que sur les noms en *-yan* vus plus haut (p. 92) :

- (10) **nukagmadavu**, *mes amis* (plur. de **nukagmada**)
gihiyegavu, *son peuple* (plur. de **gihiyega**, littéralement *ses hommes*)
givigvu, *ses animaux domestiques* (plur. de **givig**)
Uhokriyanvu, *fidèles, chrétiens* (plur. de **uhokriyan**, cf. ex. 2)

Il existe par ailleurs des suffixes *collectifs* qui s'appliquent à certains noms de personnes, mais aussi d'animaux et de choses. Ainsi :

-bdi ou *-ebdi*, qui apparaît sur des noms de portée très générale (classes d'êtres vivants ou types de choses : « des... de toute sorte ») :

- (11) **axkabdi** (ou **axkebdi**), *victuailles* (**axka**, *nourriture*)
ahakubdi, *fruits de toutes sortes* (**ahaku**, *fruit*)
ahamnebdi, *légumes de toutes sortes* (**ahamna**, *légume*)
amutribdi, *plantes de toutes sortes* (**amutri**, *plante*)
sivaribdi, *objets métalliques* (**sivari**, *fer, métal*)
waxribdi, *chaîne de montagnes* (**waxri**, *montagne, colline, pays*)
kuhivrebdi, *oiseaux de diverses espèces* (**kuhivra**, *oiseau*)
ariknebdi, *fatras, bric-à-brac* (**arikna**, *chose*)...

-mpu ou *-empu*, qui apparaît sur des noms plus précis (espèces animales, métiers...) et désigne un groupe nombreux :

- (12) **pakirempu**, *troupeau de porcs* (**pakir**)
suwtatempu, *groupe de soldats* (**suwtat**)
takarakempu, *bande de poules* (**takarak**)
wavityempu, *troupe de démons* (**wavitye**)

À noter aussi **paytwempu**, *ville, village*, construit sur **payt**, *maison*.

-vig qui apparaît sur la forme possédée de noms inaliénables (en particulier, mais pas exclusivement des noms de parenté) pour désigner l'ensemble des personnes présentant cette propriété (noter le sens de **gigvig**)

- (13) **gigvig**, *ses parents* (**gig**, *son père*)
nakigvig, *(l'ensemble de) mes tantes* (**nakig**, *ma tante*)
ikivarat gibukvig, *(tous) les serviteurs du roi* (**gibuk**, *son serviteur*)

-viyene (masc.)/*-viyano* (fém.) désigne un ensemble organisé et structuré (groupe de...). Il peut être mis au pluriel (*-vwi*) :

- (14) *suwtatviyene, troupe de soldats (suwtat), pl. suwtatviyenevwi*
hiyegviyene, peuple (de hiyeg, homme), pl. hiyegviyenevwi, peuples
lekolviyene, l'ensemble des écoles

5.3. LA CATÉGORIE DU GENRE

5.3.1. Marques du genre

Le genre grammatical est l'un des points de la grammaire du palikur qui ressemble le plus à ce qu'on retrouve en français ou plus généralement dans les langues indo-européennes. On a en effet les principes de base suivants :

Le genre en palikur

- Il y a 3 genres : masculin, féminin, neutre.
- Le genre est une propriété des noms.
- En principe, chaque nom a un genre et un seul (il y a quelques exceptions de noms à plusieurs genres, voir plus bas).
- À part quelques exceptions (comme les noms en **-ne/-no**, qui sont d'ailleurs peut-être des adjectifs nominalisés), le genre n'est pas visible sur le nom lui-même.
- En revanche, le genre d'un nom apparaît sur certains adjectifs, sous la forme d'une alternance entre une finale **-e** (masculin/neutre) / **-o** (féminin), voir p. 105.
- Il apparaît aussi lors de la reprise par des pronoms personnels de 3^e personne (masc. **ig**, fém. **eg**, neutre **in**), ainsi que dans les suffixes objet (**-gi** masc., **-gu** fém., **-ni** neutre) et les préfixes possessifs (**gi-** masc., **gu-** fém., **a-**, **ga-** ou **ni-** neutre), voir chap. 4.
- Enfin, les pronoms démonstratifs que nous verrons p. 100, et leur usage comme déterminants, montrent une opposition à trois genres.

Les principes énumérés ci-dessus apparaissent dans les exemples (15) :

(15a) Neg awayg barewye. *Cet homme (masc.) est beau*

(15b) No tino barewyo. *Cette femme (fém.) est belle*

(15c) Inin payt barewye. *Cette maison (neutre) est belle*

On y trouve les trois formes du déterminant démonstratif (voir p. 100), et deux formes pour l'adjectif, avec un suffixe *-ye* pour le masculin et le neutre, et *-yo* pour le féminin. Nous verrons cependant (p. 105) que beaucoup d'adjectifs sont invariables.

5.3.2. Assignation du genre

Il faut maintenant se demander comment le genre est assigné à un nom, c'est-à-dire : *qu'est-ce qui fait qu'un nom est masculin, féminin ou neutre*. Il y a des langues où le genre est *motivé* (c'est-à-dire : quand on sait le sens d'un nom, on peut savoir d'avance son genre) : c'est *grosso modo* le cas de l'anglais (où l'on a comme règle, avec quelques exceptions : les noms d'êtres animés sont masculins ou féminins selon leur sexe, et ceux d'êtres inanimés sont neutres). Il y a par ailleurs des langues où le genre est *arbitraire*, ou *seulement partiellement motivé* : c'est le cas du français (en principe, on a du masculin pour renvoyer à du mâle et du féminin pour renvoyer à du femelle mais il y a des exceptions, et dans le cas des inanimés le genre n'est absolument pas prévisible et il faut l'apprendre avec le nom).

En palikur, on peut dire que *le genre est motivé, mais les motivations ne sont pas celles, relativement simples, qu'on trouve par exemple en anglais*. L'assignation du genre se fait bien selon des critères *sémantiques* (c'est-à-dire, selon le sens du nom), mais ces critères sont plus complexes et originaux. Le principe de base est le suivant :

Principe d'assignation du genre en palikur

- Les noms d'êtres animés sont masculins ou féminins selon le sexe ou l'espèce ;
 - Les noms d'êtres inanimés sont féminins ou neutres selon la forme.
-

Application

Sont représentés par des noms masculins :

- les hommes ;
- les corps célestes (soleil, lune, étoiles, planètes), le tonnerre, la foudre (pour des raisons tenant à la mythologie traditionnelle) ;
- les mammifères, oiseaux et poissons plutôt gros (sauf si explicitement femelles) (ex. : singes, jaguars, tamanoirs, chiens, charognards) ;
- les animaux déplaisants et inutiles, même petits (ex. : rats, insectes).

Sont représentés par des noms féminins :

- les femmes ;
- les enfants (**bakimni**) sauf si explicitement garçons ;
- les mammifères plutôt petits (sauf si explicitement mâles, et si déplaisants comme le rat, voir plus haut) (ex. : tatou) ;
- les tortues, et la plupart des poissons, des oiseaux (sauf les rapaces et les nocturnes) ;
- les plantes et les fruits ;
- les inanimés ronds, carrés, concaves (canot,alebasse), en bois ou en métal.

Sont représentés par des noms neutres :

- les objets de forme irrégulière (maison, panier) ;
- les matières (fer, bois) ;
- les choses granuleuses (couac), liquides (eau) ou abstraites (question, pensée...).

Certains noms, on l'a dit, peuvent être de plusieurs genres. C'est le cas :

– de **bakimni**, *enfant*, et des noms de certains animaux familiers ou courants, comme **kuskus**, *chat*, **pewru**, *chien*, **pak**, *bœuf, vache*, **takarak**, *poule, coq*, **bukutru**, *agouti*, etc., dans les cas où la perception du sexe est plus importante que celle de l'espèce ;

– de certains noms qui peuvent désigner des choses différentes, comme une chose individuelle et une matière, ou une chose individuelle et sa reproduction. Ainsi : **ah**, est féminin dans le sens de *arbre* (en tant que plante), mais neutre dans le sens de *bois* (en tant que matière) ;

parawkam, est neutre dans le sens d'*argile* (en tant que matière), mais féminin dans le sens de *poterie* (en tant qu'objet de forme régulière).

Rappelons également les cas d'accord au neutre dans certaines formes possédées (voir p. 72).

5.4. DÉMONSTRATIFS ET DÉTERMINATION

On a dit aux chapitres 3 et 4 que le sujet pouvait être un *groupe nominal*, mais aussi un *pronom*. On a dit aussi que les compléments de verbe et de nom pouvaient prendre la forme de groupes nominaux, mais non de pronoms (puisque les marques personnelles sont, respectivement, des suffixes objet pour les compléments de verbe, et des préfixes possessifs pour les compléments de nom, voir chap. 4). Nous avons vu les pronoms personnels au chapitre 4, mais nous n'avons pas encore parlé des autres pronoms, démonstratifs et indéfinis.

5.4.1. Pronoms-adjectifs démonstratifs

Il existe une série de mots démonstratifs qui sont à la fois des *pronoms* (ils peuvent à eux seuls fonctionner comme sujet ou complément à la place d'un groupe nominal) et des *adjectifs* (ils peuvent déterminer un nom). En principe, il y en a plusieurs séries, qui expriment divers degrés d'éloignement. Dans les faits, certains sont très rarement employés : ils apparaîtront ci-dessous entre parenthèses).

Tableau I
Les démonstratifs

		<i>proche</i>	<i>éloignement moyen</i>	<i>éloigné visible</i>	<i>éloigné non visible</i>	<i>immatériel</i>
Singulier	M	neg ou ner	(nop)	(netra)	(nere)	
	F	nog, nor, ou no	(nop)	(notra)	(nore)	
	N	inin ou ini	(nop)	(inetra)	inere	inakni
Pluriel	M	negahs ou nerahs		(netras)		
	F	nogahs ou norahs		(notras)		

Remarques sur les démonstratifs

- Comme on peut s'y attendre, le singulier connaît les trois genres, mais le neutre n'apparaît pas au pluriel.
- Les démonstratifs de proximité présentent des variantes, apparemment sans changement de sens.
- Le démonstratif **nop**, très rare, a généralement une valeur péjorative (en latin, c'est ce qui se passe avec son équivalent **iste**) : il désigne quelque chose qui est dans le voisinage de l'interlocuteur, mais avec quoi le locuteur se désolidarise (voir ci-dessous l'ex. 17d).
- Les démonstratifs « éloignés visibles » en **-tra** sont rares et ont tendance à être remplacés par les démonstratifs de proximité.
- La forme **inere** renvoie à quelque chose dont il a été question, mais qui n'apparaît pas ou plus dans la situation.
- La forme **inakni** s'applique aux notions immatérielles comme les paroles ou les pensées.
- Les formes du pluriel s'emploient pour le sens, non pour la forme du nom auquel elles sont associées. On a vu p. 95 que peu de noms se mettent au pluriel, mais cela n'empêche pas l'apparition de **negahs** et **nogahs**, voir ci-dessous exemples 17e-f.

Emplois des démonstratifs

On dira donc que les démonstratifs sont *pronoms* lorsqu'ils peuvent à eux seuls remplacer un groupe nominal (traduction française : *celui-ci, celle-ci, ceci, cela, celui-là...*). Exemples :

- (16a) **Neg puwvup**. *Celui-ci* (ou : *cet homme*) *est fou*
- (16b) **Nor barewyo tino**. *Celle-ci est une belle femme*
- (16c) **Inin nuvudiga**. *Ceci est mon hamac*
- (16d) **Inin kabay, heneme inetra ka kabay**. *Ceci est bien, mais cela n'est pas bien*
- (16e) **Nogahs maripkaw**. *Celles-ci* (ou : *ces gens-là*⁴) *se marient*
- (16f) **Negahs msakwa ay**. *Ceux-ci* (*ces gens-là*) *restent ici*
- (16g) **Inere kibeyne iwetrit**. *Là, c'est un bon endroit*
- (16g) **Inakni kibeyne inetit**. *Ça, c'est une bonne nouvelle*

⁴ Rappelons que le palikur emploie le *féminin pluriel* quand il y a explicitement un groupe « mixte ».

Dans leur emploi de déterminant du nom, il y a toujours accord en genre (même avec les noms qui peuvent avoir l'accord neutre du possessif, voir p. 97). En revanche, on peut avoir un démonstratif pluriel avec un nom d'être humain qui n'est pas spécifiquement pluriel (voir plus haut), comme on le voit en (17e) :

- (17a) Neg awayg puwvup. *Cet homme est fou*
- (17b) Nor ah barewyo. *Cet arbre est beau*
- (17c) Inin payt imuwad. *Cette maison est haute*
- (17d) Nop pakamkayh⁵ umehe nuvighuh kuskus. *Ton fils a tué mon chat*
- (17e) Negahs hiyeg Parikwenevwi. *Ces personnes sont des Amérindiens*
- (17f) Nogahs tinogben atak Kayanit. *Ces femmes vont à Cayenne*
- (17g) Inetra payt nopsad. *Cette maison-là est grande*
- (17h) Nere kiyavwiye ahehpaktivutne. *Ce monsieur-là est un artiste*
- (17i) Nore tip kanopsimahad. *Cette pierre-là est gigantesque*
- (17j) Inere waxri kisepehe. *Cette terre est froide*
- (17k) Inakni inetit kibeyne. *Cette nouvelle est bonne*

5.4.2. Emploi déterminatif des pronoms

On a vu au chap. 3 que le palikur n'avait pas d'article défini. Cependant, dans les cas où en français on emploie cet article, il arrive que le palikur utilise les pronoms personnels définis de 3^e personne. Cet emploi des pronoms, bien qu'il tende à se répandre, n'est cependant pas le cas le plus courant, et il ne se produit guère que quand le nom est sujet. Par ailleurs, il ne présente pas de différence de sens notable avec le nom sans détermination, et dans tous les exemples ci-dessous, on pourrait se passer du pronom :

- (18a) Ig bakimni tuguhe. *Le garçon est tombé*
- (18b) Eg nukamkayh msakwa ay. *Ma fille habite ici*
- (18c) Ignes hiyeg pak avat. *Les gens chantent des cantiques*
- (18d) In payt higohe. *La maison s'est écroulée* (ou : *Les maisons...*)

⁵ Pakamkayh est dépréciatif par rapport à la forme normale pikamkayh, voir note 3.

5.5. LES QUANTIFICATEURS

Les noms peuvent aussi être déterminés par des *quantificateurs*. Ces derniers sont de deux espèces : les quantificateurs *indéfinis* et les quantificateurs *numéraux*.

Les quantificateurs indéfinis sont :

a) *aynesa*, *peu*, *un peu*, qui peut s'appliquer à une quantité dénombrable (anglais *some*, *a few*) ou non dénombrable (anglais *a little*) :

(19a) Nah kadahan aynesa karukri. *J'ai un peu d'argent*

(19b) Aynesa hiyeg hiyakni. *Peu de gens le savent*

(19c) Nah mayekne aynesa. *Je me repose un peu*

b) *kibite*, *plusieurs*, *beaucoup*, ne concerne que le dénombrable :

(20a) Eg msakwa kibite hawkri. *Elle reste plusieurs jours*

(20b) Kibite hiyeg ka atekkere. *Plusieurs personnes ne veulent pas y aller*

c) *madikte*, *tout*, *toutes*, *tous* (dénombrable ou non dénombrable)

(21a) Ig hiyak madikte. *Il sait tout*

(21b) Ig piyuke madikte kuwak. *Il a vendu tout le couac*

(21c) Madikte bakimnayh batek arehwa. *Tous les enfants aiment jouer*

d) *mpuse*, *chaque*

(22a) Nah kannivwiye mpuse hawkri. *Je travaille tous les jours*

(22b) Mpuse bakimni kadahan gikagtan. *Chaque enfant a son livre*

e) *ka ayhsima*, *beaucoup* (dénombrable ou non dénombrable)⁶

(23a) Naybu katiw ka ayhsima. *Mes dents me font très mal*

(23b) Ka ayhsima hiyeg ayhte Pag. *Il y a beaucoup de gens à Belém*

(23c) Ig kadahan ka ayhsima kagta. *Il a beaucoup de livres*

(23d) Parikwenevwi ax ka ayhsima kuwak.

Les Palikur mangent beaucoup de couac

⁶ Sur ce mot, qui n'est pas un « vrai » quantificateur, voir chap. 9, p. 201.

f) **ahxkata**, *beaucoup* (surtout dénombrable)

(24) **Ahxkata kaybune ay.** *Il y a beaucoup de serpents ici*

g) **abaka** et **abusku**, *en partie, la moitié de*. **Abaka** est employé s'il y a un découpage dans le sens de la longueur ; dans les autres cas (découpage en travers, répartition d'objets isolés, notions abstraites), on emploie **abusku**.

(25a) **Ig ax abaka takarak.** *Il a mangé la moitié du poulet*

(25b) **Nah katiwnihte abusku axka.** *Je vais payer une partie de la nourriture*

h) **-aytak**, qui n'est pas à proprement parler un quantificateur, mais un nom inaliénable signifiant *partie de*, et qui apparaît sous les formes possédées **arayat** (avec préfixe de 3^e personne neutre) s'il concerne un inanimé, et **gaytakkis** (**g-aytak-kis**) s'il concerne un animé. La traduction française sera *certains...*, *il y a des... qui...*

(26a) **Arayat miruk beke.** *Certaines assiettes sont cassées*

(26b) **Gaytakkis hiyeg ka batek wewva.**

Il y a des gens qui n'aiment pas chasser

Cette tournure partitive peut apparaître avec les autres préfixes possessifs du pluriel. On a ainsi :

(27a) **Amawka pahavwi waytakwiw atak.** *Il faut que l'un de nous y aille*

(27b) **Ba pahavwi yaytak awna parastunka ?**

Est-ce que l'un de vous parle français ?

Les quantificateurs numériques sont les noms de nombre. Mais ils sont nécessairement utilisés avec des *classificateurs*, donnant ainsi un système complexe qui mérite à lui seul un chapitre de la grammaire. C'est ce système qui fera l'objet du chapitre suivant.

5.6. LES ADJECTIFS

5.6.1. Définition et propriétés grammaticales des adjectifs

Parmi les convergences grammaticales qu'on peut observer entre le palikur et le français, il y a l'existence d'une classe de mots qu'on peut appeler des *adjectifs*. Dans les deux langues, on retrouve en effet les propriétés suivantes :

a) *Du point de vue du sens*, ces mots représentent une qualité durable ou provisoire d'un être auquel on peut par ailleurs faire référence par un nom. Les mots palikur ci-dessous, comme leurs traductions en français, sont des adjectifs :

(28) awahni, *chaud* ; barewye, *beau* ; kivun, *plein* ; nopsad, *grand*, etc.

b) *Du point de vue de la fonction*, ces mots peuvent apparaître comme des prédicats (fonction *prédicative*, que les grammaires traditionnelles françaises appellent souvent *attribut*), comme dans (29), ou comme des *épithètes*, c'est-à-dire comme « modificateurs » ou « qualificateurs » d'un nom à l'intérieur d'un groupe nominal, comme dans (30) :

(29a) Inin unihmna mihad. *Ce puits est profond*

(29b) Neg awayg igisye. *Cet homme est riche*

(29c) Un kisepehe. *L'eau est froide*

(30a) Kadahan miyokwiye mihad ay. *Il y a un trou profond ici*
avoir/trou/profond/ici

(30b) Neg awayg igisye kadahan ka ayhsima karukri.
ce/homme/riche/avoir/beaucoup/argent
Cet homme riche a beaucoup d'argent

(30c) Nah higap un kisepehe. *Je bois de l'eau froide*
moi/boire/eau/froid

En fonction attribut, l'adjectif suit le plus souvent le nom mais, tout comme en français, il peut parfois le précéder :

(31a) Nah isim simis nukune. *J'achète une nouvelle robe*

(31b) Nah isim nukune simis. *Idem* (pas de différence de sens notable)

c) *Du point de vue de la morphologie*, l'adjectif (contrairement au nom) n'a pas de genre propre, mais une partie au moins des adjectifs peut varier en genre selon celui du nom qui lui est associé. Notons cependant deux particularités du palikur :

– Bien qu'il y ait trois genres en palikur, il n'y a que deux formes possibles pour l'adjectif, comme on l'a vu plus haut dans les exemples (15a-c) : contrairement aux démonstratifs par exemple, l'adjectif palikur a toujours la même forme pour le masculin et le neutre, et seul le féminin peut être distinct.

– Cette distinction elle-même n'est pas si fréquente, et les adjectifs variables en genre sont moins nombreux qu'en français (où les adjectifs invariables sont en

général ceux qui se terminent en *-e*). En palikur, seuls les adjectifs dérivés sont variables en genre, et se terminent en *-e* au masculin-neutre, et en *-o* au féminin :

(32a) Neg awayg puwvup / imuwad. *Cet homme est fou / grand*

(32b) No tino puwvup / imuwad. *Cette femme est folle / grande*

(33a) Neg awayg mbeyeve / igisye. *Cet homme est laid / riche*

(33b) No tino mbeyevo / igisyo. *Cette femme est laide / riche*

Quand l'adjectif est en position épithète dans un groupe nominal prédicatif (schéma : *Le N1 est un N2 Adj.*), il est possible que l'adjectif s'accorde, non avec le nom prédicatif (N2), mais avec le sujet (N1). Sachant que *axka*, *nourriture* est neutre, mais que les noms de nourriture particulières peuvent être de genre varié (en particulier, les noms de fruits sont, comme on l'a vu, au féminin), on peut trouver des oppositions comme :

(34a) Kuwak in maguye axka. *Le couac est une bonne nourriture*

(34b) Kuyaw eg maguyo axka. *La goyave est une bonne nourriture*

5.6.2. Adjectifs et noms

La limite entre les adjectifs et les noms n'est pas toujours facile à tracer, et là encore on retrouve en palikur des parallèles avec le français. Ainsi :

– En principe, les noms ne marquent pas le genre, mais nous avons vu plus haut que certains noms le faisaient : en particulier les noms de peuple (ex. 3a-d) et ceux de métier (ex. 4). On observera d'ailleurs qu'en français les noms de métier varient souvent en genre (*agriculteur/agricultrice*, etc.), et que ceux de peuples (*français, anglais, brésilien*, etc.) peuvent aussi être des adjectifs et varier en genre ;

– Il existe des noms absolus ou possédés, mais l'adjectif n'apparaît jamais à une forme possédée et donc n'est jamais précédé de préfixes possessifs (le palikur semble sur ce point être plus rigoureux que le français) ;

– En principe, un adjectif peut être épithète, mais non sujet ou objet (ces fonctions sont caractéristiques du nom ou du groupe nominal) ; pour la même raison, la détermination par un démonstratif (p. 100) ou par un numéral (voir chap. 6) est plutôt réservée aux noms. Cependant, tout comme en français, on trouve très souvent des adjectifs « nominalisés ». Ainsi ci-dessous dans l'exemple (35a) le mot *kakahriye*, *malade* est probablement adjectif (*Il est malade*) mais pourrait

éventuellement être considéré comme nom (*C'est un malade*) ; dans l'exemple (35b) il est dans une fonction clairement adjectivale (épithète), et dans l'exemple (35c) dans une fonction clairement nominale (centre de groupe nominal, en fonction sujet, et déterminé par un démonstratif) :

(35a) Ig kakahriye. *Il (est) malade*

(35b) Bakimni kakahriye kuwis makniw. *L'enfant malade (est) déjà guéri*

(35c) Neg kakahriye ka axkere. *Ce malade ne veut pas manger*

Tout comme en français, on peut donc dire qu'il y a bien en palikur des mots qui sont plutôt des noms et d'autres plutôt des adjectifs, mais que la frontière entre les deux classes est loin d'être hermétique.

5.6.3. Adjectifs et verbes

Plus qu'en français, on trouve en palikur de nombreuses ressemblances entre les adjectifs et les verbes. En particulier, certaines formes verbales sont en fait des *participes*, c'est-à-dire des adjectifs verbaux. Nous verrons cela en détail plus loin (chap. 8).

5.6.4. Formation des adjectifs

Contrairement à ce qui se passe pour les noms (p. 92), la plupart des adjectifs sont dérivés, mais leur composition morphologique est souvent imprévisible et irrégulière, et on peut considérer qu'on a affaire ici à une question de lexique plutôt que de grammaire.

Adjectifs radicaux

Certains adjectifs, assez rares, ne comportent pas de suffixe de dérivation apparent et doivent donc être considérés comme morphologiquement simples. C'est par exemple le cas de :

(36) arud, gros, kivun, plein, mab, fatigué, mahiko, difficile,
maw, suspendu, wadit, juste, droit, wok, ouvert...

La plupart des adjectifs, cependant, se terminent par des suffixes caractéristiques, mais le radical lui-même n'est pas toujours clair. Il y a plusieurs types de suffixes.

Suffixes marquant un état

-e (à tous les genres !) et -ni, qui expriment en général un état physique :

(37a) *awine, lourd, duruwe, rouge, nawe, fiévreux...*

(37b) *adani, dur, awahni, chaud, kadakni, sale...*

-p (après voyelle) / -pi ou -vi (après consonne ou voyelle), qui exprime en général un état acquis à la suite d'un changement :

(38) *busip, pourri, miyap, (masculin) / miyop, (féminin)⁷ mort, msanap (ou msanpi), obscur, mugumgup, détérioré, en mauvais état, puwvup, fou, awevi, éteint, berevi, cassé, maviyvi, excessif...*

-ye (masc. + neutre) / -yo (fém.), le plus courant de tous, qui exprime plutôt un état durable. On en trouve des formes complexes en -vyel/-vyo (souvent clairement dérivées de verbes ou d'adjectifs en -p), ou -truyel/-truyvo (toujours dérivées de verbes : elles indiquent une propension), ou encore en -wiye/wiyo et -vwiyel/-vwiyvo :

(39a) *awaygye, viril, courageux (awayg, homme), imihye, parfumé, igisye, riche, kiyapye, vieux, ancien, kiyatye, respectable, monye ou monpiye, muet, motviye, aveugle...*

(39b) *arewhevye, cruel (arewha, maltraiter), mbeyevye, méchant, laid...*

(39c) *avisatruvye, craintif (avis, avoir peur), awnatruvye, bavard (awna, parler)...*

(39d) *hempekwiye, semblable, kuwikwiye, jaune...*

-ne (masc. + neutre) / -no (fém.) qui marque également une qualité durable, et qu'on retrouvera plus loin (chap. 8) à propos des verbes.

(40) *kibeyne (au féminin kabayno⁸), bon, nukune⁹, nouveau...*

-mare suffixe assez rare, qui marque une approximation, en général de couleur (comme -âtre en français) :

(41) *durumare, rose (cf. duruwe 37a), puhimare, noirâtre (cf. puhiye 43j)...*

⁷ Cette façon de marquer le genre ne se trouve que dans ce mot. Voir chap. 8, p. 193.

⁸ Le suffixe masculin -ne provoque une métaphonie (changement de /a/ en /e/) dans la syllabe précédente. Sur le radical *kabay-*, on attend plutôt **kabeyne* : la forme attestée *kibeyne* peut être considérée comme irrégulière.

⁹ Certains Palikur disent *mukune*.

-ya, marquant une caractéristique par un lieu ou un moment, dérivé d'adverbes ou de prépositions (voir chap. 7) ; c'est le même suffixe, qui, combiné avec -ne vu ci-dessus, forme les noms d'habitants et de peuples vus p. 93. Ce suffixe en -ya ou le double suffixe ye-ne / -ya-no s'appliquent plutôt à des êtres animés ; pour les inanimés (y compris les plantes), on a plutôt -ne/-no ; et on trouve aussi -u-ne, -u-no pour les animaux :

(42a) **ahakwaya**, *aquatique (ahakwa, dans un liquide, voir chap. 7), amadgaya, de la surface (amadga, sur, voir chap. 7), tiyegemya, nocturne (tiyegem, nuit)...*

(42b) **hiyeg ahavrikyene**, *habitant de la forêt (ahavrik) ; ah ahavrikno, arbre de la forêt ; puwikne ahavrikune, animal de la forêt*

Entre les radicaux simples et le jeu des suffixes, on peut former des doublets ou des triplets de quasi-synonymes, dont l'emploi exact est extrêmement délicat pour un non-Palikul. Ainsi :

(43a) **arudye**, *gras ; arudvi, (devenu) gros*

(43b) **barew**, *suffisant, de taille moyenne ; barewyel-o, beau, propre*

(43c) **dat**, *ferme, rigide, solide ; detye (parfois datye)/datyo, fort, résistant, puissant (se dit plutôt d'êtres animés)*

(43d) **ivat**, *mûr (se dit d'un fruit) ; ivatyel-o, solide (se dit d'un bois ou d'une pierre) ; ivatvyel-o, (devenu) mûr, mûri*

(43e) **kabay**, *bon, bien (chose, événement, comportement) ; kibeyne/kabayno, bon (personne, nourriture) ; kibeye, lent*

(43f) **kisepehe**, *froid, insipide (nourriture) ; kiseveye, froid (liquide), humble (personne) ; kisevip, refroidi*

(43g) **kitere** ou **kiteye**, *doux*

(43h) **mab**, *fatigué (personne), retourné (objet) ; mabiye, fatigué ; mabip, (devenu) fatigué ; mabivye ou mabivwiye, paresseux*

(43i) **maguw** ou **maguyel-o**, *bon au goût, délicieux ; maguvi, adouci (paroles)*

(43j) **pohe** ou **puhiye**, *noir*

(43k) **puvehe**, *fin (grains) ; puveye, fin (farine)*

(43l) **seye** ou **seyne**, *blanc*

(43m) **wadit**, *droit (chemin, raisonnement, comportement) ; waditye, sincère, honnête*

Suffixes augmentatifs et diminutifs

Comme dans beaucoup de langues, il existe en palikur des marques de grandeur ou de petitesse en dimension ou en quantité. On a ainsi un suffixe augmentatif –ad, marquant la grandeur, et un suffixe diminutif –sa ou –isa marquant la petitesse. Ces suffixes forment des adjectifs :

- (44a) **imuwad**, *haut*, **kigikad**, *large*, **kiyabwad**, *long*,
kiyapyad, *énorme*, **kiyesad**, *nombreux*, *en grande quantité*,
mihad, *profond*, **nopsad**, *grand*...
- (44b) **mahamwisa**, *étroit*, **matkusa**, *court*, **nopsisa** ou **nopsehsa**, *petit*¹⁰,
wakatesa, *bas*...

Bien que les augmentatifs et diminutifs soient plutôt caractéristiques des adjectifs, on peut les trouver sur des noms¹¹ :

- (45a) **ahad**, *grand arbre* (ah) ; **maygad**, *tempête* (mayg, vent) ;
muwokad, *grosse pluie* ; (muwok), *déluge* ;
puwiknad, *grosse bête* (puwikne, animal) ;
sabugad, *grand tambour* (sabug)...
- (45b) **bakimnisa**, *petit enfant* ; **tinosa**, *petite femme* ;
sabugisa, *petit tambour*

Dans ces constructions, l'augmentatif est beaucoup plus courant (et apparemment plus libre dans son usage) que le diminutif. Voir cependant plus loin (chap. 9) les constructions superlatives.

L'identification

Le suffixe de « focalisation » –wa, dont nous reparlerons plus loin (chap. 9) sert à former quelques adjectifs qui sont liés aux questions d'identification :

- (46) **inpawa**, *ordinaire, commun* ; **inyerwa**, *vrai, véritable, authentique (chose)* ;
igyerwa, *vrai, véritable, authentique (être humain)* ;
nawenyewa (masc. + neutre) / **nawenyowa**, *autre, différent*¹²

¹⁰ On remarquera que *grand* et *petit* sont construits sur le même radical *nops-*, en faisant simplement alterner les suffixes augmentatif et diminutif.

¹¹ Le suffixe –ad est inaccentué (contrairement à ce qui a été dit sur les finales en consonne, chap. 2, p. 50) et souvent prononcé [əd], [a] se prononçant comme le soi-disant « e muet » du français, quand il est prononcé.

¹² On dit aussi *nawenewa/nawenowa*. Noter également *inwata (lella) même*, voir chap. 9.

Suffixes classificateurs de forme

Il existe tout un jeu de suffixes indiquant que la propriété exprimée par l'adjectif concerne un objet, ou une partie d'un objet, qui a une certaine forme. Ce phénomène, qui se retrouve aussi les verbes, entre dans la question générale de la classification, et sera traité en détail plus loin (fin du chapitre 6).

Adjectifs marquant la possession (rappel)

Les constructions possessives en **ka-** et **ma-** signifiant *pourvu / dépourvu de* dont on a parlé au chapitre précédent (p. 80) peuvent raisonnablement être considérées comme des adjectifs.

Pluralisation des adjectifs

Certains adjectifs peuvent prendre une forme de pluriel. C'est en particulier le cas de ceux en **-ne/-no**, qui dans leur emploi adjectival comme dans leur emploi nominal ont un pluriel en **-vwi** (voir p. 95, ex. 8), mais aussi de ceux en **-vye/-vyo** qui ont un pluriel en **-avye/-avyo**. Ce pluriel apparaît quand le *sens* est pluriel, même quand l'adjectif est épithète d'un nom qui ne varie pas en nombre (ex. 47, etc.), et même si ce nom n'est pas un nom d'être animé, mais par exemple un nom de plante (ex. 52) :

- (47a) **pahavwi hiyeg paytwempuyene**, *une personne du village*
- (47b) **hiyeg paytwempuyenevwi**, *les gens du village*
- (48a) **pahavwi hiyeg motviye / mataybivye**, *une personne aveugle / sourde*
- (48b) **ka ayhsima hiyeg motavye / mataybavye**, *beaucoup de gens aveugles / sourds*
- (49a) **Ig hiyeg mbeyeveye**. *C'est un homme méchant*
- (49b) **Igkis hiyeg mbayavye**¹³. *Ce sont des gens méchants*
- (50a) **pahavwi hiyeg igisye / madiptivye**, *un homme riche / pauvre*
- (50b) **hiyeg igisavye / madiptavye**, *des gens riches / pauvres*
- (51a) **bakimni datvuvyo**, *l'enfant paralytique*
- (51b) **bakimnayh datvavyo**, *les enfants paralytiques*

¹³ Noter la perte de la métaphonie dans le radical.

- (52) **Amutri sarayh guw kabaynovwi.**
La plante donne (sarayh, « présente ») de bons fruits
(guw, son fruit, ses fruits)¹⁴

Noter aussi, sans -vye au singulier :

- (53a) **Pilatno ivat kuwis.** *La banane est déjà mûre*
(53b) **Pilatno ivatavyo.** *Les bananes sont mûres*
(54a) **Ig kakahriye.** *Il est malade*
(54b) **Igkis kakahravÿe.** *Ils sont malades*
(54c) **Igkis kakahribdavÿe.** *Ils sont tous malades*

avec -bd-, variante de -bdi- (voir p. 96, ex. 11). Il est, d'autre part, probable que le suffixe -a(v)- est apparenté au suffixe verbal « totalisateur » -av- que nous verrons plus loin (chap. 6, p. 130).

¹⁴ Extrait du Nouveau Testament (Matthieu, XII, 33).

Quantification et classification

Nous avons vu au chapitre précédent (p. 98) comment la catégorie du genre révélait des principes d'organisation et de classification du monde, où la grammaire rejoignait l'ethnologie. Nous allons maintenant aborder le point le plus étonnant et le plus sophistiqué de la grammaire palikur, où l'on voit apparaître une nouvelle « grille » d'organisation et de classification, qui recoupe celle du genre mais selon une logique différente.

Le principe de base peut être énoncé ainsi :

En palikur, il n'y a pas de dénombrement sans classification, ou, si l'on préfère : l'expression de la quantité est toujours associée à une expression de qualité.

En l'occurrence, on va retrouver l'opposition entre êtres animés et êtres inanimés, mais ces derniers se voient appliquer une *classification géométrique*. On peut ainsi reformuler le principe ci-dessus :

En palikur, il n'y a pas d'arithmétique sans géométrie.

Avant de voir les applications de ce principe page 115, nous commencerons par la façon de compter sur les doigts, dont nous verrons plus bas qu'elle est aussi la manière de compter des notions immatérielles.

6.1. COMPTER SUR LES DOIGTS

La numération du palikur repose sur une base décimale, mais il n'y a pas de noms de nombre pour 8 et 9, qui se disent, respectivement, *sept avec l'ajout de un* et *sept avec l'ajout de deux*. Si l'on compte sur ses doigts, sans faire référence à des objets particuliers, on dit :

- (1) 1. pahat
2. pitana
3. mpana
4. paxnika
5. pohowku
6. pugunkuna
7. ntewenker (ou ntewnehker)
8. ntewnènker akak pahat arawna
9. ntewenker akak pitana arawna
10. madikawku

Remarques

- a) Nous verrons plus loin (p. 123) que **pahat** et **pitana** s'analysent en **paha-t** et **pi-ta-na**, où **-t** et **-ta-** sont des variantes du *classificateur abstrait*.
- b) Le nom du nombre 2 est en deux parties (**pi-...-na**), le classificateur étant au milieu (on parle dans ce cas d'un *infixe*).
- c) **Pohowku** vient sans doute de **paha- un + -wku** de **u-wak(u)**, *notre main*.
- d) Dans l'expression de 8 et 9, **akak** est une préposition (voir chap. 7) qui s'analyse **a-kak**, avec ça (où **a-** est le possessif de 3^e personne neutre) et **arawna** (qui s'analyse **ar-awna**, avec de nouveau le préfixe possessif de 3^e personne neutre) signifie *son adjonction*. Le sens est donc bien *sept avec l'ajout de un, sept avec l'ajout de deux*.
- e) **Madikawku** s'analyse sans doute comme **madika**, *finir* et **-wku**, *mains* (comme pour **pohowku**, voir plus haut).

En continuant de compter au-delà de 10, on trouve par exemple :

- (2) 11. madikawku akak pahat arawna
12. madikawku akak pitana arawna
-
18. madikawku akak ntewenker arawna akak pahat arawna akiw
(akiw, *encore*)
19. madikawku akak ntewenker arawna akak pitana arawna akiw
dix avec sept son ajout avec deux son ajout encore
20. pina madikwa
21. pina madikwa akak pahat arawna
-

30. mpana madikwa

40. paxnika madikwa

.....
80. ntewenker madikwa akak madikawku arawna

98. ntewenker madikwa akak pina madikwa arawna akak ntewenker

sept dizaines avec deux dizaines son ajout avec sept

arawna akak pahat arawna akiw

son ajout avec un son ajout encore

On voit tout de suite que l'absence de 8 et de 9, jointe à la longueur de la périphrase de l'addition (*akak n arawna avec l'ajout de n*) rend très lourde l'expression des nombres autres que très simples. Ceci est une des raisons pour lesquelles le palikur emprunte le plus souvent ces noms de nombre au français (en fait, au créole français). On a ainsi très souvent :

(3) 50. pohowku madikwa, ou simplement : sehkaht

59. sehkaht nef (plutôt que l'expression proprement palikur, trop longue)

100. sah (on trouve aussi : madikawku madikwa)

1 000. mil

Les multiples de 100 et de 1 000 se font soit en français-créole (**desah** = 200), soit en utilisant le multiplicateur **-vut** (voir p. 128).

6.2. LES CLASSIFICATEURS NUMÉRAUX

Chaque fois qu'on compte des choses ou des êtres animés, le nom de nombre est accompagné d'un *classificateur*, qui renvoie au type de chose comptée. Ce principe est systématique avec les nombres 1 et 2 ; les nombres plus élevés varient moins.

6.2.1. Compter des êtres animés

Les noms de nombres pour les êtres animés sont :

(4) 1 (masc.) pahavwi

1 (fém.) pahavu

2 piyana (pi-ya-na)

La suite se fait sans classificateur (**mpana**, **paxnika**, etc., comme dans la numération sur les doigts vue plus haut).

Remarques

Il est probable que **pahavwi** et **pahavu** s'analysent en **paha-** *un* + **-p-** (qui serait le classificateur des animés, et se prononce [v] au milieu du mot) + **-gi** (masc.) / **-gu** (fém.), respectivement modifiés phonétiquement en **-wi** et **-u**, et dans lesquels on retrouve les suffixes de 3^e personne objet (voir chap. 4). On trouve d'ailleurs écrit aussi **pahavri**, **pahavru**¹.

Avec les nombres supérieurs à 1, le pluriel apparaît si le nom en a un (voir chap. 5, p. 97), sinon il n'y a pas de modification (**mpana tinogben**, *trois femmes*, mais **mpana kuskus**, *trois chats*).

Dans les noms de nombre composés (8, 9, 11 et la suite), l'adjonction (**-awna**) est une adjonction d'animés, on a donc non pas **arawna** (**ar-***awna* avec possesseur neutre), mais **gawnakis** (**g-***awna-kis*, *leur adjonction*), avec possesseur animé pluriel. En ce qui concerne l'expression de l'accompagnement, elle peut rester au neutre (**akak**, à analyser **a-***kak*, *avec ça*) mais aussi s'accorder en genre et nombre (singulier pour l'adjonction de *un*, pluriel pour une adjonction supérieure à *un*). Ainsi :

- (5) **madikawku akak** (ou : **gikak**) **pahavwi gawnakis**, *onze (hommes)*
madikawku akak (ou : **gukak**) **pahavu gawnakis**, *onze (femmes)*
madikawku akak (ou : **gikakkis**) **piyana gawnakis**, *douze (hommes)*
madikawku akak (ou : **gukakkis**) **piyana gawnakis**, *douze (femmes)*

Le dénombrement est souvent associé au nom possédé **-kebyi**, qui dans son sens propre signifie *parent, de la même famille*. Cette expression est nécessaire quand on a une partition sur une quantité définie (*trois des...*), et quand le nom n'est pas exprimé (cas où en français il faut *en*, par exemple *il y en a trois*) :

- (6) **Ig umehe mpana gukebyikis**² **takarak**.
Il a tué trois des poules, éventuellement il a tué trois poules
Ig umehe mpana gukebyikis. *Il en a tué trois*

¹ Ou, dans l'écriture « en p » (voir chap. 2, p. 38) : **pahapri**, **pahapru** ou encore **pahapwi**, **pahapu**.

² Dans le parler rapide, on réduit généralement la finale en prononçant [gukebjis] 'goukébyis'.

6.2.2. Compter des êtres inanimés concrets

La géométrie traditionnelle³

Si l'on compte des inanimés concrets, *le genre ne joue plus de rôle, cette fois c'est la forme qui compte*. Il existe ici une véritable géométrie traditionnelle du monde ordinaire, qui classe les objets concrets selon deux critères : celui du nombre de dimensions prises en compte, et celui de la régularité ou de la déformation. On a ainsi six classes, auxquelles s'ajoutent deux classes particulières : celle des volumes « atypiques » (tridimensionnels mais ne présentant pas une figure géométrique type), et celle des objets « divergents », qui se présentent comme des embranchements à partir d'un point ou d'une ligne. Ces formes géométriques ont des appellations traditionnelles en palikur (sauf l'un des cas de figure qui se subdivise en trois). Ainsi :

Tableau I
Les formes géométriques

	Régulier	Déformé
- à 3 dimensions	huwipatip, <i>sphérique/cubique</i>	huwiptimin, <i>cylindrique</i>
- à 2 dimensions	sababoye, <i>plat</i>	sababomin, <i>concave</i>
- à 1 dimension	taranad, <i>linéaire</i>	imuwad, <i>haut</i> mihad, <i>profond</i> huwigakup, <i>circonscrit</i>
- atypique	huwibakup, <i>sans forme précise</i>	katawnabet, <i>divergent</i>

Constitution et expression des classes géométriques

Nous reprendrons ici les huit classes géométriques une par une. Nous verrons que les principes de classification connaissent une marge d'incertitude, et qu'on pourrait parfois imaginer *a priori* que certains objets qui tombent dans une classe

³ Les textes des pages 117 à 125 sont adaptés de deux articles : GREEN D., 1996 – O sistema numérico na língua palikur. *Boletim do museu Goeldi*, 10 (2) : 261-303, et AIKHENVALD A., GREEN D., 1998 – Palikur and the typology of classifiers. *Anthropological Linguistics*, 40 : 429-480.

devraient appartenir à une autre⁴. Par ailleurs on verra que le même nom peut recevoir plusieurs classificateurs selon la manière d'envisager la chose⁵.

En principe, chaque nom de nombre est susceptible de recevoir un classificateur. Nous mentionnerons donc pour mémoire l'ensemble des possibilités, bien qu'au-delà de deux l'usage en soit rare. Nous verrons par ailleurs que la présence des classificateurs provoque certains changements sur les noms de nombre, en particulier sur *mpana*, *trois* qui apparaît parfois comme *mpama-* et *paxnika*, *quatre* qu'on peut trouver sous la forme *paxka-*.

La classe huwipatip

Définition : trois dimensions, régulières : *sphérique* ou *cubique*

- Exemples : – fruits plus ou moins arrondis comme une orange (*uwas*),
un avocat (*avuk*), une papaye (*pavay*),
un fruit de la passion (*kavunma*),
unealebasse (*tukugu*, *tumawri*)...
– pierres (*tip*) ; sphères ou ballons (*bul*)...
– objets cubiques ou parallélépipédiques comme une caisse (*kiyes*), une valise (*malet*)...
– objets modernes, dont la partie principale est circulaire, comme une montre (*heloj*), une casserole (*kasru*), un seau (*siyo*), une boîte de conserves (*buwet*), un verre à boire (*goble*), une ampoule électrique (*lalamp*)...

Classificateur : -w / -so-

1 : *pahow* ou *pohow* ; 2 : *pisoya*

(la suite sans suffixe) : 3 *mpana*, 4 *paxnika*, 5 *pohowku*, 6 *pugunkuna*, 7 *ntewnenker*, 10 *madikawku*

La classe huwiptimin

Définition : trois dimensions mais allongé : *cylindrique*

⁴ Par exemple, l'assiette, la cuiller ou le hamac sont traités comme plats alors qu'on pourrait *a priori* les considérer plutôt comme concaves...

⁵ Par exemple *sivava* est cylindrique quand il désigne le roseau mais plat lorsqu'il désigne la natte ; *ah* est cylindrique quand il désigne l'arbre en tant que tronc, ou un bâton, et divergent quand il désigne l'arbre avec ses branches.

- Exemples : – fruits ou végétaux allongés comme une banane (**pilatno**),
un épi de maïs (**mayk**), un roseau (**sivava**),
un bâton ou un tronc d'arbre (**ah**)
- parties du corps humain, animal ou végétal
comme les doigts (**gi-wak**)⁶, la queue (**g-ib**), les os (**gi-vita**),
les cheveux (**gi-semnu**), une branche (**a-tawni**)...
- objets traditionnels ou modernes
comme une couleuvre à manioc (**matap**), un crayon (**ennetet**),
un clou (**pudubdu**), une cigarette (**ayg**), une aiguille (**kakus**),
un fusil (**aragbus**), une cartouche (**katux**), une bouteille (**butey**)...

Classificateur : -t / -ta-

1 : **pahat** ; 2 : **pitana**

(la suite sans suffixe) : 3 **mpana**, 4 **paxnika**, 5 **pohowku**, 6 **pugunkuna**,
7 **ntewnenker**, 10 **madikawku**

La classe sababoye

Définition : deux dimensions, régulier : *plat*

- Exemples : – objets plats ou dont la partie principale est plate comme
une planche (**parak**), une rame (**puwayt**), une table (**axtet**),
une natte (**sivava**), un éventail (**awagi**), un tamis (**huw**),
un hamac (**pudig**), un miroir (**waruw**), une cassave (**awebru**),
une chaussure (**kasavat**), une assiette (**miruk**),
le papier ou le livre (**kagta**)...
- surfaces naturelles : abattis (**was**), lac (**mahakwa**), savane (**amatap**)...
- certaines parties du corps comme la main (**gi-wak**),
l'aile (**gu-hanpi**), la plume (**gu-sivri**)...
- le nom de l'année (**kamukri**), bien qu'il puisse aussi être classé
comme mesure de temps (voir p. 123)

Classificateur : -k / -ka- / -bu

1 : **pahak** ; 2 : **pikana**

(suffixe -bu pour la suite) : 3 **mpanabu**, 4 **paxkabu**, 5 **pohowkubu**,
6 **pugunkunmabu**, 7 **ntewnenkerbu**, 10 **madikawkubu**

⁶ Par convention, on citera ici les noms inaliénables (voir chap. 4, p. 77) avec un possessif de 3^e personne masculin, et en en séparant les deux parties (préfixe possessif et radical).

La classe sababomin

Définition : deux dimensions, incurvée : *concave*

Exemples : – objets concaves comme unealebasse (**tumawri**) évidée, un canot (**umuh**), un grand bateau (**nawiy**), une coque de maripas (**kud**), une cuvette (**besin**)...
– objets métalliques (peut-être par changement de critère de classement, à partir de bassines ou de bols en métal), comme un couteau (**iwan**), un sabre d'abattis (**kasivag**), une scié (**kirikri**), des ciseaux (**ideptet**), une pièce de monnaie (**kirehka**)...

Classificateur : **-mku / -muk** sur tous les noms de nombre

1 : **pahamku** ; 2 : **pimukna**⁷ ;
3 **mpanamku**, 4 **paxkamku**, 5 **pohowkumku**, 6 **pugunkunmaku**,
7 **ntewnenkemku**, 10 **madikawkumku**

La classe taranad

Définition : unidimensionnel sans prise en compte des extrémités : *linéaire*

Exemples : – objets filiformes comme une corde (**kuwawta**), un fil (**ivodri**)...
– le chemin (**ahin**), la rivière (**warik**)...

Classificateur : **-tra / -tah-** sur tous les noms de nombres

1 : **pahatra** ; 2 : **pitahra** ;
3 **mpamatra**, 4 **paxkatra**, 5 **pohowkutra**, 6 **pugunkunmatra**,
7 **ntewnenketra**, 10 **madikawkutra**

Les classes imuwad, mihad et huwigakup

Définition : unidimensionnel « fermé » par une limite qui peut être en bas (**imuwad**, *haut*), en haut (**mihad**, *profond*)⁸ ou être représentée par un espace circonscrit (**huwigakup**, *intérieur d'une limite*)

⁷ On prononce le plus souvent (et on écrit souvent aussi) comme s'il y avait **mmukna**, cf. chap. 2, p. 48.

⁸ On ne sait pas jusqu'où cela va vers le haut (mât, construction très haute) ou vers le bas (trou profond), mais on en connaît la limite respectivement inférieure et supérieure. En termes de topologie, on peut dire qu'on a affaire à un *fermé* (une limite est prise en compte), alors que la classe **taranad** est un *ouvert* (on ne prend pas en compte les extrémités).

- Exemples :
- objets ou éléments naturels qui se dressent, comme une maison (**payt**) très haute, un saut de rivière (**avetetni**), le feu (**tiket**)...
 - regroupements sous forme de tas, par exemple de livres (**kagta**) ou de sable (**kayh**)⁹
 - trous en général (**miyokwiye**) et cavités de toutes sortes, comme un puits (**unihmna**), une tombe (**imewti**), une plaie (**busukne**)
 - espaces clos conçus avec leurs limites, comme un abattis (**was**), une chambre (**xam**), un lieu (**iwetrit**) délimité...

Classificateur : **-(y)ku / -ik-** sur tous les noms de nombre

- 1** : pahayku ; **2** : pirikna ;
3 mpameyku, **4** paxkeyku, **5** pohowkiku, **6** pugunkunmeyku,
7 nteuwenkerku, **10** madikawkeyku

La classe huwibakup

Définition : volumineux mais de côtés non proportionnels :
géométriquement irrégulier

- Exemples :
- objets sans forme régulière comme un œuf (**antiyan**), un banc (**epti**), un tambour (**sabug**), une maison (**payt**) ou un village (**paytwempu**), un nuage (**ukuhne**)...
 - appellations générales comme celle des choses (**arikna**)
 - les noms d'emprunt de mesures du temps comme *heure* (**ler**), *minute* (**minut**)

Classificateur : **-a / -sa-** (on écrit plutôt **pahá** que **pahaa**)

- 1** : pahá ; **2** : pisaya
 (la suite sans suffixe) : **3** mpana, **4** paxnika, **5** pohowku, **6** pugunkuna,
7 nteuwenker, **10** madikawku

⁹ Il y a plusieurs livres dans un tas de livres, mais le dénombrement est celui des tas. On a ainsi (avec le classificateur des objets **imuwad**) **pahayku kagta**, *un tas de livres*, **pirikna kagta**, *deux tas de livres* (alors que si l'on compte des livres comme objets, on aura le classificateur des objets **sababoye**) : **pahak kagta**, *un livre*, **pikana kagta**, *deux livres*, etc.

La classe katawnabet

Définition : constitué de plusieurs parties rattachées : *divergent, arborescent*

Exemples : – choses naturelles présentant des embranchements
comme en général un arbre (*ah*), une plante (*amutri*) ou
une fleur (*ivuriti* ou *ivuwiti*), mais aussi tous les noms d'arbres
particuliers (dont le nom est souvent identique à celui de leurs
fruits) comme le bananier (*pilatno* : *pahakti pilatno*, *un bananier*,
mais *pahat pilatno*, *une banane*), le palmier ouassaille (*was*), etc.
– objets construits par rattachement d'objets entre eux,
comme un collier (*akabdat*)...

Classificateur : -kti / -kat- (-pti à partir de 4)

1 : *pahakti* ; 2 : *pikatna* ;
3 *mpamakti*, 4 *paxkapti*, 5 *pohowkupti*, 6 *pugunkumapti*,
7 *nnewnenkepti*, 10 *madikawkupti*

6.2.3. Classificateurs corporels

Deux noms de parties du corps peuvent fonctionner comme classificateurs
numéraux :

– La *main*, qu'on ne trouve qu'avec 1 et 2, respectivement *pahawku* et *piwokna*,
et qui fonctionne comme classificateur d'elle-même :

(6) *pahawku giwak*, *une de ses mains* ; *piwokna giwak*, *ses deux mains*

– La *bouche*, -biyu / -biy-, qu'on trouve avec des noms d'aliments pour compter
des bouchées ou des gorgées :

(7) *pahabiyu bugut*, *une bouchée de pain* ; *pibiyna un*, *deux gorgées d'eau*

6.2.4. Compter des entités abstraites

Il y a deux classificateurs abstraits :

Objets abstraits

On regroupe ici tous les noms de réalités ou de phénomènes immatériels, par
exemple une maladie (*karayt*), une parole (*yuwit*), un chant (*avat*), une information
(*inetit*), un travail (*annivwit*), et beaucoup de noms abstraits en -ka ou -ki (la

plupart dérivés de verbes, voir chap. 10, p. 225) comme mensonge (*wasaymka*), idée (*hiyakemniki*), faute (*taraksaki*)...

Le classificateur est -t / -ta-, homonyme de celui des noms cylindriques, et comme lui restreint à 1 et 2 :

- 1 : pahat ; 2 : pitana ;
- 3 mpana, 4 paxnika, 5 pohowku, 6 pugunkuna, 7 nteuwenker,
- 10 madikawku

Suites à répétition

Il s'agit d'événements cycliques ou répétés, pour la plupart (mais pas exclusivement) des périodes de temps, ainsi le jour (*hawkri*), la nuit (*mtipka*), la semaine (*paka*), l'année (*kamukri*, qui peut aussi recevoir le classificateurs -k/-ka-/-bu des objets plats, voir plus haut p. 119), mais aussi le souffle de la respiration (*kahikanawka*, possédé *gi-kahikawni*), ou le nom de la *dizaine* (20 : *pina madikwa*, mais *une dizaine* se dit *dix* : *madikawku*, voir p. 114).

Le classificateur est -y / -i- ; sans suffixe classificateur au-delà de 2 :

- 1 : pahay ; 2 : pina ;
- 3 mpana, 4 paxnika, 5 pohowku, 6 pugunkuna, 7 nteuwenker,
- 10 madikawku

6.2.5. Compter des ensembles

Quand on compte des groupes ou des ensembles d'objets ou d'êtres animés, tout va dépendre de la manière dont est constitué cet ensemble.

Ensemble d'éléments autonomes

Il s'agit de groupes d'êtres individualisés et dont chacun peut reprendre à tout moment son autonomie. La plupart du temps il s'agit de groupes de personnes ou d'animaux, mais il peut aussi s'appliquer aux paires de chaussures par exemple.

Le classificateur est -bru / -boh- et apparaît avec tous les nombres ; à noter pourtant qu'il est souvent prononcé comme -bu, de sorte qu'à partir de 3 il peut se confondre avec le classificateur des objets plats :

- 1 : pahabru (ou : pahabu) ; 2 pibohra ;
- 3 mpanabru, 4 paxkabru, 5 pohowkubru, 6 pugunkunmabru,
- 7 nteuwenkerbru, 10 madikawkubru (on trouve aussi mpanabu, etc.)

- (8) pahabru (ou : pahabu) hiyeg, *un groupe de personnes*
pibohra kuhivra, *deux volées d'oiseaux*

Ensemble d'éléments intrinsèquement reliés entre eux

Il s'agit de l'expression des grappes ou régimes de fruits, mais aussi des objets suspendus à un collier. On peut aussi l'avoir pour des groupes d'être humains arrivant en canot (puisqu'ils perdent ainsi leur autonomie et se trouvent en quelque sorte « reliés » par le canot, voir p. 128) :

Le classificateur est -twi / -tiw- et apparaît avec tous les nombres :

- 1 : pahatwi ; 2 : pitiwna ;
3 mpanatwi, 4 paxkatwi, 5 pohowkutwi, 6 pugunkunmatwi,
7 nteuwenkertwi, 10 madikawkutwi

- (9) pahatwi was, *une grappe de ouassaille*
(cf. pahakti was, *un palmier ouassaille*)

Ensemble d'éléments attachés par un lien

Les regroupements d'objets peuvent se faire par une volonté humaine, en les attachant ensemble par un lien (faisceau, liasse, brochette...) :

Le classificateur est -ki / -ki-

- 1 : pahaki ; 2 : pikina ;
3 mpamaki, 4 paxkaki, 5 pohowkuki, 6 pugunkunmaki,
7 nteuwenkerki, 10 madikawkuki

- (10) pahaki im, *une brochette de poisson*
pikina yakot, *deux faisceaux de flèches*

Ensemble d'éléments emballés

Un autre moyen de regrouper les objets consiste à les emballer, dans des feuilles, du papier, du tissu... :

Le classificateur est -ymku / -sa- et n'existe qu'avec 1 et 2 :

- 1 : pahaymku ; 2 : pisaya
(11) pahaymku iveyti, *un paquet de médicaments*
pisaya Kamis, *deux paquets de linge*

Ce classificateur est archaïque et en voie de disparition.

Ensemble d'éléments présentés dans des paniers

Le panier ou la corbeille est encore un moyen de regrouper des objets. Cette fois le classificateur n'apparaît pas directement sur le nom des objets regroupés, mais sur celui du type de panier.

Ce classificateur est -yh / -si- /-psi

- 1 : pahayh ; 2 : pisina ;
3 mpamapsi, 4 paxkapsi, 5 pohowkupsi, 6 pugunkunmapsi,
7 nteuwenkerpsi, 10 madikawkupsi
(12) pahayh panye takes, *un panier de crevettes*
pisina panye uwas, *deux paniers d'oranges*

6.2.6. Compter des parties

Il y a deux classificateurs pour les parties, mais leur usage est restreint aux bas nombres :

Côtés d'un objet

Classificateur: -bak/-bkak, restreint à 1 et 2

- (13) pahabak yakot, *un côté de la flèche*
pebkak kagta, *deux côtés du papier*

Parties en général

Classificateur -whri (limité à 1)

- (14) pahawhri paytwempu, *une fraction de la ville*

6.3. DÉRIVÉS DES NOMS DE NOMBRE

6.3.1. Ordinaux

Le mot pour *premier*, pitatye, n'est pas à proprement parler un adjectif, mais plutôt un adverbe (voir chap. 7) signifiant *auparavant, d'abord, en premier* :

- (15) Pitatye eg ax, ayteke eg himak. *D'abord elle mange, ensuite elle dort*

Lorsqu'on le trouve associé à un nom, même si on le traduit par *premier*, il faut penser plutôt à une structure comme *d'avant, en premier*, et il n'y a pas d'accord en genre :

(16a) *pitayte hiyeg ; pitayte hawkri, la première personne ; le premier jour*

(16b) *gihayo pitayte, sa première femme* (et non **pitatyö*)

Pour les nombres ordinaux de 2 à 6, on a un système instable, entre des formes anciennes peu utilisées et une reformation simplifiée qui tend à se répandre. Dans le système ancien, les ordinaux sont des formes possédées, avec les préfixes possessifs des trois genres, et les classificateurs. On dit, en quelque sorte, *son second* ou *sa seconde, leur troisième, leur quatrième*, etc. (d'où le suffixe *-kis* avec les ordinaux à partir de 3). Par ailleurs, on a une opposition entre l'emploi de l'ordinal comme nom (par exemple : *le troisième est resté*) et son emploi comme adjectif (épithète d'un nom, par exemple *le troisième enfant est resté*) : dans ce dernier cas, on ajoute un suffixe adjectival *-piye/o* (après une consonne) ou *-vye/ö* (après une voyelle).

Tableau II
Les ordinaux de 2 à 6 (êtres animés)

	emploi nominal		emploi épithète	
	M	F	M	F
2 ^e	givevwi	guvevu	givevwivye	guvevuyyo
3 ^e	gimamnankis	gumamnankis	gimamnampiye	gumamnampiyo
4 ^e	givaxnikankis	guvaxnikankis	givaxnikampiye	guvaxnikampiyo
5 ^e	givohwoknikis ¹⁰	guvohwoknikis	givohwoknivye	guvohwoknivyö
6 ^e	givugunkunkis	guvugunkunkis	givugunkumpiye	guvugunkumpiyo

(17a) *Ig umehe gimamnam. Il a tué le troisième*

(17b) *Ig umehe gimamnampiye arudiki. Il a tué le troisième maïpouri*

Pour les êtres inanimés, le préfixe possessif est toujours *a-*, et dans le système ancien on retrouve le suffixe de classe, au moins pour les classes *huwiptimin* (cylindrique), *sababoye* (plat), *sababomin* (concave) et *katawnabet* (divergent). Pour les autres formes, on a une série sans suffixes de classe qui apparaît ci-dessous dans la colonne de droite.

¹⁰ Ou *givahwoknikis*, etc.

Tableau III
Les ordinaux de 2 à 6 (êtres inanimés)

	cylindrique	plat	concave	divergent	autres
2 ^e	avet	avek	avemku	avekti	aveyni
3 ^e	amamnam	amamnabun	amamnakun	amamnamkat	amamnam
4 ^e	avaxnikan	avaxkabun	avaxkamkun	avaxkatni	avaxnikan
5 ^e	avohwokni	avohwokbun	avohwokamkun	avohwokatni	avohwokni
6 ^e	avugunkun	avugunkubun	avugunkun	avugunkunkat	avugunkun

Les ordinaux pour 7 et pour 10 existent, mais sans préfixe possessif et sans suffixe de classe, qu'il s'agisse d'êtres animés ou d'inanimés de toute forme. En revanche, ils ont systématiquement le suffixe adjectival *-vye*.

Tableau IV
Les ordinaux de 7 et 10

7 ^e	ntewnenkevye
10 ^e	madikawkuvye

Il n'y a pas à proprement parler d'ordinaux pour 8 et 9, bien qu'on puisse dire :

(18) *ntewnenkevye akak pahat arawna, (le) huitième*
septième avec un son ajout

La tendance actuelle, avons-nous dit, est à une reconstitution simplifiée de ce système. En l'occurrence, on généralise les formes qui apparaissent dans la colonne de droite du tableau III, *y compris quand on réfère à des êtres animés*. En revanche, l'opposition entre la forme nominale et la forme adjectivale (avec, comme on le voit dans les exemples 17, un suffixe *-piye/-piyo* ou *-vye/-vyo*) est très vivante. On aboutit donc au tableau reconstruit et simplifié suivant.

Tableau V
Les ordinaux (système nouveau simplifié)

	emploi nominal	emploi épithète
2 ^e	aveyni	aveynivye
3 ^e	amamnam	amamnampiye
4 ^e	avaxnikan	avaxnikampiye
5 ^e	avohwokni	avohwoknivye
6 ^e	avugunkun	avugunkumpiye
7 ^e	ntewnenkevye	ntewnenkevye
10 ^e	madikawkuvye	madikawkuvye

6.3.2. Multiplication

La multiplication (*n fois*) s'exprime pour 1 par **pahayewvi** *une (seule) fois*, et pour les autres nombres par le suffixe **-vut** :

- | | |
|-------------|--------------------------|
| (19) 2 fois | pimavut |
| 3 fois | mpamavut |
| 4 fois | paxkavut |
| 5 fois | pohowkuvut , etc. |

Pour compter « à l'européenne » les centaines, on a ainsi **pimavut sah**, *deux cents* (également : **desah**), **mpamavut sah**, *trois cents*, etc.

6.3.3. Totalisation

La totalisation est exprimée par **-te**. Dans les faits, cette expression n'est courante qu'avec 1 (*tout entier*), par exemple :

(20a) **Kawokwine dakere takarak pahavute**. *Le jaguar avala la poule tout entière*

(20b) **Igkis bukehe givin pahate**. *Ils ont entièrement brûlé sa maison*

On trouve cependant aussi **piyamate**, *tous les deux*, **mpamate**, *tous les trois*, **paxkate**, *tous les quatre*, etc.

6.3.4. Limitation

Elle est exprimée par **-wowa**, et dans les faits n'est guère utilisée qu'avec 1 :

- (21) **pahowwowa goble un**, *un seul verre d'eau* ;
pahatwowa ennetet, *un seul crayon* ;
pahaywowa hawkri, *un seul jour*, etc.

6.3.5. Distribution

La répartition distributive (*deux par deux...*) est exprimée par **-mat**. On a ainsi :

(22a) **Igkis bat piyanmat**. *Ils sont assis deux par deux*

(22b) **Igkis bat pitiwnamat**. *Ils sont assis deux par deux (dans des canots¹¹)*

(22c) **Ig iki uwas pisoyamat, pohowkumat**.
Il met les oranges deux par deux, cinq par cinq

¹¹ Avec le classificateur des « grappes » puisque les humains ne sont plus autonomes, mais en quelque sorte « attachés » par le canot, voir p. 124.

6.3.6. Successivité

La successivité distributive (*l'un après l'autre*) est exprimée par **-(i)mpi** :

(23) **Igkis tivik pahavwimpi.** *Ils partirent l'un après l'autre*

6.4. LA CLASSIFICATION DE FORME ET DE QUANTITÉ DANS LES ADJECTIFS ET LES VERBES

6.4.1. Les suffixes de forme

Quand les objets ont une certaine forme ou une certaine partie constitutive typiques, il peut arriver que la qualification exprimée par l'adjectif, ou l'action exprimée par le verbe, concerne prioritairement cette forme ou cette partie constitutive. C'est ce que le palikur exprime une fois de plus avec une précision étonnante, et l'on retrouve, bien que d'une autre manière et avec d'autres éléments grammaticaux, une partie des distinctions rencontrées avec les classificateurs numériques. Ainsi, il existe toute une série de suffixes apparaissant, si le sens s'y prête, sur des adjectifs exprimant des dimensions (*grand, gros, haut...*), des propriétés physiques (*mou, dur, doux, effilé, beau, propre, sale...*) ou des couleurs (*noir, blanc, bleu, rouge...*), ou sur des verbes transitifs exprimant une action physique sur un objet (*prendre, laver, salir, sécher, frapper, froter, toucher, piquer, attacher, détacher, brûler, poser...*).

Tableau VI
Les suffixes de forme

<i>adjectif</i>	<i>verbe transitif</i>	<i>forme exprimée</i>
-agik	-aku	contenant, intérieur
-ap	-ava	creux, partie concave
-bet	-beta	objet petit, fragmentation
-bo	-boha	surface plane
-buk	-buka ou -buhka	objet effilé
-kig	-kiya	pointe
-min	-mina	objet cylindrique
-pew ou -vew	-pewa ou -vewa	objet arborescent
-pit ou -vit	-pta, -vita ou -ta	objet pourvu d'une peau ou d'une coque, corps

Par exemple, pour exprimer la beauté ou la propreté, on dira (exemples adaptés du manuel *Comunique-se bem !*) :

- (24a) Eg *sukuhaku* goble : in *barewagik*. *Elle nettoie le verre : il est propre*
(24b) Eg *sukohava* miruk : eg *barewap*. *Elle nettoie l'assiette : elle est propre*
(24c) Eg *sukuhbeta* kamis : in *barewbet*. *Elle nettoie le tissu : il est propre*
(24d) Eg *sukuhboha* puwayt : in *barewbo*. *Elle nettoie la rame : elle est propre*
(24e) Eg *sukuhbuka* akati : in *barewbuk*. *Elle nettoie la corde : elle est propre*
(24f) Eg *sukuhkiya* iwan : in *barewkig*. *Elle nettoie le couteau : il est propre*
(24g) Eg *sukuhmina* ennetet : in *barewmin*. *Elle nettoie le crayon : il est propre*
(24h) Eg *sukuhpewa* amutri : eg *barewvew*. *Elle nettoie la plante : elle est propre*
(24i) Eg *sukuhpta* antyan : in *barewvit*. *Elle nettoie l'œuf : il est propre*

6.4.2. Remarques sur les suffixes de forme

a) Sur *-ava*

Outre son sens d'« action sur un creux ou à la partie concave d'un objet », ce suffixe est utilisé dans les verbes avec un sens de totalisation, et c'est même son sens le plus fréquent (peut-être y a-t-il un effet de sens comme en français *faire quelque chose à fond*) :

- (25) *Kasis axave*¹² *numana*. *Les fourmis ont mangé toute ma nourriture*

b) Sur *-bet/-beta*

Ce double suffixe provoque en général la métaphonie (passage de /a/ à /e/, voir p. 45) dans le radical qui précède. Il a plusieurs effets de sens :

– application à de petits objets, ou à des objets fragmentés ou morcelés : on a ainsi *bukih*, *couper, trancher*, mais *bukihbeta*, *faire des copeaux*, *bak*, *casser, briser*, mais *bekbeta*¹³, *casser en petits morceaux*, *hah*, *déverser (dans un contenant, de la nourriture par exemple)* mais *hehbeta*, *saupoudrer...* :

- (26a) *Ig ihuk ah*. *Il coupe l'arbre*
(26b) *Ig ihukbeta ihti*. *Il hache la viande*

¹² Forme de commutatif, voir chap. 8.

¹³ On trouve aussi écrit *begbeta* (et de même plus loin : *mategbeta* au lieu de *matekbeta*).

– action réalisée de manière imparfaite ou un peu désordonnée : ainsi **kagah**, *mordre*, mais **kagehbeta**, *mâchonner*, **keh**, *faire*, mais **kehbeta**, *improviser*, *bricoler*, *inventer*, **guh**, *scier*, mais **guhbeta**, *ronger* (se dit d'un rat, par exemple), **meh**, *détruire* (une maison, par exemple) mais **mehbeta**, *défaire*, *désorganiser* (par exemple, le contenu d'une valise), **matak**, *gagner*, *obtenir*, mais **matekbeta**, *comploter* ou **matekbet**, *confus* ;

– inversement, action minutieuse prenant en considération tous les éléments d'un ensemble :

(27a) Iveg inin ! *Regarde ça !*

(27b) Mekseh ivegbeta numiguh. *Le médecin analyse mon sang*

(28a) Ig ahega parak. *Il aligne les plantes*

(28b) Ig ahegbeta mote. *Il répare le moteur*

(28c) Nah ahegbetate¹⁴ newkanbet. *Je vais préparer mes affaires*

(28d) Axka kuwis ahegbet. *Le repas est déjà prêt*

c) Sur –boha

À noter que le verbe **ivegboha**, litt. *regarder quelque chose de plat*, est la traduction du français *lire* :

(29) Nah ivegboha kagta. *Je lis le livre*

d) Sur –mina

Outre son sens propre (action sur une chose plus ou moins cylindrique), ce suffixe est utilisé pour former plusieurs verbes de sens abstrait, référant à des opérations mentales. Ainsi *se rappeler* se dit **kiye** mais aussi **kiyemina**, le second verbe, sans que cela soit totalement clair, introduisant peut-être l'idée d'une « série » de souvenirs qui reviennent peu à peu ; de même **ayap** signifie *demander*, *questionner*, mais **ayapmina** est plutôt *se renseigner* ; sur **iveg** (voir ci-dessus les ex. 27a-b), on a **ivegmina** signifiant *examiner par la pensée*, et à côté de **bayah**, *déposer*, *laisser*, on a **bayahmina** dans le sens *pardonner* :

(30) Ig ivegmina gihiyakemni. *Il réfléchit*, litt. *Il examine sa pensée*

(31a) Nah bayah newkanbet ay. *Je garde mes affaires ici*

(31b) Nah bayahminig. *Je lui pardonne*

¹⁴ Forme tendancielle, voir chap. 8.

e) Sur **-pta/-vita**

La variante **-pta** du suffixe verbal apparaît après une voyelle nasale (c.-à-d. : dans la graphie, après un **h**) ; dans les autres cas, on trouve **-vita**, bien qu'après /s/ on puisse aussi trouver simplement **-ta** :

- (32) **sukuhpta**, *laver* (le corps de quelqu'un, la peau d'un fruit),
turuh, *trouer, perforer*, **turuhpta**, *trouer* (un fruit par exemple,
en parlant d'un oiseau) ; **iveg**, *regarder* / **ivegvita**, *examiner*
(un corps, comme le fait par exemple un médecin) ;
digis, *inonder, submerger* / **digista**, *faire une injection une piqûre*
à quelqu'un...

f) *Surdérivation*

À la dérivation de forme peut s'ajouter la dérivation adjectivale en **-ye/-yo**, en apportant une nuance le plus souvent très difficile à traduire. Ainsi :

- (33) **barewbet** ou **barewbetye**, *propre* (petits objets, ou granulés
comme le couac) ; **barewvit** ou **barewvitye**, *qui a la peau propre* ;
barewbo ou **barewboye**, *propre sur toute sa surface* ;
seyvitye, *à la peau blanche (seyne)...*

Sans que cela soit totalement net, les formes en **-ye/-yo** marquent plutôt une propriété stabilisée à la suite d'un événement, alors que l'absence du suffixe marque que la propriété est là sans plus. Ainsi on peut opposer :

- (34a) **Axtet barewbo**. *La table est propre* (sur sa surface)

- (34b) **Axtet barewboye kuwis**. *La table est déjà propre*
(ce n'est donc pas la peine de la nettoyer)

Parfois cette différence peut se comprendre de manière quantitative. Ainsi dans (35a) on a tendance à comprendre qu'il s'agit d'une seule chemise, alors que dans (35b) on sent un processus de lavage qui s'étend à plusieurs chemises, d'où les traductions respectivement par un singulier et un pluriel :

- (35a) **Kamis barewbet**. *La chemise est propre*

- (35b) **Kamis barewbetye**. *Les chemises sont propres*

g) *Les classificateurs de forme avec les noms*

Certains classificateurs de forme peuvent apparaître sur des noms, pour former des adjectifs mais aussi parfois de véritables noms (un des indices étant par

exemple la possibilité d'une forme possédée). C'est en particulier le cas de **-bet**, qui produit plusieurs effets de sens (fragmentation, diminutif, analogie...) :

- (36) **gewkanbet**, *ses affaires* (**gewkan**, forme possédée de **ewkaki**, *charge, bagages*), également **mote arewkanbet**, *pièces de moteur* ; **paytbet**, *cabane* (**payt**, *maison*) ; **givinbet**, *sa cabane* (**givin**, *sa maison*) ; **kamisbet**, *morceau de tissu, chiffon* (**kamis**, *tissu*) ; **igetbet**, *saletés* (**iget**, *saleté*) ; également **arakembet**, *de toutes sortes*, qui doit provenir de **arikna**, *chose*, noter aussi :
- (37) **Ikaw awaygbet** ou **Ikaw tinobet**.
Conduis-toi comme un homme/comme une femme

On trouve le même phénomène avec **-vit**, qui forme surtout des adjectifs :

- (38) **migatvit**, *ensanglanté* (**migat**, forme possédée ; **gimig**, *sang*) ; **busukvit**, *couvert de plaies* (**busukne**, forme possédée ; **gibuskana**, *blessure, plaie*)

Voir aussi au chapitre 7 les formes adverbiales avec **-min**.

h) *Le radical pugu(m)-*

Un certain nombre d'adjectifs exprimant l'idée de « grosseur » sont formés sur le radical **pugu-** ou **pugum-**, toujours suivi d'un suffixe de forme et presque toujours de l'augmentatif **-ad** (voir chap. 5, p. 110). Mais les suffixes de forme sont « spéciaux ». On a ainsi :

- (39a) **pugubwad**, *large et plat*
(se dit d'un tissu, d'une rivière, d'un champ, d'une tête de clou...)
- (39b) **pugumwad**, *gros et épais* (se dit d'un tronc, d'une branche, d'une jambe, mais aussi d'une voix)
- (39c) **pugubawkad**, *haut et abondant* (se dit d'un feu ou d'une chute d'eau)
- (39d) **pugutwad**, *fourni et abondant* (se dit d'une grappe de fruits)
- (39e) **pugumakatye**, *grand* (se dit d'un arbre)

6.4.3. Les classificateurs de partie du corps

Dans le même ordre d'idées, on trouve cinq suffixes marquant qu'une propriété (exprimée par un adjectif) ou une action (exprimée par un verbe) concerne une partie du corps.

Tableau VII
Les classificateurs de partie du corps

<i>adjectif</i>	<i>verbe transitif</i>	<i>partie du corps</i>
-biy	-biya	bouche
-duk	-duka	poitrine
-ki	-kuga	pied
-(w)ok	-(w)oka	main
-(w)ot	-(w)ota	œil

Les adjectifs sont plutôt rares, les verbes plus courants. On a ainsi :

- (40) *sukuhbiya*, laver la bouche ; *sukuhduka*, laver la poitrine ;
sukuhkuga, laver les pieds ; *sukuhoka*, laver les mains ;
sukuhota, laver les yeux¹⁵

6.4.5. Quantité de l'action

Toujours avec le même type de composition, on trouve des suffixes qui, ajoutés à des verbes, marquent une certaine quantité dans la réalisation d'une action. Cette fois, il n'y a pas d'adjectifs correspondants ; en revanche, on peut avoir des verbes transitifs ou intransitifs. Nous avons déjà rencontré (p. 130) l'effet « totalisateur » du suffixe -ava. On retrouve des phénomènes de sens voisin avec quatre autres suffixes.

Simultanéité

Le fait que l'événement est accompli par plusieurs personnes ensemble, ou arrive à plusieurs personnes ensemble, est exprimé par le suffixe participial -*nekwiye* (masculin) / -*nekwiyo* (féminin) (où " note une métaphonie /a/ > /e/ dans le radical, voir chap. 2, p. 45) :

- (41) *Bakimnayh awnenekwiye*. *Les enfants parlent tous en même temps*
(42) *Igkis tuguhnekwiye*. *Ils sont tous tombés ensemble*
(43) *Madikte Parikwene timemnekwiye Kyo savann*.
*Tous les Palikur écoutent (timap) 'Kyo savann'*¹⁶

¹⁵ Ces verbes sont transitifs et prennent donc un complément d'objet représentant la personne dont on lave la bouche, la poitrine, etc. Pour des raisons évidentes, ces verbes sont surtout employés à la forme réfléchie en -w dont nous parlerons au chap. 8 (*sukuhbiyaw*, se laver la bouche, etc.). *Sukuhota* s'emploie aussi dans le sens de *nettoyer une plaie*.

¹⁶ Cette phrase conclut la chronique *Kannuhka*, animée par Phil Labonté dans le cadre de l'émission *Kyo savann* sur Radio Guyane.

Totalisation

Le fait qu'un événement ou une situation se réalise à plusieurs endroits ou par plusieurs personnes est exprimé par le suffixe –“(e)bdi.

- (44a) **Kagta sigke.** *Le papier s'est déchiré*
- (44b) **Kagta sigkebdi.** *Le papier est tout déchiré* (en plusieurs endroits)
- (45a) **Igkis wakaymni.** *Ils s'affligent*
- (45b) **Igkis wakaymnibdi.** *Ils s'affligent tous*
- (46) **Kuwawta wanekwebdi.** *La corde s'est toute emmêlée*
(de **wanak**, *attacher*, ici à la forme réfléchie en **-wa**, voir chap. 8, p. 186)

On est assez près pour le sens de la forme en **–nekwiye**. Plusieurs différences cependant : d'abord, il n'y a pas d'idée de simultanéité avec **–ebdi**. Ceci apparaît clairement avec les verbes de mouvement :

- (47a) **Igkis sigisnekwiye.** *Ils courent tous ensemble*
- (47b) **Igkis sigisebdi.** *Ils courent dans tous les sens*
- (48a) **Igkis aytenekwiye.** *Ils viennent tous ensemble*
- (48b) **Igkis aytwebdi.** *Ils viennent tous un par un*

Ensuite, dans les verbes transitifs, la forme en **–nekwiye** marque une pluralité de sujets agents, tandis que la forme en **–ebdi** marque une pluralité d'objets (souvent avec une nuance d'incertitude), ce qui fait que le sujet peut être au singulier :

- (49) **Igkis awnebdi.** *Ils disent toutes sortes de choses* (comparer l'exemple 41)
- (50) **Nah timevebdi.** *J'entends toutes sortes de choses* (comparer l'ex. 43)

Dispersion

L'idée d'une dispersion plus ou moins désordonnée de l'événement est exprimée par le suffixe participial **/–pari/** (masc.) / **/–paru/** (fém.) (le **/p/** se prononçant [v] sauf après nasale) :

- (51) **Ig wewvari.** *Il erre* (**wew**, *marcher*)
- (52) **Eg sigisvaru.** *Elle court de façon désordonnée*
- (53) **Ig awnpari.** *Il parle* (**awna**) *beaucoup pour ne rien dire*

Affectation partielle

Elle est marquée par le suffixe **-ptih** signifiant *un peu, en partie, légèrement, parfois* :

- (54) **Pak ewhaptih gukamkayh.** *La vache lèche son veau (ewha, lécher)*
- (55) **Ig danuhaptih atan.** *Il vient parfois ici (danuh, venir)*
- (56) **Igkis hiyaraptihgi.** *Ils se moquent de lui (hiyara, rire)*

Adverbes, prépositions, compléments circonstanciels

7.1. ADVERBES ET NOMS DE LIEUX

7.1.1. Généralités : les adverbes, en français et en palikur

Comme le français, le palikur a des *adverbes*. En français, ce sont des mots qui peuvent avoir la fonction de *compléments circonstanciels*. Comme leur nom l'indique, les compléments circonstanciels expriment des circonstances (de lieu, de temps, de manière...) dans lesquelles se déroule l'événement. Leur principale originalité par rapport au complément d'objet, dont on a parlé au chapitre 4, est la suivante :

– *Contrairement au complément d'objet, les compléments circonstanciels peuvent être en nombre quelconque (aucun, un ou plusieurs) par rapport au verbe, que celui-ci soit transitif ou intransitif.*

Nous retrouverons cette propriété avec les adverbes du palikur. On pourra y ajouter un trait plus spécifique à la logique de la grammaire palikur :

– *En palikur, on peut trouver des suffixes verbaux pour représenter les compléments d'objet (chap. 4), mais non pour représenter les compléments circonstanciels¹.*

Enfin, il existe en français des emplois de certains adverbes (essentiellement de lieu et dans certains cas de temps) après le verbe *être* (ex. : *Il est ici ; la réunion est demain*). La logique de la grammaire palikur, déjà signalée au chap. 3, peut être présentée ainsi :

– *En palikur, une partie au moins des adverbes peut apparaître en fonction prédicative.*

Dans les exemples (1a-b), on trouve des adverbes en fonction prédicat, et dans (2) à (4), on en trouve en fonction de compléments circonstanciels :

¹ Le français a, comme on le sait, des pronoms adverbiaux *en* et *y*, qui se comportent en partie comme les pronoms objets (position non accentuée devant le verbe) tout en ayant souvent une fonction circonstancielle (*Il en vient, il y va*). Peu de langues connaissent un tel phénomène, et il est en tout cas inconnu en palikur.

- (1a) **Ig ay.** *Il est ici*
 (1b) **Eg ayhte** (ou **aynte**). *Elle est là-bas*
 (2) **Ig kannivwiye ay.** *Il travaille ici*
 (3) **Ig kannivwiye kabayhtiwa.** *Il travaille bien*
 (4) **Ig kannivwiye takuwanek.** *Il travaillera demain*

Comme on le voit, les adverbes du palikur ressemblent à ceux du français, et se traduisent le plus souvent par des adverbes du français :

- (5a) (adverbes de lieu) : **ay**, *ici* ; **ayhte**, *là* ; **kennesa**, *près* ; **piyawakad**, *loin* ; **muwapu** (ou **muwavu**), *partout*, etc.
 (5b) (adverbes de temps) : **kuri**, *maintenant* ; **amaka**, *hier* ; **takuwanek**, *demain* ; **minikwak**, *autrefois* ; **aysawnemenek**, *plus tard* ; **hawkanawa**, *tôt*, **aygete**, *tard*, **kuwis**, *déjà*, etc.
 (5c) (adverbes de manière) : **kabayhtiwa**, *bien* ; **kibentenwa**, *vite* ; **hene**, *ainsi* ; **kaba**, *presque*, etc.

Toujours comme en français, certains adjectifs peuvent être employés de façon adverbiale. Ainsi, dans les exemples (6a) ci-dessous **wadit**, *droit*, *juste* est employé comme un adjectif (il est prédiqué d'un nom), alors que dans (6b) il est adverbial (il modifie un verbe)² :

- (6a) **Piwn wadit.** *Tes paroles sont justes* ; **ahin wadit**, *le chemin est tout droit*
 (6b) **Ig awna wadit.** *Il parle juste* ; **ig wew wadit**, *il marche droit*

7.1.2. Toponymes et cas spatiaux : la déclinaison

On appelle *toponymes* les noms propres de lieux, comme :

- (7) **Kayan**, *Cayenne*, **Makapa**, *Macapa*, **Uyapkun**, *Saint-Georges*, **Pag**, *Belém*, **Kumene**, *Kumenê* (« capitale » du pays palikur au Brésil), etc.

Comme les adverbes, les toponymes peuvent avoir la fonction de compléments de lieu. Mais il y a plusieurs manières de marquer un lieu : il peut s'agir d'une localisation sans mouvement (lieu où l'on est, par exemple *Il est à Cayenne*), ou

² Rappelons aussi (chap. 6, p. 125) la valeur fondamentalement adverbiale de **pitatyé**, *premier*, *premièrement*.

avec mouvement, et dans ce cas il peut s'agir d'un mouvement de rapprochement (lieu où l'on va : *Il va à Cayenne*), d'éloignement (lieu d'où l'on vient : *Il vient de Cayenne*) ou de passage (*Il passe par Cayenne*). On observe alors en palikur un phénomène qui rappelle les *déclinaisons* de certaines langues européennes (latin, grec, russe, allemand...) : sur les noms de lieux apparaissent des suffixes qui marquent ce type de relation spatiale. Ainsi :

(8a) **Ig atak Kayanit.** *Il va à Cayenne*

(8b) **Ig ayta Kayanitak.** *Il vient de Cayenne*

(8c) **Ig mpiye Kayaniw.** *Il est passé par Cayenne*

Dans les langues qui présentent ce phénomène, on appelle *cas* les différentes formes ainsi marquées par des suffixes dits *suffixes casuels*, et on appelle *déclinaison* l'ensemble des formes casuelles.

Le palikur a donc des déclinaisons. Mais si vous avez fait du latin ou une autre langue casuelle européenne, vous vous rappelez sans doute que ces langues ont aussi des cas pour marquer des fonctions telles que sujet, complément d'objet ou complément de nom. Or nous avons vu (chapitres 3 et 4) que le palikur ne marque pas ces fonctions par des cas, mais par l'ordre des mots ou par des affixes personnels. La déclinaison palikur est donc restreinte à l'expression des relations spatiales, et n'apparaît que sur des noms de lieux et certains adverbes. Il y a quatre cas, dont on peut faire le tableau ci-dessous :

Tableau I
Les quatre cas spatiaux

Nom du cas	Relation exprimée	Suffixe casuel
<i>Locatif</i>	endroit où l'on est	-Ø (pas de suffixe)
<i>Latif</i>	endroit où l'on va	-t ³ (variantes : -it, -rit, -at, -ut)
<i>Ablatif</i>	endroit d'où l'on vient	-tak (var. : -itak, -ritak, -atak, -utak)
<i>Perlatif</i>	endroit par où l'on passe, ou à travers lequel on va	-w (var. : -iw, -riw, -ew)

Les variantes ne sont pas totalement prévisibles : ainsi pour le latif on dit **Kayanit**, à Cayenne, **Uyapkunit**, à Saint-Georges, mais **Pagat**, à Belém⁴.

³ On trouve parfois -te. Sur ces formes, voir p. 159 à la fin de ce chapitre.

⁴ Ces variations doivent provenir du fait que dans un état plus ancien de la langue il y avait en fin de mot des voyelles qui ont aujourd'hui disparu.

Comme le locatif n'a pas de marque spécifique, un toponyme marquant une localisation sans mouvement est en général accompagné d'un adverbe comme *ay*, *ici* ou *ayhte*, *là-bas* (pour éviter d'être interprété comme sujet ou objet). Ainsi :

- (9a) **Ig ay Kayan.** *Il est (ici) à Cayenne*
(dit par quelqu'un qui se trouve à Cayenne)
(9b) **Ig ayhte Kayan.** *Il est (là-bas) à Cayenne*
(dit par quelqu'un qui se trouve ailleurs qu'à Cayenne)

Cette contrainte disparaît aux autres cas, qui sont marqués par un suffixe (ex. 8a-c). Certains noms communs présentent les mêmes variations de cas que les toponymes. C'est le cas de *paytwempu*, *ville*, *village*, ou *parahwokwa*, *mer* (pour ce dernier mot, le locatif peut se passer d'adverbe) :

- (10a) **Ig msakwa ayhte paytwempu.** *Il habite en ville*
(10b) **Nah atak paytwempurit.** *Je vais à la ville*
(10c) **Igkis pes paytwemputak.** *Ils sortent de la ville*
(10d) **Igkis wew muwapu paytwempuriw.**
Ils marchent partout à travers la ville
(11a) **Uver msakwa parahwokwa** (ou : **ayhte parahwokwa**).
Les requins habitent dans la mer
(11b) **Warik pes parahwokwat.** *Les rivières débouchent (« sortent ») dans la mer*

7.1.3. Adverbes de lieu interrogatifs et démonstratifs

La déclinaison à quatre cas se retrouve dans une partie des adverbes, en particulier les adverbes interrogatifs (*où ?*) et démonstratifs (*ici*, *là*, *là-bas*), qui sont en partie irréguliers. On peut en faire le tableau suivant.

Tableau II
Déclinaison des adverbes de lieu

	<i>Locatif</i>	<i>Latif</i>	<i>Ablatif</i>	<i>Perlatif</i>
Interrogation (<i>où</i>)	kiney ?	kit ?	kitak ?	kiw ?
Proximité (<i>ici</i>)	ay	atan	ayteke aytekihan	awkihan
Anaphore (<i>là</i>)	ayge	atere	aytohtak aytohtihan	awvre ovre
Éloignement (<i>là-bas</i>)	ayhte	ayhte atere	aytohtak	optihan

- (12a) Kiney pivin ? *Où est ta maison ?*
 (12b) Kit yis atak ? *Où allez-vous ?*
 (12c) Kitak ig danuh ? *D'où arrive-t-il ?*
 (13a) Parak atan ! *Entre ici !*
 (13b) Pes ayteke ! *Sors d'ici !*
 (14a) Nah atak ayhteahan (ou : atere). *Je vais là-bas*
 (14b) Ig ayta aytohtak. *Il vient de là(-bas)*
 (14c) Ka ayhsima hiyeg maviya awvre. *Beaucoup de gens passent par là*

Remarques

a) Interrogatifs

Si vous avez fait du latin, vous vous rappelez peut-être les quatre interrogatifs de lieu, qui correspondent rigoureusement à ceux du palikur : palikur **kiney** = latin **ubi**, *où* (sans mouvement) ; pal. **kit** = lat. **quo**, *où* (avec mouvement) ; pal. **kitak** = lat. **unde**, *d'où* ; pal. **kiw** = lat. **qua**, *par où*. Nous reparlerons au chapitre 9 de ces interrogatifs, qui posent certains problèmes particuliers.

b) Variantes

Les formes **aytohtak**, **aytohtihan**, **ayhte**, **ayhteahan** ont des variantes **aytontak**, **aytontihan**, **aynte**, **aynteahan**. Le perlatif des démonstratifs est construit sur une forme de base commençant par **aw-**, qu'on trouve toujours dans **awkihan**, mais elle peut se réduire en **o-** dans **ovre**, variante de **awvre** (avec les variantes graphiques « en p » **awpre** et **opre**), et dans **optihan**, qui a une variante **omtehan** (mais on ne trouve à peu près jamais **awptihan**).

c) Emploi des anaphoriques

En principe, les adverbes de la troisième ligne (**ayge**, **atere**...) sont des *anaphoriques*, c'est-à-dire qu'ils représentent un lieu qui a déjà été mentionné dans la conversation (nous avons déjà vu le phénomène d'anaphore avec le préfixe possessif **ni-**, p. 70) : l'une de leurs traductions les plus courantes en français peut être le pronom adverbial **y** :

- (15a) José ayhte Kayan. Gikamkayh msakwa ayge.
José est (là-bas) à Cayenne. Son fils y habite
 (15b) Givin piyawakad. Ka sam, nah atak atere. *Sa maison est loin.*
Ça ne fait rien (ka sam, littéralement : pas important), j'y vais

Pourtant, on observe un certain flou dans l'usage des anaphoriques et des adverbes d'éloignement de la quatrième ligne. C'est ainsi que *atere* est utilisé pour *là*, *là-bas* (est beaucoup plus courant que *ayhtehan*), et que *aytohtak* (ou *aytontak*) est le seul ablatif usuel pour traduire *de là* (*bas*).

d) *Emploi temporel*

Ayteke, outre un sens spatial, peut aussi avoir un sens temporel *ensuite, après cela* (cf. en français *à partir de là*) :

- (16) *Pitatye igkis wanak givudigakis, ayteke igkis himak.*
D'abord (pitatye, litt. premier, voir p. 125) ils attachent leurs hamacs, ensuite ils dorment.

7.1.4. Autres adverbes déclinables

Un certain nombre d'adverbes de lieu prennent toute la série des cas spatiaux. C'est le cas de *pawka*, *loin* (alors que son synonyme *piyawakad* et son contraire *kennesa*, *près* sont indéclinables), *kabaywak*, *dehors*, *pahambak*, *de l'autre côté*, *wasamdak*, *aux champs*, *à l'abattis*, *ihapka*, *sur la rive...*

- (17a) *Nah msakwa pawka. J'habite loin*
(17b) *Ig mpiya pawkew. Il passe au loin*
(18a) *Wixwiw ax kabaywak. Nous mangeons dehors*
(18b) *Ig ayta kabaywakatak. Il vient de l'extérieur*
(19a) *Givin pahambak. Sa maison est de l'autre côté*
(19b) *Nah waxwig pahambakat. Je l'emmène de l'autre côté*
(20a) *Ig kannivwiye wasamdak. Il travaille à l'abattis*
(20b) *Wis tivik wasamdakat. Nous allons à l'abattis*
(21a) *Pusuk msakwa ihapka. Le cabiai vit au bord de l'eau*
(21b) *Ig wew ihapkew. Il marche le long de la rivière*

7.1.5. Formes adverbiales de certains noms

On trouve toujours les mêmes cas avec quelques adverbes dérivés de noms absolus ou possédés. Comme dans le cas des adverbes cités plus haut, il n'est pas besoin d'un autre adverbe pour former le locatif. Une partie de ces formes sont

construites avec les suffixes de forme rencontrés plus haut (en particulier : **-min**, **-bo**, voir p. 129), d'autres sont plus irrégulières.

Tableau III
Formes adverbiales de certains noms

forme nominale	forme adverbiale
giwan, <i>son bras</i>	giwanmin, <i>à son bras</i>
gibagwan, <i>sa jambe</i>	gibagwanmin, <i>à sa jambe</i>
wayk, <i>sol, terre</i>	waygbo, <i>par terre</i>
en, <i>ciel</i>	inugik (ou inurik), <i>au ciel</i>
gibiy, <i>sa bouche</i>	gibiygik (ou gibiyrik), <i>dans sa bouche</i>
givin, <i>sa maison</i>	givineku ou givinwa ⁵ , <i>chez lui</i>
giwak, <i>ses mains</i>	giwaku, <i>dans ses mains</i>
gitew, <i>sa tête</i>	gitewha, <i>sur sa tête</i>
gidep, <i>son front</i>	gideva, <i>sur son front</i>
giwyak, <i>son œil</i>	giwtrik, <i>dans son œil, devant lui, en son milieu</i>
gikugku, <i>ses pieds</i>	gikimpu, <i>à ses pieds</i>
ginaktin, <i>son ventre</i>	ginaktin, <i>en son for intérieur</i>

(22a) Nah kadahan busukne nubagwanmin. *J'ai une plaie à la jambe*

(22b) Ig tarise puduku nuwanmintak. *Il a enlevé l'épine de mon bras*

(23a) Uhokri ayhte inurik. *Dieu est au ciel*

(23b) Ig tuguhe inuriktak. *Il est tombé du ciel*

(23c) Ig wagehe inurikut. *Il est monté au ciel*

(24a) Igkis himak waygbo. *Ils dorment par terre*

(24b) Ig tuguhe waygborit. *Il est tombé par terre*

(24c) Ig kah gihmun waygboriw. *Il traîne son canot sur le sol*

(25a) Eg kadahan pahamku akawakti guwaku. *Elle a une bague au doigt*

(25b) Nah wiwhe aragbus giwakutak. *Je lui ai retiré le fusil des mains*

(26a) Eg hiyuh sak gutewha. *Elle porte un sac sur la tête*

⁵ Sans que ce soit une règle absolue, givineku fait plutôt référence à la maison comme une construction avec un intérieur (*dans sa maison*) et givinwa est plus « général » (la maison envisagée comme un simple lieu). On peut dire Ig danuh givinwat ou givinekut, *Il arrive chez lui*, mais pour dire *Il entre chez lui* on dira Ig parak givinekut plutôt que givinwat.

- (26b) Kuk tuguhe ntewharit. *Une noix de coco m'est tombée sur la tête*
 (27a) Nah iki iveyti gibiyrikut. *Je mets le médicament dans sa bouche*
 (27b) Waybi pes ubiyriktak. *La (« notre ») salive sort de notre bouche*
 (28a) Nah kanniwkiye givineku (ou : givinwa). *Je travaille chez lui*
 (28b) Nah atak givinekut (ou : givinwat). *Je vais chez lui*
 (29) Ig wanak musweg gideva. *Il attache un mouchoir sur son front*
 (30a) Nah kadahan iget nuwtrik. *J'ai une saleté dans l'œil*
 (30b) Ig tabira giwtrikkis hiyeg.
Il se met debout devant les (« dans les yeux des ») gens
 (30c) Ig padak gimana ariwtrikut tiket. *Il jette sa nourriture au feu⁶*
 (31a) Ig mayak akimpu pahakti ah. *Il se repose au pied d'un arbre*
 (31b) Ig tuguhe nukimpurit. *Il est tombé à mes pieds*
 (32a) Nnaktin katih. *J'ai mal au ventre (« Mon ventre est douloureux »)*
 (32b) Ig awna ginaktin : « Pariye ? ». *Il dit en lui-même : « Quoi ? »⁷*

Les mots pour *en haut* et *en bas* sont eux aussi apparentés respectivement à *en*, *ciel* et à *wayk*, *sol*, mais on ne les rencontre qu'au latif (qui peut avoir un sens locatif) et à l'ablatif.

Tableau IV
En haut et en bas

<i>en, ciel</i> <i>wayk, sol</i>	<i>inut, en haut</i> <i>waykwit, en bas⁸</i>
-------------------------------------	--

- (33a) Pivey ayhte inut. *Tes médicaments sont là en haut*
 (33b) Ig iveg inutak. *Il regarde d'en haut*
 (34a) Nah muhuk waykwit. *Je descends en bas*
 (34b) Ig ayta waykwitak. *Il vient d'en bas*

⁶ La métaphore *dans l'œil* de sert en particulier pour dire *dans le feu* (ariwtrik tiket), mais aussi *dans la plaie* (ariwtrik busukne). Sur les autres façons d'exprimer *dans*; voir plus loin p. 149.

⁷ Comme on le voit, il n'y a pas de différence morphologique entre l'emploi de *-naktin* comme nom (fonction sujet ou objet) et son emploi comme adverbe (fonction complément circonstanciel de lieu).

⁸ La plupart des textes écrivent *warikwit* (comme si le mot était dérivé de *warik*, *rivière*), mais c'est probablement une erreur.

Un suffixe très productif est **-avrik** (qu'il faudrait peut-être écrire **-avgik**⁹), et qui semble marquer une abondance (« dans un endroit où il y a beaucoup de... ») ou une adéquation temporelle (« le moment de... »). Les deux mots les plus courants sont **ahavrik**, *dans la forêt* (de **ah**, *arbre*) et **ahawkanavrik**, *au moment de...*, *c'est le moment de...* (aussi : *c'est la faute de...*) construit sur **a-hawkan**, forme possédée de **hawkri**, *jour*. On a aussi les formes possédées **-w-avrik**, *au nom de...* (**nuwuh**, *mon nom*, **piw**, *ton nom*, etc.), et **-wn-avrik** *dans la langue de...* (**nuwnuh**, *ma langue*, *mes paroles*, **piwn**, *ta langue*, *tes paroles*, etc.). Lorsque le sens est locatif, ces mots sont déclinables :

- (35a) **Kawokwine msakwa ahavrik**. *Le jaguar vit dans la forêt*
- (35b) **Ig bisike ahavrikut**. *Il s'est enfui dans la forêt*
- (36a) **Ig awna giwavrik Uhokri**. *Il parle au nom de Dieu*
- (36b) **Ig awna wownavrik**. *Il parle dans notre langue*
- (36c) **Kuwis ahawkanavrik adahan fet**. *C'est le moment de la fête*
- (36d) **Pihawkanavrik inin mbejne danuh**. *C'est ta faute si ce malheur arrive*

7.1.6. Les grandes directions

La *droite*, la *gauche* et les quatre points cardinaux sont construits sur des adjectifs terminés en **-ap** (chap. 5, p. 108). La très grande majorité des emplois se font soit en ajoutant à cette base le suffixe **-gik** (ou **-rik**), soit (le plus fréquemment) le suffixe d'ablatif **-tak**, soit les deux : on forme ainsi des mots terminés en **-avrik** (qui doit être ce qu'on retrouve dans les mots signalés dans les exemples 35-36), **-aptak** ou **-avriktak**.

À *droite* se dit ainsi **kihehaptak**, **kihevavrik** ou **kihevavriktak**, venant de **kiheh**, *droit*, *droitier* ; à *gauche* se dit **patuwenavrik**, **patuwenaptak** ou **patuwenavriktak** (ou encore **patuwanavrik**, etc.), de **patuwene** (masc.) / **patuwano** (fém.), *gauche*, *gaucher*. Comme adjectifs (ex. : *main droite*), on peut employer l'adjectif radical ou avec les suffixes. Comme adverbes, les suffixes cités, même s'il y a l'ablatif, peuvent correspondre aussi bien à un mouvement de provenance qu'à une absence de mouvement : les grandes directions sont en quelque sorte conçues comme des lieux éloignés, à *partir desquels* on prend des repères.

⁹ Il doit s'agir en fait d'une suite de deux suffixes, **-ap-** et **-gik**, voir paragraphe suivant.

- (37a) Ig sumuh aragbus akak giwak kiheh (kihehavrik, kihehaptak).
Il saisit le fusil de la main droite
- (37b) Eg patuwano : eg anniru¹⁰ akak guwak patuwenaptak (patuwenavrik).
Elle est gauchère : elle écrit de la main gauche
- (37c) Ig bat kihehavrik (kihehaptak). *Il est assis à droite*
- (37d) Ig ikis gewkanbet patuwenavrik (patuwenavriktak).
Il a laissé ses affaires à gauche

Seul un mouvement explicite de rapprochement est exprimé par le latif :

- (38) Igkis tivik kihehavrikut, usuhme tivik patuwenavrikut.
Ils vont vers la droite, et nous de notre côté¹¹ nous allons vers la gauche

Les mêmes phénomènes se retrouvent en partie avec l'expression des points cardinaux, construits sur les racines suivantes :

- (39) nord : mekap- (certains disent imekap-)
sud : tiwap- ou plus fréquemment tiwgik- (ou tiwrik-)
est : wahama-
ouest : uvitki- ou uvitkiy-

à ceci près qu'au moins les trois derniers (*sud, est, ouest*) connaissent aussi une forme locative sans suffixe (nous ne l'avons pas rencontrée avec l'expression du *nord*, mais nous ne pouvons pas affirmer catégoriquement qu'elle n'existe pas¹²) :

- (40a) Igkis msakwa mekavrik. *Ils habitent au nord*
- (40b) Igkis ayta mekaptak. *Ils viennent du nord*
- (41a) Nuvinuh tiwaptak ariw paytwempu. *Ma maison est au sud du village*
- (41b) Igkis usakwa tiwgik. *Ils habitent au sud (ou : en amont)*
- (41c) Nah atak kanikne tiwgikut. *Je vais pêcher vers le sud (ou : en amont)*

¹⁰ Sur la variation de ce verbe en genre (anniri/anniru), voir chap. 8, p. 192.

¹¹ Sur le suffixe –me, voir chap. 9, p. 209.

¹² Les noms de l'est et de l'ouest au moins font référence au pays d'origine des Palikur (voir chap. 1, p. 16). Wahama est le nom palikur du fleuve Uaçá, dont l'Urucauá est un affluent, mais qui pendant un moment coule parallèlement à l'est de ce dernier. Uvitkiy est le nom palikur du mont Carupina, qui se trouve à l'ouest. Mekavrik (ou Imekavrik) signifie aussi *en aval*, et tiwgik *en amont*, puisque le sens dominant des rivières de la région est sud-nord : par ailleurs, le radical tiw qu'on trouve dans tiwap et tiwgik doit désigner quelque chose comme l'extrémité d'un objet effilé, et qu'on retrouve dans la préposition complexe –tiwbuku, voir plus loin l'exemple (82) ; enfin, sans que cela soit très clair morphologiquement, le radical mek- doit être en relation avec la préposition complexe –numeku, à l'embouchure de : voir plus loin les exemples (81).

- (42a) Mayg uvuvuk wahamatak. *Le vent souffle de l'est*
 (42b) Igkis hiyap warukma wahamavrikatak. *Ils virent une étoile à l'est*
 (42c) Igkis tivik wahamavrikut. *Ils se dirigent vers l'est*
 (43a) Kadahan ukuhne uvitkitak. *Il y a des nuages à l'ouest*
 (43b) Isuw amara uvitkiyavrikut. *L'urubu vole vers l'ouest*

7.1.7. La particule ta

Un mot au latif est souvent précédé de *ta*, qui doit être une forme affaiblie du verbe *atak*, *aller* (c'est pourquoi on ne la trouve pas après le verbe *atak* lui-même). Une telle construction, qui doit sans doute s'interpréter comme *en allant vers*, ne présente pas de différence de sens notable avec la même sans *ta*. C'est ainsi qu'on pourrait ajouter *ta* dans des exemples comme :

- (44a) Ig wagehe ta inurikut. *Il est monté au ciel* (= 23c)
 (44b) Ig tuguhe ta waygborit. *Il est tombé par terre* (= 24b)
 (44c) Kuk tuguhe ta ntewharit. *Une noix de coco m'est tombée sur la tête* (= 26b)
 (44d) Nah iki iveyti ta gibiyrikut. *Je mets le médicament dans sa bouche* (= 27a)

7.2. PRÉPOSITIONS

7.2.1. Généralités : les prépositions en français et en palikur

En français, une préposition est un mot qui précède un groupe nominal, et l'ensemble préposition + groupe nominal s'appelle *groupe prépositionnel*.

Comme les adverbes, les groupes prépositionnels ont le plus souvent une fonction circonstancielle (complément de temps, de lieu, de manière, etc.). En quelque sorte, les prépositions sont des *adverbes transitifs*, tout comme existent des verbes transitifs qui ont un complément d'objet, ou des noms possédés qui ont un complément de nom : le groupe nominal qui suit la préposition est son complément.

En palikur, la situation est *grosso modo* la même. Simplement, les compléments de prépositions sont marqués tout comme les compléments de nom, et par les mêmes préfixes. La situation peut donc être caractérisée comme suit.

En palikur, les prépositions se « conjuguent » par la personne.

Soit par exemple la préposition **-kak**. Elle signifie *avec*, au sens *comitatif* (c'est-à-dire marquant l'accompagnement, comme dans *je vais avec toi*) ou *instrumental* (c'est-à-dire marquant un instrument, comme dans *il l'a frappé avec un bâton*), et elle se « conjugue » par la personne ainsi.

Tableau V
Morphologie personnelle de prépositions

nukakuh, <i>avec moi</i>	ukak ou ukakuh, <i>avec nous</i> (exclusif)
pikak, <i>avec toi</i>	ukakwiy, <i>avec nous</i> (inclusif)
gikak, <i>avec lui</i>	yikak, <i>avec vous</i>
gukak, <i>avec elle</i>	gikakkis, <i>avec eux</i>
akak, <i>avec lui/elle/ça</i> (neutre)	gukakkis, <i>avec elles</i>
nikak, <i>avec (ce dont on a parlé)</i>	

Si un groupe nominal exprimant le « possesseur » vient après, on a un pronom de 3^e personne, variable bien sûr en genre et en nombre.

(45a) *Ig wew gikak gig. Il marche avec son père*

(45b) *Ig wew gukak ginag. Il marche avec sa mère*

(45c) *Ig umehe kaybune akak tip. Il a tué le serpent avec une pierre*

(45d) *Bakimni arehwa gikakkis gikagmadavu. L'enfant joue avec ses camarades*

Remarque. La présence d'un groupe nominal n'est pas nécessaire si la référence est évidente : ceci se produit bien sûr systématiquement à la 1^{re} et 2^e personnes, mais c'est aussi fréquent à la 3^e :

(46a) *Nah atak pikak. Je vais avec toi*

(46b) *Ig ute gikagmada : ig atak gikak. Il a trouvé son ami : il part avec lui*

(46c) *Eg isim kamis, eg keh paha simsa nikak. Elle a acheté du tissu (et) elle a fait une robe avec (ni- préfixe anaphorique, voir chap. 4, p. 74)*

7.2.2. Inventaire des prépositions

Il y a un grand nombre de prépositions spatiales, temporelles ou modales (de manière). Certaines ne s'appliquent qu'à des inanimés neutres (de sorte que le préfixe est toujours a-), d'autres peuvent s'appliquer à des animés (et recevoir

ainsi tout le jeu des préfixes personnels). Les prépositions spatiales ont souvent un sens très précis (on n'est pas de la même façon *sur* un fil, une planche ou un chemin, par exemple). Cette précision apparaîtra dans la présentation ci-dessous (certaines prépositions sont regroupées d'après leur traduction française, ce qui peut paraître absurde du point de vue du palikur, mais se justifie à la fois du point de vue pédagogique, et même, à l'intérieur du système palikur, par une proximité de sens qui peut être reconnue par les Palikur eux-mêmes).

Lorsque le sens s'y prête, les prépositions peuvent se mettre au latif, à l'ablatif ou au perlatif (certaines n'apparaissent même qu'à l'un de ces cas, en particulier le latif). Celles qui sont au latif peuvent être précédées de *ta* (voir p. 147).

Dans

-**giku** représente l'intérieur d'un contenant clos (maison, sac, boîte, grotte...) :

(47a) **Kuruku agiku miyokwiye.** *Le rat est dans le trou*

(47b) **Igkis parak (ta) agikut payt.** *Ils entrent dans la maison*

(47c) **Ig kavuk un agikutak unihmna.** *Il tire de l'eau du puits*

-**hakwa** fait référence à la submersion dans un liquide :

(48a) **Im msakwa ahakwa un.** *Les poissons vivent (« restent ») dans la rivière*

(48b) **Ig tubohe (ta) ahakwat un.** *Il est tombé dans l'eau*

(48c) **Ig pese ahakwatak un.** *Il est sorti de l'eau*

(48d) **Ig mpiye ahakwew un.** *Il est passé dans l'eau*

-**bet** fait référence à une position dans un milieu fait de petits composants (comme des grains, des gouttes) ou semi-liquide (pâte, boue) :

(49a) **Nah wew abet muwok.** *Je marche sous (« dans ») la pluie*

(49b) **Ig tuguhe abetit ibug.** *Il est tombé dans la boue*

(49c) **Ig pes abetitak ibug.** *Il est sorti de la boue*

(49d) **Nah mpiye abetiwiw ibug.** *Je suis passé dans la boue*

La même préposition peut être aussi employée métaphoriquement pour référer à des moments et à certaines relations abstraites :

(50a) **abet inin hawkri,** *ce jour-là,* **abet kerka,** *pendant la bataille,*
abet gannivwi, *pendant son travail*

(50b) **abet gihiyakemni,** *dans ses pensées;* **abet mbeyne,** *dans les ennuis (« mal »)*

-**vuru** (/puru/) renvoie à un milieu difficile ou enchevêtré, mais ouvert par le haut (forêt, grande ville...) :

(51a) Ner kaybune msakwa avuru ewwakti. *Ce serpent vit dans les broussailles*

(51b) Ig wew avuriw paytwempu. *Il marche à travers la ville*

-**mun** représente une localisation par rapport à un repère qui n'est pas à proprement parler un contenant, comme le mot *lieu* en général (iwetrit, forme possédée -wetri), ou un être humain (*chez*), ou au tout d'une partie (*dans, à...*) :

(52a) Nah muwaka msakwa gimun. *Je veux rester chez lui*

(52b) Ig ay amun giwetri. *Il est ici à sa place*

(52c) Nah kadahan miyokwiye amun naybu. *J'ai des trous dans les dents*

-**vit** (phonologiquement /-pit/) est très particulier, puisqu'il peut fonctionner à la fois comme nom et comme préposition. Comme nom, il est toujours à la forme possédée et signifie *corps* (c'est le radical qui fonctionne comme suffixe de forme dans -vit, -vita/-pta, voir chap. 4, p. 129 et 130). En tant que nom, il peut apparaître comme sujet ou objet :

(53a) Nuvituh mabimne. *Mon corps est faible*

(53b) Ig avuriw givit. *Il prend soin de son corps*

Dans certains contextes, il peut signifier *soi-même*, et concurrencer en cela le réfléchi (sur cette forme, voir chap. 8, p. 186) :

(54) Igkis kumaduka givitkis. *Ils se gouvernent eux-mêmes*

D'autre part, -vit peut avoir un emploi prépositionnel pour introduire des compléments circonstanciels, mais contrairement aux noms qui apparaissent en p. 143 (tableau III), il n'a pas besoin pour cela de suffixe. Il marque alors le plus souvent une intériorité par rapport à un être animé, au sens propre (à l'intérieur du corps) ou figuré (univers intellectuel, moral ou affectif). Comme cela se passe pour les toponymes (p. 138), l'absence de suffixe propre fait que le locatif (sans mouvement) exige la présence d'un adverbe, mais cette contrainte disparaît aux autres cas :

(55a) Wavitye ay guvit. *Le démon est en elle*

(55b) Wavitye parak guvitit. *Le démon entre en elle*

(55c) Jesus pekkis wavitye guvititak. *Jésus fit sortir d'elle le démon*

Mais -vit peut aussi faire référence, soit au corps tout entier, soit à sa surface. Il peut alors être proche de *sur* (voir ci-dessous), et s'appliquer non seulement à des êtres animés, mais aussi à des choses « massives » comme les rochers, ou les pays :

- (56a) Ig havis avitit (ou givitit) arudiki. *Il tira sur le maïpouri*
 (56b) Suw tuguhe avititak (ou givititak) pewru. *La puce est tombée du chien*
 (56c) Igkis kadahan tamakka givitiwkis.
Ils ont des peintures partout sur (« à travers ») leur corps
 (57a) Ig msakwa avit kewrihgi. *Il habite dans l'île*
 (57b) Ig tuguhe avitit tip. *Il est tombé sur la roche*
 (57c) Igkis pes avititak paytwempu. *Ils sortent de la ville*

Au sens métaphorique, -vit représente un mouvement de l'esprit :

- (58a) Nah kamaxwa givitit Uhokri. *Je crois en Dieu*
 (58b) Nah batek pikak avititak nuyakni.
Je t'aime (« suis heureux avec toi ») de (tout) mon cœur

Sur avit signifiant *avant*, voir plus loin p. 156.

-vim (/pim/) est un locatif temporel qui, contrairement à certains emplois de -bet (voir plus haut) s'applique plutôt à des périodes prolongées (mois, années), encore qu'on puisse l'avoir pour la journée :

- (59) avim inin kayg, *ce mois-ci* ; avim inin hawkri
 (ou le plus souvent simplement avim inin ou kuri avim inin),
aujourd'hui (kuri, maintenant)

Remarque sur les repères temporels

La manière traditionnelle de se repérer à l'intérieur de la journée se fait, non par des prépositions, mais par des expressions avec kamuw, *soleil* :

- (60a) duruviti kamuw, *à l'aube* (littéralement : *le soleil étant rouge en surface*)
 (60b) pesante kamuw, *de grand matin* (litt. *le soleil sortant*)
 (60c) inute kamuw, *dans la matinée* (litt. *le soleil en haut*)¹³
 (60d) puwip kamuw, *vers midi* (le soleil au plus haut)
 (60e) daraka kamuw, *dans l'après-midi* (le soleil s'incline)
 (60f) tepti kamuw, *le soir venu* (le mot *tepti* n'est guère utilisé autrement)
 (60g) Kiney kamuw ? *À quel moment de la journée ? (Où le soleil ?)*

L'heure plus précise est exprimée en créole :

- (61) ine, (à) *une heure* ; deze, (à) *deux heures* ; twaze, (à) *trois heures* ;
 katre, (à) *quatre heures* ; sehke, (à) *cinq heures*, etc.

¹³ Sur la forme inute au lieu de inut, voir à la fin de ce chapitre p. 159.

Sur et sous

-**madga** représente une situation par rapport à une surface, comme une planche, une table, un canot, un champ... :

(62a) Nah tamak yuwit amadga kagta. *J'écris des mots sur le papier*

(62b) Ig kataptase sak amadgat umuh. *Il a embarqué le sac sur le bateau*

(62c) Ig kannikaw amadgatak gevwi. *Il se leva de son siège*

(62d) Ig mpiye amadgew amatap. *Il est passé par la savane*

-**min** (utilisé par ailleurs comme suffixe de forme, chap. 6, p. 129) représente une position sur une chose allongée (de type **huwiptimin**, p. 117 : bâton, tronc, corde...) :

(63a) Ihti tepka amin ah. *La viande est rôtie à la broche (« bâton »)*

(63b) Ig tese gitew aminat ah. *Il s'est cogné la tête contre un arbre*

(63c) Wakukwa watiswa aminatak atawni. *Le singe saute de la branche*

Dans un sens métaphorique, -**min** marque un être animé concerné par un événement (*au sujet de, à propos de, à l'intention de...*) :

(64a) Usuh kinetihwene pimin. *Nous sommes en train de parler de toi*

(64b) Nah awahkis kagta gumin nnaguh. *J'envoie la lettre à ma mère*

-**vigku** (/pigku/) représente une position sur une chose **taranad** (unidimensionnelle allongée) mais pourvue d'une certaine largeur (cours d'eau, chemin, p. 120) :

(65) Nah biyukse nukakura avigku ahin. *J'ai perdu mon argent sur le chemin*

-**buhkumna** renvoie à une chose « strictement **taranad** », c'est-à-dire effilée :

(66) Kuhivra bat abuhkumna kuwawta. *L'oiseau est posé sur le fil*

-**vitmin**, composé de -**vit** (p. 149) et de -**min** (voir ci-dessus) peut fonctionner à la fois comme adjectif dans le sens *supérieur à*, et comme préposition dans le sens *au-dessus* (position plus élevée mais sans contact) :

(67) Ig pi avitminte giwkis madikte hiyeg. *Il est plus élevé que tous les hommes*¹⁴

(68a) Warukma uvitminwi. *L'étoile est au-dessus de nous*

¹⁴ Sur les tournures comparatives en pi ... -te, qui se construisent sur des verbes ou des adjectifs, voir chap. 8, p. 181.

(68b) Isuw amara avitminew paytwempu.

L'urubu vole au-dessus du village (le perlatif marque ici un parcours)

-navi signifie *sous* :

(69a) Pahawwi akuw anavi tip. *Il y a un scorpion sous la pierre*

(69b) Nah idis kiyes anavit axtet. *Je mets la caisse sous la table*

(69c) Kaybune pes anavitak tip. *Le serpent sort de sous la pierre*

Mouvements généraux et métaphoriques

-(i)mkanit ou -(i)mkat¹⁵ est un allatif, autrement dit, marque un mouvement de rapprochement sans pénétration (*en direction de, vers*) :

(70a) Ig padak tip (ta) numkat (ou numkanit).

Il a lancé une pierre vers moi

(70b) Igkis tivik arimkat paytwempu. *Ils vont en direction du village*

-(i)wntak est un ablatif général marquant la provenance (*de*), mais pouvant être employé dans un sens métaphorique (*à partir de*) ou temporel (*après*) :

(71a) Ig pese ariwntak paytwempu. *Il est sorti du village*

(71b) Nah ute inin karayt giwntak.

J'ai attrapé (« trouvé ») cette maladie de lui

(71c) ariwntak pahá ler, *une heure après, au bout d'une heure ;*

ariwntak gannivwi, après son travail

-t, qui doit être étymologiquement le même morphème que le latif (p. 139) est employé prépositionnellement dans un sens non spatial comme en français à marquant le but ou l'intérêt :

(72a) Ewk inin nutuh. *Apporte-moi ça*

(72b) Nah iki karukri ta gut nuhayo. *Je donne de l'argent à ma femme*

(72c) In ka sam nutuh. *Ce n'est pas important pour moi*

-w, qui doit être étymologiquement le même morphème que le perlatif (p. 139) est employé prépositionnellement dans un sens plutôt ablatif, au sens propre (*de*)

¹⁵ Les parenthèses autour du (i) indiquent qu'il s'agit d'une voyelle instable, qui se maintient après le préfixe de 3^e personne neutre ar- (on doit en effet avoir la variante ar- devant voyelle), mais disparaît après les autres préfixes. On a ainsi numkanit (et non *nimkanit) *vers moi*, mais arimkanit (et non *amkanit), *vers ça*. Le même phénomène se passe avec (i)wntak.

d'origine ou d'éloignement) ou figuré (*par rapport à*) ; dans ce dernier sens il introduit le terme d'une comparaison (et se traduit en français par *que*) :

(73a) Nukagtan tuguhe nuwuh. *Mon livre m'est tombé (des mains)*

(73b) Ig ayamwa piw. *Il se cache de toi*

(73c) Ig pi isite guw. *Il est plus petit qu'elle*

(73d) Ig msakwa pawka ariw uvin. *Il habite loin de chez nous*

Autres types de position spatiale

Certaines de ces prépositions sont relativement rares.

-havu (*/-hapu/*), *derrière* (être animé)

(74) Nah wew gihavu nigu. *Je marche derrière mon père*

-haraptak, *derrière* (être inanimé)

(75) Ig ayhte aharaptak payt. *Il est là derrière la maison*

-humwa, *à côté de*

(76) Ig ay nuhumwa. *Il est ici à côté de moi*

-avitkig (*/-apitkig/* : composé de *-vit*, p. 149 + *-kig nez*), *avant, devant*

(77) Nah danuh gavitkig. *Je suis arrivé avant lui*

-tivut (*/-tiput/*), *contre* (courant, vent), *contre, à l'encontre de* (volonté)

(78) Ig imuwhaw utivut. *Il s'élève contre nous*

Localisation par rapport à des formes ou des parties spécifiques

Là encore, certaines de ces prépositions sont rares.

-kigbimna, *au bord de* (*warik, rivière, ahin, chemin, axtet, table...*)

(79a) Ig tese gitew akigbimna parak.

Il s'est cogné la tête sur le bord de la planche

(79b) Ig puwah akigbimnew warik. *Il rame le long du bord de la rivière*

-kigsa, *à la pointe* (d'un bateau par ex.)

(80) Eg bat akigsa umuh. *Elle est assise à la proue du canot*

- numeku, à l'embouchure (rivière), à l'entrée (maison, chemin)
 (81a) **Ig tabir anumeku payt.** *Il est debout au seuil de la maison*
 (81b) **Nah wahavyi anumeku ahin.** *Je vous attends à l'entrée du chemin*
 (81c) **Igkis danuh anumekut lapot.** *Ils arrivent à la porte*
- tiwbuku, au bout (d'un objet allongé)
 (82) **Kuhivra bat atiwbuku ah.**
L'oiseau s'est posé (« assis ») en haut du poteau
- tusiku, dans le coin (intérieur ou extérieur)
 (83) **Ig tabir atusiku payt.**
Il est debout au coin (ou : dans le coin) de la maison
- vakni (/pakni/) en face de (élément « massif »)
 (84) **Avakni nuvinuh kadahan pahakti ah imuwad.**
Devant chez moi il y a un grand arbre
- vetun (/petun/), en face de (élément individualisé)
 (85a) **Ig awna givetunkis hiyeg.** *Il parle devant les gens*
 (85b) **Tino paberetusaw givetunat Jesus.**
La femme s'agenouilla devant Jésus
- vuheku, (/puheku/) en haut (d'une montagne, sous le toit d'une maison)
 (86) **Ig wagah avuhekut waxri.** *Il monte en haut de la montagne*
- wetumni, au bout de (champ...)
 (87) **Ig ayhte awetumni giwasra.** *Il est là-bas au bout de son abattis¹⁶*
- yegbi, au milieu de (plantes...)
 (88) **Yit ayemwe ayegbi ah.** *La biche s'est cachée au milieu des arbres*
- On peut employer prépositionnellement (comme les locutions prépositionnelles en français : *au bord de*, *le long de*, *au-dessus de*, *à gauche de*) certains dérivés avec
 -avrik (p. 142) :
- takwanavrik, en travers (chemin, champ, papier...)
 (89) **Ig mutuh kaneg atakwanavrik giwasra.**
Il a planté du manioc en travers de son abattis

¹⁶ On dit aussi akigbimna dans ce sens.

-yabanavrik, *tout au long de* (chemin...)

(90) **Ka ayhsima hiyeg ayabanavrik ahin.**

Il y a beaucoup de gens tout au long du chemin

-yabwavrik, *sur toute la largeur de*

(91a) **Ig anniri ivuriti ayabwavrik kagta.**

Il a dessiné des fleurs sur toute la planche

(91b) **Kadahan hiyeg ayabwavrik ahin.**

Il y a des gens qui bloquent le chemin

Relations non spatiales

-avit (/ -apit/) est l'expression du complément d'agent (*par* : sur les passifs, voir chap. 8, p. 185) :

(92a) **Ig axwika gavit kawokwine.** *Il a été mangé par un jaguar*

(92b) **Ig avuriwka gavit lapolis.** *Il est gardé par la police*

N.B. On prendra garde au fait que le complément d'agent introduit par **gavit** a forcément un sens général ou indéfini. Pour traduire, par exemple, *Cette maison a été construite par José*, on ne peut pas dire **Inin payt kehka gavit José*. Il faut soit tourner à l'actif (*José keh inin payt*), soit utiliser une nominalisation (*Inin payt José gikehni*, littéralement *Cette maison est le fait de José*, voir chap. 10).

-bohri correspond au français *de* marquant l'origine ou la cause (*avoir peur de, se méfier de...*)

(93) **Nah avis gibohri.** *J'ai peur de lui*

-dahan exprime la possession, l'intérêt, la cause (*pour, à* : voir aussi chap. 4, p. 79) :

(94a) **Inin kagta ndahan.** *Ce livre est à moi*

(94b) **Nah keh inin pidahan.** *Je fais cela pour toi*

(95) **Eg awaste bakimni adahan ig himak**¹⁷.

Elle a couvert l'enfant pour qu'il dorme

N.B. **Ik adahan**, litt. *donner pour*, se traduit par (*se*) *pouvoir* (possibilité physique ou occasionnelle, non savoir acquis qui se dit **kannu**) :

(96a) **Inin karayt ik adahan umah hiyeg.** *Cette maladie peut tuer les gens*

(96b) **Ka ik adahan parak.** *On ne peut pas entrer*

¹⁷ Ici le « possesseur » a la forme non d'un groupe nominal mais d'une proposition, de sorte que **adahan** fonctionne comme une conjonction, voir chap. 10.

-**hapti** est un comitatif (marquant l'accompagnement) *avec (mais en marche)* :

(97) **Nah atak pihapti.** *Je vais avec toi*

- **kak**, *avec (comitatif ou instrumental)*

Voir plus haut les exemples (45a-d). À noter que dans le sens *comitatif* (c'est-à-dire pour marquer l'accompagnement), on ajoute souvent l'adverbe **payak**, *ensemble*, ainsi on pourrait dire :

(98) **Ig wew payak gikak gig.** *Il marche avec son père*

et de même dans les exemples (45b) et (45d) ; en revanche dans l'exemple (45c), qui a un sens instrumental (*tuer avec une pierre*), on ne pourrait pas utiliser **payak**.

Par ailleurs, -**kak** est la manière courante de traduire la conjonction française *et* quand elle relie deux groupes nominaux¹⁸ :

(99) **Ig umehe gig gukak ginag.** *Il a tué son père et sa mère (« avec sa mère »)*

-**vatra** (*/-patra/*) exprime une idée de cause, mais en mauvaise partie :

(100) **Ig hiyap mbeyne guvatra.**

Il est malheureux (« voit le mal ») à cause d'elle

-**vit** (*/-pit/*), signifie *avant* : plutôt employé dans ce sens comme conjonction (voir chap. 10, p. 218), il s'agit peut-être, sans que cela soit sûr, non d'un homonyme mais bien d'un simple effet de sens de -**vit** *dans*, en vu plus haut (p. 150) :

(101) **Avit gitepkemni, ig awna : ...**, *Avant son départ, il dit : ...*

*Remarques finales
sur les prépositions*

Prépositions dérivées

Nous avons vu qu'une partie des prépositions sont dérivées de radicaux nominaux. Ainsi -**kigbimna** et -**kigsa** viennent de -**kig**, *nez, pointe*, -**vitit** de -**vit** (*/-pit/*), *corps*, -**yabwavrik** de -**yabwi**, *longueur*, etc.

Prépositions suffixées

D'autre part, certaines prépositions peuvent se composer avec des noms. C'est en particulier le cas de -**giku** (*-riku*), *dans* et de -**madga**, *sur* :

¹⁸ En général, le *et* coordonnant deux propositions n'est tout simplement pas traduit, ex. **Ig tuguhe huvivihwe.** *Il est tombé (et) s'est blessé.*

- (102a) Ig parak paytrikut (ou : agikut payt). *Il entre dans la maison*
 (102b) Ig pes paytrikutak (ou : agikutak payt). *Il sort de la maison*
 (103) Nah kadahan piyuk numarmadga (ou : amadga numar).
J'ai de l'acné sur la (« ma ») peau (-mar)
 (104) Nah mutuhe kiniki nuwasramadga (ou : amadga nuwasra).
J'ai planté du manioc dans (« sur ») mon abattis

Rappel sur les adjectifs dérivés

Comme on l'a vu au chapitre 5 (p. 93 et 108), il existe une formation très productive d'adjectifs en –ya et en –yene/-yano (ou simplement –ne/-no, –une/-uno) dérivés de noms de lieu, d'adverbes ou de prépositions. Par exemple :

- (105) Arudiki ig puwikne ahavrikune.
Le maïpouri est un animal de la forêt
 (106) Igkis hiyeg pawkayenevwi.
Ce sont des gens (qui viennent) de loin

Lorsqu'il est tiré d'une préposition, l'adjectif garde le préfixe possessif et le complément peut apparaître sous la forme d'un groupe nominal :

- (107) Mewka ahakwaya un. *La tortue mewka vit dans l'eau*
 (108) Uhokri batek gikakkis hiyeg amadgaya inin.
Dieu aime (« est content avec ») les hommes d'ici-bas (« de sur ceci »)
 (109) Inin kagta avimyene samdi. *Cette lettre (date) de samedi*

Le suffixe -mpi

Ce suffixe, que nous avons déjà vu avec des numéraux (chap. 6, p. 129) est utilisé avec certaines prépositions pour introduire une idée de mélange, d'intermédiaire ou de progression continue :

- (110) Nah muhuk abetimpi ukuhne inuriktak¹⁹.
Je descendrai au milieu des nuages depuis le ciel
 (111) Uhokri awna givitimpi gawneve²⁰. *Dieu parle à travers son prophète*
 (112) Nah tivik ahavumpi mayg. *Je pars dans le sens du vent*
 (113) Nah wew avigkumpi gidukwen. *Je marche en suivant ses traces*

¹⁹ Extrait du Nouveau Testament (Marc, XXIV, 62).

²⁰ Extrait du Nouveau Testament (Matthieu, II, 15).

Les formes latives en -te

On trouve parfois des adverbes et des prépositions au latif (p. 138) avec un suffixe -te au lieu du simple -t. Par exemple, on trouve :

(114)	parahwokwate	à côté de	parahwokwat	<i>dans la mer</i>
	wasamdekete	"	wasamdakat	<i>à l'abattis</i>
	inurikute	"	inurikut	<i>au ciel</i>
	givinekute	"	givinekut	<i>chez lui</i>
	givinwate	"	givinwat	<i>chez lui</i>
	ahakwate	"	ahakwat	<i>dans (un liquide)</i>
	abetite	"	abetit	<i>dans</i> <i>(milieu granuleux)</i>
	avitite	"	avitit	<i>vers, sur</i>
	amadgate (amedgete) ²¹	"	amadgat	<i>sur (surface)</i>
	avigkute	"	avigkut	<i>sur (chemin,</i> <i>rivière...)</i>
	ahumwate	"	ahumwat	<i>à côté de</i>
	paytrikute	"	paytrikut	<i>dans la maison</i>

Dans beaucoup de cas, il est difficile de discerner une différence de sens, et on a l'impression de simples variantes. Par exemple :

- (115a) Jesus iwepka ta inurikute. *Jésus fut enlevé au ciel*
 (115b) Jesus iwepka ta inurikut. (*idem*)²²
 (116a) Ig pareke ta paytrikute. *Il est entré à l'intérieur de la maison*
 (116b) Ig pareke ta paytrikut. (*idem*)

Dans certains cas, et sans que cela soit une règle absolue, on a cependant l'impression que la forme en -te marque une atteinte complète (*jusqu'à...*). Par exemple :

- (117a) Ig tivik ta givinwate. *Il alla chez lui*
 (117b) Ig tivikwiye ta givinwat. *Il se disposa à aller chez lui*²³
 (118a) Usuh danuh ahumwat kewrihgi. *Nous arrivâmes près d'une île*²⁴

²¹ La métaphonie /a/ > /e/ (voir p. 45) n'est pas systématique ici.

²² Ces deux phrases, décrivant évidemment le même événement, sont tirées du Nouveau Testament (respectivement Marc, XVI, 19 et Actes des Apôtres, I, 9).

²³ Le suffixe -wiye marque l'imminence, voir chap. 8, p. 176.

²⁴ Extrait du Nouveau Testament (Actes, XXI, 3).

(118b) **Givin msakwa ahumwate judeyenevwi gileglisakis.**

Sa maison se trouve contiguë au temple des Juifs²⁵

Dans d'autres cas, le latif en *-te* s'oppose plutôt au locatif, pour marquer un état, non de façon intemporelle, mais comme un passage à un état nouveau. On a ainsi :

(119a) **Nukamkayh amadga wayk amaka.**

Mon fils est né (« est sur terre ») hier

(119b) **Ig motviye ku samah ig amedgete wayk.**

*Il est aveugle depuis (ku samah, voir chap. 10, p. 216)
qu'il est venu au monde*

Rappelons l'expression inute **kamuw** (jamais **inut** dans ce cas) ci dessus ex. (60c).

L'interrogatif **kite** au lieu de **kit** réfère à un mouvement passé ou réalisé, la traduction étant alors, non *Où est... ?* mais plutôt *Où est allé... ?* (voir chap. 9, p. 204) :

(120) **Kite ukivara ? Où est parti notre chef ?**

La forme en *-te* exclut le suffixe de pluriel *-kis* des formes possédées : pour dire *chez eux* on ne trouve ni **givinwatekis* ni **givinwatkise*, mais seulement **givinwatkis**.

On peut trouver le même suffixe *-e* avec l'ablatif, ce qui donne une forme *-teke*, mais à notre connaissance elle est restreinte à deux mots figés. L'un est **ayteke d'ici**, (on ne dit pas **aytak*), voir p. 141 et 142 les exemples (13b) et (16). L'autre est **ariwnteke**, construit sur **ariwntak** (voir p. 153 ex. 71a-c), et qui a toujours un sens temporel. On le trouve le plus souvent en tête de phrase, soit seul (*ensuite*), soit suivi de **inin** (**ariwnteke inin**, *à la suite de cela*) et éventuellement précédé de **ayteke** :

(121a) **Ariwnteke inin usuh msakwa ay.**

Depuis ce temps là nous habitons ici

(121b) **Ayteke ariwnteke inin ig awna... Alors ensuite, il dit...**

Remarque. Le suffixe *-e* qu'on voit apparaître ici est très certainement le même que celui qui apparaît sur les verbes pour former le *commutatif*, marquant un changement de situation. Voir chapitre 8, p. 165.

²⁵ Extrait du Nouveau Testament (Actes, XVIII, 7).

Catégories du verbe

8.1. FORMATION DES VERBES

Comme on l'a vu pour les noms, les verbes peuvent être *simples* ou *dérivés*. Par exemple, les verbes suivants, dont le radical est composé d'un seul élément inanalysable, sont des verbes simples :

- (1a) (verbes intransitifs) : **ayta**, *venir* ; **himak**, *dormir* ;
mayak, *se reposer* ; **pes**, *sortir* ; **sigis**, *courir* ; **tuguh**, *tomber* ;
wewwa, *chasser*, etc.
- (1b) (verbes transitifs) : **ax**, *manger* ; **iki**, *donner* ; **isim**, *acheter* ;
keh, *faire* ; **sukuh**, *laver* ; **umah**, *tuer* ; **wahap**, *attendre*, etc.

En fait, il y a peu de procédés de dérivation verbale en palikur. Seuls deux suffixes sont en effet productifs :

– Le suffixe **–ya** apparaît sur des radicaux nominaux et permet de former des verbes *intransitifs* exprimant une action qui réalise la notion exprimée par le nom (*faire...*)¹ :

- (2) **paytya**, *construire une maison (payt)*, **fetya**, *faire la fête*,
umuhya, *faire une pirogue*, **lekolya**, *aller à l'école (lekol)* ;
aussi **tinoya**, *courir les femmes (tino)*, etc.

– Le suffixe **–ha** apparaît sur des radicaux adjectivaux et parfois nominaux pour former des verbes *transitifs* exprimant une action qui aboutit à transformer quelqu'un ou quelque chose en ce qui est exprimé par l'adjectif ou le nom (*faire devenir..., rendre...*), et dans certains cas une reconnaissance (*considérer comme...*) ; si le radical se termine par une voyelle ou une diphtongue, ce suffixe prend la forme d'une nasalisation, écrite **h** :

¹ En fait, les formes en **–ya** sont des « pseudo-verbes », voir à la fin de ce chapitre p. 195.

- (3a) **kabayha**, améliorer mais aussi louer, remercier
(**kibeyne** / **kabay**, bon) ; **kiyatha**, honorer (**kiyatye**, respectable)
waditha, redresser, rectifier (**wadit**, droit, juste) ;
arigha, jouer (d'un instrument de musique : **arig**)...
- (3b) **mahikoh**, confondre, méconnaître (**mahiko**, confus, difficile) ;
mabimneh, affaiblir (**mabimne**, faible) ;
makniwh, guérir, soigner (**makniw**, guérir, être sain) ;
kannuh, enseigner (**kannu**, capable, habile, nom de possesseur,
cf. **gannu**, son exploit, son habileté,
forme absolue **annut**, œuvre, exploit, miracle)...

Le /h/ de ce suffixe a tendance à disparaître, et cette disparition s'étend aux habitudes d'écriture : il est par exemple à peu près certain que la plupart des verbes dits classificateurs vus au chapitre 4 (p. 129) sont en fait des verbes en **-ha** construits sur les adjectifs correspondants.

8.2. LES CATÉGORIES VERBALES

8.2.1. Généralités.

Le palikur, langue sans temps ?

Comme toutes les langues, le palikur peut exprimer des catégories comme :

- *le temps* (on parle d'événements actuels, révolus, à venir ou intemporels) ;
- *le mode* (on dit que ces événements sont réels ou non, possibles ou impossibles, souhaités ou non, soumis à conditions...) ;
- *l'aspect* (on se place par rapport au déroulement même de l'événement dont on parle : dans sa phase initiale ou finale, dans sa progression, après son achèvement, d'après les résultats qu'il provoque, dans son unicité ou sa répétition...).

Dans la plupart des langues, ces catégories de *temps*, *aspect* et *mode* sont plutôt liées au verbe (elles constituent ce qu'on appelle la *conjugaison* du verbe, encore que certaines d'entre elles soient exprimées au niveau général de la phrase : par exemple, par des adverbes). Nous allons voir que de ce point de vue le palikur présente un certain nombre de spécificités.

La première est que *le verbe palikur ne marque pas le temps au sens strict*. L'antériorité, la postériorité, la permanence temporelle sont exprimées par des adverbes, et de la même façon dans la prédication verbale que dans la prédication nominale ou adverbiale :

- (4a) Minikwak ig wewva. *Autrefois il chassait*
- (4b) Minikwak ig mekseh. *Autrefois il était médecin*
- (5a) Aysawnemenek ig wewva. *Plus tard il chassera*
- (5b) Aysawnemenek ig mekseh. *Plus tard il sera médecin*
- (6a) Avanenekwa ig wewva. *Il chasse tout le temps*
- (6b) Avanenekwa ig ay. *Il est tout le temps là*

En revanche, le verbe palikur exprime bien le mode et l'aspect. Mais ces catégories apparaissent à plusieurs niveaux et de manières différentes. Nous verrons successivement ci-dessous : les catégories « immédiates », directement marquées sur le verbe (p. 163) ; les catégories « participiales », marquées par des sortes d'adjectifs verbaux (p. 172) ; puis les catégories « extérieures », qui sont exprimées par des suffixes en position périphérique et parfois détachables (p. 179) ; et enfin, les gérondifs, formes un peu marginales (p. 183). Une section sera consacrée à la voix (p. 184), et une autre aux problèmes posés par certains « verbes » qui n'en sont peut-être pas (p. 191).

8.2.2. Les catégories immédiates

Par convention, on appellera ainsi trois formes verbales qui expriment l'aspect et le mode et présentent les caractéristiques suivantes :

- Elles sont marquées directement sur le radical verbal ;
- Si le radical est transitif, elles acceptent les suffixes objets.

L'aspect général ou forme non marquée

Du point de vue morphologique, cette forme est composée du radical verbal pur et simple, avec le cas échéant les suffixes objets vus au chapitre 4. Nous venons de voir (p. 162) qu'elle est en tant que telle insensible au temps. Ainsi, selon les cas, on pourra avoir des traductions différentes, par exemple :

- (7) Ig ax kuwak. *Il mange / il mangea / il a mangé / il mangera du couac*
- (8) Nah hiyap pikamkayh. *Je vois / je vis / j'ai vu / je verrai ton fils*

Tout dépend du contexte (par exemple, s'il s'agit d'un récit on le comprend comme du passé, s'il s'agit de l'expression d'un projet on le comprend comme du futur). Attention cependant au présent : une phrase comme (7) peut difficilement signifier *il est en train de manger du couac*. Il s'agit plutôt d'un présent « général », employé pour parler d'une habitude, d'une propriété, d'une propension à faire quelque chose, plutôt que pour parler d'un événement qui se déroule au moment où l'on parle : dans ce dernier cas, on emploie plutôt la forme progressive (ig axne), voir p. 173².

Dans le récit ou le conte, la forme générale est privilégiée pour relater des événements : sa traduction la plus courante en français est le passé simple, éventuellement le présent de récit. Voici par exemple le début d'un conte, *Le jaguar, le singe et l'homme*, où tous les verbes sont à la forme générale, et où les traductions se font en français soit par le passé simple ou antérieur (récit), soit par le présent (vérité générale pour kumadukay), soit encore par l'infinitif (en subordination, adahan fetya, voir au chap. 10) :

- (9) Kawokwine awnasa madikte puwiknebdi adahan fetya.
 Jaguar inviter tous animaux pour faire-la-fête.

Ku aysaw madikte
 QUE quand tous

puwiknebdi pahadguhwa, ig kawokwine awna gitkis :
 animaux se-rassembler, lui jaguar dire à-eux

« Nah kumadukay yis
 Moi vous-commander vous

madikte ay.... ». Igme wakukwa kaytwa giwn :....
 tous ici Mais-lui singe répondre sa-parole

*Le jaguar invita tous les animaux à faire la fête.
 Quand tous les animaux se furent rassemblés,
 le jaguar leur dit : « Je suis votre chef à tous ici... ».
 Mais le singe lui répondit :...*

² Si vous avez appris l'anglais, vous savez sans doute que le présent simple (He eats) décrit lui aussi une habitude ou une propriété (*il mange... = il mange tous les jours, tout le temps, il est mangeur de...*), alors que pour parler d'un événement en cours de déroulement on a la forme progressive (He is eating, *il mange = il est en train de manger*).

Dans cet autre début de conte, *Makawem*, on trouve la forme générale traduite par un imparfait puis par un passé simple :

(10) **Ig amekene ig wewwa avanenekwa. Pahay hawkri ig tivik wewvene**

Lui ancien lui chasser tout-le-temps. Un jour lui aller chassant

piyawakad waxri pawka.

lointain pays loin.

Ayteke ig pes ta ahakwat pahak mahakwa.

Alors lui sortir DIRECTION dans un lac.

Ig hiya ka ayhsima isuw...

Lui voir beaucoup de corbeaux...

C'était un ancien qui chassait tout le temps.

Un jour, il alla chasser dans un très lointain pays.

Alors il arriva à un lac. Il vit beaucoup de corbeaux...

La forme non marquée est aussi celle qui apparaît dans la plupart des cas de subordination (où un verbe dépend d'un autre verbe) : elle se traduit alors en français par un infinitif, par exemple :

(11a) **Nah muwaka isim dug.** *Je dois acheter du riz*

(11b) **Usuh kannu ivegboha.** *Nous savons lire*

L'aspect commutatif³ ou forme marquée

Morphologie

Sans être à proprement parler irrégulière, elle présente tout de même quelques petites complications. Elle consiste en effet en un suffixe, dont la forme de base est /-e/. Commentons cette notation phonologique.

Le suffixe /-e/ (écrit -e) s'ajoute à une consonne (ex. 12a) et remplace une voyelle orale (qui est presque toujours a⁴, beaucoup plus rarement i⁵, ex. 12b-c).

³ Nous demandons pardon au lecteur pour introduire ici un terme à notre connaissance totalement absent dans la tradition grammaticale de quelque langue que ce soit. En principe, nous évitons cette démarche qui ne fait généralement que donner l'illusion de l'originalité, mais tous les termes déjà existants se sont pour diverses raisons avérés inadéquats. Cette forme n'est certainement pas un temps *passé*, ni un aspect *parfait*, *accompli* ou *perfectif*, et d'autres appellations existantes mais moins usuelles auxquelles nous avons pensé (*évidentiel*, *constatif*, *résultatif*...) ne correspondent pas non plus aux valeurs de cette forme.

⁴ En bonne méthode, nous devrions parler en termes phonologiques et noter /a/. Par simplicité de la lecture, nous nous contenterons de la notation écrite ordinaire lorsqu'elle n'est pas différente de la notation phonologique. Dans le cas contraire, nous noterons les deux.

Lorsque le radical se termine par une voyelle nasale, le **h** reprend son rôle de consonne, autrement dit, il se prononce effectivement [h], entre les deux voyelles qui sont toutes deux nasalisées (ex. 12d).

Dans /-*e/*, le tréma⁶ indique ce qu'on appelle une *métaphonie*, c'est à dire un changement de voyelle (voir chap. 2, p. 45). En l'occurrence, si la dernière voyelle dans le radical est **a**, elle est modifiée en **e** (ex. 12e), et de même, dans les radicaux terminés en **a** l'avant-dernier **a** est soumis à métaphonie (ex. 12f). De la même manière, une diphtongue **aw** est transformée en **ew** (ex. 12g). Certains contextes empêchent la métaphonie : c'est en particulier le cas des finales en **-ax** (/ -aš/) (ex. 12h), où le **a** n'est pas modifié, ainsi que des radicaux terminés en **-sa**, ou encore de ceux qui ont deux consonnes entre les deux **a** (ex. 12i), encore qu'il y ait quelques exceptions à ce principe (ex. 12j).

Si le radical verbal se termine en **-ah** (/ā/), la métaphonie se produit et le commutatif se fait en **-eh** ([ēhē]), mais sans métaphonie de la voyelle précédente (ex. 12k). Si cependant le radical verbal est « long » (trois syllabes ou plus) le suffixe /-e/ n'apparaît pas et on ne trouve que la métaphonie en **-eh** (ex. 12l).

Les verbes terminés en **-ap** et **-ip** (où le /p/ est une implosive, c'est-à-dire n'est pas relâché, voir chap. 2, p. 31) ont le commutatif en **-ep**⁷ (ex. 12m-n).

On a ainsi (par concision, on traduira provisoirement le commutatif par un passé composé : on verra cependant p. 169 que la situation est un peu plus complexe) :

- | | |
|--------------------------------------|---|
| (12a) isim , <i>acheter</i> | > isime , <i>avoir acheté</i> |
| paduk , <i>coudre, opérer</i> | > paduke , <i>avoir cousu, avoir opéré</i> |

⁵ Le verbe généralement écrit *uti*, *trouver* est en réalité *utip*; voir au chapitre 2 le *Point d'orthographe délicat n° 1*. Rappelons que les deux « vrais » verbes en /-i/ sont *iki*, *donner, poser* et *iwi*, *retirer, prendre*, auxquels on peut ajouter *akki*, *montrer, faire connaître, expliquer*, qui a une variante *akka* (voir au chapitre 4, tableau XII) et un commutatif *ekke* (conforme au type 12c). Le seul verbe terminé en /e/ est *kiye*, *se souvenir*, qui n'a pas de forme de commutatif.

⁶ Voir chap. 2, p. 45. Si vous savez l'allemand, vous aurez reconnu le phénomène qu'on appelle *Umlaut*, ou modification du timbre de certaines voyelles, écrit par un tréma : ainsi en allemand *a* se prononce à peu près comme en français, mais *ä* note une voyelle prononcée comme le français *è* ou *ê*. C'est exactement ce qui se passe en *palikur*, à ceci près qu'on écrira *e* et non *ä* ce changement de la voyelle *a*.

⁷ Chez certains locuteurs, ce /-p/ final n'est plus articulé et la voyelle finale est accentuée. Ceci se manifeste dans l'écriture par des variantes *hiyá*, *timá*, *higá* de *hiyap*, *voir*, *timap*, *entendre*, *higap*, *boire*, avec les accomplis correspondants *hiyé*, *timé*, *higé*. Voir la note précédente 5, et au chap. 2 le *Point d'orthographe délicat n° 1*.

(12b) <i>biyuksa, perdre</i> <i>kivunsa, remplir</i>	> <i>biyukse, avoir perdu</i> > <i>kivunse, avoir rempli</i>
(12c) <i>iki, donner, poser</i>	> <i>ike, avoir donné, avoir posé</i>
(12d) <i>miyeh, oublier</i> <i>amnih, sauver, aider</i> <i>tuboh, tomber à l'eau</i> <i>tuguh, tomber par terre</i>	> <i>miyehe, avoir oublié</i> ([mijēhē]) > <i>amnihe, avoir sauvé</i> ([amñhē]) > <i>tubohe, être tombé</i> ([tubōhē]) > <i>tuguhe, être tombé</i> ([tuγūhē])
(12e) <i>parak, entrer</i> <i>wanak, attacher</i>	> <i>pareke, être entré</i> > <i>waneke, avoir attaché</i>
(12f) <i>daraka, pencher</i> <i>makara, s'assécher</i>	> <i>dareke, avoir penché</i> > <i>makere, s'être asséché</i>
(12g) <i>hikaw, s'effondrer</i> <i>ibakhaw, se séparer</i>	> <i>hikew, s'être effondré</i> > <i>ibekhew, s'être séparé(s)</i>
(12h) <i>ax, manger</i> <i>kamax, attraper</i>	> <i>axe, avoir mangé</i> > <i>kamaxe, avoir attrapé</i>
(12i) <i>awnasa, inviter</i> <i>awasta, couvrir</i> <i>waxwa, emmener, conduire</i>	> <i>awnase, avoir invité</i> > <i>awaste, avoir couvert</i> > <i>waxwe, avoir emmené</i> ⁸
(12j) <i>msakwa, rester, habiter</i>	> <i>msekwe, être resté</i>
(12k) <i>umah, tuer</i> <i>bayah, garder</i> <i>wagah, monter</i>	> <i>umehe, avoir tué</i> ([umēhē]) > <i>bayehe, avoir gardé</i> ([bajēhē]) > <i>wagehe, être monté</i> ([waγēhē])
(12l) <i>uniyah, changer</i>	> <i>uniyeh, avoir changé</i> ([unijē])
(12m) <i>higap, boire</i> <i>timap, entendre</i>	> <i>higep, avoir bu</i> > <i>timep, avoir entendu</i>
(12n) <i>utip, trouver</i>	> <i>utep, avoir trouvé</i>

Les verbes transitifs au commutatif prennent les suffixes objets (voir chap. 3).
Trois cas de figure peuvent se présenter.

a) Le radical se termine par -a (ex. 12b, f, i et j), ou par -ap ou -ip (12m-n) :
on a devant les suffixes objets une variante /-ep-/ du suffixe de commutatif, de

⁸ Certains Palikur disent *waxe*.

sorte que les suffixes objets ont la forme qu'ils prennent après consonne⁹. Le /p/ de ce suffixe est soumis aux variations phonétiques habituelles (voir chap. 2, p. 38), c'est-à-dire qu'il se prononce [v] (variante écrite *v* dans cette grammaire), sauf devant le suffixe de 3^e personne neutre /-ni/ (la combinaison /pn/ se prononçant comme [mn], variation que nous reproduisons elle aussi dans l'écriture).

Avec un objet de deuxième personne, on attend une finale **-eppi**, prononcée [epi], mais en fait la forme la plus courante est en **-ep**.

- (13a) Ig awnasevun. *Il m'a invité(e)*
 Ig awnasep. *Il t'a invité(e)*
 Ig awnasevgi ou awnasevri. *Il l'a invité*
 Ig awnasevgu ou awnasevru. *Il l'a invitée*
 Ig awnasevwi. *Il nous a invité(e)s*
 Ig awnasevyi. *Il vous a invité(e)s*
 Ig awnasevgikis ou awnasevrikis. *Il les a invités*
 Ig awnasevgukis ou awnasevrukis. *Il les a invitées*
- (13b) Ig timevun. *Il m'a entendu(e)*
 Ig timep. *Il t'a entendu(e)*
 Ig timevgi ou timevri. *Il l'a entendu*
 Ig timevgu ou timevru. *Il l'a entendue*
 Ig timemni. *Il a entendu ça* (neutre), etc.
- (13c) Ig utevun. *Il m'a trouvé(e)*
 Ig utep. *Il t'a trouvé(e)*
 Ig utevgi (utevri). *Il l'a trouvé*
 Ig utevgu (utevru). *Il l'a trouvée*
 Ig utemni. *Il l'a trouvé(e)* (neutre), etc.

b) Le radical se termine par une consonne (sauf /p/) ou une diphtongue. Dans ce cas, le suffixe de commutatif a la forme **-we-** (qui est peut-être une variante de /-pe-/), et les suffixes objets sont ceux qui apparaissent après voyelle¹⁰ :

⁹ Ce fait suggère qu'il faudrait peut-être écrire **-ep** le suffixe commutatif : un élément de discussion à ajouter au *Point d'orthographe délicat* n° 1 du chapitre 2.

¹⁰ Les commutatifs *ekke* de *akki*, *montrer*, *expliquer* et *ike* de *iki*, *donner*, *mettre* se comportent pourtant comme ceux des radicaux en /p/ (Ig *ekkemni*, *Il l'a expliqué*, ig *ikemni*, *il l'a donné*). La structure phonologique de ces verbes est ambiguë, voir la note 5 de ce chapitre et le tableau morphologique X au chapitre 4.

- (13d) Ig kamaxwen. *Il m'a attrapé(e)*
 Ig kamaxwep. *Il t'a attrapé(e)*
 Ig kamaxwig. *Il l'a attrapé(e)*
 Ig kamaxwin. *Il l'a attrapé(e)* (neutre)
 Ig kamaxwew. *Il nous attrapé(e)s*
 Ig kamaxwey. *Il vous a attrapé(e)s*
 Ig kamaxwigkis. *Il les a attrapé(e)s*

c) Le radical se termine par une nasale. Dans ce cas, le commutatif a la forme –pe- (où, rappelons-le, le /p/ est généralement prononcé [b]), la voyelle nasale se « prolonge » en général par un [m], et les suffixes sont les mêmes que dans le cas précédent :

- (13e) Ig amnihpen ([amniḿben]). *Il m'a sauvé(e)*
 Ig amnihpep. *Il t'a sauvé(e)*
 Ig amnihpig. *Il l'a sauvé(e)*, etc.

Sens du commutatif

La traduction par un passé composé, que nous avons donnée provisoirement en décrivant la morphologie du commutatif, est effectivement la plus courante, mais elle ne rend qu'imparfaitement compte du sens de cette forme. Une meilleure approximation pourrait être :

Le commutatif palikur marque qu'un état de fait nouveau a été atteint

C'est pourquoi le commutatif n'est pas la marque du temps passé, puisqu'un événement passé peut très bien être exprimé par la forme générale s'il s'agit simplement de le mentionner (voir ci-dessus p. 163). En revanche, le commutatif est utilisé s'il correspond à une situation nouvelle, comme le résultat d'une action, ou l'état nouveau dans lequel se trouve un être après l'événement (on parle dans ce cas d'une valeur de *parfait*), par exemple :

- (14) **Ig tuguhe.** *Il est tombé* (et il est maintenant à terre)
 (15) **Eg wateke guvudiga.** *Elle a détaché son hamac*
 (et telle est maintenant la situation : elle ne l'a pas encore raccroché)

Dans la conversation, un événement passé peut être exprimé à l'aspect général s'il exprime un événement pur et simple, ou au commutatif s'il exprime un événement prévu ou souhaité, et enfin réalisé :

- (16a) **Nah isim pohow hadyo.** *J'ai acheté une radio* (simple information)

(16b) Nah isime hadyo.

J'ai acheté la radio (dont nous avons parlé/comme convenu)

Avec certains verbes d'état ou de mouvement, le commutatif a une valeur *inchoative*, c'est-à-dire qu'il marque le début de l'état, par exemple :

(17a) Ig himak ay. *Il dort ici*

(17b) Ig himeke. *Il s'est endormi*

(18a) Nah mativwa. *J'ai faim*

(18b) Nah kuwis mativwe. *J'ai déjà faim, voilà que j'ai faim*

(19a) Ig sigis. *Il court*

(19b) Ig sigise. *Il s'est mis à courir, il s'est sauvé en courant*

Un autre sens typique du commutatif est sa valeur *monitive*, autrement dit son emploi pour avertir d'un danger, par exemple :

(20) (Hiyamnaba,) pis tuguhe! (*Attention,*)¹¹ *tu vas tomber!*

(21) (Hiyamnaba,) ig kagehpep! (*Attention,*) *il va te mordre!* (de kagah)

Ce dernier emploi qui peut paraître bizarre est en fait très compréhensible si l'on se souvient que le verbe palikur marque bien l'aspect mais non le temps. L'état nouveau signalé ici est posé par rapport à un événement possible dans le futur, un risque auquel on n'avait pas pensé jusque-là (et la « nouveauté » est précisément que ce risque existe désormais).

Comme on l'a peut-être senti, l'alternance entre la forme générale et le commutatif correspond parfois à des nuances assez subtiles, et dans les faits il y a des contextes dans lesquels l'emploi de l'une ou de l'autre forme est plus ou moins indifférente.

À noter d'autre part que de par leur sens, certains verbes se prêtent mal à passer à l'accompli : ce sont ceux qu'on appelle parfois *atéliques*, c'est-à-dire qui décrivent un événement sans but, ne permettant pas d'en envisager un résultat. On peut ainsi dire *Ig wew il marche*, mais **Ig wewe* « sonne » très bizarre pour les Palikur.

Le mode impératif

Il y a deux formations d'impératif. La première consiste à employer le radical verbal seul :

¹¹ Littéralement : *Regarde* (impératif de *hiyap, voir, regarder*) : voir p. 171.

(22) **Sigis ! Cours !**

(23) **Kamax inin ! Attrape ça !**

ou précédé de particules dites *exhortatives*. Ces particules sont :

- **su**, qu'on ne trouve qu'avec des verbes de mouvement :

(24) **Su atak bat. Va t'asseoir**

- **bawba** (ou **baruba**), qu'on ne trouve qu'avec **ax** (invitation à manger) :

(25) **Bawba ax ! Viens manger !**

- **asa** et **uya**, qu'on peut trouver avec n'importe quel verbe, et qui permettent la présence d'un suffixe objet ordinaire sur le verbe (**uya** étant le plus fréquent dans ce cas) :

(26) **Asa batnaba. Assieds-toi donc**

(27) **Uya iki nutuh pikagtan. Donne-moi ton livre, s'il te plaît**

(28) **Asa padakni. Jette-le**

(29) **Uya wahavun. Attends-moi**

Uya a un pluriel, **uyay**, qui est utilisé pour l'expression de l'impératif de 1^{re} personne du pluriel :

(30) **Uyay mayak aynesa. Reposons-nous un peu**

(31) **Uyay pak avat. Chantons un cantique**

La deuxième formation d'impératif est un suffixe **-na**, qui est le plus souvent suivi d'un autre suffixe, qui peut lui-même être soit **-ba** (très courant), soit **-mu** (plus rare, et semble-t-il pourvu d'une certaine connotation affectueuse). Au pluriel, on ajoute un dernier suffixe de forme **-y**. On a ainsi :

(32) **Wewnaba wadit ! Marche droit !**

(33) **Batnabay ! Asseyez-vous !**

(34) **Batnamu ! Assieds-toi (s'il te plaît, mon cher...)**

Si l'on ajoute un suffixe objet, **-na** est obligatoire. On a alors :

-**na-n** pour un objet de 1^{re} personne du singulier

-**n-ig** pour une 3^e personne du singulier masculin ou féminin

-**n-in** pour une 3^e personne neutre

-**n-ig-kis** pour une 3^e personne du pluriel

Il n'y a pas de suffixe objet de 2^e personne (puisque l'impératif est forcément compris comme ayant un sujet de 2^e personne, on aura dans ce cas une forme réfléchie, voir plus loin p. 186). Il n'y a pas non plus de suffixe objet de 1^{re} personne du pluriel, puisque le *nous* est nécessairement exclusif dans ce cas (et on a donc *usuh*, qui reste un mot indépendant, voir chap. 4) :

(35a) *Wahamnan ! Attends-moi !* (de *wahap*, attendre)

(35b) *Kamaxnig ! Attrape-le !*

(35c) *Wahamnigkis ! Attends-les !*

(36) *Wahamna usuh ! Attends-nous !*

8.2.3. Formes participiales

Dans de très nombreuses langues existent des formes appelées *participes*, et qui sont des sortes d'adjectifs construits sur le verbe. On les trouve fréquemment pour former des temps dits *composés*, avec des auxiliaires. Ainsi, en français dans *Elle est venue hier*, le mot *venue* est ce qu'on appelle un participe passé, qui est utilisé en particulier dans les formes composées du verbe (passé composé, plus-que-parfait, futur antérieur...) et à la voix passive (*La voiture est réparée*).

De telles formes existent aussi en palikur, mais du fait de l'absence de verbe *être*, et de l'absence de marque de sujet sur le verbe, elles sont moins facilement « repérables ». Les formes citées dans cette section sont pourtant des participes dans la mesure où elles présentent deux traits qui les opposent aux aspects-modes immédiats cités p. 163. :

(a) *Pour deux d'entre elles au moins, elles varient en genre*

(b) *Elles admettent un groupe nominal objet, mais pas de suffixe objet*

La propriété (a) est typiquement adjectivale (bien que les adjectifs ne soient pas tous variables en genre, voir chap. 5, p. 105). La propriété (b) montre que ces formes (comme les participes dans les langues européennes) ne sont que partiellement verbales. Comme nous le verrons ci-dessous, on peut utiliser la forme progressive, qui est une sorte de participe présent, pour dire par exemple *Je suis en train de préparer le repas*, mais non pour dire *Je suis en train de le préparer*. Pour traduire cette deuxième forme il faudra faire appel à une nominalisation : nous demandons au lecteur de bien vouloir attendre jusqu'au chapitre 10 pour la trouver.

La forme progressive

Morphologie

Elle est marquée par un suffixe sensible au genre, /-ne/ au masculin et /-no/ au féminin. Cette sensibilité au genre est une caractéristique des adjectifs plutôt que des verbes. Et de fait, la forme progressive a pour le sens une certaine parenté avec le participe présent du français, ce qui apparaîtra dans la traduction (provisoire) des exemples ci-dessous.

Comme le note le /'/, le masculin entraîne la métaphonie d'un /a/ précédent exactement dans les mêmes conditions que le suffixe commutatif (voir p. 168). En revanche, le féminin ne provoque pas de métaphonie. On a ainsi (en reproduisant les cas de figure des exemples 12) :

(37a) isim, acheter	isimne / isimno, achetant
(37b) kivunsa, remplir	kivunsene / kivunsano, remplissant
(37c) iki, donner, mettre	ikene / ikano, mettant
(37d) amnih, secourir	amnihne / amnihno, secourant
(37e) wanak, attacher	wanekne / wanakno, attachant
(37f) daraka, pencher	darekene / darakano, penchant
(37g) ibakhaw, se séparer	ibekhwene / ibakhawno, se séparant
(37h) ax, manger	axne / axno, mangeant
(37i) waxwa, emmener	waxwene / waxwano, emmenant
(37j) msakwa, rester	msekwene / msakwano, restant
(37k) wagah, monter	wagehne / wagahno, montant
(37l) uniyah, changer	uniyehne / uniyahno, changeant
(37m) higap, boire	higemne / higamno ¹² , buvant
(37n) utip, trouver	utimne / utimno, trouvant

Une autre caractéristique adjectivale du progressif, avons-nous dit, est que s'il accepte un complément d'objet sous la forme d'un groupe nominal, en revanche il n'accepte pas de suffixes objets. Dans le cas où un suffixe objet serait nécessaire, deux solutions sont possibles. L'une est de passer par une nominalisation (nom d'agent en /-ten/ ou /-tni/, voir chap. 10, p. 221). L'autre est de revenir à la

¹² Rappelons que dans un tel contexte le /p/ se prononce [m].

forme générale. On pourra bien ainsi opposer (38a) à (38b), mais cette opposition sera *neutralisée* (autrement dit : ne fonctionnera plus) dans un cas comme (39) :

(38a) Ig waxwa gikamkayh. *Il conduit*¹³ son fils

(38b) Ig waxwene gikamkayh. *Il est en train de conduire son fils*

(39) Ig waxwig. *Il le conduit / Il est en train de le conduire*

Par ailleurs, la forme progressive a un *pluriel*, qui :

– est restreint à la 3^e personne du pluriel (on ne le trouve pas avec *nous* ou *vous*) ;

– est facultatif : il peut très bien ne pas apparaître ;

– peut être marqué, de manière apparemment indifférente, par trois suffixes, -vwi, -kis ou -s, le troisième étant de loin le plus courant.

On a ainsi, pour dire *ils/elles sont en train de boire* :

(40a) Igkis higemne, egkis higamno

(40b) Igkis higemnevwi, egkis higamnovwi

(40c) Igkis higemnekis, egkis higamnokis

(40d) Igkis higemnes, egkis higamnos

Sens du progressif

La forme progressive a deux emplois principaux.

- *Emploi indépendant*. Elle exprime un *aspect imperfectif*, c'est-à-dire un événement envisagé à un moment où il n'est pas mené à son terme. Le cas le plus clair est celui où, au moment où l'on parle, l'événement est en déroulement (il a commencé mais n'est pas achevé, comme en français *être en train de faire quelque chose*). Les constructions équivalentes de l'anglais (*to be doing something*), de l'espagnol (*estar haciendo algo*) ou du portugais (*estar fazendo algo*), qui contiennent des participes, s'approchent peut-être davantage de la tournure du palikur (moyennant, rappelons-le, l'absence dans cette dernière langue d'un verbe *être*).

(41) Ig mayekne aynessa. *Il se repose (mayak) un peu*

(42) Eg sakahno im. *Elle est en train de cuisiner du poisson*

¹³ Ou : *conduisit, conduira, a conduit...* (voir ce qui a été dit plus haut sur la forme générale). D'autre part, le présent a normalement ici un sens d'habitude ou de vérité générale (par exemple : *il le conduit chaque fois, tous les jours...*) qui s'oppose à la forme progressive que nous traduisons ici (bien que ce ne soit pas son seul sens) par *être en train de*.

(43) **Bakimnayh arehwenes akak bul.**

Les garçons sont en train de jouer (arehwa) au ballon

Comme les autres formes aspectuelles, la forme progressive ne marque pas en tant que telle le temps et peut donc être selon les contextes interprétée comme présent (*il est en ce moment en train de...*), passé (*il est resté un certain temps à...*) ou futur (*il va se mettre à... pour un moment*). Ainsi :

(44a) **Kuri ig kehne kont.** *Maintenant, il est en train de faire les comptes*

(44b) **Amaka ig kehne kont.** *Hier il a passé un moment à faire les comptes*

(44c) **Kuwewanek ig kehne kont.**

Tout à l'heure il va se mettre à faire les comptes

(45) **Usuh kinetihwene.**

Nous sommes en train de converser / Nous avons passé un moment à converser / Nous allons converser un moment

- **Emploi subordonné.** La forme progressive est habituelle pour traduire la notion de but, telle qu'elle est exprimée en français par l'infinitif, soit après les verbes de mouvement, soit après *pour* (en palikur : **adahan**) :

(46) **Nah ayta sinemne pikagtan.** *Je viens emprunter (sinap¹⁴) ton livre*

(47) **Ig atak¹⁵ wewvene.** *Il va chasser (wewva)*

(48) **Nah ewk lesahs adahan wewkisne mote.**

J'apporte de l'essence pour faire démarrer le moteur

(49) **Eg kawih pam adahan maguhano axka.**

Elle utilise du sel pour assaisonner la nourriture

La forme progressive redoublée

Le suffixe progressif peut être « redoublé », sous les formes /-nene/ (masc.) et /-nana/ (fém.), pour marquer un déroulement particulièrement long :

(50) **Usuh tiviknene avigku ahin.**

Nous continuons (ou : continuâmes) à avancer sur le chemin

(51) **Egkis kinetihwanano.** *Elles continuent (continuèrent) à dialoguer*

¹⁴ Certains Palikur disent **sunap**.

¹⁵ Dans ce contexte, **atak** est souvent réduit à **ta** (**Ig ta wewvene**).

Ce suffixe redoublé peut également apparaître, hors des verbes :

– *Sur des adjectifs* : il prend une valeur intensive ou superlative, dont la traduction la plus appropriée en français est généralement *très* :

(52) **Igkis hiyap paha payt imuwadnene.** *Ils virent une maison très haute*

(53) **Ig keh annivwit mahikonene.** *Il fait un travail très difficile*

– *Sur des numéraux* : il prend une valeur de totalisation (*dans leur ensemble*, ex. 54) ; on peut même le trouver sur *un*, avec le sens *un (seul et) même* (ex. 55). Un autre emploi correspond au français à *N + nom* (attribution d'un certain nombre de parties ou d'objets possédés : *maison à trois étages, chat à neuf queues...*) : dans ce cas on a *-nene/-nano* sur le numéral, et le nom qui suit est à la forme possédée (ex. 56) :

(54) **Ig axe pohowkunene bugut.** *Il a mangé tous les cinq pains*

(55) **Igkis pahadguhwa agiku pahaykunene xam.**
Ils se réunirent dans une même pièce

(56) **Makawem ig isuw pisayanene gitew.**
Makawem est un corbeau à deux têtes

– *Sur des adverbes ou prépositions* : il les transforme alors en adjectifs (le plus souvent épithètes de noms), et implique généralement une pluralité :

(57) **Igkis hiyeg aynenevwi.** *Ce sont des gens d'ici*

(58) **Amepye iwe karukri agikunano payt.**
Le voleur a pris l'argent (qui était) dans la maison

La forme d'imminence

Il existe une autre forme participiale, marquée par */-''wiyel/* au masculin et */-''wiyol/* au féminin (ou */-''piyel/*, */-''piyo/* après nasale). Comme la forme progressive, elle peut avoir un pluriel (en *-s*, possible mais non obligatoire). Elle marque le plus souvent l'imminence de la réalisation d'un événement (*s'apprêter à, être sur le point de, être disposé à*) :

(59) **Eg tivikwiyo.** *Elle est sur le point de partir*

(60) **Igkis ikiswiyes givinkis.** *Ils sont prêts à abandonner leurs maisons*

Si le verbe est transitif, il faut avoir un syntagme nominal complément d'objet :

(61) **Nah axwiye im.** *Je vais manger du poisson*
(*nah axwiye* tout court est jugé impossible par les locuteurs)

En revanche, comme l'aspect progressif, l'aspect imminent ne peut pas recevoir de suffixes objets : dans ce cas il faut passer par une nominalisation (chap. 10, p. 221).

À noter les expressions :

(62a) **Kayg madikwiye.** *Le mois (kayg, lune) tire à sa fin (madik, s'achever)*
(aussi : *On va vers la nouvelle lune*)

(62b) **Kayg parekwiye.** *Le mois commence (parak, entrer)*

Avec certains verbes intransitifs, la forme en **-wiye** est une véritable nominalisation marquant non l'imminence, mais l'état dans lequel se trouve une personne après qu'il lui soit arrivé quelque chose :

(63) **Igkis kamaxe bisikwiye.** *Ils ont rattrapé le fugitif (bisik, fuir)*

(64) **Nah ute bakimni biyukwiye.**
J'ai retrouvé l'enfant perdu (biyuk, se perdre)

(65) **Usuh avuhe miyaviye.** *Nous avons enterré le mort (miyap, mourir)*

Le mode volitif

L'expression française *vouloir* + infinitif est rendue en palikur par le mode *volitif*, qui est formé en suffixant **-kere** au radical :

(66) **Nah tivikkere.** *Je veux partir (tivik)*

(67) **Ba pis axkere im ?** *Est-ce que tu veux manger (ax) du poisson ?*

Lorsque la volonté porte sur une action de quelqu'un d'autre que soi (en français : *je veux que tu..., je veux qu'il..., etc.*), le palikur utilise le verbe **muwaka**, *avoir besoin* (voir chap. 9, p. 210) :

(68) **Nah muwaka pis keh inin.** *Je veux (ou : j'ai besoin) que tu fasses cela*

Le volitif n'admet pas de suffixes personnels objets. On peut, soit avoir recours à la construction avec **muwaka**, soit utiliser un pronom autonome :

(69a) **Nah ka muwaka kamaxpi.**

Je ne veux pas me marier avec toi (« te prendre »)

(69b) **Nah ka kamaxkere pis** (même sens)

Suffixes adjectivaux sur les verbes

Outre le suffixe **-ne/-no** de progressif, certains suffixes adjectivaux peuvent apparaître sur des radicaux verbaux. Mais contrairement au progressif, ces formes sont rares et ne se trouvent qu'avec certains verbes.

-vi et l'aspect résultatif

Le suffixe adjectival **-vi** (chap. 5, p. 108), peut-être apparenté au **-p** qu'on voit dans certains cas au commutatif (voir plus haut les exemples 13), apparaît avec certains radicaux verbaux. La plupart du temps, on le trouve avec des verbes intransitifs, ou des verbes transitifs employés intransitivement, pour marquer un état résultant d'un événement ; la traduction française se fait habituellement par un participe passé :

- (70) **Gimedga dunivi. Son arc est cassé (dunih)**
- (71) **Umuh buwivi. Le bateau est coulé (buwis)**
- (72) **Pis ax maviyvi. Tu manges trop**
(maviya, variante de mpiya, passer, dépasser)

Avec certains verbes, **-vi** introduit une nuance modale de type *ne faire rien d'autre que, se contenter de* (parfois renforcée par **he** seulement) :

- (73) **Ig msekwevi ayhte. Il resta là-bas**
(au lieu de faire quoi que ce soit d'autre)
- (74) **Ig he awnevi. Il parle et c'est tout** (au lieu d'agir...)

On trouve parfois **wewvi** de **wew**, *marcher* si le but du chemin est exprimé :

- (75) **Eg wewvi gimin gig. Elle se rendit (à pied) chez son père**

À noter aussi l'expression d'impatience :

- (76) **Ikevi kuri ! Ça suffit maintenant !**

où **ikevi** vient peut-être de **iki**, *donner, mettre* (voir **ik adahan** p. 156 et 211).

-ad et le sujet « massif »

Le suffixe augmentatif **-ad** (p. 110) peut apparaître sur un verbe à la forme générale ou au commutatif pour marquer que le sujet renvoie à un être particulièrement grand ou gros :

- (77) **Ig hiyap mpana makawem amerebdivad. Pahavwi msekwevad...**
Il vit trois makawems (grand corbeaux) qui s'envolèrent (amara)
en tous sens (-bdi, voir p. 135). L'un (d'eux) resta (msakwa)...

Pour rendre compte de l'effet de sens introduit par **-ad**, on peut ajouter des adverbes ou des adjectifs (« *ils s'envolèrent lourdement...* » ; « *il resta là, énorme...* »).

8.2.4. Les catégories et modes « extérieurs »

Les aspects et modes de cette série ont en commun deux traits :

- Ils *se combinent avec* (et non se substituent à) l'aspect général et l'aspect commutatif ;
- Ils sont exprimés par des suffixes périphériques, qui admettent les suffixes d'objet, mais apparaissent *après* eux. Pour trois d'entre eux, ils sont même *détachables*, c'est-à-dire qu'on peut les trouver non seulement sur le verbe mais sur un de ses compléments.

La forme tendancielle

L'aspect-mode *tendanciel* est marqué par un suffixe /-te/, qui :

- ne provoque pas la métaphonie d'un /a/ précédent (voir exemples 79, 87, etc.) ;
- (rappel) se combine avec la forme générale ou la forme commutative, et apparaît le cas échéant *après* les suffixes objets (voir exemples 78, 81, etc.).

Cette forme a quatre emplois caractéristiques.

Valeur intentionnelle

C'est la plus courante, et elle apparaît à peu près exclusivement à la 1^{re} personne du singulier. Elle est employée par le locuteur qui veut exprimer un projet, un souhait, une délibération avec soi-même, ou la perspective de réaliser une action dans un bref délai :

(78) **Mote dunihe, nah ahegbetinte.**

Le moteur est cassé (dunih, commutatif), je vais (-te) le (-in-) réparer (ahegbet)

(79) **Nah wewvate.**

Je vais aller chasser/ J'irais bien chasser/ Tiens, si j'allais chasser

À cette idée d'imminence peuvent être liées des connotations positives (proposition de service, par exemple) ou négatives (menace) :

(80) **Nah avuriwte pewkanbet.** *Je vais garder tes affaires*

(81) **Nah biwhpite.** *Je vais (-te) te (-pi-) battre (biwh-)*

Dans beaucoup de cas, l'idée de volonté s'affaiblit en expression d'une action qui se réalise avec un caractère provisoire ou précautionneux (*je vais toujours faire cela, après on verra*), voire de la simple action en cours de déroulement (*je fais cela, parce que cela correspond à ma volonté*). Par exemple :

(82) Nah axte. *Je vais manger / (Pour l'instant) je mange*

Dans ce dernier cas, la forme en *-te* peut avoir un sens très voisin de la forme progressive en *-ne/-no*. Quand on demande à des Palikur de traduire *Je suis en train de manger*, la forme qui vient le plus spontanément est (82), plutôt que Nah axne (qui finit en général par être également accepté, mais jugé moins naturel).

Lorsque la forme tendancielle apparaît sur l'accompli, elle introduit une nuance de solennité ou de détermination :

(83a) Nah kamaxpite! *Je vais t'attraper !* (menace imminente)

(83b) Nah kamaxwepite! *Je veux bien me marier avec toi (« t'attraper »)*

Valeur optative

C'est un peu le complémentaire de la précédente, à la 3^e personne, et à la 1^{re} du pluriel inclusive. L'optatif marque un souhait (*puisse-t-il faire cela*), un ordre indirect (*qu'il fasse cela !*) ou une résignation (*laisse-le faire cela, tant pis s'il fait cela*).

Au *nous* exclusif, on a *usuh te* + le verbe à la forme tendancielle. À la 3^e personne, on n'a pas les pronoms ordinaires, mais un mot dans lequel on trouve *-te* précédé des préfixes possessifs, comme s'il s'agissait d'une préposition :

(84a) 3 sing. masc.

Gite

(84b) 3 sing. fém.

Gute

(84c) 3 plur. masc.

Gitekis

(84d) 3 plur. fém.

Gutekis

(85) *Usuh te axte. Nous voudrions bien manger / Laissez-nous manger*

(86) *Gite wewvate. Laisse-le chasser / Tant pis s'il chasse / (Eh bien,) qu'il chasse!*

(87) *Gutekis himakte. Laisse-les dormir*¹⁶

« Pas encore »

L'expression d'un événement non encore réalisé s'exprime par *kote* et la forme tendancielle. Il n'y a pas de restrictions sur la personne :

(88) Nah kote kannute awna parikwaki. *Je ne sais pas encore parler palikur*

¹⁶ Si vous savez l'anglais, vous avez peut-être remarqué que ces formes traduisent très bien les constructions en *let* (dites parfois par erreur *impératif de 1^{re} et 3^e personne*), qui ont les mêmes nuances (le verbe *let* signifiant au sens propre *laisser*).

(89) **Kakahriye kote makniwte.** *Le malade n'est pas encore guéri*

(90) **Eg kote danuhte.** *Elle n'est pas encore arrivée*

Ce sens et cette formation se retrouvent sur les adjectifs, mais –te ne peut apparaître que sur la forme réduite de l'adjectif : elle exclut les suffixes adjectivaux comme –ip, –ye/-yo ou l'augmentatif –ad (chap. 5, p. 110). Ainsi *pourri* se dit **busip**, *haut* se dit **imuwad**, mais on dit :

(91) **Ihti kote buste.** *La viande n'est pas encore pourrie*

(92) **Nor ah kote imuwte.** *Cet arbre n'est pas encore haut*

Comparatif

Un comparatif de supériorité (*faire quelque chose plus que...*) peut se construire sur un verbe à la forme tendancielle, le plus souvent précédé de **pi**. Là encore, il n'y a pas de restrictions de personne. Le terme de comparaison (celui qui apparaît en français après *que*) est exprimé par la préposition –w (voir chap. 7) :

(93) **Pis pi hiyakte nuwuh.** *Tu (en) sais plus que moi*

(94) **Eg pi kannute awna parikwaki piw.**
Elle sait mieux parler palikur que toi

(95) **Ig pi wewvate giw gig.** *Il chasse plus que son père*

Cette tournure, possible sur les verbes, est cependant plus courante avec les adjectifs, et, comme avec **kote** (voir ci-dessus) le radical doit apparaître « nu » et dans certains cas (ex. 99), on utilise un radical spécial :

(96) **Pis pi kabayte nuwuh.**
Tu es meilleur(e) (kibeyne/kabayno bon(ne)) que moi

(97) **Mahi pi barewte guw Ana.**
Marie est plus belle (barewye/barewyo) qu'Ana

(98) **Ig pi imuwte giw gig.** *Il est plus grand (imuwad) que son père*

(99) **Takarak pi isite guw timuvu.** *La poule est plus petite que le hocco*
(N.B. *petit* se dit habituellement **nopsisa** ou **nopsehsa**)

(100) **Pibagwan pi pugumate ariw nubagwan.**
Tes jambes sont plus grosses (pugumwad, p. 133) que les miennes

Le mode suppositif

Il existe un suffixe –**nek** qui marque une supposition, une supputation, une prévision. Bien que la forme en –**nek** se traduise souvent par un futur, il ne s'agit

pas d'un *temps* futur, mais bien d'un *mode*, d'une manière de présenter un événement non comme certain mais comme probable, et pas nécessairement dans l'avenir. Par exemple :

(101) Pis pukuhipinne*k*. *Tu vas sûrement comprendre*

(102) Egkis maripkawne*k*. *Ils vont sans doute se marier*

Le mode suppositif est compatible avec l'aspect commutatif, surtout à la valeur monitive (voir p. 170) qu'il contribue à renforcer, marquant ainsi une prédiction :

(103) Igkis kamaxweyne*k*. *Ils vont sûrement vous prendre*

(104) Warukma tuguhene*k* inuriktak. *Les étoiles tomberont du ciel*¹⁷

Comme le suffixe tendanciel *-te, -nek* apparaît après les suffixes objets, comme on le voit dans les exemples (101) ou (103). Mais il va plus loin, car on peut dire qu'il porte non sur le verbe, *mais sur le groupe verbal*. On trouve ainsi couramment le suffixe *-nek* sur le dernier mot d'un complément d'objet (nom, groupe nominal) ou un complément circonstanciel (adverbe, groupe prépositionnel). Par exemple :

(105) Igkis mehe pivinne*k*. *Ils vont sûrement démolir (meh) ta maison*

(106) Pis hiyap mbeyne*k*.

Il va t'arriver des ennuis, litt. Tu verras du mal sûrement

(107) Ig iki karukri ta pitne*k*. *Il va certainement te donner de l'argent*

(108) Eg pisenwa akak gannivwine*k*. *Elle en aura fini avec son travail*

Le mode irréel

Le suffixe *-kam* (on trouve aussi *-kama*) est utilisé pour parler d'événements *irréels* ou *contrefactuels*, c'est-à-dire qu'on peut imaginer, mais qui n'existent pas actuellement ou ne se sont pas produits dans le passé. La traduction la plus fréquente en français est un conditionnel passé. Comme *-nek*, le suffixe *-kam* peut apparaître ailleurs que sur le verbe, mais il est aussi susceptible d'être répété plusieurs fois dans le syntagme :

(109) Niguh ka awnakam inakni(kam). *Mon père n'aurait pas dit cela*

(110) Nah ugestawkam nah tese nutew aminat ah. *(Au moment où) j'allais me retourner je me suis cogné la tête contre un arbre*

¹⁷ Extrait du Nouveau Testament (Matthieu, XXIV, 29) : prophéties de Jésus sur la fin du monde.

La très grande majorité des emplois de cette forme se trouve dans les constructions conditionnelles irréelles avec *wake*, voir plus loin chap. 10, p. 216.

Le mode prospectif

Ce mode exprime une prédiction, et est souvent traduisible par *être sur le point de*, mais contrairement à l'aspect imminent (voir p. 176), il marque plutôt un risque involontaire.

Il est exprimé par une particule *me* précédant le verbe à la forme neutre ou au commutatif, auquel s'ajoute (souvent mais pas obligatoirement) un suffixe *-met* qui peut apparaître directement sur le verbe ou sur le dernier mot du groupe verbal :

- (111) **Nah me tivik.** *Je dois partir*
(formule habituelle pour prendre congé, équivalent à *au revoir*)
- (112) **Ah me hakuhemet.** *L'arbre est sur le point de tomber*
- (113) **Nukamkayh me ute karaytmet.** *Mon fils a failli tomber malade*
(*uti karayt*, litt. *trouver la maladie*)

8.2.5. Gérondifs

Ce sont en quelque sorte des formes adverbiales du verbe, qui marquent la *concomitance*, c'est-à-dire le déroulement de deux événements de façon simultanée. Elles sont surtout employées en subordination.

-mpi

Le suffixe *-mpi*, que nous avons déjà rencontré avec les numéraux (p. 129) et les prépositions (p. 158) peut apparaître sur des radicaux verbaux (en général avec la variante *-empi* après une consonne). Elle marque la concomitance et les traductions françaises les plus courantes sont, selon les cas, *en* suivi du participe présent, ou *tandis que* :

- (114) **Ig tivik pekempi.** *Il est parti en chantant*
- (115) **Igkis muhukempi,** *Jesus awna ta gitkis*¹⁸.
Pendant qu'ils descendaient, Jésus leur parla

¹⁸ Extrait du Nouveau Testament (Marc, IX, 9).

On peut employer cette forme dans le verbe principal de la phrase. Il donne alors un sens de progression (*aller* + participe présent, ou *continuer de* + infinitif) :

(116) Ig makekempi guhavu. *Il continue à nous suivre*
(makak, suivre ; u-havu, derrière nous)

(117) Lesahs atiwni wagehemp. *Le prix de l'essence monte sans cesse*

-nte

On peut aussi trouver -nten. Cette forme est rare, et ne se trouve qu'avec les verbes de mouvement. Elle marque que ce mouvement coïncide avec le début d'un autre événement. Les traductions françaises se feront par *comme* suivi d'une proposition à l'imparfait, ou *lorsque* suivi d'une proposition au passé simple ou passé composé :

(118) Nah pesante, ig awna ta nutuh...
Quand je suis sorti (ou : comme je sortais), il m'a dit

(119) Ig danuhante, nah pese. *Quand il est arrivé, je suis sorti*

8.3 LA VOIX

Dans le verbe, la *voix* est une manière d'orienter l'événement par rapport à ses participants. En français existent la *voix active* (ex. : *Je chante, Pierre lave la vaisselle*), la *voix réfléchie* (*Pierre se lave*) et la *voix passive* (*La vaisselle est lavée par Pierre*), mais on pourrait dire aussi que les constructions dites *factitives* ou *causatives* (*Marie fait chanter Pierre, Marie fait laver la vaisselle à Pierre*) sont du domaine de la voix, puisqu'elles mettent en jeu la relation d'un *agent* (auteur d'une action) à son action (en l'occurrence : l'agent n'agit pas de sa propre initiative, mais il y a un autre agent qui provoque l'action). En palikur, on retrouve à peu près les mêmes catégories. On ne commentera pas ici la voix active (elle ne pose pas de problème de sens, n'a pas de marque morphologique, et la quasi-totalité des exemples cités précédemment sont à cette voix), et on examinera les autres.

8.3.1. Voix passive

Comme en français, elle est construite sur un verbe transitif, et les propriétés grammaticales de sujet sont attribuées au terme qui renvoie au *patient* (et qui à la forme active serait le complément d'objet). Elle est marquée par un suffixe *-ka* :

- (120) *Giw kuwis kanumka. Son nom a déjà été mentionné*
- (121) *Inin payt kehka akak tip. Cette maison est faite de pierres*
- (122) *Nah ka awnasaka arit fet. Je ne suis pas invité à la fête*

Le passif peut être formé sur le commutatif, qui a alors une forme parallèle à celle qu'il prend devant les suffixes objets (voir plus haut exemples 13). Ceux qui ont *-ep-* gardent cette forme devant le passif, ceux qui ont *-pe-* et *-we-* font respectivement *-pi-* et *-wi-* au passif :

- (123) *Eg awnasepka. Elle a été invitée*¹⁹
- (124) *Givin bukehpika. Sa maison a été brûlée*
- (125) *Amepye kuwis kamaxwika. Le voleur a déjà été attrapé*

Il peut également être mis à la forme tendancielle, mais uniquement dans le sens de *pas encore*. Devant *-te*, le suffixe passif a alors la forme *-kan-* :

- (126) *Pisimsa kote sukuhkante. Ta robe n'est pas encore lavée*

En revanche, le passif n'est pas compatible avec les formes participiales (aspect progressif, aspect imminent, mode volitif, voir p. 172), et ce parce que le passif est lui-même une forme participiale : il est très proche du participe passé français. Comme lui d'ailleurs, il peut devenir un véritable adjectif, employé comme épithète, voire nominalisé comme certains adjectifs (voir chap. 5, p. 106) :

- (127a) *Igkis iki nutuh im tepka. Ils m'ont donné du poisson grillé (tep, griller)*
- (127b) *Igkis ax tepka. Ils mangent des grillades*

Dans la mesure où le passif est construit sur une forme transitive en « effaçant » le sujet, le verbe passif est une forme par nature intransitive, et n'admet donc pas d'objet. En revanche, on peut, quoique plus rarement qu'en français, trouver un *complément d'agent* (l'équivalent de celui qui est introduit par *par* en français). Il est introduit par *gavit*, *par*, mais est soumis à de fortes restrictions, puisqu'il doit être de sens indéfini (en d'autres termes : on peut bien dire ... *par un(e)...*,

¹⁹ Cette phrase est souvent employée dans un sens dérivé : *elle a été mal conseillée*.

par des...., mais on ne peut pas dire *par l'elles....*, *par lui/elle*, *par moi*, etc. (voir ce qui a été dit au chap. 7, p. 156) :

(128) *Nah kagehpika gavit pewru. J'ai été mordu par un chien*

Le passif des verbes comme *donner* présente une petite particularité. On sait qu'en français ce sont des verbes *bitransitifs*, qui prennent deux compléments d'objet. Ainsi dans *il lui donne le livre*, on a un objet dit *direct*, représentant la chose donnée (ici : *le livre*), et un objet dit *indirect*, représentant le bénéficiaire du don (ici : *lui*). En palikur, le verbe *iki*, *donner* (aussi : *mettre*, *poser*) n'a qu'un objet (l'objet direct), et l'objet indirect est toujours introduit par la préposition –t (chap. 7, p. 153). Ceci veut dire qu'en palikur comme en français le passif de *iki* (à la forme générale : *ikaka*, à la forme commutative : *ikepka*) prend comme sujet l'objet donné :

(129a) *Inin karukri ikepka nutuh. Cet argent m'a été donné*

(129b) *Kagta ikepka gut Mahi. Le livre a été donné à Marie*

Cependant, et surtout si l'objet donné est indéfini (*de l'argent*, *un livre*), on peut faire « remonter » l'expression du bénéficiaire au début de la phrase comme s'il était sujet, et déplacer l'expression de l'objet donné après le verbe. Il faut simplement que le bénéficiaire soit repris par la préposition –t. Par exemple :

(130) *Eg ikepka gut karukri / pahak kagta. Elle s'est vu donner*
(ou : *elle a reçu*) *de l'argent / un livre* (cf. la tournure anglaise *She was given...*)

8.3.2. Voix réfléchie

Elle se construit elle aussi sur un verbe transitif. Le suffixe est –w après voyelle (et *iki*, *donner* fait *ikaw*), et –wa après consonne. Ce n'est pas un suffixe participial, mais un vrai suffixe de dérivation verbale : toutes les formes aspectuelles et modales sont donc possibles.

En principe, le réfléchi marque que l'agent et le patient sont identifiés (comme en français dans *il se lave*). On prendra garde cependant au fait que (tout comme d'ailleurs le réfléchi français, quoique pas de la même manière), le verbe réfléchi palikur peut avoir un sens assez sensiblement différent du même verbe à la forme active. On prêterait ainsi attention aux exemples (134) à (136).

- (131a) Ig ayam gihiyakemni. *Il cache ses pensées*
 (131b) Ig ayemwe paytriku. *Il s'est caché dans la maison*
 (132a) Ig umehe kaybune. *Il a tué le serpent*
 (132b) Ig umehwe. *Il s'est suicidé*
 (133a) Nah pakis tip. *Je soulève la pierre*
 (133b) Aviyoh pakiswa. *L'avion décolle*
 (134a) Nah kamaxe pahavu kuhivra. *J'ai attrapé un oiseau*
 (134b) Nah kamaxwa ta pivitit. *Je te crois*
 (135a) Ig ka isaksan pes. *Il ne me laisse pas sortir*
 (135b) Suwtat isaksew. *Le soldat s'est rendu*
 (136a) Nah hiyap pahavwi kawokwine. *J'ai vu un jaguar*
 (136b) Ig hiyevwe. *Il a eu un mauvais présage*²⁰

Avec certains verbes, le réfléchi semble plutôt marquer d'un objet infini. Ainsi :

- (137a) Nah amava nukagmada. *Je reçois mon ami*
 (137b) Nah ka amava akeswih. *Je ne supporte pas le froid*
 (137c) Nah ka amavaw akiw. *Je ne supporte plus ça, je n'y tiens plus, j'en ai assez*
 (138a) Eg sakahno ihti. *Elle cuisine la viande*
 (138b) Eg sakahwano. *Elle fait la cuisine*
 (139a) Kamuh uguh waxri. *Le soleil éclaire la terre*
 (139b) Ugugune uguhwa. *L'éclair illumine*

8.3.3. Voix réciproque

Cette forme est relativement rare. Elle est marquée par un suffixe **-ak** (ou **-k** après voyelle), et est parfois « renforcée » par l'adverbe **pawtak**, *réciproquement, les uns les autres* :

- (140a) Uya amnihun ! *Aide-moi, secours-moi*
 (140b) Amnihaknabay pawtak. *Secourez-vous les uns les autres*

²⁰ *Il se voit* (dans un miroir) peut se dire Ig hiyavwa, mais on trouve aussi Ig hiyap givit, littéralement *Il voit son corps*, ou Ig hiyap gihepka, litt. *Il voit son visage*.

(141a) Nah avuriw nukamkayh. *Je garde mon fils*

(141b) Igkis avuriwak pawtak. *Ils se gardent les uns les autres*

Comme le réfléchi, elle prend parfois le sens d'un objet indéfini :

(142a) Ig umehe gihayo. *Il a tué sa femme*

(142b) Ig umeheke. *Il a tué*

Noter aussi :

(143a) Nah kannuh nukamkayuwwi. *J'éduque mes enfants*

(143b) Eg kannuhwa ayhte Kayan. *Elle étudie à Cayenne*

(143c) Eg kannuhak. *Elle enseigne*

8.3.4. Factitifs²¹

Il y en a deux, l'un qui est marqué par un suffixe **-kis** (qu'il ne faut pas confondre avec le **-kis** de pluriel), l'autre qui est marqué par **-sa** (ou **-asa** après un **s** ou un **w**).

Comme en français, le factitif est une forme qui marque que l'événement est réalisé à l'instigation d'une tierce personne (en français, les tournures factitives sont du type *Paul fait pleurer Marie, Paul fait traverser la rue à la vieille dame*).

La plupart des verbes sélectionnent soit **-kis**, soit **-sa** comme factitif, un tout petit nombre peuvent admettre les deux. Il y a de fait le plus souvent une différence de sens entre les deux factitifs. Sans que cela soit absolument systématique ni totalement rigoureux, on peut tout de même dire que :

-kis marque une action en vue de la réalisation d'une action par un *agent* ;

-sa marque une action en vue d'amener à un certain état.

Ainsi, on a **-kis** sur des verbes transitifs renvoyant à une action (144a), ou sur des verbes intransitifs exprimant un mouvement ou un bruit (144b) :

(144a) *isimkis, faire acheter ; iwapkis, faire chercher ;*

katiwnihkis, punir (katiwnih, payer) ; kehkis, faire faire ;

padukkis, faire coudre ; piyihkis, faire soigner ;

sukuhkis, faire laver ; tigahkis, faire couper ; umahkis, faire tuer ;

on a aussi, bien qu'il ne s'agisse pas d'une action, *hiyapkis,*

montrer, faire voir ; noter sunapkis, prêter (sunap, emprunter)

²¹ On dit aussi *causatifs*.

- (144b) *diyuhkis, rendre, restituer, venger (diyuh, retourner) ; isahkis, détacher, libérer (isah, s'échapper) ; kagahkis, faire grincer ; pekkis, faire sortir (irrégulier sur pes) ; wagahkis, faire monter ; wewkis, faire avancer, mettre en route*
- (145) *Nah isahkise kuhivra. J'ai laissé partir l'oiseau*
- (146) *Ig wewkisne mote. Il fait démarrer le moteur*
- (147) *Nah tigahkiste nusemnu. Je vais me faire couper les cheveux*

On a -sa, en revanche, sur des verbes marquant des sentiments ou des états physiques :

- (148) *avisasa, effrayer (avis, avoir peur) ; biyuksa, perdre (biyuk, se perdre) ; humawasa, créer (humaw, devenir) ; kataptasa, embarquer quelque chose (katapta, embarquer) ; manuksa, amener de l'autre côté, changer (manuk, traverser) ; mayaksa, reposer (mayak, se reposer) ; tihaksa, faire pleurer (irrégulier sur tih, pleurer)*
- (149) *Eg tihaksano gusamu. Elle fait pleurer sa petite soeur*
- (150) *Nah biyukse nukakura. J'ai perdu mon argent*
- (151) *Nah kataptase kiyes amadgat umuh.
J'ai embarqué la caisse sur le canot*

Comme on l'a dit, la répartition entre les deux factitifs n'est pas totalement prévisible, mais en même temps elle est assez révélatrice de ce qui est considéré comme une action et un état. On aura remarqué par exemple qu'un verbe comme *manuksa, embarquer* prend en considération l'état ultime (se trouver de l'autre côté) et non une éventuelle action de traverser. Plus significatif encore, on notera les dissymétries :

- (152) *pekkis, (faire) sortir, expulser, mais paraksa, faire entrer, mettre*
- (153) *wagahkis, (faire) monter, mais muhuksa, (faire) descendre*

Tout se passe comme si *faire sortir* et *faire monter* étaient considérés comme plus « actifs » que les verbes de sens opposé. En tout cas, cette différence est fixée dans le lexique, et ne tient pas à ce qu'on fait sortir/entrer ou monter/descendre. On pourrait croire, par exemple, que puisque les êtres inanimés ne « font » aucune action (alors que les êtres animés sont dotés de l'autonomie de mouvement), ce

serait le caractère animé ou inanimé qui provoquerait la répartition entre **-kis** et **-sa**. Il n'en est rien :

(154a) Nah pekkiste iget piwtyaktak.

Je vais faire sortir la poussière de ton œil

(154b) Nah pekkiste pewru. *Je vais faire sortir le chien*

(155a) Nah paraksa dug agikut bom. *Je mets le riz dans le bidon*

(155b) Nah parakse nukagmada agikut payt.

J'ai fait entrer mon ami dans la maison

Certains rares verbes peuvent avoir un double factitif. C'est le cas de **himak**, *dormir*, pour lequel **himakkis**, signifie *s'efforcer de faire dormir* et **himaksa**, *faire dormir* (jusqu'à ce que la personne dorme effectivement). C'est aussi le cas de **keh**, *faire*, qui à côté du très courant **kehkis**, *faire faire*, a une forme **kehsa**, signifiant *imiter* :

(156a) Eg himakkisno gukamkayh. *Elle cherche à faire dormir son fils*

(156b) Eg himakse gukamkayh. *Elle a réussi à faire dormir son fils*

(157a) Ig kehkise gisimsa. *Il s'est fait faire une chemise*

(157b) Ig kehsa pewru. *Il fait le chien*

L'agent secondaire (celui auquel l'agent principal fait faire quelque chose) est exprimé avec la préposition en **-t** (voir p. 153 et ci-dessus les ex. 129-130) qui, comme à en français, sert aussi à former le complément dit *d'attribution* des verbes de type *donner* ou *dire*. Cet agent secondaire n'apparaît qu'avec les factitifs en **-kis** :

(158) Ig kehkise gikiwta gut ginag.

Il a fait faire son pantalon à (ou : par) sa mère

(158) Ig isimkis pohow bul git gig.

Il a demandé à son père de lui acheter (isim) un ballon

Les factitifs, aussi bien ceux en **-kis** que ceux en **-sa**, peuvent être mis au réfléchi, traduisibles par *se faire...*, *se laisser...* :

(160) Hiyapkiswanaba nutuh. *Montre-toi (« fais-toi voir ») à moi*

(161) Minikwak hiyeg piyihkiswa git ihamwi.

Autrefois les gens se faisaient soigner (piyih) par le chamane

(162) Ig umahkiswe udahan. *Il s'est fait tuer pour nous*

(163) Ig avisasew. *Il a pris peur (« s'est laissé effrayer »)*

Le passif du factitif existe aussi, quoique beaucoup plus rarement :

(164) *Mote wewkiska. Le moteur est mis en marche*

(165) *Ig paraksaka agikut parakseket. Il est mis (« fait entrer ») en prison*

Remarque. Une alternative au factitif consiste, comme en français, à utiliser *keh, faire*. Cette tournure est cependant relativement restreinte pour exprimer une réaction provoquée par une action ou à un événement (le sujet de ces formes est souvent un nom abstrait, ou une phrase) :

(166) *Inin karayt keh wis hikak.*

Cette maladie fait vomir (« ... que nous vomissons »)

(167) *Giwn keh madikte hiyeg hiyara.*

Ses paroles ont fait rire tout le monde

(168) *Igkis awna parantunka, keh nah ka pukuhwa.*

Ils parlent portugais, (ce qui) fait que je ne comprends pas

8.4. VERBES IRRÉGULIERS OU PSEUDO-VERBES

Pour achever ce chapitre, nous citons ici quelques problèmes d'ordre divers posés par certains mots qui, bien qu'habituellement traduits par des verbes dans les langues européennes, n'en sont peut-être pas du point de vue de la grammaire palikur.

8.4.1. Adjectifs en *-ye/-yo*

Ces formes, qui se traduisent par des verbes en français, présentent la particularité de varier en genre, ce qui est une caractéristique des adjectifs. Elles présentent par ailleurs un ensemble de formes réduit.

Awkevye / awkevyo, se baigner

C'est la forme usuelle pour signifier *se baigner*, et elle présente des caractéristiques participiales (variabilité en genre, possibilité de pluriel comme la forme progressive) :

(169) *Egkis awkevyokis parahwokwa. Elles se baignent dans la mer*

Il existe cependant, quoique plus rares, une forme **awke**²², plutôt utilisée comme aspect général, et une forme tendancielle **awkepte** :

(170) **Nah batek awke akak un kisepehe.**

J'aime me baigner dans l'eau froide

(171) **Nah atakte awkepte ihapkat. Je vais me baigner à la rivière**

Il semble que **awke** soit la forme commutative d'un verbe inusité ***awka**, et que la forme adjectivale en **-ye** puisse jouer par rapport à ce commutatif le même rôle que la forme progressive en **-ne** par rapport à la forme générale.

Ivegevye / ivegevyo, chercher

Cette forme pose un problème très voisin de la précédente, à ceci près qu'elle est clairement construite sur le commutatif (à peu près inusité) **ivege** du verbe **iveg, regarder** : la traduction par *chercher* n'est donc qu'un effet de sens particulier d'un sens plus général de type *regarder, examiner* :

(172) **Ig ivegevye givig pewru. Il cherche son chien**

Kannivwiye / kannivwiyo, travailler

Cette fois, il s'agit d'un adjectif formé sur **kannivwi**, nom possessif (p. 79) correspondant à une forme possédée inaliénable (p. 77) **gannivwi, son travail**, dont l'absolu est **annivwit**. On a donc **kannivwi, être pourvu d'un travail** (voir p. 195) qui n'est pas un verbe, mais est souvent traduit par *travailler* dans un sens général, **kannivwiye/-yo** qui en lui sert de forme progressive, mais on trouve aussi la forme intensive **kannivanene/-nano** :

(173) **Ig kannivwi agiku piyukket. Il travaille au magasin**

(174) **Eg atak kannivwiyo wasamdakat. Elle va travailler à l'abattis**

(175) **Ig kannivanene. Il continue à travailler sans cesse**

8.4.2. **Anniri / anniru, écrire**

Il s'agit peut-être d'un cas particulier du précédent, mais il est morphologiquement très irrégulier (encore qu'on trouve des variantes **annire** pour le masculin et **anniro** pour le féminin), et les formes attestées ne sont pas les mêmes. On a en effet **anniri/u** qui fonctionne à la fois comme une forme générale et progressive, mais

²² Au vu des données, il vaudrait peut-être mieux écrire **awkep**, voir les notes 81 et 83 et, une fois de plus, le *Point d'orthographe délicat n° 1* au chapitre 2.

aussi un commutatif **enne** ou **enhe**, et par ailleurs un passif **annaka**, qui suggèrent un radical inusité ***anna** ou ***anha** :

(176) **Eg anniru amadga axtet.** *Elle écrit sur la table*

(177) **Nah enhe pahak kagta gimin nukagmada.**

J'ai écrit une lettre à mon ami

(178) **Piw annaka amadga inin kagta.** *Ton nom est écrit sur ce papier*

Remarque. La variation en genre montre qu'on a ici une forme participiale, et en conséquence ce verbe, bien que transitif, n'admet pas de suffixes objets. Le cas échéant, on peut utiliser le verbe « ordinaire » **tamak**, qui par ailleurs a plutôt le sens de *dessiner*. Par exemple, si un administré demande où il doit écrire son nom sur un formulaire, on peut lui répondre :

(179) **Tamakni atan.** *Écris-le ici*

8.4.3. **Miya / miyo, être mort**

Le verbe signifiant *mourir* a une forme générale **miya** (masculin) / **miyo** (féminin), qui apparaît surtout en subordination, ou avec certains adverbes et en particulier la négation (voir chap. 9, p. 197) :

(180a) **Igkis ka miya akiw.** *Ils ne mourront plus*

(180b) **Eg kaba miyo.** *Elle est presque morte*

Le commutatif est beaucoup plus courant : la mort étant par essence le passage à une situation nouvelle, c'est assez logique (voir p. 169). Mais il est irrégulier : il a en effet la forme **miyap** / **miyop**, où l'on retrouve l'opposition de genre. En outre, il a très exceptionnellement un pluriel : **miyarap** / **miyorap** :

(181a) **Niguh kuwis miyap.** *Mon père est déjà mort*

(181b) **Eg tuguhe eg miyop.** *Elle est tombée (et) elle est morte*

(182a) **Madikte hiyeg miyarap.** *Tout le monde est mort*²³

(182b) **Puduku tuwathe gamutra juktah egkis miyorap.**

*Les épines étouffèrent ses plantes jusqu'à ce qu'elles meurent*²⁴

²³ Rappelons que le pluriel des verbes et des adjectifs est un pluriel pour le sens, et n'implique pas nécessairement que le nom sujet ait lui-même un suffixe de pluriel, voir chap. 5, p. 95 et 100.

²⁴ Extrait du Nouveau Testament (Luc, VIII, 7).

Il existe une forme résultative (voir p. 178) **miyavi / miyovi**, employée en particulier pour annoncer une mort récente :

(183a) **Nuviguh pewru miyavi.** *Mon chien est mort*

(183b) **José ginag miyovi.** *La mère de José est morte*

sur laquelle est construit un adjectif **miyavye** (avec des variantes **miyaviye**, **miyavwiye**) / **miyovyo** (**miyovyo**, **miyovwiyo**), *mort*, *morte*, fréquemment nominalisé (*le/un mort*, *la/lune morte*), voir ci-dessus l'exemple (65).

Il n'y a pas de forme progressive correspondant à **miya**, ce qui est encore assez logique (on ne peut pas être au sens strict *en train* de mourir, on peut tout au plus se rapprocher de la mort d'une manière visible).

Enfin, il est possible qu'il faille rattacher à ces mots la forme résultative **miyvi**, qui se dit d'une plaie ou d'une brûlure guérie :

(184) **Nubuskana kuwis miyvi.** *Ma plaie est déjà cicatrisée*

8.4.4. **Nemnik / nomnik**, *venir, arriver*

Cette forme pose un problème différent des précédentes, car la variation en genre ne se fait pas à la fin, mais au début.

(185a) **Muwok nemnik.** *La pluie arrive*

(185b) **Nemnik pahavwi.** *Il y a quelqu'un qui vient*

(185c) **Nomnik eg.** *La voilà qui vient*

En fait, comme on peut le voir d'après les contextes – et par le fait qu'il n'y a aucune variation en aspect ou en mode –, cette forme n'est certainement pas un verbe, mais plutôt une sorte de « présentatif » de type *voici, voilà*, construit sur le démonstratif **ne(g)/no(r)** (chap. 5, p. 100). En cela, **nemnik/nomnik** s'oppose aux vrais verbes **ayta**, *arriver, venir* et **danuh**, *venir*, qui présentent l'arrivée, respectivement, plutôt du point de vue de l'origine et plutôt du point de vue du but :

(186a) **Ig ayta Kayanitak.** *Il arrive/vient de Cayenne*

(186b) **Ig danuh atan mpuse paka.** *Il vient ici chaque semaine*

8.4.5. Note complémentaire sur les formes dénominatives en –ya

Les formes dénominatives (dérivées de noms) en –ya mentionnées au début de ce chapitre (p. 161) ne sont pas à proprement parler des verbes : elles sont en effet incompatibles avec les catégories immédiates (p. 163) et participiales (p. 172) : on ne trouve pas de formes comme *paytye, *avoir construit une maison* ou *paytyene, *être en train de construire une maison*. En fait, tout comme le passif en –ka (p. 185), la forme en –ya est un participe. Deux traits confirment cette idée : le fait qu'il existe un pluriel en –vu, plutôt nominal (voir chap. 5, p. 95), et la possibilité d'un emploi nominal (comme ci-dessus tepka dans l'exemple 127b) :

(187) Igkis katiwnih lekolyavu gikagtankis. *Ils paient les livres des élèves*

8.4.6. Pseudo-verbes possessifs en ka-

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des formes possessives en ka- signifiant *pourvu de*, et en particulier de kadahan, dont nous avons dit que la traduction française habituelle était le verbe *avoir*. Mais il faut bien voir que *du point de vue du palikur*, kadahan n'est pas un verbe : on peut simplement discuter la question de savoir s'il s'agit plutôt d'un nom ou d'un adjectif (voir chap. 4, p. 79 et chap. 5, p. 111).

(188) Eg kadahan paha gusimsa nukune. *Elle a une (« sa ») nouvelle robe*

En fait, –dahan signifiant quelque chose comme *chose possédée* (Inin simis ndahan, *cette robe est à moi*), kadahan signifie à peu près *pourvu de quelque chose*. La seule différence avec les autres mots en ka- (comme kakakura, *pourvu d'argent*, kasimsa, *pourvue d'une robe*, etc.) est que vu le sens trop général de –dahan, on doit ajouter un nom pour préciser la chose possédée. Une approximation de (188) pourrait ainsi être *Elle est pourvue de quelque chose (sous la forme d') une nouvelle robe*. Mais, répétons-le, kadahan n'est pas un verbe en palikur, et n'a d'ailleurs aucune variation en aspect ou en mode.

Un autre pseudo-verbe de ce type est kannu, *être capable de, savoir (par apprentissage, voir ci-dessus l'exemple 11b Usuh kannu ivegboha, nous savons lire)*, qui correspond de la même façon à gannu, *son habileté, son action habile* (forme possédée annut), et qu'il ne faut pas confondre avec le « vrai » verbe dérivé

kannuh signifiant *enseigner* (voir p. 162) : la confusion est d'autant plus facile que les voyelles finales tendent à être nasalisées (chap. 2, p. 44), mais la présence du **h** dans **kannuh** est garantie par des formes comme **kannuhak** (p. 188, ex. 143c).

Une petite surprise peut attendre le lecteur, concernant la forme **kabiman**, qui traduit le français *crier*. C'est que **kabiman** (comme **kadahan**, **kakakura**, **kasimsa**, etc.) n'est pas un verbe, mais une forme possessive signifiant quelque chose comme *être pourvu d'un cri*. On a ainsi :

(189) **Ig kabiman kiyhaw**. *Il crie / a crié fort*

(190) **Usuh ka timap gibiman**. *Nous n'avons pas entendu son cri*

Il n'y a donc pas de variation en aspect ou mode pour **kabiman**, à l'exception de la forme en **-nene/-nano**, dont nous avons vu (p. 176) qu'elle n'apparaissait pas uniquement sur des verbes :

(191) **Madikte bakimnayah kabimennene**. *Tous les enfants crient*

Par ailleurs, la forme possédée **gibiman** n'a pas de forme absolue correspondante. Une forme de sens voisin est **ikuvimnat**, dont la forme possédée est **gikuvimna**, *voix*.

Rappelons aussi ce qui a été dit plus haut (p. 192) à propos de **kannivwi**, *travailler*.

Modalités de la phrase

9

9.1. NÉGATION

9.1.1. Négation simple de verbe

Nous avons eu l'occasion de rencontrer la négation **ka ne... pas**, qui précède le prédicat. Mais nous allons voir que son emploi présente quelques difficultés. La négation a en effet des effets différents selon que le prédicat est un verbe ou autre chose. S'il s'agit d'un verbe, la négation suffit :

- (1) Nah ka hiyak nahina. *Je ne sais pas mon chemin*
- (2) Ig ka axkere. *Il ne veut pas manger*
- (3) Ig ka makniw. *Il n'est pas guéri*

Une précision importante cependant :

La négation ka neutralise toutes les catégories verbales

Autrement dit, on ne la trouve qu'avec la forme générale : elle exclut le commutatif, le progressif (voir cependant plus loin ex. 16) et le tendanciel. Dans les exemples qui suivent, (4) a un sens qui sans la négation entraînerait sans doute le commutatif, (5) apparaît dans une construction (subordonnée de but après **adahan**) qui sans la négation est plutôt exprimée au progressif (chap. 8, p. 175), (6) alterne clairement une forme positive au commutatif et une négative à la forme générale, et (7) une forme positive au tendanciel et une négative à la forme générale :

- (4) Ig ka iki karukri nutuh. *Il ne m'a pas donné l'argent*
- (5) Nah kawih numarwok adahan ka pataha nuwaku. *J'utilise des («mes») gants pour ne pas me salir les mains*
- (6) Nah isevwe henneme nah ka himak. *J'ai eu sommeil mais je n'ai pas dormi*

- (7) Nah haviswigte. Henneme nah ka umahgi.
Je vais lui tirer dessus. Mais je ne vais pas le tuer

À l'impératif la négation est **ka ba** (ka bay au pluriel¹) :

- (8) Ka ba dax newkanbet. *Ne touche pas à mes affaires*
(9) Ka bay ax inin. *Ne mangez pas cela*

9.1.2. Négation de prédicats non verbaux et de compléments

Avec la négation, un prédicat nominal ou adjectival est suivi de **-ma** ou **-nama**, la répartition entre les deux suffixes n'est pas totalement claire, mais on verra que **-nama** introduit une nuance de type *même pas*.

- (10) Eg ka nnaguhma. *Elle n'est pas ma mère*
(11) Inakni estwa ka inyerwatma². *Cette histoire n'est pas vraie*
(12) Inin ennetet ka pidahanma. *Ce stylo n'est pas à toi*

Certains adjectifs terminés en **-ye/-yo** ou **-ne/-no** peuvent avec la négation perdre cette finale (phénomène que nous avons déjà vu avec le comparatif en **-te**, chap. 8, p. 179). C'est en particulier le cas de **barewey/barewyo**, *beau, belle* et de **kibeyne³/kabayno**, *bon, bonne* (encore que dans ce cas **ka kabay** s'applique plutôt à un être inanimé et qu'on puisse avoir **ka kibeynema/ka kabaynoma** dans le cas d'un être humain). On peut aussi opposer **maguye** qui peut signifier *bon au goût* (dont la négation est **ka maguw**) et *propre* (dont la négation est **ka maguyema / ka maguyoma**) :

- (13a) No tino barewyo. *Cette femme est belle*
(13b) No tino ka barew. *Cette femme n'est pas belle*
(14a) Ihti ka kabay. *La viande n'est pas bonne*
(14b) Neg awayg ka kibeynema. *Cet homme n'est pas bon*

¹ L'écriture en deux mots séparés vise à ne pas confondre cette négation avec **kaba** (emprunt au portugais) signifiant *presque*, qu'on a par exemple dans **Ig kaba umehpen** (*Il m'a presque tué, il a failli me tuer*), ou **Bom kaba kivun** (*Le bidon est presque plein*).

² *Réel, véritable* se dit **inyerwa** (s'il réfère à un neutre) ou **igyerwa** (s'il réfère à un masculin). Les adjectifs en **-wa**, et les formes emphatiques en **-wa** (voir p. 207) ont **-wat-** devant un autre suffixe.

³ On notera dans ce mot la propagation de la métaphonie jusqu'à l'antépénultième (avant-avant dernière) syllabe.

(15a) **Inin axka ka maguw.** *Cette nourriture n'est pas bonne*

(15b) **Axtet ka maguyema.** *La table n'est pas propre*

La même alternance peut apparaître avec la forme progressive du verbe (qui est, rappelons-le, un participe, c'est-à-dire un adjectif verbal). Bien que **Ig ka ax** soit la forme la plus courante, on peut trouver :

(16) **Ig ka axnema.** *Il n'est pas en train de manger*

Certains adjectifs peuvent apparaître avec ou sans **-(na)ma**. C'est le cas en particulier de **wadit**, *droit, juste*, où l'on a le plus souvent un changement de sens :

(17a) **Inin ka wadit.** *Ce n'est pas juste*

(17b) **Warik ka waditnama.** *La rivière n'est pas rectiligne*

Lorsque la négation affecte un complément du verbe (d'objet ou circonstanciel), on peut avoir **-ma** ou (plus souvent) **-nama** sur ce complément, ou le cas échéant sur une partie de ce complément comme un nom de nombre :

(18) **Yis ka iki tipma git.** *Vous ne lui donnez pas des pierres⁴*

(19) **Nah ka himak kabayhtiwatma.** *Je n'ai pas bien dormi*

(20) **Ig ka awna pahatnama yuwit.** *Il n'a pas dit un mot*

9.1.3. Négation de l'existence, de la localisation, de la possession

La négation de l'existence (**kadahan**, voir chap. 4, p. 80) et de la localisation (prédicat adverbial de lieu ou groupe prépositionnel sans verbe *être*) se fait par **yumah** (variante : **yuma**), *non existant* :

(21) **Yumah mayg kuri.** *Il n'y a pas de vent maintenant*

(22) **Pig yumah ay.** *Ton père n'est pas ici*

Yumah sert également de négation à **kadahan** marquant la possession (chap. 4, p. 80). Le nom désignant ce qui « manque » doit être à la forme possédée :

(23) **Neg awayg yumah gisemnu.** *Cet homme n'a pas de cheveux*

(24) **No bakimni yumah gig.** *Cette enfant n'a pas de père*

⁴ Extrait du Nouveau Testament (Matthieu, VII, 9) : « Si votre fils vous demande du pain, vous ne lui donnez pas des pierres ».

Yumah a par ailleurs une forme de *pas encore*, yumahte (ou yumate), qui remplace kote (chap. 8, p. 179) :

- (25) **Bakimni yumahte gihyakemni.**
L'enfant n'a pas encore de jugement («pensée»)

Rappelons que les mots possessifs en ka- (chap. 4, p. 79) ont une forme négative en ma- :

- (26) **Eg makakura, masimsa, mamana.**
Elle n'a pas d'argent, pas de vêtements, pas de nourriture

9.1.4. Négations complexes et négations de syntagme

Ne... pas encore est, comme on le sait, exprimé par kote ...-te (chap. 8, p. 180) ou yumahte (voir ci-dessus ex. 25)

Ne... plus est exprimé par la négation ka (ou yumah, voir ci-dessus) et akiw, *encore* suivant le prédicat :

- (27) **Ig ka himak akiw.** *Il ne dort plus*
(28) **Ihti ka kabay akiw.** *La viande n'est plus bonne*
(29) **Yumah dug akiw.** *Il n'y a plus de riz*

Ne... jamais est exprimé par la négation et un suffixe -tiy sur le verbe

- (30) **Eg ka hiyaktiy gig.** *Elle n'a jamais connu son père*
(31) **Nah ka timaptiy inakni.** *Je n'ai jamais entendu ça*

Ne... rien (avec *rien* en fonction objet) est exprimé par ka... ariknawnama, *pas une chose*. *Rien ne...* est exprimé par yuma arikna ou yuma ariknawnama, *il n'y a pas de chose (qui...)* :

- (32) **Nah ka hiyap ariknawnama.** *Je ne vois rien*
(33) **Yuma arikna kabay ay.** *Rien n'est bon ici, il n'y a rien de bon ici*

Personne ne... (avec *personne* en fonction sujet) est exprimé par yumah hiyeg, *il n'y a pas de personne (quelque)* ; ...*ne... personne* (avec *personne* en fonction objet) est exprimé par ka... pahavwinama hiyeg *pas même une seule personne* :

- (34) **Yumah hiyeg msekwe agiku payt.** *Personne n'est resté à la maison*
(35) **Nah ka hiyak pahavwinama hiyeg ay.** *Je ne connais personne ici*

Non plus, pas davantage est exprimé par *kawnata* :

- (36) *Nah ka atak, ig kawnata atak.*
Je n'y vais pas, (et) lui n'y va pas non plus

Nulle part est exprimé par la négation des adverbess interrogatifs, voir p. 204.

9.1.5. Les superlatifs avec la négation

Il existe plusieurs dizaines de constructions *superlatives*, c'est-à-dire marquant le haut degré d'une qualité, qui peuvent fonctionner soit comme adjectifs soit comme adverbess, et qui sont formées selon le schéma suivant :

ka -[préfixe possessif + radical nominal abstrait + **-sima**]

Cette forme est probablement composée de **-sa-**, diminutif, et de la négation **ka...-ma**, ce qui donne un sens de type *pas peu...* (comme on dit en français *Il est pas peu grand*). Le radical nominal abstrait est souvent dérivé d'un verbe ou d'un adjectif, mais cette dérivation n'est pas toujours régulière et reconnaissable. Citons par exemple :

- (37a) *ka abewisima, magnifique*
(a-bewi, *sa beauté*, sans doute lié à *barew-ye, beau*)
(37b) *ka atiwnisima, très cher* (a-tiwni, *son prix*)
(37c) *ka gabayisima, très bon, généreux* (g-abay, *ses bienfaits*)
(37d) *ka gannusima, très habile* (gannu, *son action habile*)
(37e) *ka gidatnisima, très fort* (gi-datni, *sa force*)

Le fait que ces mots contiennent bien un préfixe possessif est garanti par la possibilité de les employer autrement qu'à la 3^e personne. Ainsi :

- (38a) *Uhokri ka gabayisima. Dieu est très bon*
(38b) *Pis ka pabayisima nukakuh. Tu es très bon avec moi*

Le plus courant de tous ces superlatifs est **ka ayhsima** (ou **ka aynsima**), dont il a été question plus haut (chap. 5, p. 103) dans lequel la partie radicale **-ayh-** est d'ailleurs peu claire, et qui fonctionne comme adjectif avec un nom (*beaucoup de..., nombreux*) ou comme adverbe avec un verbe (*beaucoup, très*) :

- (39a) *Ig umehe ka ayhsima puwiknebd. Il a tué beaucoup d'animaux*
(39b) *Usuh kannivwi ka ayhsima. Nous travaillons beaucoup*

Un autre très courant est **ka nopsimahad**, *très grand, immense, énorme*, atypique puisqu'il n'a pas de préfixe possessif, et qu'il comporte après **sima** le suffixe augmentatif **-(h)ad** qu'on retrouve en particulier dans **nopsad**, *grand (petit se disant nopsisa ou nopsehsa)* :

(40) Uver ig im kanopsimahad. *Le requin est un poisson énorme*

9.2. INTERROGATION

9.2.1. Interrogation de phrase

L'interrogation de phrase (celle qui peut être exprimée en français par *est-ce que*, et qui attend une réponse par *oui* ou *non*) se forme avec **ba** en tête de phrase :

(41) Ba pis makniw ? *Es-tu guéri ?*

(42) Ba pig kuwis tivik ? *Ton père est-il déjà parti ?*

Comme la négation **ka**, **ba** peut entraîner l'apparition du suffixe **-ma** (**-nama**) sur un prédicat non verbal, ainsi que dans certains cas sur le complément d'un verbe :

(43) Ba inin axka kibeynema ? *Cette nourriture est-elle bonne ?*

(44) Ba pis kakakuranama adahan isim oto ?
As-tu de l'argent pour acheter une voiture ?

(45) Inakni estwa ba inyerwatma ? *Cette histoire, est-elle vraie ?*

(46) Ba ig ayma ? *Est-il ici ?*

(47) Ba pis himak kabayhtiwatma ? *As-tu bien dormi ?*

L'interrogatif **ba** peut être répété dans les questions comprenant une alternative (*est-ce que... ou bien est-ce que...*) : le suffixe **-ma** est exclu dans ce cas :

(48) Neg kuskus, ba awayg ba tino ?
Ce chat, est-ce un mâle ou une femelle ?

(49) Ba pis atak avim inin, ba takuwanek ?
Y vas-tu aujourd'hui ou demain ?

L'alternative avec la négation (*est-ce que... ou non ?*) est rendue par **ba... ba kawk** :

(50) Ba pis axkere ba kawk ? *Veux-tu manger ou non ?*

Remarque : **Ba** sert aussi pour l'alternative positive de type *ou* :

- (51) **Nah isimte paxnika ba pohowku mahk.**
Je vais acheter quatre ou cinq mangues

9.2.2. Interrogation de syntagme

Qui ? et quoi ?

De façon curieuse, *qui ?* et *quoi ?* sont exprimés par le même interrogatif, **pariye**, qui peut être sujet ou objet. C'est le contexte qui permet d'interpréter :

- (52) **Pariye danuh pit ?** *Qu'est-ce qui t'arrive ?*
(53) **Pariye keh inin ?** *Qui a fait cela ?*
(54) **Pariye ig awna ?** *Que dit-il ?*
(55) **Pariye pis humak ?** *Qui appelles-tu ?*

Pariye peut par ailleurs être déterminant de nom (*quel*) :

- (56) **Pariye yuwit igkis awna ?** *Quelle langue parlent-ils ?*

Le suffixe **-va** peut s'ajouter à **pariye** pour accentuer l'idée d'incertitude, encore que certains Palikur tendent à utiliser plus ou moins systématiquement **pariyeva** (souvent prononcé [paiva] 'paiva') pour une interrogation par *quoi, qu'est-ce qui/que* :

- (57) **Pariyeva yis kehkere ?** *Que voulez-vous faire ?*

Une construction curieuse : lorsque **pariye** est prédiqué d'une marque personnelle (*Qui es-tu ? Qui est-elle ?...*), on a en palikur un suffixe **-ka** sur lequel viennent à leur tour les suffixes personnels *d'objet*, comme si **pariye** était un verbe transitif. On a ainsi :

- (58a) **Pariyekap ?** *Qui es-tu ?*⁵
(58b) **Pariyekig ?** *Qui est-il ? / Qui est-elle ?*
(58c) **Pariyekay ?** *Qui êtes-vous ?*

Où ?

On a vu (chap. 7, p. 140) que l'interrogation portant sur un lieu varie en cas :

- (59a) (locatif) **Kiney piwasra ?** *Où est ton abattis ?*
Kiney pis kannivwi ? *Où travailles-tu ?*

⁵ On trouve aussi **pariyenekap**, etc.

- (59b) Kit pis atak ? *Où vas-tu ?*
 (59c) Kitak pis ayta ? *D'où viens-tu ?*
 (59d) Kiw pis mpiye ? *Par où es-tu passé ?*

Kit et kitak, tout comme kiney, peuvent être utilisés sans verbe :

- (60a) Kit pis ? *Où vas-tu ?* (même sens que 59b)
 (60b) Kitak pis ? *D'où viens-tu ?* (même sens que 59c)

L'interrogation peut être renforcée par -va (kineyva) pour marquer une localisation vague (*par où ? de quel côté ?*) ou par -ki (kineyki) pour marquer une localisation précise (*où exactement ?*).

- (61a) Kineyva nigh ? *Où mon père peut-il bien être ?*
 (61b) Kitva no bakimni ? *Où diable cet enfant va-t-il ?*
 (61c) Kiwva ahin ? *Par où passe le chemin ?*
 (62a) Kineyki nukagtan ? *Où est mon livre ?*
 (62b) Kitki yis ? *Où allez-vous exactement ?*

Le suffixe -ka, que nous avons vu avec pariye dans les exemples (58), s'ajoute aussi aux interrogatifs de lieu dans les mêmes conditions :

- (63a) Kineykap ? *Où es-tu ?* (On peut aussi dire Kiney pis ?)
 Kineykig ? *Où est-il ? Où est-elle ?* (aussi : Kiney ig ? Kiney eg ?)
 (63b) Kitkap ? Kitkig ? Kitkay ? *Où vas-tu ? Où va-t-il ?*
 (ou : *Où va-t-elle ?*) *Où allez-vous ?*
 (63c) Kitakkap ? *D'où viens-tu ?* (= 59c et 60b)

Kit se comporte comme un « quasi-verbe », puisqu'il peut être mis au commutatif (*Où est-il allé ?* ; voir aussi chap. 7, p. 159) ; la forme personnelle est alors kit-wiyka :

- (64a) Kite pig ? *Où ton père est-il allé ?*
 (64b) Kitwiykig ? *Où est-il allé ?* ou : *Où est-elle allée ?*

Les interrogatifs de lieu suivis de -va se combinent avec la négation pour former les phrases négatives de type *nulle part* (voir p. 201), par exemple :

- (65a) Ig ka kineyvama. *Il n'est nulle part*
 (65b) Nah ka hiyavgi kineyvama. *Je ne le vois nulle part*
 (66) Kit pis ? - Nah ka atak kitvama. *Où vas-tu ? – Je ne vais nulle part*

Quand ?

L'interrogation pour *Quand* se fait par *aysaw* (qui sert par ailleurs pour *combien*, voir plus loin p. 206 ; voir aussi *kabet* ex. 90) :

- (67) *Aysaw pis atak Kayanit ? Quand vas-tu à Cayenne ?*
- (68) *Aysaw ig danuh ? Quand vient-il ?*

Comment ? Pourquoi ?

Plusieurs mots interrogatifs commencent par *mmah* et marquent une relation modale. On a ainsi :

Mmah ? Comment, comment se fait-il que ?, parfois simplement *est-ce que vraiment ?*

- (69) *Mmah giw ? Comment s'appelle-t-il, litt. Comment est son nom ?*
- (70) *Mmah pikabyan ? Comment est ta santé ?* (formule de politesse)
- (71) *Mmah inyerwa inakni ? Est-ce bien la vérité, cela ?*

mmahpa ? comment ?, qui a une forme « de précision » en *-ki*, *mmahpaki* ou *mmehpiki*, elle-même susceptible de recevoir les suffixes objets, le sens étant *Que lui est-il arrivé ?*

- (72) *Mmahpa yis kanum inin parikwaki ?
Comment appelez-vous cela en palikur ?*
- (73) *Mmahpa wis parak ? Comment entre-t-on ?*
- (74) *Mmehpikig ? Que lui est-il arrivé ?*

Mmahki ? pourquoi ? Il a une variante *mmahka-*, qui peut se voir adjoindre les préfixes objets, les formes *mmahkap*, *mmahkay* étant équivalentes à *mmahki pis*, *mmahki yis*, également possibles :

- (75) *Mmahki pis dax newkanbet ? Pourquoi touches-tu à mes affaires ?*
- (76) *Mmahki mote ka wew ? Pourquoi le moteur ne marche-t-il pas ?*
- (77) *Mmahkap (pis) awna inakni henne ? Pourquoi dis-tu cela ainsi ?*
- (78) *Mmahkay (yis) ka timap ? Pourquoi n'écoutez-vous pas ?*

mmahni ou *mmani*, *comment, dans quel état*, qui demande un jugement sur un état de fait :

- (79) *Mmani pis ? Comment vas-tu ?*
- (80) *Mmani pit ? Que t'en semble ? litt. Comment (est-ce) à toi ?*

On se rappelle aussi *Mmani ?*, formule de salutation (chap. 3, p. 62).

Combien ?

Une interrogation sur la quantité ou la mesure est exprimée par **aysaw** ? *combien* ? (qui, comme on l'a vu plus haut, est aussi l'interrogatif pour *quand* ?). Dans ce sens, **aysaw** est habituellement suivi d'une expression de mesure qui peut être :

– soit un nom de mesure du temps comme **hawkri**, *jour*, **kayg**, *mois*, **kamukri**, *année*, **ler**, *heure* :

(81) **Aysaw ler / hawkri ig msakwa** ? *Combien d'heures / de jours reste-t-il ?*

– soit un mot (verbe, adjectif ou nom) référant à une mesure :

(82) **Aysaw awini no tip** ? *Combien pèse (« est son poids ») cette pierre ?*

(83) **Aysaw ayabwi piwasra**?

Quelle est la longueur de (« sa longueur ») ton abâtis ?

(84) **Aysaw arivwi fet** ? *Combien (de temps) dure la fête ?*

– soit (si la question porte sur un dénombrement d'êtres individuels), **-kebyi**, *d'entre, parmi*, toujours à la forme possédée (mais ici la règle n'est pas obligatoire) :

(85) **Aysaw (akebyi) panye yis piyuk amaka** ?

Combien de paniers avez-vous vendus hier ?

(86) **Aysaw gukebyikis hiyeg msakwa ay** ?

Combien de personnes habitent ici ?

L'interrogation pour le prix (*Combien ça coûte ?*) est **aysamuk**, qui peut être seul prédicat, ou accompagné de **pes**, *sortir* :

(87) **Aysamuk inin simis** ? *À combien est cette robe ?*

(88) **Aysamuk inin pitana aragbusa pes** ?

À combien reviennent (« sortent ») ces deux fusils ?

Combien de fois se dit aysavut :

(89) **Aysavut pis atak Parahswat** ? *Combien de fois es-tu allé en France ?*

Interrogation prépositionnelle

Une grande partie des relations exprimées par les prépositions rencontrées au chapitre 7 peuvent faire l'objet d'interrogations. Le préfixe possessif est alors simplement remplacé par **ka-** :

(90) **Kabet yis tivik** ? *Quand partez-vous ?*

(91) **Kabohri pis avis** ? *De quoi (ou : de qui) as-tu peur ?*

- (92a) Kadahan in kawih ? *À quoi sert cela ?*
 (92b) Kadahan pis ewk inin kagta ? *Pour qui apportes-tu ce livre ?*
 (93) Kahapti pis atak Kayanit ? *Avec qui vas-tu à Cayenne ?*
 (94a) Kakak neg awayg umehpika ? – Akak iwan
Avec quoi cet homme a-t-il été tué ? – Avec un couteau
 (94b) Kakak pis kinetihwene ? – Gikakkis nukagmadavu
Avec qui parles-tu ? – Avec mes amis
 (95) Kamin yis kinetihwene ? – Ka piminnama
De qui parlez-vous ? – Pas de toi
 (96) Kamun pis msakwa ? – Gumun negni
Chez qui habites-tu ? – Chez ma sœur aînée
 (97) Kavatra ig dagawna ? *Pourquoi se fâche-t-il ?*
 (98) Kavim ig danuh akiw ? *Quel jour reviendra-t-il ?*

9.3. OPÉRATIONS SUR LES SYNTAGMES

9.3.1. Focalisation

On appelle *focalisation* (parfois aussi *emphase*, mais ce terme peut prêter à confusion) l'opération de sélection d'un terme parmi plusieurs possibles, qui est marquée en français en particulier par *C'est X qui/que...* En palikur, un terme focalisé (qui peut être n'importe quel type de mot et remplir une fonction de prédicat, de sujet ou de complément) est marqué par le suffixe *-wa(t)* (*-wa* en fin de mot, *-wat* s'il y a un autre suffixe après). Si la traduction par *c'est X qui/que...* est le plus souvent possible, il y en a d'autres parfois plus naturelles, comme *très, vraiment* (en particulier lorsque c'est le prédicat qui est focalisé), ou (lorsque la focalisation porte sur un numéral) *seulement, juste*, ou encore, dans beaucoup de focalisation de formes possédées, (*son*) *propre...*, (*son*)... à lui/elle :

- (99) *Pikasotni in barewyewa. Tes chaussures sont vraiment belles*
 (« *c'est belles qu'elles sont* »)
 (100) *Nukamkayhwa keh inin. C'est mon fils qui a fait cela*

- (101) Ig msakwa ay nuvinwa. *C'est ici chez moi qu'il habite*
 (102) Usuh higemne wohskawa. *Ce que nous sommes en train de boire (higap), c'est du cachiri (wohska)*
 (103) Nah ewk ndahanwa numana. *J'apporte ma propre nourriture*
 (104) Eg kadahan pahavuwa gukamkayh. *Elle n'a qu'une seule fille*
 (105) Nah ka ewk inin pidahanwatma.
Ce n'est pas pour toi que j'apporte cela

Les pronoms personnels, et certains mots comme les démonstratifs ou les adverbes comme *ay, ici, kuri, maintenant*, ont souvent (mais pas systématiquement) un double suffixe, *-ne-wa* :

- (106) Nahnewa kehni. *C'est moi qui l'ai fait*
 (107) Ignewa (ou : igwa) hiyakni. *C'est lui qui⁶ le sait*
 (108) Egkis msakwa aynewa. *Ils (elle et lui) habitent ici*
 (109) Ininewa inin. *Voilà, c'est tout, litt. C'est ça que c'est*

Certains adjectifs ou adverbes comme *nawenewa, autre, igyerwa / inyerwa, vrai, réel, kabayhtiwa, bien, kibentenwa, rapide(ment)*, sont certainement d'anciennes formes focales figées. Noter aussi *kawa, non*, forme focale de la négation *ka*.

9.3.2. Restriction

La restriction (*seulement, ne... que*) est marquée par un suffixe *-nen*, qui apparaît sur n'importe quel mot, et même les verbes (ce qui n'est pas possible avec le focalisateur *-wa*). Le mot sur lequel porte la restriction est le plus souvent (mais pas toujours) précédé de *he*, qui signifie *jusqu'à* (voir chap. 10, p. 219) :

- (110) Pis he bakimninen. *Tu n'es qu'un enfant*
 (111) Pis he himeknenen. *Tu ne fais que dormir (himak)*
 (112) No kuhivra ax he imnen. *Cet oiseau ne mange que du poisson*
 (113) Parikwenenen msakwa ayge.
Il n'y a que des Amérindiens qui habitent là
 (114) Nah kannivwiye gidahannen. *Je ne travaille que pour lui*

⁶ Il semble qu'il y ait une nuance. Certains locuteurs expliquent qu'avec *igwa* on a quelque chose comme *c'est lui et lui seul qui...*, alors qu'avec *ignewa* le sens serait *il le sait malgré tout* (par exemple : alors qu'on a voulu le lui cacher).

On peut avoir un renforcement de la restriction avec **-nen-wa** :

(115) **Usuh ute karayt, ignenwa negni makniw.**

Nous sommes tombés malades,

(uti karayt, litt. trouver la maladie),

seul mon frère aîné est en bonne santé

9.3.3. **Contraste**

On appellera *contraste* un procédé qui consiste à dire que ce qui est vrai d'un terme (exprimé par un nom, un pronom, éventuellement un adverbe) n'est pas vrai d'un autre. Cet effet *contrastif* est marqué en palikur par le suffixe **-me**, qui peut se traduire par *Quant à X...*, ou bien *Et X, de son côté/pour sa part...*, ou encore *C'est à X (son tour) de...*

(116) **Nah atak Kayanit, igme msakwa.**

Je vais à Cayenne, mais lui il reste

(117) **Takarak tino gubesru nopsehsa, awaygme gibesru nopsad.**

La crête de la poule (« gallinacé femelle ») est petite,

celle du coq (« gallinacé mâle ») est grande

(118) **Araytak payt kehka akak parak, araytakme akak tip.**

Certaines maisons sont faites avec des planches,

certaines (autres) avec des pierres

(119) **Pisme kuri higap. C'est à toi maintenant de boire**

9.3.4. **Extension**

On appellera *extension* un procédé qui consiste à dire que ce qui est vrai d'un terme est aussi vrai d'un autre. Cet effet est marqué en palikur par **-wata**, *X aussi*, parfois *le même X* :

(120) **Nuvinuh in pivinwata. Ma maison est aussi la tienne**

(121) **Igwata nukamkayh. Lui aussi est mon fils**

(122) **Ig kawih inwata kasavat. Il porte les mêmes chaussures**

Le mot **hawwata** (ou **hahwata**), *aussi*, est sans doute un composé de **han**, *ainsi* et de **-wata**.

9.3.5. Opérations propres aux pronoms

Certains suffixes n'apparaissent que sur des pronoms personnels. Ainsi :

-wo, *tout(e) seul(e)*

(123) Nah atak nahwo ou Nahwo atak. *J'irai tout(e) seul(e)*

(124) Ig msakwa igwo. *Il reste seul*

-kata marque une surprise, une incrédulité (*Alors comme ça...*)

(125) Mmah igkata amevwi pewkanbet ?

Est-ce possible que ce soit lui qui t'ait volé tes affaires ?

L'expression X-katama akiw est utilisée dans une argumentation, avec le sens à *plus forte raison* :

(126) Ig ka hiyakni, nahkatama akiw.

Il ne le sait pas, comment le saurais-je moi-même ?

Outre les pronoms, -kata est aussi suffixable à kibeyne, *bien, bon, merci*, kibeynekata, signifiant *heureusement que* :

(127) Kibeynekata mekseh ayta kibentenwa

Encore heureux que le médecin soit arrivé vite

-gi/-gu. Il s'agit une fois de plus d'un emploi très spécifique des suffixes objets de 3^e personne pluriel. Ils apparaissent ainsi sur les pronoms de 3^e personne, les formes iggi, eggu servant à ce qu'on appelle une *anaphore*, c'est-à-dire la reprise par le pronom personnel d'une personne dont on vient de parler :

(128) Ba pis hiyap no tino ? Eggu nnaguh.

Tu vois cette femme ? C'est elle qui est ma mère

(129) Ataknaba danuhpene git José : iggi akki gitnek.

Va donc rendre visite à José. Lui t'expliquera

9.4. EXPRESSIONS MODALES

9.4.1. Expression de la nécessité et de la volonté

Le besoin est exprimé par le verbe *muwaka*, *avoir besoin*, et dans certains cas *vouloir*, qui peut être suivi soit d'un verbe seul (équivalent en français à *de* + infinitif),

soit d'un verbe précédé de sujet (équivalent en français à *que* + proposition).

(130) Nah muwaka kinetihwa pikak. *J'ai besoin de converser avec toi*

(131) Ba pis muwaka nah iki pit karukri ?

As-tu besoin (ou : veux-tu) que je te donne de l'argent ?

La nécessité générale est rendue par le palikur **amawka**, qui doit probablement être analysé **a-mawka**, *sa nécessité* (dérivé légèrement irrégulier de **muwaka**), et qui se construit de façon impersonnelle (voir chap. 3, p. 59). Comme en français *il faut*, il peut être suivi d'un verbe sans sujet (*il faut faire cela*) ou d'une proposition avec sujet (*il faut que jeltuil... fasse cela*).

(132) Amawka iwasa mekseh. *Il faut consulter le médecin*

(133) Amawka pis higap iveyti. *Il faut que tu boives le médicament*

Amawka ne peut pas être nié. La forme négative **ka muwaka** signifie à la fois *il ne faut pas* (aussi bien dans le sens *ce n'est pas la peine* que dans le sens *ce n'est pas bien de*), et *ne pas vouloir* :

(134a) Ka muwaka avis ! *Il ne faut pas avoir peur !*

(134b) Ka muwaka awna henne. *Il ne faut pas parler ainsi*

(135) Nah ka muwaka kinetihwa gikak. *Je ne veux pas converser avec lui*

9.4.2. Expression de la possibilité

La possibilité est exprimée par **ik adahan**, littéralement *donner (iki) pour (adahan* voir chap. 7, p. 156) qui peut être impersonnel *il se peut, il est possible*) ou personnel (*je peux, tu peux, il peut...*).

(136) Kuri ik adahan parak. *Maintenant on peut entrer*

(137) Akuw ik adahan umah hiyeg. *Le scorpion peut tuer un homme*

(138) Nukamkayh ik adahan ayava gunag. *Ma fille peut aider sa mère*

La capacité acquise par apprentissage (*pouvoir, savoir...*) est exprimée par le pseudo-verbe **kannu** (ou **kanu** voir chap. 8, p. 162 et p. 195) :

(139) Nah kannu awna parikwaki. *Je sais (ou : je peux) parler palikur*

Ces deux façons d'exprimer la possibilité sont compatibles avec la négation et l'interrogation :

(140) Ba ik adahan pes ? – Ka ik adahan.

Peut-on sortir ? – On ne peut pas

(141) Nah ka kannu wewva. *Je ne sais pas chasser*

Cependant, une question ou une négation portant sur une disponibilité se fait par une tournure spécifique : **ba hiya pisma...** *peux-tu...* (ou, avec **yisma** : *pouvez-vous...*), ou **ka hiya nahma...** *je ne peux pas...*

(142) Ba hiya pisma ayavan ? – Ka hiya nahma.

Peux-tu m'aider ? – Je ne peux pas

Subordinations et nominalisations

Dans la grammaire traditionnelle, on appelle *proposition subordonnée* une structure syntaxique qui a la même forme qu'une phrase (en particulier : elle comporte un verbe) mais qui remplit le rôle d'un complément dans une structure supérieure. Ainsi les propositions dites *complétives* sont sujet ou (plus fréquemment) objet de verbe (par ex., [Qu'il ait dit cela] m'étonne ; Je pense [qu'il a raison]), les propositions dites *circonstanciennes* sont comme les adverbes des compléments circonstanciels (Il est parti [avant que j'arrive] ; [Si tu veux] je t'expliquerai ; Je te dis cela [pour que tu saches]...) et les propositions dites *relatives* sont des compléments de nom (L'enfant [qui est là-bas] est mon fils ; Le livre [que je lis] est sans intérêt). Les mots qui introduisent les subordonnées sont des *conjonctions* (dans le cas des complétives et des circonstanciennes) ou des *pronoms relatifs* (dans le cas des relatives).

En palikur, il existe des propositions subordonnées qui correspondent à celles du français, mais certaines subordonnées du français se traduisent par des noms dérivés de verbes.

10.1. PROPOSITIONS SUBORDONNÉES

10.1.1. *Ku*, conjonction polyvalente

Complétives

La conjonction *ku* est le mot de subordination par excellence du palikur. Utilisée seule, elle correspond souvent au français *que* introduisant une complétive :

- (1) Ig awna nutuh ku ig ka batek. *Il m'a dit qu'il n'était pas content*
- (2) Nah ka iha ku inakni igyerwa. *Je ne crois pas que cela soit vrai*
- (3) Ig ikiy ku nah wasaymavye. *Il prétend que je suis un menteur*

Sans que cela soit systématique, on observe fréquemment un phénomène appelé *prolepse* dans les grammaires de certaines langues européennes. Il consiste à adjoindre au verbe principal un suffixe objet. Ce suffixe peut être *-ni* (3^e personne neutre), qui représente la proposition complétive qui suit (comme on dit en français : *Je le sais, que tu pars demain*) :

- (4) **Nah hiyakni ku yis muwaka karukri.**
Je sais (« le sais ») que vous avez besoin d'argent

Mais on peut avoir aussi un suffixe qui représente le sujet de la complétive (comme si on pouvait dire en français : « *Je te sais que tu pars demain* ») :

- (5) **Yis hiyakun ku nah awna wadit.**
Vous savez (« me savez ») que je parle juste
- (6) **Igkis ikiygi ku ig anmapti.** *Ils prétendent de lui que c'est un fantôme*

Conditionnel potentiel

Par ailleurs (et surtout en début de phrase), **ku** introduit une proposition conditionnelle et se traduit en français par *si*. Attention cependant : il s'agit d'hypothèses *possibles* portant sur l'avenir ou le présent (*S'il vient demain, je lui dirais ; S'il est déjà là, je vais lui dire*) ou encore sur des vérités générales intemporelles (*Si on se fait piquer par une guêpe, c'est douloureux*), et le palikur n'a pas la possibilité de saisir la nuance d'incertitude qu'on a en français entre *s'il vient demain...* et *s'il venait demain...* Pour le cas des hypothèses dites *irréelles* ou *contrefactuelles*, le palikur utilise **wake**, voir p. 216.

- (7) **Ku pitew katiw ka ayhsima, amawka iwasa mekseh.**
Si tu as très mal à la tête, il faut consulter le médecin
- (8) **Ku pis atak Kayanit, isim pohow hadyo.**
Si tu vas à Cayenne, achète une radio
- (9) **Ku wis higap ka ayhsima wohska, ik adahan wis urukya.**
Si on boit beaucoup de cachiri, on peut s'enivrer
- (10) **Ku henne nikwe nah me tivik.** *Si (c'est) comme ça, alors je vais partir*

Ku pariye et les relatives

La combinaison de **ku** avec l'interrogatif **pariye** donne en palikur l'équivalent des propositions relatives du français. On peut avoir les relatives en *qui*, (suivies

directement d'un verbe, puisque **pariye** en est le sujet, ex. 11), en *que* (suivies d'une structure sujet-verbe, puisque **pariye** est l'objet, ex. 12) ou en *dont* (suivies d'un forme possédée dont **pariye** est le possesseur, ex. 13) :

- (11) **Hiyeg ku pariye amevwi nukakura kamaxwika amaka.**
L'homme qui avait volé mon argent a été attrapé hier
- (12) **Ig awna yuwit ku pariye nah ka pukuha.**
Il dit des mots que je ne comprends pas
- (13) **Amnihnabay neg bakimni ku pariye gig miyap.**
Ayez pitié de cet enfant dont le père (« que son père ») est mort

Les relatives en **ku pariye** n'ont pas nécessairement besoin d'un nom. Elles peuvent être employées seules dans le sens *ce(lui) qui/que...* :

- (14) **Ku pariye ig awna in madikte wasaymka.**
Ce qu'il dit, c'est tout des mensonges
- (15) **Ku pariye danuh nutuh ka kabay.** *Ce qui m'arrive n'est pas bon*

Ku et les autres interrogatifs

Ku peut se combiner avec les autres interrogatifs pour introduire des propositions subordonnées. Ainsi :

Ku aysaw, *quand, au moment où* (et dans certains cas, *combien*) :

- (16) **Ku aysaw nah atak wewva nah iwi naragbusa.**
Quand je vais chasser je prends mon fusil
- (17) **Kuruku ayamwa ku aysaw ig hiyap kuskus.**
Le rat se cache quand il voit le chat
- (18) **Ku aysaw nah danuh, madikte hiyeg aytnihpen.**
Quand je suis arrivé, tout le monde m'a salué
- (19) **Nah ka hiyak ku aysaw ayabwi gihmun.**
Je ne sais pas quelle (« comment ») est la longueur de son canot

Ku kiney, (*là*) *où* (sans mouvement), **ku kit**, (*là*) *où* (avec mouvement), **ku kitak**, *d'où*, **ku kiw**, *par où* :

- (20) **Nah ekkene pit ku kiney nuvinuh.** *Je vais te montrer où est ma maison*
- (21) **Ku kiney yumah un, hiyeg ka ik adahan msakwa.**
Là où il n'y a pas d'eau, les hommes ne peuvent pas habiter

(22) Nah atak ku kit nah atekkere. *Je vais où j'ai envie d'aller*

(23) Iwetrit ku kitak nah ayta in piyawakad aytakihan.
L'endroit d'où je viens est loin d'ici

Ku samah, *comme, comment*, (on ne dit pas *ku mmah), parfois dans un sens temporel *comme, juste au moment où, depuis tout le temps que* :

(24) Awnanabay nutuh ku samah yis keh inin.
Dites-moi comment vous faites cela

(25) Ig pese ku samah nah parak. *Il est sorti juste comme j'entrass*

(26) Nah kakahriye ku samah nah danuh.
Je suis malade depuis que je suis arrivé

10.1.2. Autres formes de subordination

Conditionnelles irréelles

Une hypothèse *irréelle* ou *contre-factuelle* (c'est-à-dire contraire à la réalité présente ou passée) est exprimée par une subordonnée introduite par *wake*, *si*. Trois schémas sont possibles : la forme neutre (ou un prédicat non verbal) dans la subordonnée et la principale (ex. 27), le suffixe *-kam* (ou *-kama* chap. 8, p. 182) à la fois dans la principale et la subordonnée (c'est le cas le plus fréquent, ex. 28), ou encore *-be* dans la subordonnée et *-kam* dans la principale (ex. 29) :

(27) Wake wis yuma waybu, ka ik adahan wis ax.
Si nous n'avions pas de dents, nous ne pourrions pas manger

(28) Wake nah aykam, ig ka miyakam. *Si j'avais été là, il ne serait pas mort*

(29) Wake nah hiyaknibe, nah awnakam pit. *Si je le savais, je te le dirais*

Expression de la cause

Il y a deux conjonctions pour exprimer la cause (*parce que...*) : *awaku* et *mmanawa*. Elles sont la plupart du temps interchangeables, mais *mmanawa* a généralement un effet de focalisation (*c'est parce que... que...*) :

(30) Nah ahebetene oto awaku eg ka wew.
Je répare la voiture parce qu'elle ne marche pas

(31) Nah tigahte nusemnu awaku in kiyabwip.
Je vais me couper les cheveux parce qu'ils sont (trop) longs

- (32) Givudiga wateke awaku (ou : mmanawa)
 ig ka wanakni kabayhtiwatma.
Son hamac s'est détaché parce qu'il ne l'avait pas attaché bien
- (33) Wis avis abohri kawokwine mmanawa (ou : awaku) ig axtig.
Nous avons peur du jaguar parce que c'est une bête fauve

Expression du but

Il y a plusieurs manières d'exprimer le but. Le plus courant est **adahan**¹ *pour que*, qui peut être suivi de la forme progressive (chap. 8, p. 173) ou de sa nominalisation (voir p. 221), mais aussi de la forme générale. On a habituellement la forme progressive quand la subordonnée n'a pas de sujet (parce qu'il est le même que celui de la principale, ce qui se traduira en français par *pour* + infinitif), et la forme générale quand il y a un sujet exprimé (généralement différent de celui de la principale, éventuellement identique, ce qui se traduira en français par *pour que* + subjonctif) :

- (34) Nah higap iveyti adahan himekne (ou: ... adahan nah himak).
Je prends un médicament pour dormir
- (35) Ig isim parak adahan kehne payt.
Il achète des planches pour faire une maison
- (36) Eg ayam gukoxsa adahan bakimnayh ka dax.
Elle cache ses aiguilles pour que les enfants ne (les) touchent pas

Une autre conjonction est **kahadbe**, qui est souvent interchangeable avec **adahan**, mais qui introduit l'idée d'un bénéfice attendu ; d'autre part, après **kahadbe** on a toujours un sujet exprimé, et jamais la forme progressive :

- (37) Nah wewvene kahadbe nah ax. *Je chasse pour manger*
- (38) Mekseh iki gut iveyti kahadbe (ou : adahan) eg makniw.
Le médecin lui donne un médicament pour qu'elle guérisse
- (39) Igkis awna parikwaki kahadbe nawwotunye ka pukuha.
Ils parlent palikur pour que l'étranger ne comprenne pas

Au lieu de **kahadbe** on pourrait avoir **marihwa**, mais cette conjonction est sentie comme archaïque par la plupart des Palikur.

¹ (Rappel) : **adahan** n'est pas à proprement parler une conjonction, mais un emploi conjonctif de la préposition **-dahan** (voir chap. 7, p. 156), dans lequel le préfixe possessif neutre **a-** représente la proposition qui suit.

La conjonction **nebaki**, généralement suivie du commutatif, apparaît dans l'explication d'une interdiction et peut être traduite par *pour que... ne pas* ou *de peur que...* :

- (40) **Ka ba sigis, nebaki pis tuguhe.** *Ne cours pas, pour ne pas tomber*
(41) **Ka ba awna, nebaki pig timevwi.**
Ne parle pas, que ton père ne nous entende pas

Expression de l'opposition

Henneme correspond au français *mais* :

- (42) **Nah hiyakri henneme ig ka hiyakun.**
Je le connais mais lui ne me connaît pas
(43) **Nah uti nuvegten henneme nah biyuksin akiw.**
J'ai trouvé mes lunettes mais je les ai perdues de nouveau

Hiyawa marque une acceptation (*tu peux faire cela, tant pis si...*), et suivi d'une proposition (le plus souvent commençant par **henneme**) marque une concession (comme en français *bien que, quoique, même si...*)

- (44) **Hiyawa pis atak.** *Tu peux y aller si tu veux*
(45) **Hiyawa ig awna parikwaki, nah ka pukuha.**
Bien qu'il parle palikur, je ne comprends pas

Bawkata est l'équivalent d'un *mais* renforcé (*et pourtant..., mais en réalité...*)

- (46) **Pis awna ku ig ka danuh, bawkata ig danuh.**
Tu as dit qu'il ne viendrait pas, et pourtant il vient

Kameki est l'équivalent négatif de **henneme** (et, comme une négation, entraîne le suffixe **-ma** dans les prédicats non verbaux) :

- (47) **Pis awna ku pis kehne axka, kameki pis keh.**
Tu as dit que tu ferais le repas, mais tu ne le fais pas
(on pourrait avoir : ... **henneme pis ka keh**)
(48) **Ig awna ku ennetet gidahan, kameki gidahanma.**
Il dit que le stylo est à lui, mais il n'est pas à lui

Expression de l'antériorité et de la succession

L'antériorité (*avant que*) est exprimée en palikur par **avit**, qui, comme **adahan** (voir note 41) n'est pas réellement une conjonction, mais la préposition **-vit**

(chap. 7, p. 156) avec un complément propositionnel (dont le préfixe neutre a- est l'indice).

(49) **Nah ahegbetene newkanbet avit nah atak Parahswat.**

Je prépare mes affaires avant d'aller en France

(50) **Avit pis ax, amawka pis sukokaw.**

Avant de manger, il faut que tu te laves les mains

À noter qu'il n'y a pas de conjonction parallèle signifiant *après que*. L'expression de la postériorité se fait en juxtaposant deux phrases, la seconde avec *ayteke puis, ensuite*) :

(51) **Nah axte, ayteke nah atakte wewva.**

Je vais manger, et ensuite je vais aller chasser,

ou Après avoir mangé, je vais aller chasser

La succession immédiate peut être exprimée par simple juxtaposition :

(52) **Ig tuguhe ig tese gitew.** *Il est tombé (et) s'est cogné la tête*

Deux constructions juxtaposées sont particulièrement courantes pour marquer une succession immédiate. L'une est avec **danuh atere**, *arriver là*, et est suivie par l'expression d'un événement qui se produit juste après l'arrivée, ou dont on prend connaissance en arrivant :

(53) **Ig danuh atere, ig hiyap pahavu kuwekwe.**

Étant arrivé (ou : en arrivant), il vit un perroquet

L'autre consiste à employer un verbe de perception (surtout **hiyap**, *voir* ou **timap**, *entendre*) avec un suffixe objet de 3^e personne neutre, suivi de **henne**, *ainsi* (donc : ...**hiyamni henne**, ... **timamni henne**,...); ensuite on exprime la réaction du sujet à ce qu'il a vu ou entendu :

(54) **Ginag hiyamni henne, eg awna git :** ...

Sa mère, ayant vu cela (ou : en voyant cela), lui dit : ...

(55) **Kuhivra timamni henne, eg amere.**

L'oiseau, ayant entendu cela (ou : en entendant cela), s'envola

Atteinte d'une limite temporelle (jusqu'à)

La conjonction **he** dont on a vu l'utilisation dans l'expression de la restriction (chap. 9, p. 208) est aussi utilisée dans un sens temporel *jusqu'à (ce que)* :

- (56) **Igkis keryes he igkis umeheke pawtak.**
Ils se sont battus jusqu'à ce qu'ils s'entre-tuent
- (57) **Ig wew he gikugku katiw.**
Il a marché jusqu'à ce que ses pieds fassent mal

Expression de la comparaison

On a vu (chap. 8, p. 181) l'usage du suffixe tendanciel *-te* pour marquer la comparaison de supériorité. Rappelons que les adjectifs apparaissent alors sous la forme radicale, et que le complément de la comparaison (introduit en français par *que*), est introduit par la préposition *-w* (chap. 7, p. 153) :

- (58) **Tip pi ivatte ariw ah.** *La pierre est plus dure (ivat) que le bois*
- (59) **Timuvu pi kiyeste guw takarak.**
Le hocco est plus gros (kiyesad) que la poule

Si le point de comparaison est une proposition (en français : *plutôt que*), on a en palikur *mpinekata* :

- (60) **Pi kabayte wixwiy msakwa ay, mpinekata wixwiy atak Kayanit.**
Il vaut mieux que nous restions ici, plutôt que d'aller à Cayenne

L'expression de la ressemblance ou de l'égalité se fait avec la particule *ke*, *comme*, associée au suffixe *-be* sur le terme de comparaison :

- (61) **Kuwekwe awna ke hiyegbe.** *Le perroquet parle comme un homme*
- (62) **Yumah hiyeg ke igbe.** *Il n'y a personne comme lui*

Si le terme de comparaison est une proposition (en français : *comme si*), on a en palikur *ke wotbe*, avec *-be* sur le prédicat de la proposition.

- (63) **Pis awna ke wotbe pis nukivarabe.**
Tu parles comme si tu étais mon chef

10.2. NOMS DÉVERBAUX

En français on peut le plus souvent *nominaliser*, c'est-à-dire représenter par un nom dérivé du verbe (c'est ce qu'on appelle un *nom déverbal*), l'événement lui-même (noms d'*action*, par exemple *change-ment*, *port-age*, *hésita-tion*) et les divers participants à l'événement : noms d'*agent* (ex. : *chant-eur*), noms d'*objet*

(ex. : *écrit-ure, bois-son*), noms de lieu (ex. : *parl-oir*) ou d'instrument (ex. : *arros-oir, lessiv-euse*). Toutes ces nominalisations sont possibles en palikur, et certaines d'entre elles sont même plus utilisées que d'autres tournures alternatives qui auraient la forme de propositions. Voyons les cas un par un.

10.2.1. Noms d'agent et d'instrument

Forme absolue

Les noms d'agent en *-(e)vutnel/-(e)vutno* (chap. 5, p. 94) peuvent être dérivés de verbes, mais sous la forme *-(e)ke-vutnel/-(e)ke-vutno*, le premier suffixe *-ke-* étant sans doute une variante de *-ka* que nous verrons ci-dessous. Ainsi :

- (64) *ahegbet, préparer, réparer* > *ahegbetekevutne, mécanicien, technicien*
awnamnih, parler pour, intercéder pour > *awnamnihkevutne, avocat*
darih, garder un bien > *darihkevutno, caissière*
isim, acheter > *isimkevutne, acheteur*
kannuh, enseigner > *kannuhekevutne, enseignant, professeur*
kay, danser > *kaykevutne, danseur*
wewva, chasser > *wewvekevutne, chasseur, etc.*

Il existe par ailleurs des *noms d'instrument*, qui sont formés avec un suffixe *-tet* :

- (65) *ahéh, mesurer* > *ahéhtet, mesure (balance, mètre, aussi kilo)*
anniri, écrire > *ennetet, crayon, stylo*
ax, manger > *axtet, table* (par spécialisation du sens)
iveg, regarder > *ivegtet, lunettes*
wew, avancer > *wewtet, véhicule*

Les noms d'agent expriment l'auteur d'une action, et s'appliquent donc à des êtres animés ; en revanche les noms d'instrument désignent des objets inanimés, qui aident à l'accomplissement d'une action. À la forme absolue, ces deux classes de noms sont, comme on vient de le voir, morphologiquement bien distinctes. Il n'en va pas de même à la forme possédée, comme on va le voir ci-dessous.

Forme possédée en *-ten/-tni*

La forme possédée des noms d'agent se fait en remplaçant le suffixe *-(e)kevutne* par un suffixe *-ten* (après consonne)² / *-tni* (après voyelle). Il y a par ailleurs un

² Y compris après voyelle nasale et diphthongue.

certain nombre d'exceptions et d'irrégularités dont nous donnerons un aperçu plus bas³. Quant à la forme possédée des noms d'instrument, elle se fait aussi en remplaçant -tet par -ten/-tni. On a donc de la même façon :

(66a) *wawnamnihten, notre avocat ;
nukannuhten, mon professeur, mon maître*

(66b) *pennetni, ton stylo ; nuvegten⁴, mes lunettes*

À y regarder d'un peu plus près, cette ressemblance est trompeuse, et il y a des différences significatives entre les formes de type (66a) et (66b).

a) D'abord, dans le sens du possesseur. Avec les noms d'instrument, le possesseur renvoie à l'auteur de l'action (celui qui fait quelque chose au moyen de l'instrument en question) : *nuvegten* est *ce grâce à quoi je regarde*, *nuwewten*, *ce grâce à quoi j'avance*, *nahehten*, *ce grâce à quoi je mesure*, etc. En revanche, le possesseur des noms d'agent renvoie au patient (le terme qui dans la forme verbale serait le complément d'objet) : *nukannuhten* est *celui qui m'instruit*.

b) Par voie de conséquence, les noms d'agent possédés de type (66a) ne peuvent être tirés que de verbes transitifs, alors que les noms d'instrument possédés de type (66b) peuvent être tirés de n'importe quel verbe. On peut dire ainsi *nukannuhten* parce que *kannuh, enseigner, éduquer* est un verbe transitif. En revanche, on ne peut pas construire la forme possédée de *kaykevutne, danseur* ou de *wewvekevutne, chasseur*, parce que *kay, danser* et *wewva, chasser* sont des verbes intransitifs.

c) Alors que les formes possédées des noms d'instrument ont toujours une forme absolue correspondante, les formes possédées de type (66a) sont plus une nominalisation d'une forme verbale. La traduction française la plus naturelle de ces formes, plutôt que *mon, ton, son...* suivis d'un nom, est souvent *celui (celle, ceux...)* *qui mettel/ella...*, suivi d'un verbe :

(67) *Eg gusukkisten. C'est sa nourrice, c'est elle qui l'allaita (sukkis)*

Ig nayavetni. Il est mon aide, c'est lui qui m'aide (ayava)

Nah pawnesetni. Je suis ton invitant, c'est moi qui t'invite (awnasa)

d) Dans certains cas, il ne faut pas du tout chercher de nom d'agent correspondant, car il s'agit simplement d'une transformation des formes participiales comme le progressif en -ne/-no (chap. 8, p. 173) et la forme d'imminence en

³ Et nous rappellerons à la fin des exemples le radical verbal dont la forme est tirée.

⁴ Plutôt que *nivegten*.

-wiye/-wiyo (chap. 8, p. 176). Nous avons vu que les formes participiales pouvaient avoir un objet sous forme d'un groupe nominal, mais qu'elles ne pouvaient pas prendre de suffixe objet : dans ce cas la nominalisation est obligatoire, et l'objet est transformé en possesseur du nom d'agent. Comparez ainsi la forme progressive et sa nominalisation dans les exemples suivants :

(68a) **Ig awahkise hiyeg adahan umehnes Jesus.**

Il envoya des gens pour tuer Jésus

(68b) **Ig awahkise hiyeg adahan giwmepten.**

Il envoya des gens pour le tuer (umah)

(69a) **Eg ayta avuriwno nukamkayuvwi.**

Elle vient s'occuper de mes enfants

(69b) **Eg ayta gavuriwtenkis. Elle vient s'occuper d'eux (avuriw)**

(70a) **Ka ayhsima hiyeg ivegvne bakimni biyukwiye.**

Beaucoup de gens recherchent l'enfant perdu

(70b) **Ka ayhsima hiyeg pivegepten.**

Beaucoup de gens te cherchent (ivegva)

Dans le cas de la forme d'imminence, la tendance à la nominalisation est très forte, sauf si l'objet a un sens indéfini (comme dans **Nah axwiye im**, *Je vais manger du poisson*, ex. 61 du chap. 8). Dans les exemples (71)-(72) ci-dessous, la nominalisation est obligatoire ; mais alors que dans (73-74) on pourrait attendre les formes d'imminence (qui seraient respectivement **dukuhpiye** et **himehpiye**), les nominalisations sont nettement préférées :

(71) **Neg awayg nuwmepten. Cet homme est prêt à me tuer (umah)**

(72) **Pewru pikegepten. Le chien va te mordre (kagah)**

(73) **Ig adukepten kirehka. Il était sur le point d'avalier (dukuh)
la pièce de monnaie**

(74) **Nah gihimetni nukamkayh. Je vais disputer (himah) mon fils**

e) Certains verbes admettent deux noms d'agents, l'un formé sur la forme générale, l'autre sur la forme commutative. Dans ce cas, le premier exprime plutôt une fonction ou une intention très générale, alors que le second exprime soit une intervention dans une occasion particulière, soit une intention ou une éventualité particulière. Dans ce cas, le premier (qui correspond à la forme générale) est en **-ten/-tni**, alors que dans le second on reconnaît le suffixe de commutatif tel

qu'il apparaît devant les suffixes objets (voir chap. 8, p. 165-168, en particulier les exemples 13) : on a en général -p-ten ou -ep-ten (75b), sauf si le commutatif a la forme -we- (après consonne), auquel cas on a -wi-tni (76b), ou s'il a la forme -pe- (après nasale), auquel cas on a -pe-tni (77b) :

(75a) Eg namevetni. *Elle est prête à me recevoir (amava)*

(75b) Yuma pahavwi namevpten. *Il n'y a personne pour me recevoir*

(76a) Inin axka ukamaxtenwiy.

Cette nourriture nous soutient (« attrape », kamax)

(76b) Igkis mpiksaw giharit adahan gikamaxwitni.

Ils s'efforcèrent de le suivre pour l'attraper⁵

Eux / s'efforcer / derrière lui / pour / (être) ses attrapeurs

(77a) Nah awahkiska adahan gamnihtenkis.

J'ai été envoyé pour les secourir (amnih)⁶

(77b) Nah ayta adahan pamnihpetni. *Je suis venu te porter secours*

Mais pour beaucoup de verbes, le sens « filtre » en quelque sorte la valeur aspectuelle (« générale » ou « particulière »), de sorte que seul l'un des noms d'action est courant. C'est la raison pour laquelle par exemple, de *umah*, *tuer* on ne trouve guère que *giwmepten* (et non **giwmehten* ou **giwmetni*) : voir ci-dessus les exemples (71)-(73)⁷.

f) Certains noms d'agent possédés, avons-nous dit, sont plus ou moins irréguliers, alors que les noms d'instrument sont très réguliers. Nous en avons vu quelques cas dans les exemples (68) à (74), et on peut soutenir que la relation entre le nom d'agent possédé et le verbe est plutôt à rechercher dans les dictionnaires que dans les grammaires (ou, si l'on veut, que c'est plus un phénomène de *dérivation* que de *flexion*). D'une façon générale, on peut cependant énoncer les principes suivants :

- Les verbes à deux syllabes de structure /CVCVC/ (C = consonne, V = voyelle) perdent en général leur deuxième voyelle (78a) ;
- Les verbes terminés en nasale perdent en général cette nasalisation (78b) ;
- Les verbes commençant par une voyelle perdent en général cette voyelle (78c) ;
- Des irrégularités plus importantes peuvent se produire (78d).

⁵ Extrait du Nouveau Testament (Matthieu, XXI, 46).

⁶ Extrait du Nouveau Testament (Matthieu, XV, 24).

⁷ De *kagah*, *mordre*, on trouve pourtant *akegetni*, *son agrafe* (d'un vêtement, d'un papier...).

(78a) <i>batak, faire un pot</i>	<i>gubetketni, son potier⁸</i>
<i>hiyap, voir</i>	<i>gihiyvetni, qui le voit</i>
<i>humak, appeler</i>	<i>gihumketni, qui l'appelle</i>
<i>kiyatha, honorer, respecter</i>	<i>gikiyhetni, qui le respecte</i>
<i>pidik, étouffer</i>	<i>gividketni, qui l'étouffe</i>
<i>piyih, soigner</i>	<i>giviyhetni, qui le soigne</i>
<i>tamak, dessiner, peindre</i>	<i>atemketni, qui le dessine</i>
<i>wadis, réveiller</i>	<i>giwadsetni, qui le réveille</i>
(78b) <i>dukuh, avaler</i>	<i>adukepten, qui l'avale</i>
<i>himah, gronder, quereller</i>	<i>gihimetni, qui le gronde</i>
<i>kagah, mordre</i>	<i>akegetni / gikegepten, qui le mord</i>
<i>umah, tuer</i>	<i>giwmepten, qui le tue</i>
(78c) <i>ihuk, trancher, couper</i>	<i>ahukepten, qui le coupe</i>
<i>iki, donner</i>	<i>akepten, qui le donne</i>
<i>imiha, parfumer</i>	<i>amihetni, qui le parfume</i>
(78d) <i>mpitha, protéger, défendre</i>	<i>gimaptenten, qui le protège</i>
<i>mpiya, passer (devant)</i>	<i>amapteten, qui le surpasse</i>
<i>sarayh, projeter, étendre</i>	<i>gisayrhetni, qui le projette⁹</i>
<i>wahap, attendre</i>	<i>giwhpetni, qui l'attend</i>

10.2.2. Noms d'action et d'objet

Noms d'objet et noms d'action :
forme absolue

Le passif en *-ka* (chap. 8, p. 185) est une forme participiale, c'est-à-dire un adjectif verbal, et comme certains adjectifs, elle peut être employée non seulement comme prédicat, mais aussi de façon nominale (comme sujet ou complément, par exemple) :

- (79) *Igkis waxwe kamaxka agikut parakseket.*
Ils ont emmené le prisonnier (kamax, attraper) en prison

⁸ Nous mettrons tous ces noms avec un préfixe de 3^e personne, et en principe au masculin, sauf si le sens rend un autre genre plus vraisemblable (ici au féminin, parce que les pots sont du féminin, voir chap. 5, p. 98).

⁹ Se dit en particulier de la mère qui met son enfant au monde (Eg *gisayrhetni amadgat wayk*, littéralement *Elle l'a projeté sur terre*).

Ce même suffixe *-ka* peut former des *noms d'action*, désignant le processus lui-même, ou des *noms d'objet*, désignant ce qui est produit par l'action¹⁰. Par exemple :

(80) <i>ax, manger</i>	<i>axka, nourriture</i>
<i>ayap, demander</i>	<i>ayapka, demande</i>
<i>batak, faire de la poterie</i>	<i>batakka, poterie (action ou objet)</i>
<i>higap, boire</i>	<i>higapka, boisson</i>
<i>isim, acheter</i>	<i>isimka, achat</i>
	(action d'acheter ou chose achetée)
<i>tamak, dessiner, peindre</i>	<i>tamakka, dessin, peinture (action ou objet)</i>
<i>wanak, attacher</i>	<i>wanakka, nœud</i>

Cependant, il y a au moins deux différences entre ce *-ka* nominal et le *-ka* passif. D'abord, le *-ka* de nom d'action peut très bien apparaître sur des verbes intransitifs (ce qui, par définition, est impossible pour le passif)¹¹ :

(81) <i>akum, fumer</i>	<i>akumka, (fait de) fumer</i>
<i>avis, avoir peur</i>	<i>aviska, peur, crainte</i>
<i>batek, se réjouir</i>	<i>batekka, joie</i>
<i>himak, dormir</i>	<i>himakka, sommeil</i>
<i>tuguh, tomber</i>	<i>tuguhka, chute</i>

À noter aussi *miyaka, (la) mort* (de *miyap*, voir chap. 8, p. 193)

La seconde différence est que, sans que cela soit une règle absolue, les noms d'action ou d'objet ont la forme *-ki* après un /a/, alors que le passif reste généralement *-ka*. On peut ainsi opposer :

(82a) *Ig ka kiyathaka ay. Il n'est pas honoré ici*

(82b) *Ig awna akak kiyathaki. Il parle avec respect*

On a donc cette finale *-aki* aussi bien sur les verbes intransitifs que sur les verbes transitifs :

¹⁰ Cette ambiguïté se retrouve en français : par exemple *construction* peut désigner un bâtiment construit ou le fait de construire.

¹¹ On pourrait argumenter que dans le nom d'action comme dans le passif, on a une opération commune, à savoir : on ne prend pas en compte le sujet. Ainsi le sens (*être*) pris de *kamaxka* vient de ce qu'on ne mentionne pas l'agent, mais ceci est vrai par exemple de *isimka, achat* : dans le sens de nom d'action ou nom d'objet, ce nom n'exprime pas l'« acheteur ». Et dans ces conditions on peut avoir *-ka* sur les verbes intransitifs, mais uniquement dans le sens de nom d'action : par exemple, *aviska* exprime la *crainte* de quiconque craint. Pourtant, la différence morphologique dont il est question plus bas affaiblit ce raisonnement.

(83a) amiya (ou amiyha), <i>hair</i> *anha, <i>écrire</i> ¹² kiyatha, <i>honorer, respecter</i> kumaduka, <i>ordonner,</i> <i>gouverner</i> mpitha, <i>défendre, empêcher</i> taraksa, <i>manquer, rater</i> ¹³	amiyaki (ou amiyhaki), <i>haine</i> anhaki, <i>écriture</i> kiyathaki, <i>respect</i> kumadukaki, <i>autorité,</i> <i>commandement</i> mpithaki, <i>empêchement</i> taraksaki, <i>faute, erreur, péché</i>
(83b) arehwa, <i>jouer</i> ¹⁴ danuhpa, <i>se promener</i> patahwa, <i>se salir</i>	arehwaki, <i>jeu, jouet</i> danuhpaki, <i>promenade</i> patahwaki, <i>saleté, souillure</i>

À noter aussi :

(83c) ewk, <i>apporter</i>	ewkaki, <i>bagages, charge, affaires</i>
----------------------------	--

Forme possédée des noms d'objet et d'action

Les noms d'objet et d'action ont des formes possédées, parfois irrégulières, bien que la plupart présentent simplement un suffixe *-ni*. On a ainsi, en reprenant les noms des exemples (80), (81) et (83) :

(84a) ax	axka	gimana, <i>sa nourriture</i>
ayap	ayapka	gayamni, <i>sa demande</i>
batak	batakka	gibatkan, <i>sa poterie</i>
higap	higapka	gihigvan, <i>sa boisson</i>
isim	isimka	gisimni, <i>son achat</i>
tamak	tamakka	gitamra, <i>son dessin, sa peinture</i>
wanak	wanakka	giwankak, <i>son nœud</i>
(84b) akum	akumka	gakumni, <i>le fait qu'il fume</i>
avis	aviska	gavisni, <i>sa peur, sa crainte</i>
batek	batekka	gibetki, <i>sa joie</i>
himak	himakka	gihimkan, <i>son sommeil</i>
tuguh	tuguhka	gitughan, <i>sa chute</i>
miyap/miyop	miyaka	gimiremni, <i>sa mort (à lui) /</i> gumirozni, <i>sa mort (à elle)</i> ¹⁵

¹² Sur ce verbe, voir chap. 8, p. 192.

¹³ Ce verbe peut aussi être intransitif dans le sens *commettre une faute, se tromper, pécher*.

¹⁴ Ce verbe peut aussi être transitif dans le sens de *jouer à*.

¹⁵ Rappelons que le verbe pour *mourir* est sensible au genre, voir chap. 8, p. 193. Voir aussi plus loin p. 229.

(85a)	amiya	amiyaki	gamiyan, <i>sa haine</i>
	*anha	anhaki	ganhan, <i>son écriture, son écrit</i>
	kiyatha	kiyathaki	gikiythani, <i>son respect, sa réputation</i>
	kumaduka	kumadukaki	gikumadukan, <i>son commandement, son règne</i>
	taraksa	taraksaki	gitaraksan, <i>sa faute</i>
(85b)	arehwa	arehwaki	garehwan, <i>son jeu, son jouet</i>
	danuhpa	danuhpaki	gidanuhpan, <i>sa promenade</i>
	patahwa	patahwaki	givathawni, <i>sa saleté</i>
(85c)	ewk	ewkaki	gewkan, <i>ses bagages, sa charge</i>

Comme dans le cas des noms d'agent, les formes possédées peuvent être des noms ordinaires ou des nominalisations de propositions, le possesseur correspondant alors à l'agent, (qui, lorsque le verbe est conjugué, est exprimé par le sujet). Par exemple :

- (86) **Gibatkan beke.** *Sa poterie s'est brisée*
 (87) **Gavisni keh ig sigise.** *Sa peur l'a fait courir*
 (88) **Ba pis nukannuhni minikwak ?** *Étais-tu mon élève (« enseigné ») autrefois ?* (cf. *nukannuhten, mon maître, ex. 66a*)

Trois contextes favorisent l'emploi de ces noms. D'abord (en tant que nom d'action), la construction correspondant à *finir de* est en palikur un usage impersonnel de *pisenwa, finir*, suivi du nom d'action possédé. Par exemple :

- (89) **Pisenwa nawnhan** (ou : *nawnani*). *J'ai fini de parler (awna)*
 (90) **Pisenwa waxni.**
*Nous avons fini de manger, litt. Terminé notre manger (ax)*¹⁶

Suivies d'une proposition, ces constructions sont une des manières de traduire le français *après (que)* (voir p. 219) :

- (91) **Pisenwa gitimpankis arigman, igkis tivik.**
Après avoir écouté (timap) la musique, ils s'en allèrent
 (ou : *Ayant fini d'écouter...*)

À noter que cette tournure n'est pas courante avec *kavusa, commencer*, qui est habituellement suivi de la forme générale du verbe :

¹⁶ Dans ce cas en effet, on a une forme possédée régulière en -ni et non le nom de substitution -mana, qui est de règle dans le sens de *nourriture*.

(92) **Ig kavusa awna.** *Il commence (ou : commença) à parler*

(93) **Egkis kavusa hiyara.** *Elles se mirent à rire*

Le second emploi remarquable de ces nominalisations consiste à en faire une alternative aux relatives de type *ce que*, ou aux questions de type *qu'est-ce que* (autrement dit : où le relatif ou l'interrogatif est en position d'objet). On peut avoir ainsi :

(94a) **Pariye yis isim ?** *Qu'est-ce que vous avez acheté ?*

(94b) **Pariye yisimni ?** (même sens, litt. *Quel est votre achat ?*)

(95a) **Nah awnate gut ku pariye pis keh.** *Je vais lui dire ce que tu as fait*

(95b) **Nah awnate gut ku pariye pikehni.** (même sens, litt. *ce qu'est ton fait*)

Le troisième emploi remarquable est l'utilisation de cette forme pour lever les restrictions qui existent sur le complément d'agent du passif avec **gavit** (chap. 7, p. 156 et chap. 8, p. 185). Pour dire *Cette maison a été faite par mon père*, ou *ce pot a été fait par José* on dira en effet :

(96) **Inin payt niguh gikehni.** litt.

Cette maison est la chose faite (keh, faire) de mon père

(97) **Nor darivwit José gibatkan.** litt.

Ce pot est la poterie (batak, faire de la poterie) de José

Noms d'action possédés en –emni

Un certain nombre de verbes forment des noms d'action qui ont une forme possédée en **–emni**. On pourrait penser dans ce cas à une différence aspectuelle du même type que celle qui existe entre les deux noms d'agent (voir plus haut les ex. 75-77), d'autant que **–emni** doit probablement être analysé **–ep-ni**, avec le suffixe commutatif + le suffixe **–ni** de nom d'action, mais on remarque que sauf exception (**hiyakemni**) ces noms sont tous tirés de verbes intransitifs :

(98) **biyuk,** *se perdre*
diyuh, *revenir*
madik, *s'achever*
tivik (/tipik/), *s'en aller*
hiyak, *savoir*

gibiykemni (ou **gibikemni**), *sa perte*
gidiyemni, *son retour*
amadkemni, *sa fin*
gitepkemni, *son départ*
gihiyakemni, *sa pensée*¹⁷

¹⁷ Il y a une forme absolue **hiyakemniki**.

Noms abstraits tirés d'adjectifs

On peut tirer d'au moins certains adjectifs des *noms abstraits*, qui désignent la qualité exprimée par l'adjectif. Par le sens et la morphologie (y compris les irrégularités), ils ressemblent aux noms d'action et d'objet tirés des verbes. Certains sont plus souvent employés à la forme absolue (99a), d'autres plus souvent à la forme possédée (99b), d'autres enfin sont courants avec les deux formes (99c) :

(99a) <i>igisye, riche</i>	<i>igiska, richesse</i>	
<i>mahiko, difficile</i>	<i>mahikoki, difficulté</i>	
<i>makakura, sans argent</i> ¹⁸	<i>makakuraki, manque d'argent</i>	
(99b) <i>dat, fort, solide</i>	<i>gidatni, sa force</i>	
<i>kadniki, triste</i>	<i>gikadni, sa tristesse</i>	
<i>kitere, doux, sucré</i>	<i>aketri, sa douceur</i>	
<i>kivun, plein</i>	<i>akemni, son remplissage</i>	
<i>maguyelo, bon (au goût)</i>	<i>amaguy, sa saveur</i>	
<i>mihad, profond</i>	<i>amihni, sa profondeur</i>	
(99c) <i>awahni, chaud</i>	<i>awahka, chaleur</i>	<i>gawahwan, sa chaleur</i>
<i>duruwe rouge</i>	<i>duruhaki, rougeur</i>	<i>giduruna, sa rougeur</i>
<i>barewye/o, beau</i>	<i>barewka, beauté</i>	<i>gibewi, sa beauté</i>
<i>kibeyne/kabayno, bon</i>	<i>kabayka, bonté</i>	<i>gabay, sa bonté</i>
<i>msanpi, obscur</i>	<i>msanpiki, ténèbres</i>	<i>amisnavyi, son obscurité</i>
<i>puwvup, fou</i>	<i>puwvupka, folie</i>	<i>givuwwumni, sa folie</i>
<i>wadit, droit</i>	<i>waditka, droiture</i>	<i>giwadhan, sa droiture</i>

Noms d'action passifs

Sur la forme passive du verbe peut être formé ce qu'on peut appeler *nom de passion* (sur le modèle de *nom d'action* et du parallèle *actif/passif*), qui désigne l'action du point de vue de celui qui la subit. Le possesseur représente alors le patient-objet. La plupart du temps, le nom de passion est formé par le suffixe *-ka*, mais en ajoutant un préfixe possessif :

(100) *Ig waxwepka adahan giwmepka. Il est emmené pour être mis à mort*
 (« pour son être tué », de *umah*)

(101) *Nah ka hiyak akehka. Je ne sais pas comment faire* (« son être fait »)

¹⁸ Sur les adjectifs en *ka-* et *ma-*, voir chap. 4, p. 80 et chap. 5, p. 111.

(102) *Mmah ahiyakka nutuh ? Comment le saurais-je ?*

(« *Comment son être su à moi ?* »)

Cependant, le suffixe apparaît comme **-k** après /a/ :

(103) *Yumah hiyeg hiya gisamanak. Il n'y a personne qui puisse se mesurer à lui (samana, importuner, taquiner)*

On a aussi **gihivak** ou **gihiyvak**, *son aspect* et **gitimpak**, *le bruit qu'il fait* (« *son être vu* », « *son être entendu* » de **hiyap** et **timap**, respectivement) :

(104) *Pihivak ke pinagbe. Tu ressembles à ta mère*

(« *Ton aspect est comme ta mère* »)

10.2.3. Noms de lieu

On peut former des *noms de lieu* en ajoutant aux verbes un suffixe **-ket** :

(105) *ahinap, uriner*

anha, écrire

arehwa, jouer

ax, manger

bayah, garder

bisik, fuir

keh, faire

parak, entrer

paraksa, faire entrer

pes, sortir

piyuk, vendre

ahinepket, toilettes, W.-C.

enneket, bureau

arehweket, terrain de jeu, stade

axket, cantine, restaurant

bayehket, coffre, étagère

bisikket, abri, refuge

kehket, usine, atelier

parekket, entrée

parakseket, prison

pesket, sortie

piyukket, boutique, magasin, etc.

La forme possédée (pas toujours possible) est en **-keg** :

(106) *gennekeg, son bureau, gaxkeg, son restaurant,*

akehkeg, son usine, etc.

Lexique de base

Nous terminons cet ouvrage par un petit lexique d'un peu plus de 700 mots. Avec les mots (en particulier grammaticaux) rencontrés dans le courant de la grammaire, le lecteur devrait être ainsi en possession d'un millier de mots.

Les noms et les verbes seront présentés sous la forme d'une « mini-encyclopédie », en les regroupant par thèmes (et en sachant que d'autres regroupements thématiques seraient possibles).

Les formes possédées des noms ne seront données que si elles sont irrégulières. Les noms inaliénables seront donnés sous la forme **X- + radical**, (où **X-** rappelle qu'un préfixe possessif est nécessaire). La forme absolue correspondante, si elle existe, est facile à construire (chap. 4, p. 77).

Les lecteurs férus de botanique ou de zoologie seront peut-être un peu frustrés par le caractère peu développé des rubriques correspondantes. L'auteur, tout en le reconnaissant, invoquera ici son droit à un statut de non-spécialiste, et espère que l'introduction aux bases de la grammaire facilitera l'accès de ces lecteurs à leur domaine de prédilection.

NOMS

L'être humain : le corps, ses parties, ses sécrétions

X-vit, *corps de*

X-mar, *peau de*

X-ih, *chair de*

X-kunig, *muscles de*

X-vita, *os de*

X-kawra, *vaisseaux sanguin de*

X-tew, *tête de*

X-apitiw, *crâne de*

X-virik, *cerveau de*

X-dep, *front de*

X-hepka, *visage de*

X-semnu, *cheveu(x) de*

X-wtyak, *œil, yeux de*

X-wtmar, *paupières de*

X-besru, *sourcils de*

X-taybi, *oreille(s) de*

X-kig, nez de
X-biy, bouche de
X-num, lèvre(s) de
X-aybu, dent(s) de
X-nen, langue de
X-kuveyni, mâchoire de
X-suyum, barbe de
X-bitu, cou de
X-kuvi, gorge de
X-dudu, larynx de
X-duk, poitrine de
X-hin, sein(s) de
X-yakni, cœur de
X-sasa, poumons de
X-dugas, nombril de
X-butik, taille de
X-wak, main(s) de
X-wan, bras de

X-dawan, coude(s) de
X-kan, poignet(s) de
X-naktin, ventre de
X-tun, estomac de
X-ban, foie de
X-adni, rate de
X-vatki, reins de
X-ayh, intestin de
X-kugku, pied(s) de
X-bagwan, jambe(s) de
X-duhya, dos de
X-vuw, derrière de
X-am, pet de
X-asis, excréments de
X-aybi, salive de
X-kan, larmes de
X-tin, urine de
migat (X-mig), sang

L'homme et la société

Les humains

hiyeg, homme (être humain)
awayg, homme (masculin)
(pl. awaykemni)
tino, femme (pl. tinogben)
bakimni, enfant (pl. bakimnayh)
takweye, jeune homme
himano, jeune fille
amekene / amakano, ancien / ancienne

kiyavwiye / kiyavuno,
monsieur / madame
parikwene, palikur, amérindien
arukwayene, palikur
hiye, galibi, kali'na
puguti, métis
parahna, brésilien
parasi, français

La famille

X-ig, père de
X-nag, mère de

X-egni, frère/sœur (aînés) de
X-samwi, frère (cadet) de

X-samu, *sœur (cadette) de*
X-kamkayh, *fil(s) de, fille de*
X-hawkri, *grand-père de*
X-atig, *grand-mère de*
X-hiwhi, *petit-fils de, petite-fille de*
X-gihgi, *mari de*
X-hayo, *femme de*
X-kukri, *oncle de*
X-akig, *tante de*

X-waygi, *neveu de*
X-waygu, *nièce de*
X-mawhki, *beau-père de*
X-matru, *belle-mère de*
X-higi, *gendre de*
X-hinyo, *belle-fille de*
X-anig, *beau-frère de*
X-wgun, *belle-sœur de*
X-kebyi, *parent de*

Les relations sociales et les métiers

X-w, *nom de*
X-kagmada, *ami(e) de*
guvelma, *gouvernement*
X-kivara, *chef de*
X-buk, *serveur de*
mekseh, *médecin*
ifemye, *infirmière*

suwdat, *soldat*
muwveg, *prêtre*
hiyaptigi, *juge*
kannuhekevutne (X-kannuhten),
maître d'école
ihamwi (X-yamhara), *chamane*
amepye/o, *voleur, voleuse*

La santé

karayt (X-kahri), *maladie*
X-vey, *médicament de*
lupital, *hôpital*

ayg (X-him), *cigarette*
asukri, *savon*

Les vêtements et les bijoux

kamis, *tissu*
suvreg (X-suvren), *chapeau*
simis (X-simsa), *chemise, robe*
buguk (X-bukan), *jupe*
kilot (X-kiwta), *pantalon*
X-akabutik, *ceinture*
kasavat (X-kasotni), *chaussures*
X-marwok, *gants*

but (X-butra), *bouton*
xiklet (X-xikleta), *fermeture Éclair*
musweg (X-muswega), *mouchoir*
akabdat (X-kabda), *collier*
X-akawak, *bague*
X-akawan, *bracelet*
iveget, *lunettes*

**La maison,
la vie quotidienne,
le travail domestique**

payt (X-vin), *maison*

xam, *pièce*

lapot (X-lapota), *porte*

irakri (X-raka), *clé*

pudig (X-vudiga), *hamac*

mutkeg (X-mutkega), *moustiquaire*

sivava (X-sivamna), *matte*

epti (X-evwi), *siège*

axtet (X-axten), *table*

lit, *lit*

dagam (X-dagman), *drap*

lalamp, *lampe*

limye, *électricité*

hadyo, *radio*

heloj, *horloge, montre*

waruw, *miroir*

atiy, *coffre*

kiyes, *caisse*

bayehket, *armoire*

kakus (X-koksa), *aiguille*

ikerep (X-kereva), *épingle*

ivodgi (X-vodra), *fil*

pudubdu, *clou*

magto, *marteau*

arikna, *chose(s)*

hiher (X-hehri), *four*

unihmna (X-wnpina), *puits*

miruk (X-mewkan), *assiette*

goble (X-gobla), *verre*

darivwit (X-dava), *pot*

buwet, *boîte*

alimet, *allumettes*

buji, *bougie*

awagi, *éventail*

kuyeg (X-kuyega), *cuiller*

iwan (X-wana), *couteau*

kasru, *casserole*

suwyeg (X-suyega), *marmite*

siyo, *sceau*

besin, *cuvette*

bom, *touque, bidon*

butey (X-buteya), *bouteille*

huw, *tamis, manaré*

matap (X-matwir), *couleuvre à manioc*

panye, *panier*

kat, *corbeille*

axka (X-mana), *nourriture*

awebru, *cassave (galette de manioc)*

bugut, *pain*

dug, *riz*

kuwak, *couac (farine de manioc)*

unibdi, *pâte de manioc*

kayut, *tapioca*

kaharu, *tucupi (jus de manioc)*

wohska, *cachiri (bière de manioc)*

laglas, *glace*

dilet, *lait*

diluy, *huile*

suku (X-sukra), *sucre*

win, *vin*

kafe, *café*

pam, *sel*

puwev, *poivre*

**Le village, la ville,
les déplacements,
les activités modernes**

iwetrit, *endroit*
paytwempu (paytwehpu), *village, ville*
ahin, *chemin, route*
higiw, *place*
ivaynti (X-vayni), *pont, échelle*
piyukket, *magasin*
axket, *restaurant*
avuheket, *cimetière*
X-mew, *tombe de*
parakseket, *prison*
ahehtet, *mesure*
karukri (X-kakura), *argent*
kirehka, *pièce de monnaie*

X-tiwni, *prix de*
umuh (X-hmun), *pirogue, canot*
nawiy, *(grand) bateau*
puwayt, *rame*
oto, *voiture*
avyoh, *avion*
alikopte, *hélicoptère*
malet, *valise*
X-ewkanbet, *affaires de*
maxin, *machine*
mote, *moteur*
lesahs, *essence*

**La vie intellectuelle,
artistique, sportive et religieuse**

lekol, *école*
kagta (X-kagtan), *livre, papier*
ennetet, *stylo, crayon*
estwa, *conte, histoire*
arigman, *musique*
aramtem, *sinal (clarinette de bambou)*
sabug, *tambour*
waw, *sonnaïlle, maraca*
makuk, *sorte de flûte*
arehwaki (X-arehwan), *jeu*
bul, *ballon*

katem, *poupée*
tukuyuy, *toupie*
leglis, *église*
lames, *messe*
fet (X-fetra), *fête*
avat (X-avan), *cantique*
Uhokri, *Dieu*
X-yakni, *croix*
X-anmap, *fantôme de*
wavitye, *démon*

Les événements et les notions abstraites

abektey, *exemple*
ahawna, *force*
X-ak, *nouvelles de*

arakak (X-akan), *signal*
aritka, *rumeur, on-dit*
awaygyi, *force, valeur*

X-bunuga, *chance de*
X-datni, *force, pouvoir de*
dehetniki (X-dehetni), *vie*
hawkan, *situation, état*
X-hivak, *apparence de*
hiyakemniki (X-hiyakemni), *pensées*
imihgi (X-ihri), *odeur, parfum*

X-ikan, *don*
inetit, *nouvelle*
kabayka, *bonté, grâce*
lalwa, *loi*
mbayka, *mal, méchanceté*
X-tip, *esprit*
yuwit (X-wn), *paroles, langue*

Le monde et la nature

en, *ciel*
hawkri, *jour*
mtipka, *nuit*
kamuw, *soleil*
kayg, *lune*
warukma, *étoile*
muwok, *pluie*
ugugune, *éclair*
digidgiye, *tonnerre*
ukuhne, *nuage*
mayg, *vent*
kamaygviye, *coup de vent*
parahwokwa, *mer*
mahakwa, *lac*
warik, *rivière*
X-miyan, *courant*
avetetni, *saut, chute d'eau*
waxri, *montagne, pays*
kewgihri (= kewrihgi), *île*

kariy, *savane inondée*
amatap, *savane sèche*
ahavwi, *forêt*
wayk, *terre*
un, *eau*
ibug, *boue*
kayh, *sable*
tip, *Pierre, rocher*
tiket, *feu*
X-kadwey, *flammes*
X-mey, *braise*
ah, *bois*
tiketuka, *bois à brûler*
miget, *charbon*
sivari, *fer*
wahano, *or*
pilut, *plomb*
iget, *saleté*
miyokwiye (X-miyokni), *trou*

Les animaux

puwikne, *animal*
X-ib, *queue de*
X-hanpi, *aile de*
antyan (X-an), *œuf*

pewru, *chien*
kuskus, *chat*
pak, *vache, bœuf*
pakir, *porc*

takarak, *poule, coq*
 kaway, *cheval*
 mutoh, *mouton*
 lapeh, *lapin*
 kawokwine, *jaguar*
 arudiki, *tapir*
 bukutru, *agouti*
 kuwax, *coati*
 muwiy, *porc-épic*
 pusuk, *cabiai*
 tamanwa, *tamanoir*
 tat, *tatou*
 wakukwa, *singe (macaque)*
 maruksi, *singe hurleur, baboune*
 ap, *singe araignée, kwata*
 waykwi, *mouton paresseux*
 muwiy, *porc-épic*
 yit (iyt), *cerf, biche*
 kuruku, *rat*
 msibyu (= msibiw, misibyu),
 chauve-souris
 saruw, *loutre*
 yatwa (= yatwe), *pian*
 kuhivra, *oiseau*
 uvayan, *canard*
 avakni (= avakna), *aigle*
 isuw, *corbeau, urubu*
 tukus, *colibri*
 yawk, *toucan*
 ugus, *colombe*
 mew, *coq de roche*

kuwekwe, *perroquet*
 titup, *kikivi*
 tukurunye, *cul-jaune*
 wakar, *grand blanc*
 im, *poisson*
 akup, *acoupa*
 umayan, *piranha*
 urak, *anguille électrique*
 uver, *requin*
 hub, *raie*
 takes, *crevette*
 kuwa, *crabe*
 iwan, *lézard*
 tivuw, *crapaud*
 imuw, *grenouille*
 kaybune, *serpent*
 pareyne, *caïman*
 mahamha, *tortue matamata*
 mewka, *tortue de rivière*
 wayam, *tortue de terre*
 ahayak, *abeille*
 akuw, *scorpion*
 aniy, *moustique*
 bukuti, *mille-pattes*
 kasis, *fourmi*
 kuru, *papillon*
 itey, *chenille*
 yet, *pou*
 suw (= sisuw), *puce*
 yuw, *mouche*
 waraku, *araignée*

Les plantes

amutri (X-amutra), *plante*
 ah, *arbre*

ivuriti (= ivuwiti), *fleur*
 ahamna (X-van), *feuille*

X-kat, *tige de*
X-tawni, *branche*
X-iw (ar-iw, gu-w), *fruit(s) de*
puduku, *épine(s)*
ip, *liane*
iwivra, *bambou*
kuwawta, *caraguata (ananas sauvage*
à faire des cordes)
sivava, *roseau*
avuk, *avocat*
kahambar, *mombin*
kavunma, *maracudja*
kawar, *ananas*
kohosol, *corossol*
kuk, *coco*
kupuw, *cupuaçu (fruit à coque)*

kuyaw, *goyave*
mahk, *mangue*
pavay, *papaye*
pilatno, *banane*
sitru, *citron*
uwas, *orange*
daxin, *dachine (sorte de tubercule)*
atit, *piment*
kaneg, *manioc*
kiniki, *pied de manioc*
kayg, *patate douce*
kumat, *haricots*
mayk, *maïs*
miyummy, *pois sucrés*
was, *ouassaille (palmier pinot)*
parip, *parépou (sorte de palmier)*

La pêche, la chasse, les abattis, les activités de plein air

X-anniwui, *travail de*
X-annu, *habileté, talent de*
was (X-wasra), *abattis*
yar, *enclos*
miguw (X-megwan), *hache*
mpuri (mburi) (X-merewan), *houe*
kirikri, *scie*
sak, *sac*
wasimna, *catouri, hotte de portage*
kasivag, *sabre d'abattis*

X-vuh, *hameçon*
ewnti (X-ewni), *amorce*
karuvun (X-kavuna), *harpon*
tagamayh (X-tagmaya), *filet*
imedgit (X-medga), *arc*
yakot (X-yaka), *flèches*
aragbus (X-aragbusa), *fusil*
katux (X-katuxa), *cartouche*
X-dukwen, *traces*

Le temps

hawkri, *jour*
kamukri, *année*
kayg, *mois*
paka, *semaine*

ler, *heure*
minut, *minute*
X-aw, *âge de*

VERBES (ET PSEUDO-VERBES)

Mouvements

amara, *voler (en l'air)*
atak, *(s'en) aller*
ayta, *venir*
bat, *s'asseoir*
bisik, *fuir*
danuh, *arriver*
danuhkwa, *s'approcher*
danuhpa, *se promener*
diyuh, *revenir, retourner*
huwis, *plonger*
kannikaw, *se lever*
katapta, *embarquer*
makak, *suivre*
manuk, *traverser*
mpiya (= maviya), *passer*

msakwa, *rester*
muhuk, *descendre*
paberetusaw, *s'agenouiller*
parak, *entrer*
pes, *sortir*
sibuh (= subuh), *marcher sur, piétiner*
sigis, *courir*
tabirha, *mettre debout*
tarara, *nager*
tivik, *(s'en) aller*
tuboh, *tomber (à l'eau)*
tuguh, *tomber (par terre)*
wagah, *monter*
wages, *tourner*
wew, *marcher*

États et réactions du corps et de l'esprit

ahinap, *uriner*
ahpiyaw, *bâiller*
amiyha, *détester*
akum, *fumer*
amava, *accepter, recevoir*
amnih, *aimer, aider, avoir pitié*
arabyu, *avoir soif*
ataybiswa, *écouter*
avis, *avoir peur*
awkevye, *se baigner*
ayh, *sentir (odeur)*
aymuhwa, *croître, grandir*
batek (X-kak), *aimer*
dagawna, *se fâcher*
dakwa, *être d'accord*

duwis, *donner un coup de pied dans*
ehwa, *s'ennuyer*
hikak, *vomir*
himak, *dormir*
hiya, *pouvoir*
hiyak, *savoir*
hiyap, *voir*
hiyara, *rire*
humaw, *devenir*
iha, *croire, obéir*
ihumpaw, *s'habituer*
ikatuswa, *se concentrer*
ikiy, *considérer comme*
iveg, *regarder*
kabiman, *crier*

kadni, être triste
kamaxwa, avoir confiance
kannuhwa, apprendre
katiw, faire mal
kay, danser
kayah, (res)sentir
kiye, se souvenir
mahikoh, confondre
maxhaw, jeûner
mayak, se reposer
miya(p), mourir
miyeh, oublier
muwaka, avoir besoin, vouloir

pak, chanter
pukuha, comprendre
pukuhpaw, faire attention
sus, sucer
taraksa, se tromper, commettre une faute
tih, pleurer
timap, entendre, écouter
tuves, cracher
urukya, s'enivrer
wadis, se réveiller
wakaymni, s'étonner
wayvuka, naître

États de choses, actions sur des choses

ahegbeta, préparer
ahéh, mesurer, peser
ahiw, (re)cueillir
akah, filtrer
anniri (anha), écrire
anugha, mouiller
arehwa, jouer (jeu)
arigha, jouer (musique)
arivwi, durer
ax, manger
ayam, cacher
bak, (se) briser
batak, faire (de la poterie)
bayah, garder
bukah, rôti, boucaner
bukih, couper
daddah, clouer
dakara, avaler
dax, toucher
digis, être inondé
dunih, casser

ewha, lécher
ewk, apporter
hah, déverser
hakis, mettre feu à, allumer (lumière)
hakuh, se détacher
hamah, allumer (feu)
havis, tirer (avec une arme)
haviy, presser (fruit)
higap, boire
higih, éloigner
hiyuh, porter (fardeau)
hum, tresser
huwit, atteindre (en tirant)
ibakha, diviser
idis, placer, mettre dans
ihuk, couper
ikava, puiser
iki, donner
ikis, laisser
isiha, réduire, diminuer
isim, acheter

ivegboha, lire
iwi, emporter
kabutnih, briller
kah, traîner, tirer sur le sol
kakanhaw, offrir
kakiya, enfiler
kaniy, choisir
kannivwiye, travailler
kannuh, savoir (faire), enseigner
katiwnih, payer
kavuk, chercher (eau)
kavusa, commencer
keh, faire
kibiha, augmenter, additionner
kidis, ramasser, attraper
kivunsa, remplir
kiyesiha, augmenter
kudahwa, éclore, exploser
madik, (s')achever
makara, sécher
masaya, boucaner
mataka, atteindre, conquérir
matis, cueillir
matkuha, résumer
meh, démolir, défaire
miniw, laisser, renoncer
mutuh, planter
padak, lancer
paduk, coudre

pakis, soulever
pasuhpa, partager
patuk, casser (œuf)
pidik, étouffer
pisenwa, terminer
piyuk, vendre
pusuk, se dissoudre
sabuk, fermer
sagah, balayer
sakah, cuisiner
sukuh, laver
sunap, emprunter
takiga, casser (branche)
tamak, peindre
taris, retirer
tep, griller
tes, cogner
tigah, couper (arbre, cheveux)
tigis, dégoutter
turuh, percer
uges, changer
uguh, éclairer
uniyeh, changer
utip, trouver
wanak, attacher
watak, détacher
wiwh, tirer
woka, ouvrir

Actions sur des humains ou des animaux

akeswih, faire froid
akkamnih, expliquer
akki, montrer
arewaha, maltraiter

avuh, enterrer
avuriw, prendre soin de
awahkis, envoyer
awna, dire, parler

awnamnih, *intercéder pour*
awnasa, *inviter*
ayap, *demander*
ayava, *aider*
ayhpoka, *embrasser*
aymah, *élever*
aytnih, *saluer*
bayahmina, *pardonner*
biwh, *battre*
biyuk, *se perdre*
hikek, *éprouver*
himah, *quereller, gronder*
humak, *appeler*
huwivwih, *blesser*
ikaksa, *désigner, promettre, condamner*
ikap, *nourrir*
isaksa, *laisser, autoriser*
iwasa, *consulter*
kabayha, *remercier, louer*
kadasa, *épier (proie)*
kagah, *mordre*
kamax, *prendre, attraper*
kamiya, *accuser*
kan, *pondre*
kanik, *pêcher, chasser*
kanum, *nommer*
kaytwa, *répondre*
ker, *se battre, se quereller*

kinetihwa, *converser*
kinis, *tromper*
kis, *convenir*
kiyatha, *honorer, respecter*
kiyimwih, *irriter, perturber*
kumaduka, *diriger, commander*
mahivwih, *insulter*
makniwh, *guérir*
maripkaw, *se marier*
mpiksa, *forcer*
mpitha (= mavitha), *empêcher, protéger*
pahadguh, *réunir, joindre*
pataha, *salir, souiller*
patiptak, *se rencontrer*
piledukaw, *se disputer*
piriyepkaw, *prier*
piyih, *soigner*
samana, *importuner*
sarayh, *émettre, présenter*
sassah, *secouer*
umah, *tuer*
wahap, *attendre*
wasaymhaw, *mentir*
waxwa, *emmener*
wewva, *chasser*
woh, *faire une brûlure*
yak, *piquer (avec un dard)*

ADJECTIFS

On présentera le cas échéant l'adjectif sous sa forme radicale en ajoutant le suffixe le plus fréquent. On rappellera aussi (sous la forme (f)) l'éventuelle existence d'une forme de féminin distincte.

adani, *dur*
arud(ye), *gros*
aseneuweke, *affreux*
awahni, *chaud*
awaygye, *important, intéressant*
awini, *lourd*
barewye (lo), *beau, propre*
bus(ip), *pourri*
dat (detye/datyo), *fort*
duruwe, *rouge*
egutyé(lo), *ainé*
huwewehe, *limpide, transparent*
igisyé (lo), *riche*
igiyé/o, *cru, vert*
imihye (lo), *parfumé*
imuwad, *haut, grand*
inpawa, *commun, courant, normal*
kabubuk, *en masse*
kadakni, *sale*
kadawa, *allumé*
kadni(ye/o), *triste*
kakahriye(lo), *malade*
ka nopsimahad, *gigantesque*
karisaw, *calme*
kibeyne/kabayno, *bon(ne)*
kidubet, *courbé, tordu*
kiheh, *droit (main)*
kisepehe (= kisevyé/o), *froid*
kitere, *doux*
kivun, *pin*
kiyabwad, *long*
kiyatye (lo), *sacré, saint*
kiyesad, *nombreux*
kiyimare, *perturbé, préoccupé*
kuhogbiye(lo), *gros, grossier*
kuwikwiye/o, *jaune*

mab(ip), *fatigué*
mabimne, *faible*
madiptivye, *pauvre*
maguye, *bon (au goût)*
mahamwisa, *étroit, fin*
mahiko, *difficile*
makniw, *sain, guéri*
masanisa, *fin*
mategbet, *confus, embrouillé*
matkusa, *court*
mbeyevye (lo), *laid, mauvais*
mihad, *profond*
mirempiye(lo), *orphelin*
mon(ye), *muet*
motviye(lo), *aveugle*
msanpi, *sombre*
mtibet, *mou*
mtubet, *épais*
mugumgup, *vieux, abîmé*
nawe, *fiévreux*
nawenyewa(lyowa), *autre, différent*
nawotunye/o, *étranger*
nemnikempiye/o, *futur*
nopsad, *grand*
nopsehsa, nopsisa, *petit*
nukune (lo) ou mukune (lo), *nouveau*
patuwene (lano), *gauche, gaucher*
pohe, *noir*
pugubwad, *gros, large*
puveye, *fin, menu (poudre)*
puwvup, *fou*
savog, *incliné*
seye/o (seyne), *blanc*
wadit, *droit, juste*
wakatesa, *bas*
wok, *ouvert*

ADVERBES

de lieu :

atan, *ici* (avec mouvement)

atere, *là* (avec mouvement)

ay, *ici* (sans mouvement)

ayge, *là* (sans mouvement)

ayhte, *là* (sans mouvement)

ayteke, *d'ici*

aytontak, *de là*

kennesa, *près*

kiyaraniw, *tout autour*

muwapu, *partout*

pawka, *loin*

piyawakad, *loin*

de temps :

amaka, *hier*

amakohka, *il y a quelque temps*

ariyva, *il y a longtemps*

aysanemenek, *dans l'avenir*

hewke, *le lendemain*

kuri, *maintenant, aujourd'hui*

kuwis, *déjà*

minikwak, *autrefois*

nikwenewa, *en même temps*

takunipti, *continuellement*

takuwanek, *demain*

de manière et de position :

ayamaw, *en secret*

kaba, *presque*

kabayhtiwa, *bien*

kibeye, *lentement*

mabuw, *à plat ventre*

maw, *suspendu*

mut, *fixé*

nikwe, *donc, alors*

paberut, *à genoux*

pamuriw, *sur le côté*

pawtak, *mutuellement*

tabir, *debout*

Bibliographie sur la langue palikur

Comme il a été dit dans l'introduction, la bibliographie sur la langue palikur est assez réduite, et par ailleurs la plupart des travaux sont peu accessibles.

Articles et ouvrages sur la langue

AIKHENVALD A. Y., GREEN D., 1998

Palikur and the typology of classifiers.
Anthropological Linguistics, 40 : 429-480.
Version approfondie de Green 1996.

CAPIBERIBE A., 1998

« A matemática Palikur no Uacá norte do Amapá : a geometria está por toda parte ». In Ferreira M. K. : *Madikauku : os dez dedos das mãos : Matemática e povos indígenas do Brasil*. Brasília, Ministério da Educação e dos desportos, Secretaria da Educação fundamental : 34-67.

Article reprenant pour l'essentiel celui de Green, 1996.

GREEN D., 1996

O sistema numérico na língua Palikur.
Boletim do museu Goeldi, 10 : 261-303.

Excellente introduction au problème des classificateurs, chap. 6.

GREEN H., GREEN D., 1972

Surface structure of Palikur grammar.
Brasília, SIL. Polycopié, 90 p.

Petite grammaire rédigée dans le cadre extrêmement rigide, peu pédagogique et peu intéressant théoriquement de l'école dite tagmémique.

LAUNEY M., 2000

« Palikur ». In : *Langues de Guyane*.
Cayenne, IRD/CELIA : 27-28.

Fiche de présentation du palikur dans un ouvrage collectif sur les langues de Guyane, élaboré par des chercheurs du CNRS et de l'IRD à la demande du ministère de la Culture.

LAUNEY M., 2001

« À propos de l'opposition verbo-nominale en palikur ». In : *Langues de Guyane, Amerindia*, 26/27 : 17-50.

WISE M.R., GREEN H.G., 1997

Compound propositions and surface structure sentences in Palikur (Arawakan).
Lingua, 26 : 252-280.

Lexiques et dictionnaires

NIMUENDAJU K., 1926

Die Palikur Indianer und ihre Nachbarn.
Göteborg, Université Roya, coll. *Cahiers de l'Univ. Roya de Göteborg*, 144 p.

Monographie à dominance ethnologique, avec en appendice un vocabulaire palikur-allemand de 18 p., où l'on observe un état de langue assez sensiblement différent de celui qui est parlé actuellement.

Vocabulário português - palikur - kheuol, 1996.

Belém, SIL, 264 p.

Vocabulaire trilingue palikur-portugais-créole caripuna (variante du créole français de Guyane, adopté par certains Amérindiens du Para).

Yuwit kawihka, Dicionário palikúr-português, 1998.

Belém, SIL, 360 p.

Gros vocabulaire se disant « expérimental » et donc dans une édition provisoire.

Ouvrages pédagogiques

Comunique-se Bem !, 1987

Belém : Programa de Educação Bilíngue, 166 p.

Petit manuel de conversation palikur-portugais.

Karta adahan amamnam kanuhwaki [199-?]

[S.l.], Gouvernement de l'Amapá, Secretaria de Estado da Educação, Núco de Educação Indígena (Programa de Apoio às Escolas Palikur), 84 p.

Très joli ouvrage pédagogique illustré, à l'usage de la troisième année de l'école primaire.

Textes en langue

Uhokri Gannasan : O novo Testamento na língua Palikúr, 1982.

Brasília, Livraria Cristã Unida : 1116 p.

Généralités sur les langues arawak

AIKHENVALD A.Y., 1999

« The Arawak language family ». In Dixon R.M.W., Aikhenvald A.Y. : *The Amazonian Languages*, Cambridge University Press : 65-106.

MATTESON E., 1972

« Proto-Arawakan ». In Matteson *et al.* : *Comparative studies in Amerindian languages*, La Haye, Mouton : 160-242.

NOBLE G.K., 1965

Proto-Arawakan and its descendants. Indiana University Research Center in Anthropology, coll. Folklore and Linguistics.

Aperçu ethnologique et ethnohistorique

Outre la monographie de Nimuendajú, citée plus haut, on peut lire :

HURAUULT J.M., 1972/1989

Français et Indiens en Guyane. Cayenne, Guyane Presse diffusion, 220 p.

L'édition de 1989 contient une préface de P. et F. Grenand et une bibliographie ethnologique détaillée.

GRENAND P. ET GRENAND F., 1987

La côte d'Amapá, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale palikur. *Boletim do Museu Goeldi*, Série antropológica 3 (1) : 1-78.

Étude historique et ethnohistorique approfondie.

MATTIONI M., 1975

Palikurene. [S.l.], UAG, Conseil scientifique,
115 p.

Étude ethnographique sur un petit groupe
palikur établi dans les années soixante-dix
près de Ouanary.

Table des matières

AVANT-PROPOS	9
1. LES PALIKUR ET LEUR LANGUE	13
1.1. Brève histoire des Palikur depuis le xvi ^e siècle	13
1.2. Éléments de la culture palikur contemporaine	16
1.3. La langue palikur : généralités	19
1.4. La place de la langue dans les défis de l'éducation	21
2. PRONONCIATION ET ÉCRITURE DU PALIKUR	25
2.1. Le palikur, langue à faible tradition écrite	25
2.2. Conventions orthographiques générales	27
2.2.1. Voyelles, semi-voyelles et diphtongues	28
2.2.2. Consonnes	31
2.3. Accidents phonétiques	37
2.3.1. Palatalisation	37
2.3.2. Lénition	38
2.3.3. Nasalisations automatiques	44
2.3.4. Métaphonie	45
2.3.5. Désyllabation de la première syllabe	46
2.4. Accent tonique	50
2.5. Résumé : règles de lecture	51
2.6. Exercices d'application	52
2.6.1. Mots « faciles »	52
2.6.2. Le <i>h</i> « consonne » et le <i>h</i> de nasalisation	53
2.6.3. Les diphtongues en <i>y</i> et en <i>w</i>	53

2.6.4. La « consonne légère » <i>r</i>	54
2.6.5. <i>t</i> et <i>d</i> devant <i>i</i>	54
2.6.6. L'écriture « en <i>p</i> » et l'écriture « en <i>v</i> »	54
2.6.7. Articulation faible de <i>g</i>	55
2.6.8. Nasalisation des voyelles en fin de mot après <i>n</i> et <i>h</i>	55
2.6.9. <i>n</i> et <i>m</i> devant consonne en début de mot	56
3. PREMIERS CONTACTS	57
3.1. Grammaire de base	57
3.1.1. La phrase simple (1) sujet – prédicat	57
3.1.2. La phrase simple (2) prédicat non verbal	58
3.1.3. Ordre des mots non standard	59
3.2. Quelques formules de politesse	61
3.2.1. Salutations	61
3.2.2. Questions sur la santé	62
3.2.3. Remerciements et excuses	63
3.2.4. Prise de congé	63
4. SUJET ET COMPLÉMENTS	64
4.1. La transitivité verbale	64
4.2. Le sujet personnel : les pronoms indépendants	65
4.3. L'objet personnel : les suffixes objets	67
4.4. Le complément de nom et les préfixes possessifs	69
4.4.1. Généralités	69
4.4.2. Les préfixes possessifs	70
4.4.3. Variations du radical des noms	74
4.4.4. Conditions sur la possession	77
4.4.5. <i>-dahan</i> et la traduction du verbe <i>avoir</i>	79
4.5. Tableaux morphologiques	80
4.5.1. Verbes transitifs avec objet personnel	80
4.5.2. Exemples de la morphologie du nom possédé	86

4.6. Exercices d'application	88
4.6.1. Le bon pronom	88
4.6.2. Substitution	88
4.6.3. Changement un sur trois	89
4.6.4. Minidialogues 1	89
4.6.5. Minidialogues 2	90
5. FORMATION DES NOMS, DES GROUPES NOMINAUX ET DES ADJECTIFS	92
5.1. Dérivation des noms	92
5.1.1. Noms dérivés de noms	92
5.1.2. Noms déverbaux	94
5.2. Le nombre : pluriels et collectifs	95
5.3. La catégorie du genre	97
5.3.1. Marques du genre	97
5.3.2. Assignation du genre	98
5.4. Démonstratifs et détermination	100
5.4.1. Pronoms-adjectifs démonstratifs	100
5.4.2. Emploi déterminatif des pronoms	102
5.5. Les quantificateurs	103
5.6. Les adjectifs	104
5.6.1. Définition et propriétés grammaticales des adjectifs	104
5.6.2. Adjectifs et noms	106
5.6.3. Adjectifs et verbes	107
5.6.4. Formation des adjectifs	107
6. QUANTIFICATION ET CLASSIFICATION	113
6.1. Compter sur les doigts	113
6.2. Les classificateurs numériques	115
6.2.1. Compter des êtres animés	115
6.2.2. Compter des êtres inanimés concrets	117

6.2.3. Classificateurs corporels	122
6.2.4. Compter des entités abstraites	122
6.2.5. Compter des ensembles	123
6.2.6. Compter des parties	125
6.3. Dérivés des noms de nombre	125
6.3.1. Ordinaux	125
6.3.2. Multiplication	128
6.3.3. Totalisation	128
6.3.4. Limitation	128
6.3.5. Distribution	128
6.3.6. Successivité	129
6.4. La classification de forme et de quantité dans les adjectifs et les verbes	129
6.4.1. Les suffixes de forme	129
6.4.2. Remarques sur les suffixes de forme	130
6.4.3. Les classificateurs de partie du corps	133
6.4.4. Quantité de l'action	134
 7. ADVERBES, PRÉPOSITIONS, COMPLÉMENTS CIRCONSTANCIELS	 137
7.1. Adverbes et noms de lieux	137
7.1.1. Généralités : les adverbes, en français et en palikur	137
7.1.2. Toponymes et cas spatiaux : la déclinaison	138
7.1.3. Adverbes de lieu interrogatifs et démonstratifs	140
7.1.4. Autres adverbes déclinables	142
7.1.5. Formes adverbiales de certains noms	142
7.1.6. Les grandes directions	145
7.1.7. La particule <i>ta</i>	147
7.2. Prépositions	147
7.2.1. Généralités : les prépositions en français et en palikur	147
7.2.2. Inventaire des prépositions	148

8. CATÉGORIES DU VERBE	161
8.1. Formation des verbes	161
8.2. Les catégories verbales	162
8.2.1. Généralités. Le palikur, langue sans temps ?	162
8.2.2. Les catégories immédiates	163
8.2.3. Formes participiales	172
8.2.4. Les catégories et modes « extérieurs »	179
8.2.5. Gérondifs	183
8.3. La voix	184
8.3.1. Voix passive	185
8.3.2. Voix réfléchie	186
8.3.3. Voix réciproque	187
8.3.4. Factitifs	188
8.4. Verbes irréguliers ou pseudo-verbes	191
8.4.1. Adjectifs en <i>-yel-yo</i>	191
8.4.2. <i>Anniri / anniru</i> , écrire	192
8.4.3. <i>Miya / miyo</i> , être mort	193
8.4.4. <i>Nemnik / nomnik</i> , venir, arriver	194
8.4.5. Note complémentaire sur les formes dénominatives en <i>-ya</i>	195
8.4.6. Pseudo-verbes possessifs en <i>ka-</i>	195
9. MODALITÉ DE LA PHRASE	197
9.1. Négation	197
9.1.1. Négation simple de verbe	197
9.1.2. Négation de prédicats non verbaux et de compléments	198
9.1.3. Négation de l'existence, de la localisation, de la possession	199
9.1.4. Négations complexes et négations de syntagme	200
9.1.5. Les superlatifs avec la négation	201

9.2. Interrogation	202
9.2.1. Interrogation de phrase	202
9.2.2. Interrogation de syntagme	203
9.3. Opérations sur les syntagmes	207
9.3.1. Focalisation	207
9.3.2. Restriction	208
9.3.3. Contraste	209
9.3.4. Extension	209
9.3.5. Opérations propres aux pronoms	210
9.4. Expressions modales	210
9.4.1. Expression de la nécessité et de la volonté	210
9.4.2. Expression de la possibilité	211
10. SUBORDINATIONS ET NOMINALISATIONS	213
10.1. Propositions subordonnées	213
10.1.1. <i>Ku</i> , conjonction polyvalente	213
10.1.2. Autres formes de subordination	216
10.2. Noms déverbaux	220
10.2.1. Noms d'agent et d'instrument	221
10.2.2. Noms d'action et d'objet	225
10.2.3. Noms de lieu	231
LEXIQUE DE BASE	232
Noms	232
L'être humain : le corps, ses parties, ses sécrétions	232
L'homme et la société	233
Les relations sociales et les métiers	234
La santé	234
Les vêtements et les bijoux	234
La maison, la vie quotidienne, le travail domestique	235

Le village, la ville, les déplacements, les activités modernes	236
La vie intellectuelle, artistique, sportive et religieuse	236
Les événements et les notions abstraites	236
Le monde et la nature	237
Les animaux	237
Les plantes	238
La pêche, la chasse, les abattis, les activités de plein air	239
Le temps	239
Verbes (et pseudo-verbes)	240
Mouvements	240
États et réactions du corps et de l'esprit	240
États de choses, actions sur des choses	241
Actions sur des humains ou des animaux	242
Adjectifs	243
Adverbes	245
BIBLIOGRAPHIE SUR LA LANGUE PALIKUR	246
TABLE DES MATIÈRES	249

Achévé d'imprimer par Fournié / Toulouse, France
Dépôt légal n° 3202

AWNA PARIKWAKI
CD Audio



(enregistré par M. Alexandre Batista et Mme Mauricienne Fortino)

1. Mots isolés

(La plupart des mots ci-dessous apparaissent dans les exercices du chapitre 2)

kakus	aiguille	numawhkiɡ		tino	femme
ɡig	son père		mon beau-père	amekene	ancien
ɡegni	son frère aîné	wiwh	retirer	unihmna	puits
kasis	fourmi	takarak	poule	kawokwine	jaguar
daxin	dachine	miruk	assiette	nah miyehe	
ihamwi	chamane	kamukri	année		j'ai oublié
ah	arbre	waxri	montagne	nah tugue	
amnih	secourir	hawkri	jour		je suis tombé par terre
keh	faire	barewye	beau	nah tubohe	
wohska	cachiri	kuruku	rat		je suis tombé à l'eau
umuh	pirogue, canot	tip	Pierre	mpana	trois
ɡubiy	sa bouche (à elle)	pudig	hamac	mmahki	pourquoi
awna	parler	iveyti	médicament	mbeyne	mauvais
wew	marcher	wewva	chasser	nnaguh	ma mère
akiw	encore	amepye	voleur	ntaybi	mes oreilles
kamuw	soleil	agiku	dedans	msanpi	obscurité
nukamkayh		tagamayh	filet	msibyu	chauve-souris
	mon fils, ma fille	maguye	bon (au goût)	mtipka	nuit

2. Phrases simples

(Elles apparaissent au chapitre 3, première partie)



Bakimni tuguhe

L'enfant est tombé

Ig wewva

Il chasse

Neg awayg umehe pahavwi kawokwine

Cet homme a tué un jaguar

Ig mekseh

Il est médecin

Payt imuwad

La maison est haute

Eg ay

Elle est ici

Niguh agiku payt

Mon père est à la maison

3. Formules de salutation et de politesse

(Elles apparaissent au chapitre 3, deuxième partie)



Ba pis ay ? – Ihi

Tu es là ? – Oui (= bonjour)

Ba yis ay ? – Ihi

Vous êtes là – Oui (= bonjour)

— Kabay pis ?

Tu vas bien ?

— Kabay nah, ya pis ?

Je vais bien, et toi ?

— Kabay nah hahwata

Je vais bien aussi

Kibeyne

Merci

Ka sam

Pas important (= de rien)

Nah me tivik

Je m'en vais (= au revoir)

Barika

D'accord

Inkata nikwe

C'est ça

Takunikwa akiw

À bientôt

Kuwewa akiwnek

A une autre fois

4. Débuts de contes

(avec traduction interlinéaire)



Le tigre, le singe et l'homme*

* nom en français régional de Guyane de l'animal ailleurs dénommé jaguar.

Kawokwine awnasa madikte puwiknebdi adahan fetya.

Jaguar inviter tous animaux pour faire-la-fête.

Ku aysaw madikte

QUE quand tous

puwiknebdi pahadguhwa, kawokwine awna gitkis :

animaux se-rassembler, jaguar dire à-eux :

« Nah pi awaygte yiw madikte. »

Moi plus viril que-vous tous

Igme wakukwa ayhte averu ah. Ig kaytwa giwn kawokwine

Mais-lui singe là sur arbre. Lui répondre sa-parole jaguar

« Kadahan pahavwiwa iggi pis ka hiya gisamanak »

Y avoir un-précisément lui-justement toi pas pouvoir son-être-taquiné

Le jaguar invita tous les animaux à faire la fête.

Quand tous les animaux se furent rassemblés, le jaguar leur dit :

« Je suis plus fort que vous tous ».

Mais le singe était sur l'arbre et il lui répondit

« Il y en a un à qui tu ne peux pas en remontrer ».

Le corbeau à deux têtes Makawem



Ig amekene ig wewva avanenekwa.

Lui ancien lui chasser tout-le-temps.

·Pahay hawkri ig amekene ig tivik wewvene piyawakad waxri pawka.

Un jour lui ancien lui aller chassant lointain pays loin.

Ayteke ig pes ta ahakwat pahat mahakwa.

Alors lui sortir vers dans un lac.

Ig hiya ka ayhsima isuw axnevye im bisivavye,

Lui voir pas peu corbeau mangeant poisson pourris,

makarasewwe amadga inin mahakwa.

desséchés sur ce lac.

Henewa ig hiya mpana makawem amerebdivad

Mais-alors lui voir trois makawem voler-lourdement

C'était un ancien qui chassait tout le temps.

Un jour, l'ancien alla chasser dans un lointain pays.

Alors il arriva près d'un lac.

Il vit beaucoup de corbeaux qui étaient en train de manger des poissons pourris, abandonnés par la sécheresse du lac.

Soudain, il vit trois gros corbeaux volant lourdement...



Une dizaine de langues parlées en Guyane peuvent prétendre au statut de langues régionales selon les critères de la Charte européenne. Parmi elles, le palikur, langue amérindienne de Guyane et du Brésil parlée par un peu moins de deux mille locuteurs, constitue une pièce originale du patrimoine linguistique français.

Appartenant à la famille linguistique arawak, le palikur, comme la plupart des langues amazoniennes, présente un certain nombre de traits inattendus et originaux, qui peuvent enrichir une théorie générale du langage appréhendée à travers la diversité des langues.

Première grammaire pédagogique du palikur, cet ouvrage s'adresse à un large public, et notamment aux enseignants exerçant en milieu amérindien. Il leur fournira une référence pratique jusqu'à inexistant pour différentes exploitations pédagogiques. Il permettra enfin aux locuteurs du palikur de mieux comprendre les structures de leur langue et de mieux en reconnaître la valeur intellectuelle et culturelle.

Michel LAUNEY

est professeur de linguistique à l'Université Paris-VII. Après avoir mené des recherches sur la langue nahuatl au Mexique, il poursuit à présent ses travaux en Guyane dans le cadre du Centre d'études des langues indigènes d'Amérique, unité mixte de recherche (CNRS - IRD - Paris VII - INRA/COJ).



32 €

ISBN 2 7069 1530 5
ISBN 1 143 2580 7



IRD
Éditions

213, rue La Fayette
75480 Paris cedex 10
editions@paris.ird.fr

Diffusion
32, avenue Henri-Varagnat,
93143 Bondy cedex
diffusion@bondy.ird.fr
www.ird.fr